LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

CINQUIÈME PARTIE (1).

XX.

Il est des situations auxquelles il vaut mieux n'avoir pas eu le temps de se préparer. Notre imagination est un artiste; quand elle prévoit, elle met de l'ordre et de l'unité dans ses tableaux, et elle se trompe toujours, parce qu'elle simplifie tout et que rien n'est moins simple que la vie.

Si l'on m'eût annoncé vingt-quatre heures d'avance l'arrivée de Max, j'aurais commencé par être très émue; puis j'aurais fait d'absurdes suppositions et cherché dans ma tête de femme de quelle façon je pourrais lui témoigner le plus d'indifférence et de mépris, — et après tout ce beau travail d'esprit l'événement m'aurait prise au dépourvu. Le Max qui reparut inopinément devant moi après trois mois d'absence n'était pas tout à fait celui que je connaissais. Sa politesse provocante, ses froides ironies, ses sourires glacés où se marquait une personnalité hautaine qui s'arroge tous les droits et se met au-dessus de tous les devoirs, il avait laissé tout cela à Paris, et il en rapportait une sorte de gravité mélancolique à laquelle j'étais loin de m'attendre. Un Max mélancolique! un Max presque doux! Je n'en croyais pas mes yeux.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre.

Dès le soir de son arrivée, je lui fournis l'occasion de déployer sa nouvelle vertu tout fraîchement acquise. En le voyant entrer, je demeurai d'abord comme pétrifiée de surprise; mais je fus bientôt réveillée de ma stupeur par un sentiment d'irritation qui tenait presque de la douleur physique. Je venais d'avoir l'oreille et l'âme caressées par des mélodies dont la nouveauté doublait pour moi le charme; cette musique m'avait monté la tête, m'avait grisée. J'entends rouler une voiture; le concert cesse. Par une porte, les songes s'envolent à tire d'ailes; par l'autre, la réalité entre en disant: Me voici! Et quelle réalité qu'un mari! Comme le disait un jour Mme de Ferjeux, il n'en est pas d'aussi certaine ni qui saute ainsi aux yeux.

Que l'esprit va vite dans certains momens! Entre l'instant où la porte s'ouvrit et celui où Max s'approcha de moi pour me saluer, j'eus le temps de passer de la stupeur à la colère et de revenir, par un effort de ma volonté, de la colère à une souveraine insouciance, — et ce fut du ton le plus calme que je lui dis : Mais vraiment je crois que c'est vous! — Après quoi je me mis à jouer avec les grains de mon collier.

— Oui, c'est bien moi, me répondit-il d'une voix de basse que je ne lui connaissais pas. Je vous attendais à Paris, vous n'êtes pas venue, je suis parti, et je vous assure qu'en vous revoyant je ne me pardonne pas la longueur de mon absence.

— Voilà un sentiment qui est fort galant ou fort délicat, lui dis-je. Mettez votre conscience en repos. Je suis ravie de vous voir, mais j'ai supporté votre absence avec une résignation exemplaire.

— Je n'en doute pas, reprit-il. C'est moi seul que je plains. Mon Dieu! que les hommes sont fous, et comme ils gaspillent leur cœur et leur vie!

Je me mis à rire. — Je crois rêver, repartis-je; mais sur quelle herbe avez-vous donc marché? Voyez un peu! On m'avait écrit de Paris que vous vous étiez fait ermite, que vous habitiez dans une solitude, sur la pointe d'un rocher, que vous viviez là d'herbes et de racines sans vous mêler de rien que de dire votre rosaire tout le jour. J'avais traité cette histoire de conte bleu. Je rabats de mon incrédulité. A vous entendre, on ne peut douter que vous ne sortiez frais émoulu d'une thébaïde.

Il ne répondit rien, fit un tour dans la chambre, et en revenant vers moi ferma au verrou la porte vitrée par laquelle M. Dolfin était entré et sorti. Je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement de cette précaution un peu tardive. Puis, s'étant assis : — Je crois qu'il est bon, madame, me dit-il, que nous ayons ensemble une explication.

— Mais savez-vous, repris-je, que vous me faites passer d'éton-

nement en étonnement? Vous avez toujours professé une sainte horreur pour les explications, et m'est avis qu'aujourd'hui je les hais encore plus que vous. Et sur quoi voulez-vous que nous en ayons une? Je ne me plains pas de vous; vous plaindriez-vous de moi par hasard? Non, monsieur, ne nous expliquons sur rien. Il faut vivre au jour le jour, prendre le temps comme il vient et garder soigneusement pour soi ses petites pensées, ses petits souvenirs, comme une ressource pour les heures de solitude. Aussi bien, quand vous me ferez l'honneur de me tenir compagnie, les sujets de conversation ne nous manqueront pas. Vous me parlerez de Paris, que vous venez, je crois, de traverser, et surtout vous me raconterez votre thébaïde, vos pénitences; nous moraliserons un peu, vous me gagnerez tout doucement à l'austérité de vos maximes; je suis sûre que vous prêchez de la manière la plus édifiante. En attendant, je crains que vous n'ayez faim; je m'en vais donner des ordres pour qu'on vous serve à souper. Mangerez-vous maigre aujourd'hui? Je ne connais pas encore vos jours.

— Vous êtes trop bonne, me dit-il avec un demi-sourire; je n'ai besoin que de repos. Bonsoir, à demain... Et comme il allait sortir: — Ne vous moquez pas trop de moi; reposez-vous sur moi de ce soin, car je vous jure que je me trouve fort ridicule.

Et sur ce mot il me laissa seule avec mon étonnement. — Quelle est cette nouvelle chanson? me disais-je. Moi qui me flattais de connaître tout son répertoire?

Je veillai assez tard, tantôt agitant cette question, tantôt rêvant à autre chose.

Le lendemain et les jours suivans, l'inouie mansuétude de Max ne se démentit pas un instant: un air soumis, résigné, une physionomie intéressante, une douce langueur, des regards abattus; — que se passait-il en lui? Ne se laissant ni rebuter par mes froideurs ni piquer par mes sécheresses, prenant tout en patience, on eût dit un coupable vraiment contrit et mortifié qui espère mériter sa grâce par ses expiations. Rien ne semblait rester du Max d'autrefois, hormis toutefois cette distinction parfaite de manières qu'il ne pouvait perdre. Quoi qu'il en dît, et si bizarre que fût son nouveau personnage, il y avait en lui je ne sais quoi qui le sauvait toujours du ridicule. Il n'avait garde de s'attacher à mes pas, de m'importuner à toute heure de sa présence; il choisissait ses momens, il guettait les occasions. Il se tenait toujours à honnête distance de mon appartement et respectait la liberté de mes promenades; mais après les repas, sous prétexte d'affaires dont il désirait avoir mon avis, il me suivait au salon, m'interrogeait d'un ton de déférence, trouvait moyen de tirer la consultation en longueur, de fil en aiguille entamait un autre sujet, égayait l'entretien de quel-

que anecdote, se donnait la peine d'avoir de l'esprit et me forçait quelquefois à l'écouter.

Le plus souvent néanmoins tout échouait contre ma superbe indifférence; j'avais l'air distrait, las, impatient, je bayais aux corneilles, je comptais les solives du plafond, je ne répondais qu'à moitié, d'un ton bref, comme une personne qui a hâte d'expédier un importun et de se dérober à son ennui. Il lui arriva plus d'une fois de glisser dans ses histoires des allusions détournées qu'il ne tenait qu'à moi de comprendre; j'étais tentée de lui dire : *All'applicazione, signore!* Je m'en gardais bien pourtant. Attentif à mes moindres désirs, je l'aurais rempli de joie en lui témoignant une fantaisie, et je suis persuadée que, si je l'eusse prié de sauter par la fenêtre, il n'eût pas marchandé; mais je lui marquais de mille manières que désormais tout m'était égal. Il ne laissait pas de se prodiguer en attentions. Connaissant mon goût pour les fleurs des champs, il s'en allait cueillir aux bois voisins les premières pervenches fleuries : Némorin n'eût pas mieux fait pour son Estelle. Pauvres pervenches! Je les effeuillais entre mes doigts distraits ou colères, ou bien je les laissais traîner et sécher sur le parquet. Un matin ma levrette s'échappa; tout le jour il battit en personne le pays pour la retrouver. Chaque soir il s'offrait à me faire la lecture. Je lui répondais par un *comme il vous plaira* bien sec. Il lit à ravir, je n'avais pas trop l'air de m'en apercevoir. Un jour il imagina de tirer de sa bibliothèque un volume poudreux de Massillon et commença de me lire le fameux sermon sur l'enfant prodigue. Cette fois je trouvai l'allusion trop directe, et je pris soin de m'endormir avant la fin de l'exorde.

Je m'ingéniais à découvrir le secret de cette métamorphose. — Il s'agit toujours de la même gageure, me disais-je; il a juré ses grands dieux de me faire venir à composition; il serait furieux d'en avoir le démenti. Ses premiers essais ayant échoué, il change de méthode, il espère me prendre par l'attendrissement. Qu'il gagne son procès, et demain il ira s'en faire un autre avec les lions de l'Atlas, car sans procès il périrait d'ennui.

Mais en d'autres momens : — Non, pensais-je, il est plus sincère que je ne crois; une alternative de folies et de lassitudes, voilà sa vie. Après les fatigues d'une campagne, il vient reposer son cœur auprès de moi. Quelle noble, quelle touchante confiance il me témoigne! Il espère qu'au lieu de me plaindre, je le plaindrai, et que par mes complaisances je répandrai quelque douceur dans son ennui. Comme il entend bien son bonheur! A ses maîtresses de l'amuser, et dès qu'il n'est plus amusable, à sa femme de le reposer de ses maîtresses! C'est ainsi que ce superbe sultan distribue le travail entre nous, et assure à la fois ses plaisirs et ses consolations.

Qu'ai-je à redire à mon sort? Après chacune de ses infidélités, il me reviendra en disant : — Consolez-moi, je n'ai pas trouvé ce que je cherchais!

Par instans, j'étais presque heureuse, car je sentais qu'il souffrait de me trouver intraitable, et c'était un commencement de vengeance; mais le plus souvent sa douceur m'irritait : j'aurais voulu la forcer à se démentir; je désirais qu'une injustice nouvelle, un mot dur, une provocation fixât mes secrètes incertitudes. La semence n'attendait qu'un ferment pour lever; je comptais sur la colère pour enflammer mon cœur, pour le contraindre à décider ce qu'il n'osait juger et le précipiter dans sa destinée.

Toute tragédie a son côté plaisant. Max avait emmené et ramené avec lui Baptiste, son vieux valet de chambre, son factotum, son âme damnée, qui entrait dans tous ses sentimens, se figurait être de moitié dans toutes ses aventures, chargeait naïvement sa conscience des péchés de son maître, et, en parlant de lui, eût volontiers dit : « nous, » comme ce sonneur de cloches qui s'écriait au sortir du prône : « Vive Dieu! que nous avons bien prêché! » Quelques mois auparavant, Baptiste affectait en ma présence les allures dégagées d'un homme sûr de son fait; je croyais l'entendre marmotter entre ses dents : « Madame nous boude, mais nous aurons le dernier mot. » Depuis son retour, c'était autre chose : il avait l'air empêché, dolent, il boitait bas, il sentait ses torts, il se reprochait ses trahisons, et quelquefois ses yeux m'adressaient de muettes et respectueuses remontrances qui signifiaient : « Madame a l'humeur trop vindicative; combien de temps encore nous tiendra-t-elle rigueur? »

Une semaine après l'arrivée de Max, je reçus par la poste une lettre de M. Dolfin. Je courus m'enfermer pour la lire; la main me tremblait en la décachetant; je craignais d'y trouver quelque chose qui me blessât ou me refroidît. Il est des plantes exotiques délicates et frileuses dont la culture demande les plus grands soins; il n'est pas besoin d'une gelée pour les tuer. Je fus bientôt rassurée. M. Dolfin s'était appliqué à ne pas écrire un mot qui pût me déplaire; la note dominante était le dévouement; l'amour se voilait sous le respect. Le retour de M. de Lestang, qu'il avait appris, lui avait été un grand sujet de trouble : une imagination blessée accueille l'absurde et s'en nourrit. Bien qu'il tâchât de s'en cacher, il laissait percer des alarmes jalouses qui me firent sourire. Les dernières lignes étaient ainsi conçues : « Les heures se traînent, je me dévore; mais je saurai obéir et me commander. Quelque chose me dit que le moment viendra où je pourrai vous servir. La vie me semble belle; j'espère, je crois et j'attends. »

Cette lettre me rendit rêveuse; on y sentait la candeur d'une

âme vraie, *plus droite qu'une ligne*. J'étais agitée, ma tête fermentait. De ma chambre, je passai sur la galerie et m'approchai de la statue. Pour la première fois depuis longtemps, j'eus quelque plaisir à la regarder. Je l'avais méconnue; ses sévérités n'étaient pas pour moi : c'était bien l'image de la justice céleste; je devinais en elle une amie qui conspirait en secret ma vengeance. — Il a abusé, lui disais-je en moi-même; quand donc frapperas-tu?

Je m'assis; je me croyais en lieu de sûreté. Max n'avait pas remis les pieds dans la galerie; il devait peu se soucier de m'y rencontrer : c'était un endroit trop parlant. A demi couchée dans une causeuse, je fis de longues réflexions; je croyais sentir qu'il se préparait quelque chose dans ma vie, qu'elle fermentait comme mon esprit, que je m'acheminais vers un événement. Je me disais que le hasard avait amené dans le voisinage de Lestang le seul homme qui pût faire impression sur mon cœur. Un homme du monde, un élégant, un héros de roman n'eût jamais triomphé de mon indifférence, car j'estimais que parmi ses pareils Max n'avait point d'égaux; mais M. Dolfin ne ressemblait à rien : il y avait en lui quelque chose de rare et même d'étrange. Son air souffrant, ses grands yeux pleins de feu et de tristesse, cet esprit battu de l'orage et la limpidité de ce cœur transparent comme un cristal, tout faisait de lui un homme à part. Je ne sais si j'avais la fièvre, mais par intervalles je jetais un regard sur la statue comme pour chercher dans ses yeux vides un assentiment à mes pensées secrètes.

Tout à coup une porte s'ouvrit, et j'entendis la voix de Max qui donnait un ordre à son valet de chambre. Bientôt à travers les lauriers et les myrtes qui environnaient la statue, je le vis s'avancer le long de la galerie et se diriger de mon côté. Dans la disposition rêveuse où j'étais, je me sentais incapable de supporter la fatigue d'un entretien, et cependant je ne voulais pas avoir l'air de fuir. A tout hasard, je feignis d'être assoupie; peut-être étais-je curieuse de savoir ce qu'il ferait. Je n'avais pas fermé les yeux depuis cinq secondes qu'un malaise étrange me força de les rouvrir; il me sembla qu'un danger me menaçait. Je relevai la tête et rencontrai les yeux de Max. Debout derrière le piédestal, il avançait vers moi son visage, où se peignait un tel désordre, une sorte de fureur si farouche et si terrible que je ne pus retenir un cri d'effroi. Il se remit aussitôt, reprit sa figure habituelle, et s'inclina en s'excusant d'avoir troublé mon repos; mais au lieu de s'éloigner il vint se placer devant moi, et, croisant les bras, me regarda d'un air d'assurance; il paraissait vouloir profiter de l'avantage que lui avait donné ma frayeur... Que j'aurais voulu reprendre mon cri! Je maudissais ma ridicule faiblesse, et je m'efforçai de la réparer par un redoublement de hauteur.

— J'ai surpris la prêtresse, me dit-il en souriant, endormie au pied de son idole.

— Que voulez-vous dire? lui demandai-je d'un ton brusque.

— Oui, c'est bien là votre divinité, poursuivit-il. J'aimerais vous voir adopter un culte moins farouche. Vraiment, je suis bien tenté de renvoyer à Louveau cette statue de la Vengeance antique; j'ai eu tort de l'enlever à M. de Loanne. Me permettez-vous de la remplacer par une image de Notre-Dame-des-Miséricordes?

— Il est certain que j'ai le cœur dur, lui dis-je; trois mois d'austère pénitence n'ont pu me toucher.

— Veuillez remarquer, me dit-il, que tout mon crime avait été dans l'intention; il n'est pas encore prouvé que l'intention vaille le fait.

— Mon Dieu! vous voulez absolument que nous ayons une explication, soit! mais il est bien entendu que ce sera la dernière. Ainsi nous disions qu'une nuit vous étiez allé faire une innocente promenade au clair de la lune; sur la foi de certains papiers qu'apparemment je ne sus pas lire, j'imaginai autre chose; j'avais dans ce temps le ridicule de vous aimer ou de croire vous aimer; me voilà folle de douleur. Cependant vous revenez le cœur léger et sans penser à mal. Je vous vois encore arriver; c'est au bout de cette galerie que se passa cette petite scène. Je m'élançai vers vous comme une furie; pardonnez à mon inexpérience. Je vous fis pitié, et, s'il m'en souvient, je vous vis tomber à mes genoux en vous écriant : Je vous jure que vous vous trompez!

— Non, je ne l'ai pas fait, et j'ai eu tort; je ne me donne pas pour un homme parfait.

— Mais le lendemain du moins...

— Non, le lendemain non plus. Je me suis tu par un entêtement d'orgueil que je ne comprends plus, et aussi par une sorte de curiosité que je comprends encore moins. Pendant deux mois, je me suis tenu sur l'expectative; je vous étudiais.

— Ah! prenez garde! lui dis-je. Ma mère, qui lisait Quinault, répétait quelquefois :

> Le ciel fait un présent bien cher, bien dangereux,
> Quand il donne un cœur trop sensible.

— Cependant, reprit-il tranquillement, il me semble qu'un soir je me suis mis très positivement à genoux devant vous et que je vous dis...

— Des choses admirables auxquelles je répondis : Trop tard, mon cher monsieur!... Sur quoi vous êtes allé vous enterrer dans une solitude. Ces cœurs sensibles, à quoi les entraîne la passion!

Il recula de deux pas, et s'appuyant sur un balustre : — Ah çà! que savez-vous donc de mon dernier séjour à Paris?

— Faites-moi la grâce de croire que je n'ai questionné personne; mais on parle de succès étonnans, de conquêtes étourdissantes...

— Des conquêtes! interrompit-il en haussant légèrement les épaules. Sur mon honneur, on vous a trompée, madame. Ce qui est vrai, c'est que j'étais parti d'ici fort en colère contre vous et contre moi; pour me venger à la fois de nous deux, je me suis jeté dans un certain genre de monde et de plaisirs dont je n'ai jamais eu le goût. Soyez persuadée, madame, que pour certains caractères il est peu d'aussi dures expiations. Pendant quelque temps, la rage me soutint, mais le dégoût et la lassitude finirent par l'emporter. J'ai bu le calice jusqu'à la lie; ne vous semble-t-il pas que j'en ai encore le déboire aux lèvres?... Je vous supplie de bien vouloir me comprendre.

— Vous comprendre! interrompis-je avec amertume. Quel singulier devoir vous m'imposez... D'ailleurs il me semble que pour un homme du monde vous prenez bien au tragique vos mésaventures. Vous vous êtes trompé; à l'avenir vous choisirez mieux.

Il soupira, et regardant la statue : — Comme vous lui ressemblez! dit-il. Et que vos ressentimens sont implacables!

— Ni ressentiment, ni rancune, lui dis-je, mais une parfaite indifférence.

— J'ose espérer que ce ne sera pas votre dernier mot, me dit-il, et, s'étant incliné, il se retira.

J'avais forcé l'ennemi à la retraite, et le champ de bataille me demeurait; je n'étais pourtant que médiocrement satisfaite de ma victoire. Je me reprochais mon sot accès de frayeur, je regrettais certaines âpretés d'accent dont je n'avais pas été maîtresse, je m'en voulais d'avoir parlé avec trop de vivacité de mon indifférence; je n'avais pas su trouver le ton juste; quand donc arriverais-je au dédain froid et tranquille? Pour le moment, j'en étais à cent lieues; les confessions de Max m'avaient indignée; je sentais tout mon sang bouillonner, et cependant, par une faiblesse que je n'osais m'avouer, j'étais presque tentée d'admirer sa franchise, qui me révoltait.

J'allai promener dans le parc mon agitation. Je m'efforçai de me distraire, de changer le cours de mes pensées. Je rouvris la lettre de M. Dolfin; mais entre le papier et moi venait se placer la figure de Max debout derrière le socle de la statue et attachant sur moi des yeux égarés. Je secouais la tête pour chasser cette image, et je me représentais Arsène (je m'exerçais à prononcer ce nom) agenouillé devant moi et attendant ma réponse; mais au même instant je me demandais : Pourquoi ce transport de fureur ou de folie? Que signifiait ce regard farouche? Était-ce le courroux du despote poussé à bout par mes résistances, ou le désespoir d'un homme qui a manqué sa vie, dévoré l'avenir, et qui se voit aux prises avec l'irrépa-

rable? S'en prenait-il à moi des mécomptes de ses passions? Me faisait-il un crime de l'impuissance où il était de se rendre heureux à mes dépens? C'était ma faute apparemment si au milieu de ses désordres le dégoût l'avait pris à la gorge, et s'il ne rapportait pour prix de sa glorieuse campagne que des lèvres souillées, un cœur las et une pesanteur d'ennui qu'il ne pouvait plus soulever! Mais enfin que voulait-il? Que me préparait-il? Fureur, haine ou folie, quel que fût son mal, à quoi devais-je m'attendre?

Pour conjurer les pensées qui m'obsédaient, je dirigeai mes pas vers le bosquet de chênes où j'avais rencontré pour la première fois M. Dolfin. Il me semblait que dans ce lieu consacré je serais en repos comme le magicien au centre du cercle qu'a tracé sa baguette et que n'osent franchir les fantômes. J'eus la surprise, en approchant, d'apercevoir M. Dolfin assis au pied d'un arbre, et qui à ma vue se leva précipitamment et s'élança au-devant de moi. Qu'il est difficile de savoir ce que veut et ce que ne veut pas notre cœur! J'étais venue chercher son souvenir; je trouvais la figure au lieu de l'ombre, et j'éprouvais une vive contrariété. Était-ce la crainte qu'on ne nous surprît? Cette partie du parc est à l'abri de tous les regards, et à cette époque de l'année surtout personne n'y venait. Aussi bien j'étais prête à tout, et j'envisageais certaines chances sans trembler. Et cependant je ne laissais pas d'être irritée; je voulais penser à lui et j'étais fâchée de le voir; il me semblait que sa présence gênait mon imagination et la resserrait tout à coup en elle-même. Il est des momens où l'âme a besoin pour ainsi dire de tout l'espace pour respirer, elle n'est à l'aise que dans le vague du rêve, et il lui répugne de prendre l'exacte mesure de ce qu'elle aime.

Mon accueil fut glacial; je reprochai à M. Dolfin avec une sévérité outrée qu'il tenait mal ses promesses et se souciait peu de mes défenses; il s'était engagé à attendre mes ordres et s'était fait fort d'une patience à toute épreuve : pourquoi cherchait-il à s'imposer? Je détestais tout ce qui pouvait ressembler à une entreprise, à des poursuites; tyrannie pour tyrannie, je préférais encore les persécutions de la haine à celles de l'amour; de qui prétendait m'aimer, j'exigeais un respect absolu de ma liberté; ma confiance était à ce prix.

Il m'écouta en silence, dans l'humble attitude d'un pénitent; je le vis pâlir, je sentis que j'avais été trop dure; j'avais sacrifié à ce besoin de faire souffrir qui est naturel à tout être qui souffre. Je m'adoucis, je lui tendis la main; il retrouva la force de se justifier.

— Mon crime est-il donc si grand? me dit-il. Vous condamnez ma faiblesse : écoutez-moi et décidez ensuite si je sais vous obéir et me vaincre. L'autre jour, vous vous promeniez seule le long du

chemin qui descend à la Berre; j'étais caché dans le taillis, je vous vis venir; votre cœur était bien muet, il ne vous avertit pas que j'étais là. Je fis un mouvement pour courir à vous, mais je m'arrêtai court, je détournai la tête, je retins mon souffle; vous avez passé, et je me suis enfui. M'accuserez-vous encore de faiblesse?

Le lendemain, je me promenais près de Réauville; je portais un habit de paysan; je revêts quelquefois le sarrau pour travailler à la terre, car j'aide le bonhomme qui me loge à cultiver son jardin; cela endort un peu mon cœur, et quand je bêche, il me semble que je travaille à creuser une fosse pour y enterrer mes pensées. Je vis passer une chienne échappée, et l'instant d'après un homme tout haletant qui la poursuivait. Il me hêla, m'appela à son aide. Je le reconnus; je l'avais vu une fois il y a six mois : c'en est assez, n'est-ce pas? pour que ses traits soient demeurés gravés comme au burin dans mon souvenir. J'eus un transport de rage; je courus les poings fermés, les lèvres frémissantes, vers l'homme qui m'appelait; j'allais l'insulter, lui chercher querelle, — et cependant je l'abordai humblement, et tourmentant les bords de mon chapeau : — Monsieur le marquis, lui dis-je, qu'y a-t-il pour votre service? — Et je m'efforçais d'éteindre mes yeux dont l'éclat l'étonnait... Nierez-vous encore, madame, que je sache me vaincre? La levrette s'était arrêtée à quelque cent pas, elle le regardait en tirant la langue et le narguant. J'allai m'embusquer à l'endroit qu'il me marquait; il manœuvra si bien qu'elle se rabattit de mon côté; je m'en emparai et la lui amenai. Enchanté de sa capture : — Mon brave homme, vous n'êtes pas de ce pays? me dit-il en m'offrant une pièce d'or que je refusai avec une douceur d'agneau. Cherchez-vous de l'ouvrage? Quel est votre état? — Je lui contai que j'étais jardinier, que je m'entendais à manier la pioche et la serfouette. Il me repartit que justement il avait besoin d'un aide-jardinier et me proposa de me prendre à l'essai. La tête me tourna. Si j'avais dit oui, madame, auriez-vous eu le cœur de me condamner? Aller vivre auprès de vous, à votre porte, entrer à votre service, travailler pour vous, soigner les plantes que vous aimez, à toute heure avoir le droit de vous voir et de vous parler, entendre autour de moi le bruit de vos pas et de votre vie!... Je crus que le paradis s'ouvrait pour me recevoir, — et cependant je dis non et je m'en allai. Madame, m'accuserez-vous encore de ne savoir pas tenir ma parole?

Et en m'en allant je me disais : « C'est moi qui ai pris la levrette, c'est lui qui la ramènera. Peut-être, pour prix de ses peines, obtiendra-t-il un sourire. » J'avais la fièvre, je ne pus dormir de la nuit. Je passai les deux jours suivans à vous écrire des lettres insensées que je brûlais. Je vous le demande, dans celle que vous avez

reçue, avez-vous lu un mot, un seul mot, qui ressemblât à une question?... Et maintenant suis-je donc si coupable d'être venu revoir le lieu où se fit notre première rencontre? Dieu m'est témoin que je n'osais espérer de vous y trouver; mais ces arbres sont vos amis, ils vous connaissent, et dans l'air qu'on respire ici vous avez laissé quelque chose de vous. Ah! c'est vrai, en arrivant j'ai fait une folie : à l'endroit même où vous êtes, j'ai ramassé dans mes mains une poignée de poussière et je l'ai pressée sur mes lèvres. Je ne sais quelle flamme couvait sous cette cendre, mais une âme de feu est entrée en moi, et je me sens au cœur une telle vaillance que je défie la douleur d'en venir à bout.

— Vous me demandez de vous répondre, lui dis-je, et vous me dites des choses auxquelles on ne répond pas. Donnez-vous le mot de devenir sage. Je me défie de toutes les folies : elles ne peuvent durer.

— Il est certain que j'en ai là une provision, me dit-il en se frappant le front, de quoi suffire à plus d'une vie.

Et il ajouta : — Dans les lectures de mon jeune âge, je mêlais les contes bleus à la légende dorée des saints. Qu'ils étaient heureux, ces chevaliers du bon vieux temps, que leur dame, pour les mettre à l'épreuve, envoyait conquérir des îles et pourfendre des géans! C'était de la besogne toute taillée : à courir ainsi les grandes routes et à regarder l'éclair de leur épée, ils s'étourdissaient sur leurs peines... Mais avoir l'ordre de ne rien faire et de ne rien dire, attendre, se croiser les bras, demeurer immobile à la même place sans être jamais où l'on est, compter les heures, regarder passer le temps et se sentir sous son triste regard, — comme un chien dépèce un os, ronger en cachette dans un coin une maigre espérance qui sonne creux, et que demain peut-être on regrettera comme un trésor! — oh! quel supplice!

— Il faut tâcher de guérir, lui dis-je.

Mais il fit un geste de colère qui me ferma la bouche.

— Quand aurez-vous un service à me demander? reprit-il.

— Je ne sais, lui répondis-je.

— Je vous comprends, dit-il : c'est un sphinx que votre cœur. Travaillez-vous du moins à deviner son secret?

— J'attends qu'il me le dise.

Il se tut un instant. — Mon Dieu! je consens à souffrir, reprit-il d'une voix sombre; mais venez-moi en aide : permettez-moi de vous écrire et d'espérer qu'une fois au moins vous me répondrez.

Je lui représentai que je ne saurais par qui lui faire tenir une lettre. Alors il s'avisa d'un expédient renouvelé de l'*Astrée*, et qui remplit de joie cette tête romanesque. Me montrant du doigt le

tronc creux d'un vieux chêne : — Un papier serait bien caché là! me dit-il. Un soir, à minuit, je viendrais le prendre.

Je fis un geste qui signifiait : Comme il vous plaira. Le feu lui monta au visage, il me regarda avec des yeux rayonnans. — J'ai de la force pour trois jours, me dit-il; le quatrième, je viendrai chercher mon trésor...

Et avant que je pusse l'en empêcher, il s'agenouilla devant moi en joignant les mains comme devant une madone.

Je ne me lassais pas de comparer entre eux les deux hommes de qui dépendait ma vie : — l'un qui, possédé d'une idée, avait grandi dans l'ignorance des passions... La coupe était encore pleine devant lui, à peine l'avait-il effleurée de ses lèvres : une goutte avait suffi pour l'enivrer. L'autre l'avait vidée jusqu'à la lie, et cette lie le suffoquait.

XXI.

Le soir du même jour, Max partit pour aller faire la chasse au loup. Le bruit courait que, par le plus grand des hasards, deux de ces animaux étaient descendus dans la plaine, qu'ils avaient été vus près de Taulignan, et que les paysans faisaient une battue. On parlait déjà de bergeries dévastées et d'enfans dévorés : à midi on en nommait deux, le soir ils étaient quatre, tous heureusement bien portans. Faute de lions, on chasse au loup. Dans la disposition d'esprit où il était, Max n'était pas homme à manquer cette occasion de se secouer et de se distraire. « Fatigue ton corps pour reposer ton âme, » cette maxime résumait toute son hygiène.

Il ne fut de retour que le surlendemain, vers midi. Contrairement à toutes ses habitudes d'étiquette, je le vis entrer au salon dans son équipage de chasse, c'est-à-dire assez mal accommodé, comme un homme qui a bivouaqué deux nuits dans les bois. Les plaisirs de la chasse ne l'avaient pas déridé; il avait l'air plus soucieux qu'au départ, et un nuage pesait sur ses deux sourcils. Il me lança en entrant un regard singulier, et, se jetant dans un fauteuil, il se mit à relire un papier qu'il tenait à la main et que l'on venait de lui remettre.

— Eh bien! lui demandai-je, rapportez-vous vos deux loups?

— Je soupçonne que c'étaient deux lièvres, me répondit-il d'un ton bref.

Il se leva, s'adossa contre la cheminée et resta là, les bras croisés et le regard fixe, comme un homme qui rêve. S'apercevant que je l'observais, pour se donner une contenance, il tira machinalement son couteau de chasse de sa gaîne, en examina avec soin la lame,

puis, le jetant brusquement sur la cheminée, il reprit le papier qu'il avait serré tout chiffonné dans son carnier et s'approcha de moi pour me le présenter; mais au moment de me le remettre il se ravisa et sortit avec fracas. Vingt minutes plus tard, je le vis paraître sur la terrasse; on lui amena un cheval, il s'élança en selle, enfonça violemment l'éperon dans le flanc de l'alezan et partit au galop.

Il ne revint pas pour dîner. Je passai la soirée seule au salon; dix heures sonnèrent, et j'allais me retirer quand j'entendis son pas dans le vestibule. Je ne sais ce qu'il me dit en entrant; mais il avait le sourire sardonique et la voix saccadée. Ce n'était plus l'enfant prodigue, c'était le Max d'autrefois, et je n'en fus pas fâchée : je savais à qui j'avais affaire, je n'étais plus dépaysée.

— Aimez-vous les vers? me dit-il en s'asseyant près de moi.

— Quand ils sont bons, lui répondis-je.

— Il faut être indulgent pour les vins du cru, reprit-il. La butte de Chamaret n'est pas le Parnasse. Voici ce que les muses de l'endroit ont dicté à un homme de bien qui ne vous est pas inconnu.

Il mit sous mes yeux le papier chiffonné que vous savez. Je reconnus sur-le-champ la belle écriture de M. de Malombré et ses majuscules fleuries. Voici les vers :

J'aimais Iris; hélas! tu me ravis son cœur.
Je pleurai ma maîtresse et maudis le voleur.
Mais un vengeur m'est né qui, sortant d'une *trappe*,
S'en vient tout affamé mettre chez toi la nappe.
A ta barbe, marquis, il croque en paix ton bien.
Mon voleur est volé : je ne regrette rien.

— Cette pièce, dis-je froidement, est un chef-d'œuvre de calligraphie.

— Et les vers, les vers! dit-il. Il ne faut pas être si difficile. Je savais que M. de Malombré tournait dans ses loisirs des bouquets à Chloris: notre homme a de la littérature, il sait sur le bout du doigt son Parny; mais j'ignorais qu'il s'entendît à aiguiser l'épigramme. Peste! il a une touche mâle et fière, *le tour libre et le beau choix des mots.* J'admire surtout cet hémistiche : *qui sortant d'une trappe...* Sentez-vous bien, madame, toute la finesse de cette allusion?

— Vous vous montez la tête pour peu de chose, lui dis-je. Il n'y a vraiment pas de quoi crier au miracle. Moi, je trouve ces vers obscurs; ils auraient besoin d'un commentaire.

— Comme nous nous rencontrons! reprit-il. Je me suis achoppé comme vous à certains passages difficiles, et, l'auteur n'ayant pas jugé à propos d'annoter son sixain, j'ai eu recours à votre meilleure amie, Mme d'Estrel. Elle est femme très entendue en ces

sortes de choses, et m'a fourni tous les éclaircissemens que je désirais.

Je ne pus m'empêcher de tressaillir; je le regardai, puis j'attirai à moi mon éternelle tapisserie, que j'avais posée sur la table, et je me remis à tirer l'aiguille. Il se fit un long silence, interrompu seulement par le balancier de la pendule; il me sembla qu'elle avait perdu son timbre accoutumé; d'une voix sèche et rauque, elle accentuait fortement les secondes, et chacun de ses battemens venait me frapper au cœur.

Enfin Max reprit d'un ton brusque : — Franchement, madame, vous êtes en train de faire une sottise.

Et comme pour toute réponse je m'inclinais légèrement :

— Ne craignez pas que je prétende gêner votre liberté, poursuivit-il. Je me souviens de notre convention. L'homme auquel vous vous intéressez n'a rien à redouter de moi, et, s'il le faut, je lui laisserai le champ libre. J'ai donné ma parole, je la tiendrai; mais l'autre jour vous m'avez favorisé de vos bons conseils; souffrez que je vous rende la pareille. — Vous avez une superbe partie à jouer, car vous avez en main les meilleures cartes. Croyez-moi, c'est une heureuse créature qu'une femme dont le mari a eu des torts et cherche à se les faire pardonner; elle peut tout vouloir, tout exiger, elle mène son monde à la baguette. Je m'imaginais que vous sentiez les merveilleux avantages de votre position. Pas du tout; vous allez tout gâter par un caprice. Et pour qui ce caprice? Que les femmes sont bizarres! Parmi tant de héros, elles choisissent toujours Childebrand. L'été dernier, nous avions ici fort bonne compagnie. Le petit vicomte qui est homme d'esprit et de goût (vous souvient-il de ses historiettes et de ses romances?) avait en vous parlant le cœur gros de soupirs et ne demandait qu'à tomber à vos pieds. Avez-vous même daigné vous apercevoir de ses empressemens?... Et tout à coup vous allez vous éprendre de qui? D'un petit garçon qui est parti à toutes jambes de Corfou pour venir s'enfermer à la Trappe! Aimer un dévot! En sentez-vous les conséquences? Mais quel charme a donc jeté sur vous cet intéressant jeune homme? On le dit un peu fou; je le vois d'ici : un esprit malade, tourmenté. Ce genre de séductions ne manque jamais son effet sur une femme... Je serais curieux, par exemple, d'imaginer sur quoi roulent vos entretiens. Il vous parle beaucoup de lui, cela va sans dire. C'est un écheveau d'or que le moi d'un dévot, et il n'a jamais fini de le dévider. Apparemment il vous conte dans le plus minutieux détail ses retraites à la Trappe. Aiguebelle est un charmant endroit, l'un des plaisirs de mon enfance était d'y aller entendre chanter matines; mais enfin les beautés de ce sujet ne sont pas inépuisables. Votre héros vous a-t-il expliqué comment se disent les coulpes,

comment se font les couronnes, la différence des fêtes de sermon majeur et de sermon mineur, à quoi l'on distingue une inclination profonde d'une médiocre, comme on s'y prend pour faire une satisfaction et dans quel cas on se met sur les formes, sur les articles et sur les miséricordes ? J'aime à croire qu'il joint l'action au discours, — rien n'éclaircit mieux les idées, — et qu'il représente au naturel devant vous les diverses sortes de prosternations.

— Allez, continuez, lui dis-je ; je ne sais à qui vous parlez, mais vous ne m'ennuyez pas.

— Mon Dieu ! poursuivit-il, je ne nie pas les mérites d'un amant dévot. D'abord l'espèce en est rare, et les femmes ont la manie des curiosités. Et puis ces gens-là se connaissent en petites pratiques, en menus suffrages; ils ne sont pas pressés d'en venir au fait; ils allongent le chemin, s'attardent aux préliminaires; ils font l'oraison jaculatoire devant toutes les petites chapelles, le maître-autel n'y perdra rien; les plus patiens font les stations des sept églises pour gagner les indulgences; qu'importe? on finit toujours par arriver. Et qui dira la douceur de leurs soupirs mystiques? Ils débitent leurs galanteries dans le jargon de la dévotion, ils entremêlent à leurs déclarations des *Ave Maria;* leur amour officie avec un diacre à ses côtés, leurs désirs ont de longues ailes blanches de séraphin; le cœur de leur maîtresse est pour eux comme l'autel où est déposé le saint-sacrement, et daigne-t-elle abaisser sur eux un regard favorable, ils se mettent sur les articles (voyez si je suis au fait !) comme lorsque l'*Angelus* tinte ou qu'on sonne la petite cloche pour l'élévation. Votre jeune homme est, dit-on, fort innocent; il n'a pas encore de l'école. Je m'assure qu'il ne vous demande pas à *tâter votre robe* et qu'il s'inquiète peu si *l'étoffe en est moelleuse;* mais du moins j'aime à croire qu'il vous traite de *suave merveille*, que vous êtes *son bien*, *sa quiétude*, et qu'il admire en vous *l'auteur de la nature*.

— Est-ce tout? lui dis-je.

— Non, ce n'est pas tout, car enfin qu'une femme ordinaire se laisse prendre à de pareilles pauvretés, j'y consens de grand cœur; mais vous, madame!... Ah! sur mon honneur, je ne vous comprends pas. Vous plaît-il de raisonner un peu? Qu'est-ce donc, après tout, qu'un dévot? Un homme qui a peur de l'enfer. Connaissez-vous dans le monde un sentiment moins chevaleresque que celui-là? Travaille à ton salut! maxime d'égoïste qui n'a jamais fait que de petits esprits et de petits cœurs. Qui pensez-vous, je vous prie, qui soit plus agréable à Dieu, d'un être criminel et souillé, s'il est resté capable de se donner à quelqu'un ou à quelque chose, ou de ces bigots saintement personnels qui spéculent sur leurs vertus, et qui, prenant sur leurs plaisirs, placent leur épargne en hypothèque sur

le ciel? Affaire de calcul, d'intérêt bien entendu : la vie est si courte! laissez-les se mortifier un peu ici-bas; à ce prix, ils auront l'éternité pour s'aimer en paix!...

Si mécréant que je sois, je crois un peu à la raison et à son Dieu; soyez sûre qu'à ses yeux les vices ne sont pas ce qu'il y a de pire au monde, et qu'il est plus sévère pour les calculs. Eh! dites-moi, ne parle-t-on pas d'une femme qui courait les rues de je ne sais quelle ville tenant d'une main une torche et de l'autre un grand seau d'eau, la torche pour incendier le paradis, le seau pour éteindre les flammes de l'enfer? Voilà, madame, la religion de notre siècle, et je sais que c'est un peu la vôtre... D'ailleurs veuillez considérer qu'en amour un dévot ne peut répondre de lui-même. Votre jouvenceau est évidemment épris, et ce n'est pas ce qui m'étonne; il se grise de sa passion; adieu ses terreurs! il oublie la Trappe et l'enfer. Qui vous dit pourtant qu'un beau jour il ne lui viendra pas un scrupule? Les dévots ne se règlent en toute chose que sur les oracles de leur mystérieuse conscience. En dehors des pratiques qui conduisent au ciel, tout leur paraît indifférent, ils ne voient de nuances ni dans le bien ni dans le mal. Nous autres qui ne nous piquons pas d'être des saints, le code de l'honneur nous tient lieu de catéchisme, et s'il nous accorde certaines dispenses que la religion refuse, en revanche il prévoit tout, nous ne sommes jamais quittes envers lui, et c'est souvent où la morale finit que nos devoirs commencent. Mais qu'un dévot dégrisé vienne à voir dans sa maîtresse un obstacle à son salut, il ne se fait pas conscience de la planter là à l'exemple du bigot Énée, en ne lui laissant que ses yeux pour pleurer, et il court s'enterrer dans une cellule pour y gémir sur ses égaremens et redemander à grands cris son lopin de paradis!

— Mme Mirveil et tant d'autres, lui dis-je...

— Mme Mirveil, interrompit-il avec humeur, n'était pas une Didon; elle ne m'a jamais aimé et n'aspirait qu'à devenir marquise; mon seul tort fut de m'en apercevoir trop tard.

— Vous avez réponse à tout, repris-je. Je vous admire; il faut que vous ayez fréquenté quelque savant casuiste qui vous a initié à tous ses secrets. Cependant il est toujours dangereux de forcer son naturel; entre nous, je ne crois pas que la théologie soit votre fait; malgré tous vos efforts, vous n'y ferez jamais de bien grands progrès. Traitez d'autres sujets qui soient mieux de votre compétence. Parlez-moi plutôt de ces dames, contez-moi leurs grâces, leurs chatteries, leurs aimables lubies, comme elles s'y prennent pour faire leur visage, tous les mystères de leur boudoir et les séductions de leur entretien.

Il fronça le sourcil. — Vous avez tort de plaisanter, madame, me dit-il.

— Je ne plaisante pas, je suis au moins aussi sérieuse que vous.

— Voulez-vous répondre franchement à une ou deux questions?

— Ah! permettez, dis-je en me levant, sur votre demande nous avons supprimé d'un commun accord la question ordinaire et extraordinaire. Aussi bien que vous importe? En quoi tout cela vous touche-t-il?

— Je vous jure, interrompit-il, que s'il ne s'agissait que de moi, je serais moins pressant. Hélas! que me reste-t-il à perdre? Mais il s'agit de vous, de votre bonheur...

— Et je sais par expérience, interrompis-je à mon tour, que je vous suis plus chère que vous-même. Vos ingénieuses attentions, et tout dernièrement les témoignages héroïques de dévouement que vous m'avez prodigués, m'en sont garans. Cependant il ne faut rien outrer; vous m'avez fait entendre de sages conseils : on les méditera comme ils le méritent, vos conseils; mais n'exigez pas que je satisfasse toutes vos curiosités, ni que je discute vos rêveries; ce serait me vendre un peu cher vos coquilles. Restons-en là, monsieur, et surtout ne vous donnez pas cet air chagrin, mauvaise humeur de chasseur qui a fait buisson creux. Patience, ils ne sont pas perdus, vos deux loups. Bonne nuit, je tombe de sommeil; tâchez de vous réveiller demain avec des idées riantes. On ne revient pas toujours bredouille.

Il essaya de me retenir, mais en vain; il me tardait d'être seule, je n'aurais pu soutenir plus longtemps la fatigue de cet entretien sans que mon émotion se trahît. Bien des sentimens divers se pressaient en moi, la surprise que cause toujours un événement même attendu, parce que rien n'arrive comme nous le pensions, un vif ressentiment de la trahison de Mme d'Estrel, une inquiétude qui cherchait à prévoir l'avenir, et par-dessus tout une sorte de malaise vague, indéfinissable; mon cœur n'était pas sorti sain et sauf du combat; les portraits de fantaisie, les sarcasmes, les prédictions de Max l'avaient troublé dans ses espérances; il souffrait pour ainsi dire d'une meurtrissure secrète, et il se reprochait cette souffrance comme une indigne faiblesse, car il protestait que pas un trait n'avait porté.

Je réussis à grand'peine à m'endormir; mais je fus réveillée par un bruit de pas : quelqu'un allait et venait dans la galerie, je crus même entendre à ma porte le murmure d'une respiration oppressée. Tout se tut, et je me rendormis. Une heure plus tard, nouvelle alerte; il m'avait semblé qu'une voix déchirante m'appelait par mon nom; je me réveillai en sursaut, dévorée d'une terreur mêlée de joie. Je maudis les rêves, j'eus honte de ma folie, mais je ne pus refermer l'œil.

XXII.

Le lendemain, avant midi, on m'annonça la visite de Mme d'Estrel. J'hésitai à la recevoir. Enfin je descendis et je l'abordai en lui disant : — Il faut, madame, que la mission dont on vous a chargée soit bien importante pour que vous vous soyez dérangée si matin.

— Ce qui depuis quinze jours dérange toutes mes habitudes, me dit-elle, c'est l'amitié que j'ai pour vous; ma santé s'en plaint tout bas, mais je la laisse dire.

Elle avait en effet l'air souffrant et abattu; mais cela ne me toucha point.

— Vous êtes mille fois trop bonne, lui répondis-je; à ce compte, je vois qu'il est des personnes dont la malveillance est moins à craindre que l'affection.

— J'admets que j'aie eu tort, répliqua-t-elle; mais il est des circonstances qui dispensent des règles ordinaires. Quand on reprochait au comité de salut public de se mettre au-dessus des lois, il répondait : La patrie est en danger. Voilà un mot qui tranche tout. Eh bien! vous êtes en danger, mon amitié s'est alarmée, et ce que j'ai fait hier, je le referais aujourd'hui, car je suis résolue à vous sauver de vous-même.

Je lui repartis qu'après une déclaration si nette nous n'avions plus rien à nous dire.

— Au contraire, reprit-elle, je suis venue ici pour me justifier, et vous m'entendrez.

Je m'en défendis bien fort; mais elle répétait sans cesse : Vous m'entendrez; vous ne pouvez refuser cette grâce à une vieille femme malade qui vous aime un peu comme sa fille.

Je finis par m'asseoir et l'écouter. Comme si elle eût voulu retarder le moment d'en venir au fait, elle m'apprit d'abord le départ de Mme Mirveil.

« Dès que la pauvre femme, dit-elle, sut le retour de M. de Lestang, elle ne balança plus. Avant-hier elle est venue me faire ses adieux, riant, pleurant, chantant sur toutes les notes, tour à tour regrettant son marquisat et se félicitant de n'avoir pas épousé ce *monstre d'homme*, parce que, disait-elle, *il l'aurait tuée et qu'elle en serait morte*, entrant du reste dans son personnage de veuve, bien résolue à aller montrer au Levant une douairière et ajustant à son nouveau rôle ses airs et ses tons, — et au travers de tout cela si frisottée, si pimpante, si folle et si jolie, qu'il me tardait de la savoir embarquée. La veille, nous avions signé par-devant notaire un contrat de vente. Dites-moi, belle ingrate, est-ce par tendresse

pour Mme Mirveil que je lui ai facilité son départ en achetant sa vigne? Du reste ne craignez rien, je la revendrai à mon voisin au prix d'achat. »

Je lui répondis que j'ignorais quelles avaient été ses intentions, qu'assurément j'étais fort désintéressée dans cette affaire.

« J'en appellerai, dit-elle, de Philippe en colère à Philippe dans son bon sens, et soyez sûre que le bon sens aura son tour; mais je reviens à mon récit. Hier après-midi, Max se présente chez moi, m'apportant un méchant sixain dont il ne savait que penser. Dans son embarras, il recourait à moi comme à une vieille amie de sa famille; il me dit des choses charmantes sur ces vieilles amitiés nées avec nous et qui sont les seules bonnes, parce qu'elles n'ont pas été faites à la main. Il avait le ton si simple, si uni, si jeune et un tel air de douceur, que j'en demeurai tout émerveillée; dans ces momens-là, on dirait qu'il recommence la vie sur nouveaux frais. Vous m'avez conté jadis comme il avait fait la conquête de votre père; si j'avais succombé au charme, serais-je donc si coupable? Mais je vous assure que je n'ai vu que vous, ni pris conseil que de votre intérêt. Je fis réflexion que, si je niais tout, il ne me croirait pas, que son imagination travaillerait, et que l'inquiétude, le soupçon, les conjectures vagues le rendraient à la violence de son caractère. En conséquence je lui dis que je pouvais lui donner le mot de l'énigme, qu'il se rassurât, que l'affaire était bien moins grave qu'il ne pensait, mais qu'avant de le mettre au fait, j'exigeais sa parole de gentilhomme qu'il prendrait les choses en douceur et ne chercherait querelle à personne. Il n'hésita point à me le promettre, me déclarant qu'il entendait respecter votre liberté, qu'il reconnaissait les droits de la passion, que s'il ne pouvait vous ramener par la persuasion, il était résolu à ne pas s'imposer, qu'au besoin il partirait, que depuis deux jours il roulait dans son esprit des plans de lointains voyages, que les grandes folies veulent être réparées par les grands sacrifices, que si son malheur était sans ressource, il n'aurait garde de s'obstiner, qu'il arrive un âge où l'on sent la différence de ce qui se peut et de ce qui ne se peut pas, et que par sa faute il avait perdu le droit d'exiger l'impossible.

« Je conviens que son ton tranquille, posé, et la parfaite dignité de son langage me firent la plus vive impression; je renonçai à lui faire aucun reproche; qu'aurais-je pu lui dire qu'il ne se fût déjà dit? Je lui expliquai avec quelle innocence l'*intrigue* s'était nouée; je suis bien aise de vous répéter mes paroles : « Le malheur plaît au malheur; deux enfans très malheureux se sont conté l'un à l'autre leurs peines, il est rare que de telles confidences ne portent pas à la tête. » J'aurais voulu pouvoir lui donner l'assurance que

M. Dolfin s'était enfermé à la Trappe; mais ce maudit fou de Malombré l'avait surpris en rupture de ban et rôdant à son ordinaire autour de votre parc. Mes explications furent bien reçues; je vis le front de Max s'éclaircir, il respirait plus librement. Après m'avoir renouvelé ses promesses, il me quitta pour aller s'expliquer avec mon voisin. Comme il me le conta une heure plus tard, il le trouva s'exerçant à tirer au pistolet derrière un pavillon qui est au bout de son jardin. Un laquais était là qu'on renvoya.

« — Monsieur, ces charmans vers sont-ils bien de vous?

« L'autre le prend de très haut. — Monsieur, si mes vers n'ont pas eu le mérite de vous être agréables, je vous offre tel genre de satisfaction qui pourra vous plaire.

— Allons, monsieur, répliqua Max d'un ton fort calme, je ne doute pas que vous ne soyez au poil et à la plume; mais il est certains genres de satisfaction qu'on répugne à demander à un homme de votre âge.

« Et à ces mots il s'empare du pistolet, le charge, tire, charge encore, et met trois fois de suite dans le noir, après quoi il entre dans le pavillon, avise deux fleurets démouchetés pendus à la muraille, les décroche, en présente un à M. de Malombré, le force à se mettre en garde, lui fait une piqûre au bras gauche pour l'exciter, puis s'en tient à la parade, et comme en se jouant lui fait sauter deux fois son arme de la main. Alors, d'un ton toujours tranquille: — Je ne me battrai pas avec vous, monsieur; mais, comme vous aimez à écrire, je veux avoir deux lignes de votre prose ainsi conçues : « M. de Malombré est un visionnaire, et il est tombé dans une lourde, grossière et injurieuse méprise, dont il demande humblement pardon à Mme la marquise de Lestang. »

« — Je ne me suis point mépris, dit l'autre tout essoufflé, et je n'écrirai point.

« — Vous aurez tort, monsieur, car, si vous n'écrivez pas, je vous préviens que j'ai parole de Mme d'Estrel, et qu'elle me revendra la vigne de Mme Mirveil. Prenez-y garde, je crains de vous être un voisin fort incommode.

« Et, l'ayant salué, il se retira.

« La nuit porte conseil. M. de Malombré est venu me parler tantôt; je devinai tout de suite qu'il était descendu de ses grands chevaux. Ce n'est pas qu'il manque de cœur, mais il est homme de réflexion; ses passions se refroidissent vite, et, un instant oubliés, ses intérêts se rappellent vivement à son souvenir. Le pauvre Malombré avait espéré que Mme Mirveil ne partirait pas, ou que dans son embarras elle lui céderait la vigne à vil prix. Trompé dans sa double espérance, la première chaleur de son dépit lui fit écrire et

expédier le sixain; mais petite pluie abat grand vent, et il ne devait pas tarder à se dire que sa vengeance lui coûterait cher, et qu'il était bien fou à son âge de s'aller mettre sur les bras une méchante affaire où il avait beaucoup à perdre et rien à gagner. Ce qui s'est passé hier et les menaces de Max l'ont confirmé dans ses réflexions. La vigne d'Israël tombant aux mains des Philistins, un détail épineux de servitudes à débattre, des chicanes, des procès, ses convoitises déçues, désormais nul espoir de s'arrondir, un voisinage plus que gênant, un ennemi intraitable ayant barres sur lui et lui suscitant mille difficultés, — quelle épine à son pied! C'en serait fait du repos de ses vieux jours.

« Ce matin, à son réveil, il s'est dit : « Mais suis-je donc en colère? » Il s'est tâté le pouls, point de fièvre, point de sang sous les ongles; sa sagesse avait le champ libre. Il a pris son chapeau et est venu me trouver. Je lui posai d'emblée très nettement mes conditions; qu'il écrivît la déclaration qu'on lui demandait, et la vigne était à lui. Il tint à ce que sa retraite fût honorable, et chicana pied à pied le terrain. Le mot *visionnaire* surtout le choquait. Je lui représentai que de fort grands hommes l'avaient été : Socrate, saint Antoine,... dédaignait-il cette compagnie?

« — Aussi bien, lui dis-je, il ne tient qu'à vous que M. de Lestang n'ait pas l'occasion de se prévaloir de votre déclaration. Pourquoi l'exige-t-il? Pour avoir une sûreté qui lui réponde que vous ne tiendrez pas de propos. Ne causez pas, mon brave homme, et cultivez votre jardin.

« Il voulut prendre encore quelques heures de réflexion, mais je ne doute pas de lui; tout à l'heure j'irai chercher ce précieux écrit, et je le remettrai à Max. — Quel moment favorable, ma chère fille, quelle occasion propice pour une réconciliation! »

Tout mon cœur se souleva, mais je réussis à me contenir. — Vous avez tout dit, lui répondis-je froidement, et je vous ai écoutée. Nous pouvons nous vanter, vous et moi, d'avoir rempli consciencieusement notre tâche.

— Je vous en conjure, ma chère Isabelle, reprit-elle, défiez-vous de vous-même; il y a en vous quelque chose qui aime et qui appelle les orages; je crois les entendre déjà gronder. Il ne tient pourtant qu'à vous d'être heureuse; je vous avais prédit que tôt ou tard Max vous reviendrait; il vous aime, je n'en veux pour preuve que le chagrin qui le ronge et qu'en dépit de son orgueil il n'a plus la force de cacher.

— Quelle preuve! repartis-je. Et de bonne foi, pouvez-vous vous y tromper? Ce chagrin n'est que l'irritation d'un maître qui voudrait me tenir sous ses pieds et qui frémit de me voir debout;

mais, soyez tranquille, je dirai à M. de Lestang avec quel zèle vous avez soutenu ses intérêts et comme vous vous êtes bien acquittée de son message.

Elle essaya de me prendre la main, je la retirai. — Pauvre enfant! murmura-t-elle en me regardant, et, prise tout à coup d'une faiblesse nerveuse, elle fondit en larmes.

A peine fut-elle sortie que je me reprochai d'avoir été trop dure. — La pauvre femme, me dis-je, a pour moi une sincère affection; mais puis-je exiger qu'elle entre dans mes sentimens? La longue oppression qu'elle a soufferte, jointe à son esprit positif, l'a accoutumée à demander peu à la vie; elle voit dans la résignation le secret de tout, et prendre le sentiment pour règle de conduite, c'est, selon elle, faire preuve d'exaltation romanesque. Les joies de la passion partagée sont un paradis dont elle n'a pas même l'idée, et elle estime que le souverain bonheur se réduit à l'art d'éviter les malheurs. Toute ambition plus haute n'est à ses yeux qu'une prétention déraisonnable : la vie est ainsi faite, et nous ne sommes plus au temps des fées; mais avec un peu de facilité dans l'humeur on s'épargne bien des souffrances et des dangers, et on se contente d'être mal, crainte de pire. Après avoir voulu arranger les *affaires de conscience* de M. Dolfin, elle veut arranger mes *affaires de cœur*. Il n'est que de se faire à soi-même sa leçon; on congédie ses chimères, on endort son cœur, et on accepte avec empressement la première transaction venue, parce qu'un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès. Voilà la sagesse qu'elle me prêche; c'est celle qu'elle a toujours pratiquée.

L'image de Mme d'Estrel en pleurs me poursuivait; plus j'étais résolue à ne lui rien céder, plus je regrettais de l'avoir contristée en affectant de méconnaître ses intentions. Dans les circonstances graves et dangereuses, les scrupules sont plus sûrs d'être écoutés; c'est assez d'avoir à lutter contre la vie, on n'a garde de se créer des difficultés avec sa conscience. Je fis atteler le tilbury et je partis pour Chamaret. Mme d'Estrel n'était pas encore rentrée, elle n'avait pas eu si bon marché de M. de Malombré qu'elle se le promettait, et l'entrevue s'était prolongée. Je me décidai à l'attendre. J'entre au salon et me trouve en présence de M. Dolfin.

A ma vue, la surprise, la joie, la douleur, se mêlèrent sur son visage et y produisirent le plus étrange désordre.

— C'est bien vous, madame! me dit-il. Une main divine est étendue sur nous; deux fois déjà elle vous a conduite où j'étais. Ah! me direz-vous enfin... Il faut que je sache,... l'incertitude me tue.

Et comme je l'interrogeais du regard : — Mme d'Estrel m'a écrit.

Quelle lettre, mon Dieu! quelle lettre! Je suis parti tout courant pour la questionner. Elle me reproche de vous exposer à tous les risques; votre vie même, à l'entendre, est en danger, et c'est au nom de votre sûreté qu'elle me conjure de m'éloigner.

J'imagine qu'un éclair de colère brilla dans mes yeux, car il s'interrompit, inquiet, la tête basse, suspendu entre la crainte et l'espérance.

— Suis-je en tutelle? m'écriai-je sans le regarder et comme me parlant à moi-même. Faut-il donc que je subisse toutes les tyrannies? Je suis libre, on m'a dégagée de tous mes devoirs, je m'appartiens; il est bien temps que je le prouve.

— Vous n'avez donc pas dicté cette lettre? dit-il en relevant la tête, et son front s'éclaircit; mais il n'osa se livrer à sa joie, et c'est d'une voix brisée par l'émotion qu'il me dit : — Non, vous ne voulez pas que je vous dise adieu! Vous êtes la maîtresse, vous n'avez qu'à parler, qu'à faire un signe, vous serez obéie; mais pourquoi le voudriez-vous? Si quelque danger vous menace, partons, fuyons ensemble! Il y a quelque part une retraite écartée où le bonheur nous attend. Le monde nous blâmera; nous soucions-nous du monde? Je l'ai vue dans mes rêves, cette bienheureuse retraite. Quelque chose me dit que cela est écrit là-haut, que cela doit être, que cela sera. Cette nuit je me suis réveillé en criant; j'avais cru entendre le galop de deux chevaux qui nous emportaient au désert... Regardez-moi, madame. Mes yeux ne vous disent-ils pas que mon âme est à vous, qu'elle ne voudra jamais que ce que vous voudrez, qu'elle n'a plus rien de sacré que ce qui vous plaît? Les respects, les soumissions, les longues obéissances seront mon partage; mon cœur est bizarre : si l'amour me promettait autre chose que des croix, peut-être serais-je moins heureux d'aimer. Oui, par mon passé, par mon avenir, par les changemens étonnans de mon cœur, par le vieil homme que vous avez condamné à mort et par l'homme nouveau qui est votre ouvrage, je jure que votre amitié, votre confiance, me suffiront, que, s'il le faut, je saurai tuer l'espérance; vous ne verrez que l'ami, l'ami seul vous parlera. Aux heures où vous serez absente, peut-être l'*autre* viendra-t-il baiser la poussière qu'auront foulée vos pas; mais ses folies vous demeureront cachées. Vivre auprès de vous, sous vos yeux, dussé-je chaque jour immoler et crucifier mon cœur, quelles joies et quelles délices! Le monde, s'il nous découvre dans notre solitude, ne voudra pas croire au miracle de notre sainte amitié; mais qu'il nous raille ou nous outrage, aurons-nous des oreilles pour l'entendre? aurons-nous des yeux pour le voir?... Qu'allez-vous me répondre, madame? Comment châtierez-vous mon audace? M'écraserez-vous de votre colère ou de votre pitié? Je ne suis rien; mais la passion qui me possède est

divine, elle a les secrets de la destinée : c'est elle qui vous parle, elle ne prie pas, elle commande... Ces deux chevaux qui galopaient dans mon rêve! qui donc m'a envoyé ce songe? Non, nous ne sommes pas seuls ici, quelqu'un est en tiers avec nous, et du doigt montre à notre vie son chemin...

J'oubliai durant quelques instans qui j'étais, où je me trouvais. Cette voix qui me parlait de fuite, de vie à deux dans un désert, m'avait enlevée à moi-même. Je voyais une maison solitaire où vivaient, ignorés du monde, deux êtres qui s'aimaient et qui devaient vieillir et mourir là. J'admirais avec un sentiment d'envie leur bonheur, la paix où s'écoulaient leurs jours, l'union de ces deux âmes qui n'en faisaient qu'une, le silence qui les environnait, la douceur de leurs entretiens et de ces joies du cœur qui ne s'épuisent pas; mais quand j'en revins à me dire : Cet homme, cette femme, ce serait lui, ce serait moi!... j'éprouvai un frisson, ce rêve de parfait bonheur me fit peur; je ne le condamnai pas, mais je le repoussai dans un lointain obscur, comme s'il était fait pour n'être vu qu'à distance, et je fus tentée de me réjouir de ce que tout dans ma vie était encore en question.

M. Dolfin attendait; je ne sais ce que j'allais lui répondre quand une porte roula sur ses gonds. Deux personnes s'arrêtèrent un instant à causer dans le vestibule, et bientôt Mme d'Estrel parut, accompagnée de Max, à qui elle avait remis le papier qu'il était venu chercher. Elle fut stupéfaite en nous voyant, et peut-être sa surprise était-elle mêlée de colère, car elle pouvait croire à un rendez-vous pris chez elle.

Quant à Max, je crois qu'il n'a donné de sa vie une marque plus sensible de l'empire qu'il sait prendre sur lui-même; il s'avança d'un air aisé, fit une légère inclinaison de tête à M. Dolfin, et, s'approchant de moi, me dit à demi-voix et en souriant : « Les maris sont inévitables comme le destin; » puis il s'assit, et rien ne témoignait de la violence qu'il se faisait, si ce n'est le gonflement d'une veine sur ses tempes et une sorte de hérissement du sourcil qui ne m'était pas inconnu. M. Dolfin était pâle, mais calme, et me consultait du regard; je n'étais guère en état de lui répondre, je respirais à peine; je sentais qu'une lutte allait s'engager, et je tremblais qu'elle ne fût pas égale.

Ce fut Mme d'Estrel qui rompit la première lance; sans aucun doute elle était fâchée, car elle oublia dans cette occasion les délicatesses ordinaires de sa bonté.

— Vous connaissez M. Dolfin? dit-elle à Max en le lui présentant du geste. Je crois vous avoir conté son histoire.

— J'ai bien des excuses à vous faire, monsieur, dit Max; si je ne me trompe, je vous ai proposé un soir de vous prendre à mon ser-

vice; il s'agissait, je crois, d'une place d'aide-jardinier. Je dois dire à ma décharge que vous portiez ce jour-là un sarrau de paysan, et que la nuit tombait.

— J'ai de bizarres fantaisies, lui répondit M. Dolfin d'un ton à la fois doux et ferme; mais si j'aime à varier mes costumes, en revanche je ne change jamais de logement. J'habite à droite de Réauville, sur la hauteur, une petite maison isolée que vous avez dû remarquer. Si jamais vous aviez quelque autre place à me proposer ou que vous fussiez curieux de m'étudier de plus près, vous seriez sûr de m'y trouver.

— Pour le moment, je suis trop occupé, répliqua Max avec une nonchalance superbe. Je n'ai en tête que deux loups. Où sont mes deux loups, et est-il bien sûr que ce ne soient pas deux lièvres? A vrai dire, les animaux m'ont toujours plus intéressé que les hommes.

Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours...

— Mais Dieu lui a épargné les cas de conscience, reprit Mme d'Estrel. Quelle étrange maladie! Croiriez-vous, marquis, qu'en dépit des supplications de sa famille et de mes remontrances M. Dolfin est plus résolu que jamais à se faire trappiste? Voyons, soyez notre arbitre, faites entendre raison à ce pauvre enfant; je serais si heureuse de le rendre à sa mère!

Le *pauvre enfant* fut sur le point d'éclater. Il était au supplice, ses lèvres tremblaient; mais son regard rencontra le mien, et il dévora sa colère.

— Madame, répondit-il avec un sourire triste, je ne doute pas que M. de Lestang ne soit un très habile casuiste; mais il vous a dit lui-même qu'il n'avait que ses loups en tête. Aussi bien les secrets de ma conscience ne sont pas matière à causerie; le moyen d'égayer un si triste et si pitoyable sujet! Avec tout son esprit, M. de Lestang n'y réussirait pas.

— M. Dolfin a raison de décliner mon arbitrage, reprit Max. Je n'entends rien aux affaires des autres; c'est à peine si je comprends les miennes. D'ailleurs j'ai trop vu le monde pour rien blâmer. Un peintre, homme du plus grand mérite, à qui l'on contait un jour, d'un ton tragique, les monstrueux détails d'un monstrueux parricide : « Cela ne fait-il pas frémir la nature? lui disait-on. — Mon Dieu! répondit-il froidement, tout dépend du point de vue. » Oui, madame, tout dépend du point de vue, et, selon les cas, tout peut se justifier, tout peut se soutenir, la Trappe et le jeu du bouchon, la princesse Badroulboudour et Margot, don Juan et Céladon, l'ange et la bête, la nuit et le jour, le *Miserere* et le chant du rossignol,

la bagatelle et le parfait amour. La vie a du bon; mais que savons-nous si la mort ne nous tient pas en réserve des plaisirs plus vifs? Le rire soulage; mais les poètes assurent que le monde vu au travers d'une larme leur offre des beautés imprévues. Dans cette universelle incertitude, que chacun prenne conseil de son humeur! Seulement, à quelque parti qu'on s'arrête, il est bon de savoir ce que l'on fait et d'en accepter résolûment toutes les conséquences.

— Bien parlé, monsieur! dit M. Dolfin. Si vous me connaissiez mieux, vous ne douteriez pas que je ne sache très bien ce que je fais, et que je n'en aie prévu comme à plaisir toutes les conséquences.

— Oh! s'écria Mme d'Estrel, cela est bien vite dit; mais il en est qu'on ne devine pas. On se croit bien sûr de soi, on compte sans *cette fièvre du temps qui mine tout*. Les regrets, les dégoûts, les repentirs, — nous avons beau sarcler notre jardin, toutes ces ronces poussent sans qu'on y pense. Méchante herbe croît toujours... Je vous en supplie, mon cher enfant, prenez le temps de la réflexion; remettez-vous à voyager, à courir le monde; des objets nouveaux feront diversion à votre tristesse, vous la guérirez en la trompant, et peut-être, dans un an d'ici, vous direz-vous, en vous frappant le front : Ce fou qui se croyait incurable, était-ce bien moi?

— Pour ma part, madame, dit Max, j'ai moins foi que vous dans la vertu des voyages. Les idées que caressa notre jeunesse, et qui eurent les prémices de notre esprit, laissent en nous des traces ineffaçables. On peut avoir des caprices, mais tôt ou tard on revient à ses premières amours. Oui, madame, qui s'est senti une fois attiré vers la Trappe, la Trappe ne le manquera pas. Traversez, contrariez sa passion; il finira toujours par épouser sa maîtresse. Qu'on s'abandonne aux événemens ou qu'on leur résiste, on n'échappe pas à sa destinée. Après cela, il est bon pour un apprenti de la Trappe d'avoir fait l'école buissonnière; certaines aventures posent un homme, et l'éclat de ses péchés rejaillit sur sa conversion, ce qui n'est pas un médiocre avantage, car, Voltaire l'a dit, rien n'est si désagréable que d'être pendu obscurément. Ajoutez que, la question de gloire mise à part, rien n'est si pénible que des repentirs qui mâchent à vide; il est sage de leur préparer d'avance de l'aliment... Un de mes amis, le comte L..., que je vous donne pour un vrai lunatique, se sentit un jour frappé de la grâce. Le voilà qui renonce au monde, dit adieu aux plaisirs, récite son chapelet, se confesse une fois la semaine. Tout à coup il disparaît, plus de nouvelles : dans quelle thébaïde était-il allé pleurer ses péchés? A quelque temps de là, je le rencontrai en Italie, entre Rome et Florence, voyageant en tête-à-tête avec deux

yeux bruns et une tresse noire. — Eh bien! mon cher comte, lui dis-je, allez-vous toujours à confesse? — Ne voyez-vous pas, me répondit-il, que je rassemble des matériaux? — Il croyait plaisanter : deux ans plus tard, madame, il était moine. L'histoire ne dit pas ce qu'en pensa la tresse noire.

M. Dolfin se leva brusquement; la patience lui échappait. Je ne sais ce qu'il allait dire ou faire : il avait l'air d'un homme poussé à bout qui ne consulte plus que son désespoir. Je me levai aussi, prête à intervenir pour éviter un éclat. Heureusement un ecclésiastique entra dont le visage m'était inconnu. A sa vue, M. Dolfin recula d'abord d'un pas; puis, s'avançant vers lui : — Vous ici, mon cher abbé!

— J'arrive en droiture de Corfou, lui répondit le prêtre en le saluant respectueusement, et vous m'excuserez si, avant de vous aller chercher à Réauville, j'ai tenu à rendre mes devoirs à Mme d'Estrel. On m'avait chargé d'un message pour elle.

Et se tournant vers Mme d'Estrel, qui lui tendait la main : — On vous avait instruite de mon voyage, madame. N'en avez-vous pas prévenu M. Dolfin?

— Je savais en effet, monsieur l'abbé, répondit-elle, qu'on vous avait chargé de faire une dernière tentative auprès de notre cher malade; mais je craignais sa mauvaise tête, et que, prévenu de votre arrivée, il ne se hâtât de brûler ses vaisseaux.

Ces mots de *cher malade* et de *mauvaise tête* sonnèrent mal aux oreilles de l'abbé Néraud. Ses manières et son ton témoignaient de son extrême déférence pour son ancien élève, et cette déférence frappait d'autant plus que sa figure annonçait un homme d'autorité, l'un de ces esprits qui ont peu d'idées, mais qui en sont maîtres, et acquièrent par là de l'ascendant sur les esprits que leurs idées gouvernent et tourmentent. Depuis longtemps d'ailleurs l'élève était hors de page, et il se peut faire que le maître admirât en le combattant ce caractère entier qui avait échappé à sa gouverne et lassé ses remontrances. Aussi regarda-t-il Mme d'Estrel avec un étonnement qui fit sourire M. Dolfin.

— Oui, je ne suis qu'un pauvre fou! s'écria le malade en secouant sur ses épaules son épaisse chevelure. Et il ajouta en regardant Max : — Mais il est de saintes folies qui ont le droit de mépriser toutes les sagesses des gens du monde et toutes les petites anecdotes des gens d'esprit. — Puis, prenant l'abbé par le bras : — Remettez à plus tard votre conférence avec Mme d'Estrel, lui dit-il avec une gaîté forcée; allons au plus pressé, monsieur l'abbé; venez bien vite donner le fouet au pauvre enfant.

Et à ces mots, moitié de gré, moitié de force, il emmena le prêtre, qui nous salua d'un air interdit.

Je m'étais approchée d'une table et j'affectais de feuilleter un album. Max échangea quelques mots à voix basse avec Mme d'Estrel, puis il sortit à son tour. Alors, m'avançant vers elle, je lui dis que j'étais venue m'excuser de mes rudesses, mais qu'après ce qui venait de se passer...

— Oh! ne vous occupez pas de moi! interrompit-elle avec une vivacité qui n'était pas dans son caractère. Votre calme m'épouvante. Que vous semblez peu vous douter de la gravité de votre situation! Mais ne voyez-vous pas que depuis plus d'une semaine Max se livre à lui-même de perpétuels et acharnés combats? A la lettre, il dévore son cœur. Quelle violence il a dû se faire tantôt! J'ai pris l'offensive pour qu'il ne la prît pas; mais demain, dans quelques heures peut-être, sera-t-il encore capable de se résister? Le ressort a été violemment comprimé; la détente sera terrible. Dites-vous de grâce, ma chère fille, que votre vie peut-être est en danger.

— Chère madame, lui répondis-je, ne vous mêlez donc plus de mon triste sort : cela vous réussit mal. Si vous n'aviez pas écrit à M. Dolfin, je ne l'aurais pas rencontré ici. Allons, calmez-vous; je ne crains rien et suis prête à tout.

Elle voulut revenir à la charge. — N'est pire sourd, lui dis-je en lui serrant la main, que qui ne veut pas entendre.

De Chamaret à Grignan, la route fait un ruban en ligne droite de près de quatre kilomètres de long. A la faveur du crépuscule, j'apercevais au bout de ce ruban le cabriolet qui renfermait M. Dolfin et l'abbé Néraud. A deux cents pas derrière eux, Max, monté sur son alezan, cheminait au petit trot. Il finit par s'arrêter, m'attendit, et fit le reste du chemin tantôt devant, tantôt derrière la voiture; quelquefois il s'approchait, me jetait un rapide regard et mordait sa moustache; il avait son visage d'autrefois, cette figure de bronze qui m'était bien connue. Qu'allait-il se passer? Mon cœur était gonflé d'amertume, et cette amertume me faisait regarder l'avenir avec indifférence.

XXIII.

Un profond silence régna pendant le dîner. Baptiste, qui nous servait, paraissait inquiet; il consultait souvent le visage de Max : c'était son baromètre. Dans son trouble, un plateau lui échappa des mains, et, en me versant à boire, le bras lui tremblait si fort qu'il répandit de l'eau sur mon assiette. Évidemment les hirondelles volaient bas.

En sortant de table, Max me suivit au salon, où je repris ma tapisserie, qui n'avançait guère. Il tourna quelque temps autour

de moi, puis sortit, et, bien qu'il ventât et que le froid fût piquant, il se promena près d'une heure sur la terrasse. Je l'entendais aller et venir le long de la maison; sa démarche était vive et saccadée; quelquefois le bruit d'une rafale se mêlait à celui de ses pas, et ces deux bruits se confondaient dans mon cœur. A plusieurs reprises je crus l'entendre parler; peut-être causait-il avec le vent; les deux orages se concertaient. Il me semblait qu'un danger était suspendu sur moi. Mon sort allait-il se décider? J'avais le souffle court; par instans, mes cheveux me pesaient. Une grosse mouche épargnée par l'hiver vint se heurter brusquement contre l'abat-jour de ma lampe, et je tressaillis. Les murs, les meubles, les tableaux semblaient être dans l'attente comme moi; ils avaient un air solennel, un visage de circonstance, et nous échangions des regards mornes. Deux fois Max s'approcha de la porte : je crus qu'il allait entrer, et tout mon sang reflua vers mon cœur; mais après s'être arrêté sur le seuil il s'éloigna, et je lui en voulus de m'avoir pour ainsi dire déçue dans ma crainte. — Ne sera-ce que demain? pensais-je. Il est temps d'en finir; arrive que pourra! il faut qu'il arrive quelque chose.

Enfin Max rentra. Sans que nous nous en doutions, nos esprits s'étaient rencontrés, car de la porte il me cria : — Cela ne peut durer plus longtemps, madame. La mort vaudrait mieux. Vous êtes-vous avisée d'un dénoûment? Moi, je ne trouve rien.

— Je ne vous comprends pas, lui répondis-je. Le dénoûment que vous cherchez est tout trouvé. Dans quelques jours, le goût des aventures et des entreprises vous reviendra; vous vous en irez faire une nouvelle campagne, vous y cueillerez de nouveaux lauriers. Quand vous serez las, vous reviendrez ici, et retrouverez votre maison, vos meubles et votre femme à leur place. N'étions-nous pas convenus de cet arrangement? En quoi vous déplaît-il? Pouvez-vous vous plaindre qu'en votre absence je tienne mal votre maison, que votre château se dégrade, que tout ici soit au pillage, et que les termes de vos fermiers ne rentrent pas?

Il n'eut pas l'air de m'avoir entendu. — Je vous répète, madame, reprit-il en élevant la voix, qu'il est temps d'en finir. Avez-vous des plans? Quels sont-ils? Parlez!

— Mais quelle mouche vous a piqué? repartis-je. On dirait que vous êtes en colère! Pourtant tout vous réussit. Si je ne me trompe, vous avez eu bon marché de M. de Malombré, et tantôt vos anecdotes ont eu du succès. D'où vous vient cet accès d'humeur?

Il prit un vase sur la cheminée, et, le jetant avec violence sur le parquet, le broya sous ses pieds.

— Vraiment, nous sommes dans l'absurde jusqu'au cou, s'écria-t-il d'une voix tonnante. Donnez-moi, de grâce, un rival digne de

moi; mais je ne sais à qui me prendre. Sur mon honneur, c'est un amant de paille que M. Dolfin, et je suis tenté de croire qu'il y a quelqu'un derrière.

— C'est possible, répondis-je; cherchez bien.

Il s'avança vers moi d'un air farouche.

— Ah! prenez garde, dis-je en souriant, vous allez me faire peur.

Tout son corps était agité d'un mouvement fébrile. Il réussit à s'en rendre maître; il se calma, changea de visage, et, s'asseyant à quelques pas de moi, il me dit d'un ton plus doux : — Madame, voulez-vous qu'une fois encore nous raisonnions un peu?

— A quoi cela nous servira-t-il? dis-je en hochant la tête.

— Je veux être de bonne foi, reprit-il. M. Dolfin n'est pas précisément l'homme que je m'étais imaginé sur sa réputation de dévot. Il a du charme et je ne sais quelle grâce romantique qui peut surprendre une imagination de femme. Aujourd'hui, dans sa belle colère, avec ses yeux étincelans et sa chevelure en désordre, il avait l'air d'un lionceau qui pour la première fois hume l'odeur du sang. Comme il eût rugi, si vous n'aviez été là! Et puis quelle ingénuité, quelle candeur d'impressions! C'est une âme qui a gardé toute sa fleur. Faut-il vous dire comment s'appelle ce jeune homme? C'est Chérubin; malheureusement, en prenant de l'âge, Chérubin s'est entêté de mysticisme; cela gâte un peu son personnage : il entremêle dans ses rêves Rosine et le paradis. Un jour il s'avisera qu'il faut choisir : Rosine est belle, le paradis est plus sûr; quel embarras! quels combats! Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc... Allez, je vous connais bien : vous ne ressemblez pas à toutes les femmes; il vous fallait de l'extraordinaire; le hasard vous a bien servie; tout autre que cet enfant eût perdu ses peines. Mais est-ce bien sérieux? Je vous le répète, votre imagination s'est laissé surprendre : un amour de tête, voilà tout. Convenez-en. Vous m'avez assez puni. Avouez que vous avez voulu me faire peur! J'ai eu peur; êtes-vous contente?

Et se rapprochant de moi : — Savez-vous ce que je vous propose? Nous allons partir ensemble pour l'Italie; nous visiterons Rome, Naples, Florence; confiez-moi le soin de vous distraire, je saurai comment m'y prendre. Vos souvenirs s'effaceront bien vite. Peut-être en s'en allant laisseront-ils la porte ouverte, je tâcherai d'en profiter. Et Chérubin? Bah! il aura pour se consoler des avant-goûts du paradis.

— Que vous avez d'esprit, lui dis-je, et comme vous savez varier vos airs! Mais je suis bien ici, pourquoi partirais-je?

Il ne se découragea point. — Vous avez une raison supérieure, poursuivit-il, et je sais que j'ai des intelligences dans la place. Per-

mettez-moi de vous dire crûment la vérité. M. Dolfin est assez candide pour croire à l'amour platonique; dans l'ingénuité de son âme, il prend un tunnel pour une maison. Je suppose qu'il s'aperçoive à temps de son erreur; reviendra-t-il sur ses pas? Non, il est des entraînemens auxquels on ne résiste point. Il traverse le tunnel; jamais personne n'y est resté; le voilà de l'autre côté. Que va-t-il arriver? Ah! si jamais il touchait le fond du bonheur, croyez-moi, sa conscience se réveillerait en sursaut. Et quel réveil! Après l'ivresse viendrait l'étonnement, l'effroi, le remords; il regretterait amèrement ce qu'il appelait tantôt *sa sainte folie*; il pleurerait ses illusions perdues et cette douce erreur qui lui faisait voir dans son amour une flamme toute céleste où les sens n'avaient point de part; il croirait voir les séraphins, ses frères, se détourner de lui avec horreur, en lui reprochant sa victoire comme une honteuse défaite. Le pauvre enfant maudirait la femme qui, en lui donnant le bonheur, lui en a ôté l'attente et le rêve, la femme qui, par ses fatales caresses, a changé l'or pur en un plomb vil et l'ange en un réprouvé... Non, une femme comme vous ne peut courir de tels hasards. Ravir à Dieu son bien, quelle entreprise! Tôt ou tard il faudrait le lui rendre, et vous resteriez avec votre désespoir et votre courte honte... Madame, quand partons-nous pour Florence?

Ses impitoyables dissections me révoltèrent; ma blessure criait. Je m'étais promis de me contenir; j'éclatai, et, voulant rendre blessure pour blessure, je m'écriai en relevant la tête : — Et que savez-vous, monsieur, si je ne me suis pas donnée?

Le trait s'enfonça dans son cœur; il bondit sous le coup, se dressa sur ses pieds comme soulevé par sa colère, et, reculant d'un pas, me cria : — Cela n'est pas, cela ne peut être, puisque je suis ici, que je vous parle, et que je n'ai tué personne!

— Vous avez des absences qui m'étonnent, lui dis-je. Et moi, pourquoi suis-je ici? Je m'imaginais qu'un homme d'honneur n'a que sa parole.

Il me répondit d'une voix terrible : — Et que m'importe ce que j'ai dit, ce que j'ai juré! Vous prenez au sérieux ces enfantillages? Mais vous ne savez donc pas qui je suis? Ma parole, ma parole! qu'ai-je promis? Je ne vis que d'hier. Ne me parlez pas de mes fautes; demandez-en compte à l'insensé que j'étais et que je ne suis plus; c'est à lui d'en répondre, je ne le connais pas. Je ne sais et ne veux savoir qu'une chose : que vous êtes à moi. Malheur à l'homme qui effleurerait de ses lèvres l'un de vos cheveux! Malheur à celui que vos yeux ont regardé, à qui votre bouche a souri! Je ne me laisserai pas prendre mon bien; je l'ai payé avec des larmes de sang. Demain nous partirons, et vous jurerez d'oublier; je le veux, je n'ai qu'une parole, madame... Ah! vous croyez qu'on peut

impunément me réduire au désespoir! Il fallait me tromper, madame, il fallait avoir la générosité de mentir. Vous êtes donc aveugle, votre mauvais génie met un nuage sur vos yeux. Quel scrupule voulez-vous que j'aie? Je ne crois à rien qu'à ma douleur... Et se frappant la poitrine : Que ne vous doutez-vous de ce qui se passe là! Si vous saviez à quoi j'emploie mes nuits, quelles sont mes pensées, mes rêves... Deux fois, oui, déjà deux fois, j'ai juré de vous tuer.

— Tuez-moi, lui dis-je en haussant les épaules; mais j'aime, je suis libre, et je ne partirai pas.

Il poussa un cri et courut à la cheminée : son couteau de chasse y était resté. Avant que j'eusse le temps de penser à rien, il fut devant moi, le visage bouleversé et le bras levé. J'eus peur; ce fut, je crois, ce qui me sauva; j'étendis la main pour écarter le couteau; je me blessai légèrement, et mon sang coula. La vue de ce sang me calma, la mort me fit envie, et, me soulevant à moitié pour aller au-devant du coup, je lui dis, en le regardant fixement: — Frappez, ne me faites pas attendre!

Il contemplait ma main blessée; son bras fut pris d'un tremblement convulsif, et je ne puis rendre ce que je vis dans ses yeux. La flamme s'en obscurcit par degrés : sa fureur fit place à une amère tristesse. Tout à coup il fit quelque chose d'étrange; il regarda le couteau, y aperçut une goutte de sang, et, comme pour étancher une soif mystérieuse, il la porta à ses lèvres et la but; puis, jetant violemment le couteau à terre, il s'enfuit.

Tout cela s'était passé si rapidement que je doutai un instant si je n'avais pas rêvé; ma main blessée, que je dus entortiller d'un mouchoir, me rappela au sentiment du réel. Comme je regrettais que tout mon mal se réduisît à une égratignure! — Pourquoi donc avais-je retenu le couteau? Je serais morte, pensais-je, tout serait fini. Hélas! tout était à recommencer. — Si après un court répit je devais affronter de nouveau de pareilles émotions, mes forces y suffiraient-elles? J'étais sûre de mon âme, je ne l'étais pas de mes nerfs. Un instant de faiblesse, et ma défaite était irréparable. Ah! plutôt mourir!...

Mais ma vie n'était pas seule en danger. Comment prévenir une rencontre que je ne pouvais prévoir sans frémir? Je condamnais mon imprudence. Que j'étais simple d'avoir pensé que Max respecterait ma liberté! Son orgueil outragé pouvait-il se croire lié par les vaines promesses qu'autrefois j'avais si facilement obtenues de son indifférence? A quels entraînemens avais-je cédé? J'avais eu trop de complaisance pour mon chagrin, je lui avais offert comme à un dieu une innocente victime que je m'étais plu à envelopper dans mes malheurs. Pourquoi m'étais-je moins occupée de protéger

l'homme que j'aimais que de braver et d'offenser l'autre? Nuls ménagemens; j'avais attisé le feu, j'avais pris plaisir à tourner le poignard dans la plaie. Ma conscience (ses reproches sont souvent bizarres) me reprochait, elle aussi, de n'avoir pas su mentir, comme si, disait-elle, mon amour m'avait moins tenu au cœur que ma vengeance, comme s'il ne s'était agi que de moi, de déployer à mes propres yeux toute la noble fierté de mon caractère et de me donner en spectacle à moi-même. Ah! s'il fallait du sang pour expier cette funeste erreur, que le mien seul coulât! Tout à l'heure j'avais eu comme un avant-goût de la mort, et je n'y avais point trouvé d'amertume.

Je montai dans mon appartement; je renvoyai Marguerite, je m'enfermai à double tour. Je me jetai un instant sur mon lit et m'abîmai dans mes pensées. Je cherchais une solution, je n'en trouvais point. Qu'eussé-je trouvé? Je ne savais pas même ce que je voulais. Je me relevai, et pour tromper mon agitation, peut-être aussi par une de ces superstitieuses lubies d'un esprit tourmenté qui, ne trouvant plus de ressource dans sa propre sagesse, recourt à la vanité des oracles, je pris les yeux fermés un volume à l'un des rayons de ma petite bibliothèque. Celui qui me vint sous la main était un vieux livre qui avait fait les délices de mon enfance; de jeunes doigts, toujours impatiens de tourner le feuillet, en avaient fatigué toutes les pages. J'ouvris au hasard ce volume, qui est un recueil d'anecdotes sacrées et profanes, et je lus ceci: « Ainsi Balaam se leva le matin, bâta son ânesse, et s'en alla avec les seigneurs de Moab; mais la colère de Dieu s'alluma, parce qu'il s'en allait, et un ange de l'Éternel s'arrêta dans le chemin pour s'opposer à Balaam. Et l'ânesse vit l'ange qui se tenait dans le chemin et qui avait son épée nue à la main, et elle se détourna du chemin et s'en alla dans un champ, et Balaam frappa l'ânesse pour la ramener dans le chemin; mais l'ange s'arrêta dans un sentier de vignes, et l'ânesse, ayant revu l'ange, se serra contre la muraille, et elle serrait contre la muraille le pied de Balaam, qui continua à la battre. Alors l'ange passa plus avant et s'arrêta dans un lieu étroit, où il n'y avait pas moyen de se détourner ni à droite ni à gauche. Et l'ânesse, à la vue de l'ange, se coucha sous Balaam, qui s'emporta de colère, et la frappa de plus belle. Alors l'Éternel ouvrit les yeux de Balaam, et il aperçut l'ange qui se tenait dans le chemin, et il s'inclina et se prosterna sur son visage... »

Je n'allai pas plus loin et remis le livre à sa place. Qu'y avait-il de commun entre moi et le prophète Balaam? Je me traînai longtemps de chambre en chambre, questionnant avidement mon cœur, qui ne répondait pas, me proposant d'absurdes expédiens que je

repoussais aussitôt, et comme dévorée par mes incertitudes. Que cette nuit me parut longue! Je crus que le jour ne viendrait jamais. Comme il commençait à poindre, je me laissai tomber dans un fauteuil; la fatigue l'emporta sur l'inquiétude : je m'assoupis et finis par m'endormir profondément. On est heureux, quand on souffre, d'avoir un corps qui impose à l'âme ses faiblesses; comment se représenter sans frémir la douleur d'un esprit pur qui s'acharnerait sans relâche sur lui-même et à qui l'épuisement ne ferait jamais lâcher prise?

Quand je m'éveillai, il faisait grand jour. Le sentiment de la vie rentra en moi comme un poison qui se serait soudain répandu dans toutes mes veines. J'eus peine à me lever; le froid m'avait engourdie, j'étais brisée. Le souvenir de Max debout devant moi, un couteau à la main, fit passer dans tout mon corps un frisson d'épouvante. — Il faut partir, me dis-je, et je m'étonnai de ne me l'être pas dit plus tôt. Il faut partir. Max ne se possède plus; on ne raisonne pas avec la folie. Que gagnerais-je à affronter de nouveau ses fureurs? Et qui peut me répondre que, vaincue par la terreur, je ne tomberais pas à ses pieds en demandant grâce? Une seule chose est certaine : à cause de moi, la vie d'un homme est en danger. Je ne puis le sauver qu'en fuyant avec lui.

Je ne comprenais plus mes hésitations; comment avais-je fait pour ne pas me rendre à l'évidence? Je tremblai que les événemens ne m'eussent prévenue. J'ouvris ma porte, je m'avançai à pas de loup sur la galerie; je crus entendre un bruit de voix dans l'appartement de Max. M'étant approchée, je m'assurai qu'il causait avec Baptiste d'un ton grave, mais tranquille. Je rentrai chez moi, j'écrivis rapidement les deux lignes que voici : « Je partirai cette nuit pour Genève; rendez-vous sur-le-champ à Donzère, où vous m'attendrez. Un mot de réponse. » Je glissai ce papier comme un signet entre deux feuillets d'un volume de petit format que j'enveloppai et ficelai, après quoi je fis en hâte ma toilette. En traversant le vestibule, je rencontrai Marguerite, à qui je dis que j'allais prendre l'air, que je serais de retour dans deux heures. Elle n'eut pas l'air étonné; elle était accoutumée à mes promenades matinales.

Je descendis dans la cour, je fis seller Soliman, et me voilà partie. Je suivis un chemin creux et ombragé qui longe le mur d'enceinte et qu'on n'aperçoit pas des fenêtres du château. Je n'avais pas fait vingt pas que, retournant la tête, je vis venir le fils d'un de nos fermiers, garçon de quinze ans qui, sa hotte sur le dos, se rendait à Réauville. Je le chargeai de porter mon petit paquet à son adresse, lui dis d'attendre la réponse, que dans deux heures j'irais la chercher à la ferme. Il me promit de faire diligence et se remit en

marche. Je le regardai s'éloigner, et tout à coup le rappelant, comme si j'avais voulu gagner du temps, je lui répétai mot pour mot mes instructions. Il m'assura en souriant qu'il m'avait bien comprise. Je le suivis encore quelques instans du regard. « C'en est fait, pensai-je, le sort en est jeté. » Et tournant le dos à Réauville, je poussai mon cheval dans un chemin de traverse.

Le mistral était tombé; tout annonçait une belle journée. L'air vif du matin ranimait mes esprits et dissipait par degrés cet engourdissement et cette stupeur que j'avais sentis à mon réveil; mais dans la situation où j'étais on ne recouvre des forces que pour les tourner avec fureur contre soi-même, et en quelques minutes je passai de l'abattement du désespoir à un état d'angoisse et de fièvre plus douloureux encore. Un vent d'orage se leva dans mon cœur; mes pensées s'entremêlaient et se heurtaient dans ma tête comme fouettées par un tourbillon. Je cherchais en vain à ressaisir les motifs et les sentimens qui m'avaient déterminée, et qui peu d'instans auparavant me semblaient décisifs. Plus je m'étais effrayée de la gravité sans ressource du mal, plus maintenant la violence du remède m'épouvantait; n'emporterait-il pas le malade? A chaque pas, mon cœur devenait plus lourd; c'était comme un poids de plomb sous lequel je me sentais fléchir.

Je ne laissai pas de m'obstiner, et, sans trop savoir où j'allais, je pressai la marche de mon cheval. Le sentier que je suivais débouche sur la grande route de Montélimart; au moment de l'atteindre, Soliman, par un bizarre caprice, s'arrêta court. Je redressai la tête, je regardai cette longue voie poudreuse qui se déroulait en serpentant sur les hauteurs et semblait s'enfuir à l'horizon. Je me dis qu'elle allait à Valence, à Lyon, à Genève, en Suisse, et qu'elle passait peut-être près de cette maison solitaire où il serait doux à deux êtres qui s'aiment « de vieillir et de mourir ensemble. » J'eus un frisson; il me parut qu'elle menait aux abîmes. Cependant j'y voulus faire quelques pas comme pour apprendre à ma vie son chemin. J'excitai mon cheval et le mis au trot; tout à coup il fit un écart si brusque que je faillis tomber. Je lui sanglai quelques coups de cravache; mais en le frappant je songeai soudain à l'ânesse battue par le prophète : elle voyait devant elle l'ange qui se tenait debout, son épée nue à la main. Sur la route de Montélimart, il n'y avait ni ange ni épée, mais une voix me criait : Impossible! C'était mon cœur qui me barrait le chemin.

Je tournai bride, revins précipitamment sur mes pas. Arriverais-je à temps? rattraperais-je l'enfant? Je croyais le voir s'enfuir devant moi comme dans un rêve. Je poussai Soliman à travers champs; j'aurais voulu lui donner des ailes. Enfin j'aperçus mon jeune mes-

sager, qui, ayant posé sa hotte, faisait une halte au bas de la colline. L'instant d'après, il se leva et commença de gravir la côte. Je mis mon cheval au pas; je ne quittais pas l'enfant des yeux, c'était mon destin qui cheminait devant moi. Sûre de pouvoir l'atteindre et tenant dans ma main l'événement, je ne sentais plus le besoin de me presser; le cœur me battait, je n'avais qu'à vouloir, et j'en retardais le moment, comme s'il m'avait plu de prolonger le tourment de mon incertitude et de tenir quelques instans encore l'avenir en suspens.

Mais l'enfant allait à peine dépasser les premières maisons du village, que je m'élançai à toute bride. Je le rejoignis en un clin d'œil et lui jetai quelques pièces de monnaie en lui disant que, les hasards de ma promenade m'ayant amenée à Réauville, je me chargerais moi-même de ma commission. Dès qu'il m'eut remis le livre, je redescendis jusqu'à mi côte, et, m'arrêtant près d'une croix, je repris haleine comme un cerf au ressui. Je contemplais la plaine, les montagnes, le cours de la Berre, le campanile du château, qui s'élevait du milieu des chênes. Il me parut qu'il y avait une secrète attache entre ces lieux et moi, que la souffrance y avait enraciné ma vie, et qu'il m'était impossible de mourir ailleurs.

Et cependant, je ne sais quelle fureur me prenant, je repartis subitement au galop, et j'arrivai en un instant près d'une maisonnette blanche qui est située à une portée de fusil du village. Le brave homme chez qui logeait M. Dolfin ne m'était pas inconnu; pendant une grave maladie qui l'avait tenu deux mois alité, j'avais fait passer à sa femme quelques secours. Je l'aperçus au milieu de son champ, une pioche à la main. Du plus loin qu'il me reconnut, il se découvrit, s'avança à ma rencontre, et comme il est grand parleur, sans attendre mes questions, il me donna d'une voix cassée des nouvelles de sa femme, de ses moutons, de sa basse-cour, et enfin de son locataire. Il le traitait d'étrange original, et, pour me mieux convaincre de sa bizarrerie, me conta qu'il s'était promené toute la nuit avec un prêtre et n'était rentré au matin que pour le prévenir qu'il passerait tout le jour à la Trappe.

— Ah! fort bien, lui dis-je d'une voix sourde; ce qui signifiait apparemment : Merci, un poids vient de se détacher de ma poitrine, je respire, j'ai devant moi vingt-quatre heures de répit; merci, jusqu'à demain point d'explication, point de rencontre! L'homme pour qui je tremblais est en sûreté; il est à la Trappe, on n'ira pas le relancer à la Trappe.

— Portez-vous bien, dis-je au vieillard, et Dieu vous protége! — Et je repris le chemin de Lestang. Il me semblait, grand Dieu! que quelque chose s'était brisé dans mon cœur, et j'aurais voulu broyer

sous le sabot de mon cheval tous les cailloux du chemin... — Je suis venue le chercher, pensais-je, et il était à la Trappe! — Et le long de la route je ne cessai de me répéter avec une inexprimable amertume : — Ah! Dieu soit loué, il était à la Trappe!

XXIV.

En rentrant dans ma chambre, j'eus à subir les soins de Marguerite et à éluder ses questions, car le bandage que je portais à la main droite l'inquiétait. A peine fut-elle sortie que je fondis en larmes. Il était à la Trappe!... Et je comprenais tout, et je m'étonnais de n'avoir pas compris plus tôt; le feu d'un éclair était tombé sur mon cœur, je m'étais soudain apparue à moi-même. — Non, m'écriai-je, je ne l'aimais pas assez pour me donner à lui, et désormais rien ne m'est plus possible dans ce monde!

Le mystère de mes sentimens venait d'être comme percé à jour. Je pouvais m'en raconter toute l'histoire. Il me souvenait comment, dans mes heures de solitude, je m'étais créé un fantôme qui me faisait battre le cœur, et comment plus d'une fois, en la présence de l'homme dont ce fantôme avait le visage, mon imagination s'était sentie froissée et secrètement mortifiée. Elle avait tremblé de ne pas retrouver en lui tout ce qu'elle rêvait; elle lui avait reproché pour ainsi dire d'exister, d'être plus réel que sa chimère, de n'être pas tissu de cette vapeur légère et diaphane dont sont faits les songes, et qui flotte dans l'espace sans contours arrêtés, sans qu'on puisse jamais dire : J'ai tout vu, c'est tout. — Non, pensai-je, ce n'est pas l'homme, c'est le rêve que j'aimais, et le rêve s'est à jamais évanoui. Et je me disais qu'apparemment, avant de naître ici-bas, notre âme a entendu les concerts célestes, qu'elle apporte dans la vie le souvenir de ces bruits harmonieux, et que dans son tourment elle cherche à les redire. — On m'a fait taire, je me suis obstinée, le souvenir du chant divin m'obsédait; j'ai cherché un cœur qui m'en répétât quelques notes, mais l'instrument que m'offrait le hasard s'est brisé entre mes mains. Peut-être ce chant divin, la mort le sait-elle; la vie m'a surprise par ses duretés, peut-être m'étonnerai-je des complaisances de la mort.

La cloche du déjeuner sonna. Je me regardai dans la glace : j'étais bien pâle. — Il en pensera ce qu'il voudra, me disais-je; je n'ai plus de rôle à jouer, et la vérité ne peut plus me nuire. — Je descendis dans la salle à manger; on n'avait mis qu'un couvert. Je m'assis, et, dès que je pus surmonter mon émotion, je dis à Baptiste : — M. de Lestang ne viendra pas déjeuner?

— Non, madame, me répondit-il d'une voix creuse.

— Où est-il donc?

— Il est parti ce matin pour un long voyage; je suis resté pour faire ses malles, et ce soir j'irai le rejoindre.

— Ah! dis-je, — et, bien que les questions se pressassent sur mes lèvres, il m'eût été impossible d'ajouter un mot; je me sentais comme pétrifiée. Après avoir essayé en vain de manger, je me levai de table.

— M. le marquis a écrit à madame, me dit Baptiste. Elle trouvera sa lettre sur la cheminée du salon. — Et il ajouta en joignant les mains : — J'aimerais à parler à madame; sera-t-elle assez bonne pour m'entendre?

— Plus tard, lui dis-je.

Voici ce que contenait la lettre de Max :

« Je pars, nous ne nous reverrons plus. Il le faut bien, je ne puis répondre de moi. Aujourd'hui je frémis au souvenir de ce qui s'est passé hier soir; mais demain? Je ne sais ce que je penserai demain. Je suis capable de tout, et j'ignore même si je me repentirais de rien. Je pars; entre vous et moi, je mettrai l'océan. Rassurez-vous, je sais vouloir. Cela devait finir ainsi. Peut-être nous ressemblons-nous trop : tous deux fiers, entiers, ne sachant pas mentir. Que de malheurs a prévenus le mensonge! Mais ne ment pas qui veut.

« Vous m'avez souvent reproché mon orgueil, vous en avez souffert. C'est la faute de ma vie : tout m'a été trop facile; mais je vous jure qu'à cette heure il n'y a plus de vivant en moi que le cœur; longtemps il m'a servi de jouet, je suis tombé en sa puissance, il est aujourd'hui mon maître et mon supplice. En vain j'ai cherché à vous oublier, à vous arracher de ma pensée et de ma vie... Vous dirai-je ce que vous êtes pour moi? Tous les mots de la langue de l'amour ont été mille et mille fois profanés; il n'en est pas un seul qui ne me fît horreur. Je ne me tuerai pas; quelque chose se révolte en moi contre le suicide. Les occasions de bien mourir ne manquent pas. Il me plaît de courir une dernière aventure et de faire de ma mort une action.

« Oserai-je vous avouer qu'en partant je me flatte d'une espérance? Daignez m'entendre! Je persiste à croire que ce que vous avez pris pour de l'amour n'était que l'ivresse du malheur. Quand vous ne me verrez plus et que vous serez certaine de votre liberté, peut-être rentrerez-vous en possession de votre cœur et serez-vous capable de lui commander. Je ne voudrais rien vous dire de blessant; mais un homme qui s'est piqué de sainteté et qui cède au torrent d'une passion fera toujours triste figure dans les situations équivoques où elle l'engage : la religion avilit ceux qu'elle ne sanctifie pas, car, dans son horreur pour le mal, elle n'enseigne pas les vertus qui l'ennoblissent. D'ailleurs, quel que fût l'événement, vous ne trouveriez pas longtemps le bonheur dans une liaison libre; une

femme qui se donne par amour renonce à tous les droits, accepte toutes les dépendances; tôt ou tard votre fierté révoltée vous ferait payer cher un instant de faiblesse et quelques jours heureux. Je ne vous parle pas de votre conscience; elle est cependant plus à craindre que vous ne pensez. Il y a en vous un goût naturel de l'ordre que vous ne pouvez méconnaître impunément; un jour ou l'autre, il vous rendrait insupportable un état précaire, sans règle certaine, abandonné au hasard des désirs et des caprices. Croyez-moi, votre raison peut beaucoup sur vous, un jour elle rentrerait dans ses droits, elle déciderait en maîtresse, et votre cœur lui rendrait ses comptes en tremblant.

« Vous voyez que je suis calme. Je raisonne, j'ai pris mon parti; il y a du repos dans le désespoir. Vous ne serez pas sourde à ma prière; je demande une grâce, c'est une nouveauté dans ma vie. Délivrée de ma présence, de mes reproches, de mes menaces, vous reviendrez à vous, votre colère tombera, vous verrez les choses telles qu'elles sont. Que vous coûte-t-il d'attendre? Le terme, il est vrai, est incertain; mais fiez-vous à mon impatience. Je ne vous tiendrai pas longtemps en suspens. Passer quelques mois dans l'attente, quand l'événement est sûr... Non, je ne vous demande pas trop. A chacun sa tâche, vous compterez les jours, je me charge du reste.

« Je vous supplie de m'écrire un mot, un simple *oui*. Je sais qui vous êtes, je vous en croirai. Mes résolutions, je vous le jure, n'en seront pas changées; mais ma douleur ne sera plus envenimée par une haine atroce contre l'homme que j'ai laissé vivre.

« Adieu. Le jour que je vous présentai un lis de montagne en vous offrant de vous consacrer ma vie, ce jour-là je vous aimais comme aujourd'hui. Vous vous êtes trop vite rendue; j'ai méprisé le bonheur parce qu'il ne m'avait pas résisté. Comme il se venge! Adieu. Quel mystère que la vie! Soyez heureuse. Un jour peut-être... Adieu! »

Je lus et relus cette lettre; j'en épelai chaque mot. Tout tournait autour de moi; à plusieurs reprises je pressai le papier entre mes doigts comme pour me convaincre que cette lettre existait, que je n'étais pas le jouet d'un rêve.

Tout à coup je m'écriai : — C'est un homme, et un homme qui m'aime! Je dus prononcer ces mots d'un ton bien étrange, car je tressaillis au son de ma propre voix, et je cherchai des yeux qui avait parlé. Je lisais et je pleurais. Nager dans la joie est une expression bien forte, monsieur l'abbé. Prenez-la au pied de la lettre, si vous voulez vous représenter ce que je ressentais. Une immense délivrance, une guérison inouie, une résurrection miraculeuse, voilà ce que me faisait éprouver cette lettre. « L'abîme m'avait envelop-

pée de toutes parts, l'abîme avait rendu sa proie, et ma vie venait de remonter hors de la fosse. » Mes ressentimens, mes angoisses, mes détresses, un rayon de soleil avait tout fondu, et mon cœur nageait dans la joie.

Je sonnai; je fis venir Baptiste. Il se jeta tout ému à mes pieds. Je vous ai dit combien ce pauvre homme aimait son maître, et comme il épousait ses intérêts et se mettait de part dans ses peines et dans ses fautes.

— Nous avons été bien coupables envers madame, me dit-il; mais ne sommes-nous pas assez punis? A tout péché miséricorde! Ah! si madame avait vu la figure de M. le marquis cette nuit! Il ne m'a pas dit ses projets, si ce n'est qu'il partait pour l'Amérique; mais je crains bien qu'il n'en revienne pas, car à quatre heures il m'a envoyé chercher le notaire de Grignan... Non, madame ne nous laissera pas partir pour l'autre monde.

— Où est M. de Lestang? lui demandai-je.

— Il avait décidé, madame, d'aller tout d'une traite jusqu'au Havre; mais au dernier moment il m'a dit qu'il s'arrêterait aujourd'hui à Viviers, que j'eusse à l'y rejoindre ce soir, que nous en repartirions dans la nuit. J'ai deviné ses raisons; il voulait avoir plus tôt la réponse de madame.

Viviers! ce choix me frappa.

— Je vous accompagnerai, Baptiste, repris-je. Allez fermer vos malles, mais nous ne les emporterons pas. Si après m'avoir vue M. de Lestang persiste dans son projet de voyage, je me chargerai de les lui faire parvenir.

Le bon Baptiste s'empara de mes deux mains et les baisa. — Il ne tient qu'à madame, dit-il, de nous rendre tous heureux. Et il ajouta en provençal : Ce sera vraiment une aumône fleurie, *aumorno flourido* (ce qui se dit de l'aumône que fait un pauvre à plus pauvre que lui).

Avec quelle impatience j'attendis le moment du départ! J'allais, je venais, je regardais le ciel, les montagnes, les chênes verts, les amandiers en fleur, leur disant en moi-même : Vous doutiez-vous que cela finirait ainsi? Je regardais surtout la pendule, je m'irritais de ses lenteurs. Pour tuer le temps, je pris la plume et barbouillai force papier.

J'écrivis à Mme d'Estrel : « Vous aviez raison, il m'aimait!... Mais vous avez eu tort de vouloir presser le dénoûment. Aucun des incidens de ce long procès ne pouvait m'être épargné; ils étaient tous nécessaires pour que je pusse écrire au bas de cette lettre : votre heureuse amie. »

J'écrivis à la baronne de Ferjeux : « Grand merci pour vos offres de sauvetage. Les filles d'antiquaire ne savent pas vivre, mais elles

savent nager. Ne me plaignez pas, vous perdriez vos larmes; je suis la plus heureuse des femmes. »

J'écrivis à mon père : « Quand donc arriverez-vous, méchant père! Faut-il qu'on vous aille chercher? Nous avons célébré hier l'anniversaire de notre installation à Lestang. Aujourd'hui je suis un peu lasse, comme au lendemain d'une fête; mais ce sont là des fatigues qui plaisent. Némésis se porte bien; je suis tentée de croire qu'elle se mêle des affaires de votre heureuse fille, oh! très heureuse! »

Les joies du cœur sont féroces. La nuit tombait, j'avais cessé d'écrire et attendais au salon que Baptiste vînt m'appeler. Je n'étais plus à Lestang, mais à Viviers, et j'avais oublié qu'il y eût une Trappe au monde. Tout à coup, comme l'autre jour et presque à la même heure, la porte qui donne sur la terrasse s'ouvrit, et M. Dolfin parut, les cheveux en désordre, l'air égaré. L'homme avec qui le matin j'avais voulu m'enfuir était en ce moment si loin de ma pensée, que je dus faire un effort pour le reconnaître. De quelles profondeurs du passé sortait-il?

S'arrêtant à deux pas du seuil, il me faisait signe de venir. Comme je demeurais immobile, il s'avança d'un pas incertain.

— Partons, me dit-il. Dans une heure, tout sera prêt. Est-il vrai que vous êtes venue ce matin à Réauville? Grand Dieu! je n'y étais pas! Quelle nuit! quel délire! L'abbé m'a arraché mon secret, je lui ai tout confessé. Pendant quelques heures, il est redevenu mon maître, mon juge; j'ai tremblé devant lui; il a évoqué les vieux fantômes, il les a tous ameutés contre moi... Pardonnez-moi cette rechute, madame : pendant toute une nuit, j'ai pu croire que vous aimer était un crime, et j'ai blasphémé contre vous; mais l'ennemi s'est pris dans son propre piége; il m'a conduit à la Trappe; là je vous ai retrouvée, et les fantômes ne sont évanouis. Tout conspire pour nous, l'abbé s'est endormi; les fatigues du voyage ont triomphé de ses inquiétudes. Partons; dans une heure d'ici, deux chevaux nous attendront sur la route de Montélimart; je crois les entendre; allez, tout se passera comme dans mon rêve...

Je lui répondis : Depuis vingt-quatre heures, vous ne vous êtes occupé que de vous! Et j'ajoutai : Vous étiez maître de votre secret; mais aviez-vous le droit de disposer du mien?

Il allait se jeter à mes pieds, mais je lui présentai la lettre de Max. Il la prit, s'approcha de la fenêtre; ses doigts tremblaient, il avait les lèvres frémissantes, et plus d'une fois il passa sa main sur ses yeux comme pour en écarter un nuage qui l'empêchait de lire. Quand il eut fini, il froissa le papier et le jeta à terre; puis il vint se placer devant moi, le regard fixe, me dévorant des yeux,

jusqu'à ce qu'étendant le bras et renversant la tête, il s'écria : — Vous l'aimez!

— Je vous jure, lui répondis-je, que je ne le savais pas.

Il était pâle comme un mort, et je crus qu'il allait tomber. Je courus à lui, je lui pris la main; il se dégagea, s'éloigna à reculons en disant : Qui donc m'avait envoyé ce rêve? Et il dit encore : Si ce matin... Mais j'étais à la Trappe! Ne faites pas semblant de me plaindre; il y a de la joie dans vos yeux. Demain, ce soir peut-être... Remerciez-moi; j'ai bien joué mon rôle; vous ne me reprocherez pas de vous avoir été inutile. » — Et il partit d'un effrayant éclat de rire, puis se sauva en courant comme un fou. Oui, les joies du cœur sont féroces; je le regardai s'enfuir le long de la terrasse, j'essayai de le rappeler, je prononçai deux fois son nom, mais deux minutes après je ne pensais plus à lui.

Dix heures sonnaient à la cathédrale de Viviers quand je me présentai à la porte de l'auberge où était descendu Max. Il était debout appuyé contre un des montans. A ma vue, il se retira brusquement, traversa le vestibule, gravit devant moi un escalier, et m'ayant introduite dans une chambre dont il referma vivement la porte : — Vous ici! s'écria-t-il avec violence. Qu'êtes-vous venue faire ici?

— Je vous apporte ma réponse, lui dis-je.

— Vous avez eu tort, reprit-il en s'agitant, vous avez eu tort. C'est une imprudence.

— Suis-je en danger? lui demandai-je.

— Vous pensez trop à vous, me répliqua-t-il d'un ton amer. Et il ajouta : Mais croyez-vous donc que je sois un homme de bronze? J'ai fait un effort dont moi seul peut-être étais capable. En ferai-je deux? Que diriez-vous si, après vous avoir revue, je me décidais à rester?

Je ne répondis pas à sa question. — Et vous-même, lui dis-je, que feriez-vous si je me décidais à vous refuser cette grâce que vous m'avez demandée?

Il tordit sa moustache. — Je ne sais, répondit-il. De grâce, ne me jetez pas de défi.

— Tout à l'heure, repris-je, j'ai fait mes adieux à M. Dolfin, je ne le reverrai plus.

Il se tut un instant. — Merci, dit-il enfin; mais cela prouve que vous ne l'aimiez pas.

— C'est possible. Cependant j'éprouve le besoin de me distraire. Voulez-vous que nous partions pour l'Italie?

— Non, madame, dit-il d'un ton résolu. C'est un expédient absurde que j'ai eu tort de vous proposer. Mendier un cœur qui se

refuse, quelle lugubre folie! Mon Dieu! on ne dispose pas de son cœur, je ne le sais que trop; vous avez pris la peine de me le prouver. Vraiment vous ne vous rendez pas compte de ce que vous êtes pour moi. Je vous aime comme on aime sa maîtresse à vingt ans, avec cette différence qu'un jeune homme tient plus à la personne qu'au cœur, et qu'à mon âge on a la fureur d'être aimé; mais pensez-vous donc que jamais l'amant pourra persuader au mari qu'il n'a pas le droit d'exiger? Les situations sont plus fortes que tous les raisonnemens. Dans trois jours, je voudrais m'imposer; depuis hier soir, j'ai peur de moi. Non, ne tentons pas cette expérience; ce serait m'exposer à jouer un triste ou un odieux personnage. Mourir est plus court; c'est après tout si peu de chose que la vie!

— Ainsi quels sont vos plans? lui dis-je.

— Je me propose de passer en Amérique. On y est à la veille de grands événemens. Je tâcherai de pénétrer jusqu'à Richmond; je suis curieux de voir un siége de près. Une belle mort, voilà ma dernière fantaisie. Peut-être réussirai-je à me satisfaire. A vrai dire, je ne suis pas bien sûr que ces pauvres gens aient raison; mais que voulez-vous? je me sens une immense sympathie pour tous les vaincus.

Sa voix s'altérait; il se dirigea vers la porte en me disant : J'ai des ordres à donner; où est Baptiste?

Je me jetai entre la porte et lui. Nous nous regardâmes un instant en silence. « C'est lui, c'est moi, pensai-je. Que nous avons été longtemps absens! » Et je m'élançai dans ses bras en pleurant et disant : — Tu as bien raison de croire qu'on ne dispose pas de son cœur, puisque je t'aime encore!

Il est en aval de Viviers, monsieur l'abbé, un étroit vallon où passe la route de Saint-Andéol. Il est couronné à droite et à gauche de roches noirâtres, caverneuses, bizarrement déchiquetées, percées par endroits d'arcades à jour. Pendant toute une matinée, nous errâmes le long de ce vallon. Dans les endroits abrités croissent de maigres oliviers. Au-dessus d'un précipice paissait un innombrable troupeau de moutons dont nous entendions les sonnailles et les bêlemens; la mousse des rochers était tapissée de violettes. Au midi, du côté de Saint-Andéol, la vallée nous laissait voir par une étroite ouverture un ciel de saphir teinté de rose d'une ineffable douceur. De longues heures s'écoulèrent qui nous parurent courtes, et nous ne nous fîmes pas une question. Le passé était anéanti; l'avenir s'ouvrait devant nous comme ce ciel doux où s'enfonçaient nos regards.

Trois mois se sont passés. J'imagine que dans le canton de Grignan il n'y a pas un mécontent. M. de Malombré, assure-t-on, a découvert que c'était bien la vigne qu'il aimait. Mme d'Estrel me dit

souvent des: *Eh bien!* auxquels je ne réponds pas; avec toute sa clairvoyance, elle ne nous comprend guère.

Il y a quinze jours, un pli m'est arrivé de Sainte-Marie-du-Désert. C'est, vous le savez, le nom d'une maison de trappistes près de Toulouse. Ce pli renfermait un ruban couleur feuille-morte et les lignes que voici : « Dieu voulait mon cœur; je le lui ai longtemps disputé. Sa colère s'est allumée, et il a consumé ma vie. Épée du Seigneur, quand rentrerez-vous dans le fourreau? Je pleure et je prie; peut-être guérirai-je. Voici votre ruban; c'est aujourd'hui seulement que Dieu m'a donné la force de m'en dessaisir. Que ce Dieu jaloux soit content! » Je ne pus cacher mon émotion. Max m'arracha le billet et le lut. — Bah! dit-il, ne plaignez pas trop *le pauvre enfant*. Il n'y a pas de votre faute; quel qu'eût été le nœud de la pièce, le dénoûment aurait été le même. Pendant le reste du jour, j'eus quelques absences; il finit par se fâcher. Il me parle souvent en maître; c'est le même air, mais sur d'autres paroles, et désormais cet air me plaît.

Le lendemain, mon père arriva. Au débotté, il courut à sa chère Némésis, et dans une pathétique allocution la remercia de m'avoir si bien gardée; mais, son discours fini, il devint pensif, se gratta le front, fit plusieurs fois le tour de la statue, la regardant sous toutes les faces, comme s'il avait eu peine à la reconnaître.

— Qu'est-ce qui vous prend, monsieur? lui dit Max. Aurions-nous par hasard endommagé votre déesse?

Mais lui : — Pauvres antiquaires! s'écria-t-il. Ce que c'est que de nous! Croiriez-vous qu'il me vient des doutes?... Examinez, monsieur mon gendre, ces deux bourrelets qui marquent la naissance des ailes et qui sont, hélas! tout ce qu'il en reste. Pour la première fois je m'avise que ce pouvait bien être des ailes de papillon. Cela étant, il en faudrait conclure que le bras droit, dont la moitié manque, ne tenait pas une lance, mais une lampe, et partant que ma Némésis est une Psyché, et que je suis un imbécile.

— Une Psyché! dit Max. Avec cet air féroce?...

— Pas si féroce, dit mon père, mais grave, songeur, inquiet, comme l'exigeait la circonstance.

— En ce cas, quelle singulière patronne vous aviez donnée à Isabelle!

— Pas si singulière, répondit-il encore. Psyché a voulu connaître ce qu'elle aimait; elle a tout perdu et par bonheur tout retrouvé: exemple périlleux, j'en conviens, et cependant on ne possède véritablement que ce qu'on a risqué de perdre.

— Va pour Psyché! dit Max. Votre nouvelle explication me plaît et me semble juste. Je vous dirai pourquoi dans cinq ans d'ici.

Hier nous avons conduit mon père au château de Grignan, puis

à la grotte de Roche-Courbière; nous y fîmes une halte, et comme il avait apporté dans sa poche un volume de sa chère Sévigné, il pria Max de nous faire la lecture. Max ouvrit le volume au hasard et tomba sur ce passage : « Je ne connais plus ni la musique ni les plaisirs; j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et unie, tantôt à ce triste faubourg, tantôt avec les sages veuves. J'ai un coin de folie qui n'est pas encore bien mort. » A ce mot, je lui lançai un regard; celui qu'il me rendit était rassurant. Mon père, qui avait surpris cet échange, me jeta son bonnet au visage en disant : « Quand donc finira cette lune de miel? »

Je crois à mon bonheur, monsieur l'abbé. J'y crois parce que j'y crois, j'y crois aussi parce que depuis quelques jours j'ai une passion folle pour les fruits verts, et que lorsque je suis seule avec Max, nous sommes trois... Je fais quelquefois des retours sur le passé; ma conscience s'inquiète après coup; c'est sa fantaisie, et je me dis, non sans quelque confusion, que si Mme d'Estrel, que si l'abbé Néraud... Enfin il y a des *si* qui m'alarment; mais je n'y pense pas longtemps, et mes scrupules s'évanouissent dans mon bonheur, comme au matin notre soleil de Provence boit d'un seul trait toutes les vapeurs de la nuit.

Qu'en pensez-vous? J'attends votre arrêt.

FRAGMENT DE LA RÉPONSE DE L'ABBÉ DE P.....

Non, je n'ai pas frémi. Il me semble assez prouvé, ma chère enfant, que vous n'êtes pas une sainte; mais je crois qu'il ne faut pas s'exagérer les dangers que vous avez courus.

Je crois qu'on peut agir souvent contre son caractère, mais qu'il revient toujours dans les momens décisifs.

Je crois que c'est une étrange chose qu'une femme en colère, mais que les mouvemens involontaires de l'âme ne sont pas un consentement.

Je crois qu'il est sage de vouloir, mais qu'aimer est plus sûr encore.

Je crois qu'il est des abîmes où l'on se perd, mais qu'il plaît souvent à Dieu de nous en approcher, parce qu'il n'est de vertu éprouvée que celle qui a vu le mal de près, et que tout ce qui nous aide à nous connaître est bon.

Je crois enfin que dans les âmes pures, et peut-être dans le monde entier, Dieu n'a pas d'autre ennemi que lui-même; mais je crois aussi que je ne prêcherai jamais sur ce texte ni chez les Indiens ni ailleurs.

VICTOR CHERBULIEZ.

LA

PHILOSOPHIE DE GOETHE

I.

HISTOIRE DE SON ESPRIT. — GOETHE ET SPINOZA.

I. *Œuvres de Goethe,* traduction nouvelle par M. Jacques Porchat, 10 vol. in-8°. — II. *Œuvres scientifiques de Goethe,* analysées et appréciées par M. Ernest Faivre. — III. *Œuvres d'Histoire naturelle de Goethe,* traduites et annotées par M. Ch. Martins. — IV. *Conversations de Goethe* pendant les dernières années de sa vie, recueillies par Eckermann, traduites par M. Émile Délerot. — V. *Correspondance entre Goethe et Schiller,* traduction de Mme de Carlowitz, annotée et accompagnée d'études historiques et littéraires par M. Saint-René Taillandier, 1863.

A mesure que l'on pénètre plus profondément dans l'étude de Goethe, on devient de plus en plus sensible à certaines impressions philosophiques qui, d'abord flottantes et vagues, se précisent à la fin et se déterminent. Nous nous garderons bien d'essayer de réduire ces impressions sous la loi d'une déduction rigoureuse. On chercherait inutilement dans les vues de Goethe quelque chose qui ressemblât à un système organisé, et lui-même nous détourne d'une tentative aussi vaine en se montrant à toute occasion ironique ou révolté contre la prétention dogmatique; mais peut-on nier qu'il y ait chez lui un ensemble d'idées générales et de tendances d'esprit, un tempérament intellectuel qui, développé par la plus haute culture esthétique et scientifique, constitue, sinon une doctrine positive, du moins une nature philosophique des plus originales et des plus rares?

Si chaque philosophie, comme Goethe le prétend, est une forme différente de la vie, une façon particulière de la comprendre et de

s'y poser, comment n'aurait-il pas la sienne? Il est trop évident que l'auteur de *Faust* doit avoir sa manière toute personnelle de concevoir la vie, les lois qui en règlent la manifestation et le cours varié, l'emploi frivole ou sublime que chacun peut faire de ce don purement gratuit, si accidentel et si promptement retiré, les rapports qui unissent cette fragile apparition à l'universalité des choses, le mystère primordial d'où elle est sortie un jour, où un autre jour elle va se perdre, les puissances secrètes qui se laissent à peine entrevoir sous ce flot mobile de créations successives tour à tour disparues, ce jeu ironique de l'éternelle illusion ou ce travail inexplicable de l'existence absolue s'épuisant à remplir l'infini du temps de ses œuvres éphémères que cet infini dévore à mesure qu'elle les achève et les produit.

La nature, voilà le nom sous lequel Goethe désigne ces énergies éternellement créatrices. Il n'accepte pas comme point de départ de sa pensée la distinction des êtres, la réalité de l'âme et celle de Dieu mises à part de la réalité du monde. Il n'arrive pas non plus à les distinguer dans ses conclusions. Il veut que le philosophe se tienne en communication perpétuelle avec ce monde visible qui s'étend et se développe sous ses yeux, sous ses mains, et qui est le centre de l'activité universelle, l'unique foyer de l'être et de la vie. Par l'ensemble de ces idées générales, Goethe se rencontre avec certaines tendances qui sollicitent vivement les esprits en France et en Allemagne, et qui sont comme une tentation irrésistible de la raison contemporaine. La *philosophie de la nature* est en effet celle que l'on oppose avec le plus d'ardeur et de succès à la métaphysique spiritualiste. Elle présente d'ailleurs des nuances fort distinctes, soit qu'elle se développe sous la forme de l'inspiration alexandrine chez Schelling, soit que, comme chez Hegel, elle se déduise sous les formules nouvelles d'une sorte d'algèbre. C'est elle encore que l'on rencontre dans le positivisme scientifique, et il est impossible de la méconnaître dans les émotions panthéistiques de la littérature et de la poésie du XIXe siècle.

Cette même philosophie se produit dans Goethe, mais avec une indépendance de vues, une liberté d'allures et une aisance qui en accroissent singulièrement le prestige et la force. C'est l'esprit le plus affranchi de formules dans lequel le naturalisme se soit révélé à notre siècle. Les penseurs tels que Goethe ont un grand avantage sur les philosophes de profession : ils ne sont pas liés à un système. Le dogmatisme peut être en certains cas une force : il est bien souvent un poids très lourd à porter, un embarras pour la marche et le libre développement de la pensée. Un philosophe est tenu de disposer ses idées par ordre, de manière qu'elles s'enchaînent et se soutiennent. Il faut que, dans cette longue série de déductions, au-

cune ne soit placée au hasard, que chacune présente le même degré de force. Le système, ainsi lié dans toutes ses parties, se suspend à un petit nombre de principes qu'il faut choisir aussi solides, aussi inébranlables que possible. Que de difficultés pour établir ces premiers principes et pour y ramener logiquement la multitude toujours croissante des faits et des idées! Que de périls de toute sorte! Que de surprises possibles, que d'occasions pour les adversaires de saisir la partie faible de cette longue déduction, et d'en rompre la trame artificielle et fragile! Au contraire un écrivain, un poète qui a le goût de la philosophie sans être pourtant philosophe, qui connaît tous les systèmes sans se lier à aucun, et qui réserve la pleine indépendance de sa pensée tout en suivant les pentes secrètes de son esprit, de quelle force il dispose! Quel attrait supérieur il offre à cette multitude d'esprits qui goûtent le plaisir facile des vues et des conceptions dispersées plus que la fatigue des longs efforts. Rien de plus aimable et de plus charmant en effet que de voir avec quel art il a su s'assimiler les idées qui lui plaisent, même dans les systèmes dont il rejette la pesante construction. Il ne voit dans chaque découverte de la science qu'une conception nouvelle sur l'ensemble des choses ou sur une série de phénomènes, un aspect inattendu de la réalité, dont il jouit sans souci d'aucune sorte. Il n'a pas, comme d'autres, à s'inquiéter de savoir si ces découvertes sont conformes au reste du système et comment elles peuvent y prendre leur place. Il s'avance heureux et confiant, enrichissant son esprit, transportant sur tous les points sa noble curiosité, que rien n'arrête ou n'embarrasse dans ses excursions à travers l'inconnu. Il a une philosophie pourtant, mais une philosophie irresponsable, pour ainsi dire, puisqu'elle décline toute autorité, insaisissable à la dialectique par la légèreté même de sa démarche et par sa souple liberté.

A tant d'avantages, dont il use sans scrupule, Goethe en ajoute un autre qui est d'un prix infini pour la propagation et la diffusion de ses idées. La diversité même de ses œuvres, la fécondité merveilleuse et variée de son théâtre, de ses romans, de ses poèmes, lui offrent des moyens incomparables d'action et d'influence. Les expositions philosophiques ne s'étendent pas au-delà d'un cercle très restreint d'esprits voués à des études spéciales et difficiles. Les œuvres littéraires et poétiques pénètrent partout. Elles produisent quelque chose d'analogue à ce que les naturalistes appellent la fécondation à distance; elles transportent et répandent dans l'air une multitude invisible de germes, une poussière féconde d'idées qui va exciter la vie intellectuelle dans des zones lointaines et ignorées où nul philosophe n'aurait pu atteindre.

La philosophie de Goethe dans ses libres inspirations nous ré-

vèle un des aspects les plus curieux de l'histoire des idées au XIXe siècle. L'étude en est singulièrement facilitée aujourd'hui. Il y a eu dans ces derniers temps une recrudescence sensible dans la gloire de Goethe et comme une émulation de travaux importans autour de ce grand nom. Les biographies étendues et les commentaires qui abondent de plus en plus en Allemagne, l'histoire ample et copieuse de sa vie et de ses ouvrages, publiée à Londres en 1855 par Lewes, les traductions, les études (1) qui se multiplient en France, les documens de tout genre qui s'y rattachent, tels que conversations, correspondances, les expositions lumineuses que des savans distingués ont consacrées à la partie scientifique de cette œuvre si vaste, tant d'informations exactes et variées mises à notre disposition dans ces derniers temps nous donnent quelque confiance dans le résultat des recherches que nous avons entreprises. On ne peut jamais dire, quand il s'agit d'un écrivain de cet ordre, qu'il ne reste aucune ombre sur sa pensée. Cependant nous n'avons pas désespéré de faire pénétrer la lumière, aussi loin que cela peut être utile et même désirable, sur les sources diverses et le développement de cette philosophie, et nous estimons qu'il y a dans l'œuvre de Goethe une manifestation de pensée assez haute, assez puissante, pour mériter d'être étudiée de près et à part et de prendre sa place à côté des grands systèmes que l'Allemagne a vus se produire depuis soixante ans.

I.

Essayons de saisir dans ses origines la philosophie de Goethe. Ses *mémoires*, ses *conversations* et ses *correspondances* nous permettent de rechercher quelles influences il a rencontrées, de quel côté s'est portée d'abord sa vive curiosité, quelles affinités il a ressenties ou quelles antipathies pour les doctrines les plus célèbres. Peut-être alors pourrons-nous résoudre avec quelque assurance cette question si importante pour l'histoire de son esprit : dans quelle mesure ses conceptions sur l'ensemble des choses sont-elles originales? d'où lui est venue l'impulsion première de sa pensée? Si l'on excepte un nom, un seul, il semble bien que Goethe doive peu de chose aux philosophes de profession. Il les connaît, il les juge même en quelques traits décisifs; mais on sent qu'ils n'ont eu qu'une action très indirecte sur le développement de sa pensée. La philosophie pure, abstraite, séparée de l'étude de la nature, lui a

(1) C'est un devoir pour nous de rappeler les remarquables travaux publiés dans la *Revue* même (livraisons du 1er juin, du 15 août et du 15 octobre 1839) par M. Henri Blaze de Bury, l'un des plus fervens initiés du culte de Goethe.

toujours paru aussi obscure que peu fructueuse. Il considère comme une des circonstances les plus heureuses de sa vie un des plus précieux avantages obtenus par sa volonté, « de s'être toujours maintenu libre en face de la philosophie. » Son point d'appui le plus solide, dit-il, a été la simple raison de l'homme sensé. C'est là une condition de vérité aussi bien qu'une règle d'art. « Tout art, toute science, qui restent indépendans de la philosophie et ne se développent que par les forces naturelles de l'homme, arrivent toujours à de meilleurs résultats. » Il lui arriva souvent, par la suite, de faire de sérieux reproches à Schiller pour avoir compromis, sous le joug de Kant, la divine spontanéité de sa nature.

D'ailleurs peut-il y avoir une science, surtout une philosophie, apprise à l'école d'un autre? Pour avoir quelque valeur, une philosophie doit être l'expression même et le sentiment général de notre vie. « Stoïcien, platonicien, épicurien, chacun doit à sa manière régler son compte avec l'univers, disait-il à Falk; c'est pour résoudre ce problème que nous sommes nés, et personne, quelle que soit l'école à laquelle il se rattache, ne peut s'y soustraire. Chaque philosophie n'est rien autre chose qu'une forme différente de la vie. Pouvons-nous entrer dans cette forme? pouvons-nous, avec notre nature, avec nos facultés, la remplir exactement? Voilà ce qu'il s'agit de chercher. Il faut faire des expériences sur nous-mêmes; toute idée que nous absorbons est comme une nourriture que nous devons examiner avec le plus grand soin; autrement nous anéantissons la philosophie, ou la philosophie nous anéantit... Il faut d'abord nous maintenir en harmonie parfaite avec notre nature, et nous pourrons alors, sinon faire taire, du moins adoucir toutes les dissonances extérieures qui nous entourent (1). »

D'après ces principes, il est clair que chaque homme qui pense est un *éclectique-né*. « Cet éclectisme ne se confond pas avec cette nullité intellectuelle qu'une absence complète de tout penchant propre et intime fait agir comme les oiseaux que l'on voit formant leur nid de tout ce que le hasard leur présente. Une construction fabriquée ainsi de débris déjà morts ne peut jamais se lier à un ensemble vivant. » Mais s'il ne peut pas y avoir de philosophie éclectique, en revanche il y a beaucoup de philosophes éclectiques, et chacun l'est plus ou moins. « L'éclectique est celui qui choisit dans ce qui l'entoure, dans ce qui se passe autour de lui, tout ce qui est en harmonie avec sa propre nature, pour se l'approprier; j'entends par là qu'il doit s'assimiler tout ce qui, soit dans la théorie, soit dans la pratique, peut servir à son progrès et à son développement. Deux éclectiques pourraient donc être deux adversaires,

(1) *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduites par M. Délerot, 2e vol., p. 323.

s'ils étaient nés avec des dispositions différentes, car, chacun de son côté, ils prendraient dans la tradition philosophique ce qui leur conviendrait. Que l'on jette les yeux autour de soi, on verra que tout homme au fond agit ainsi, et voilà comment on ne s'explique jamais pourquoi on ne parvient pas à convertir autrui. »

En parlant ainsi, Goethe se souvenait évidemment de lui-même. Tous ces traits conviennent à son histoire. Il a pratiqué, toute sa vie, cet éclectisme supérieur, qui n'est que la forme philosophique d'une libre et universelle curiosité. Il a traversé les systèmes pour les connaître, sans s'y arrêter, prenant à chacun d'eux ce qui était d'accord avec le tempérament de son esprit, les réduisant souvent à une seule pensée, qu'il s'assimilait, rejetant toute idée qui aurait été une dissonance, disposant de toutes les philosophies sans être dominé par aucune, et les mettant en harmonie par un sûr instinct avec sa manière d'être et de sentir.

Il y eut cependant une influence philosophique plus marquée que les autres dans le développement de son esprit, et qui persista, sans éclipse, jusque dans la pleine et vigoureuse maturité de son génie : ce fut l'influence de Spinoza. C'est le seul philosophe dont il ait consenti à reconnaître l'empire. Encore nous verrons bien que si le spinozisme entre comme élément dans l'essence subtile et complexe de sa pensée, c'est un spinozisme très libre et singulièrement transformé.

Ce fut un des grands événemens de la vie de Goethe que son initiation à la philosophie de l'*Éthique;* mais jusque-là son humeur libre, sa fantasque indépendance, sa curiosité passionnée, l'avaient attiré dans de singulières aventures d'esprit. Il avait erré de tous les côtés dans sa propre pensée et dans celle des autres, sans rencontrer nulle part de point fixe et de direction. C'est vers sa dix-huitième année, pendant qu'il étudiait à l'université de Leipzig, que se révéla à lui-même l'éveil de sa raison sur les questions de philosophie religieuse. L'ennui de la rhétorique pédantesque, de la philosophie aride, que l'on enseignait dans l'université sous la discipline intellectuelle des Gottsched et des Gellert, le peu de goût qu'il ressentait pour la pauvre et timide littérature classique qui florissait alors en Allemagne avant le *Laocoon*, celle des Besser, des Canitz, des Hagedorn, — le travail intérieur d'un esprit qui sentait s'éveiller en lui des forces inconnues et qui ne savait encore comment les apaiser en les employant, cette agitation, cette première flamme inquiète d'une âme qui se dévore sans alimens, ces distractions cherchées dans la débauche, une grave maladie qui survint, — voilà sous quelles impressions le jeune étudiant de Leipzig avait essayé de résoudre les grands problèmes par sa propre énergie, et sans rien accepter des traditions d'école. On enseignait pourtant à cette époque,

dans les universités allemandes, une grande philosophie, celle de Leibnitz, mais systématisée, régularisée à l'excès, réduite en formules par Wolf, encore appauvrie et desséchée par ses disciples. Comment, sous ce fatras d'une sorte de scolastique renaissante, le jeune étudiant aurait-il pu sentir les divines harmonies, l'âme de cette philosophie dont il devait plus tard transporter quelques conceptions dans sa pensée, et qui même lui fournit dans une occasion mémorable, le jour des funérailles de Wieland, la matière d'une de ses plus belles inspirations philosophiques, d'un dialogue vraiment digne de Platon par l'émotion et par la grandeur des idées? Il faut voir de quel ton il juge dans ses *mémoires* cette philosophie d'école qu'il n'apprit que pour la mépriser. Il y a là quelques traits qui rappellent un passage célèbre du *Discours de la Méthode*, et je dirais presque qu'on y retrouve l'accent de Descartes. « Dans la logique, il me semblait bizarre que ces grandes opérations de l'esprit que j'avais exécutées dès mon jeune âge avec la plus grande facilité, il me fallût les mettre en pièces, les isoler et presque les détruire, pour en découvrir le véritable usage. Sur l'être, sur le monde, sur Dieu, je croyais en savoir autant que le maître lui-même. » Il s'enhardit à penser tout seul, et le spectacle d'une sorte de renaissance du *sens commun* dans l'Allemagne protestante l'y encouragea. « La philosophie de l'école, qui en tout temps a le mérite d'exposer, sous des rubriques déterminées, dans un ordre arbitraire et selon des principes reçus, tout ce qui peut être l'objet de la curiosité humaine, s'était souvent rendue comme étrangère, fastidieuse, et enfin inutile à la foule par l'obscurité et l'apparente frivolité du fond, par l'emploi inopportun d'une méthode respectable en elle-même et par son application trop vaste à un grand nombre d'objets. Bien des hommes se persuadèrent que la nature leur avait donné autant de bon sens et de jugement qu'ils pouvaient en avoir besoin pour se faire des choses une idée claire, au point de pouvoir s'en démêler eux-mêmes et contribuer à leur progrès et à celui des autres sans s'inquiéter péniblement de l'universel, ni rechercher comment s'enchaînent les objets les plus éloignés qui ne nous intéressent guère. On essaya ses forces, on ouvrit les yeux, on regarda devant soi... Chacun se crut autorisé à philosopher et même à se considérer un peu comme un philosophe. La philosophie était donc un sens commun plus ou moins sain, plus ou moins exercé, qui se hasardait à généraliser et à prononcer sur les expériences intérieures. Un discernement clair des choses et une modération d'humeur qui permettaient de chercher le vrai dans la route moyenne entre les opinions extrêmes et dans l'équité envers chacune d'elles assurèrent aux écrits et aux discours de ce genre la confiance et l'autorité. Il se trouva de la sorte des philosophes

dans toutes les facultés, même dans toutes les classes et dans tous les métiers (1). »

Il y eut ainsi, vers 1758 ou 1760, une révolution pacifique en Allemagne; la philosophie se sécularisa. Elle avait été pendant une assez longue période confisquée par les professeurs : elle sortit des écoles et se répandit dans le monde. Le mouvement se communiqua dès lors à la théologie, l'ébranla dans ses bases consacrées, et l'on vit commencer en Allemagne ce grand travail d'interprétation et d'exégèse qui devait aboutir à la pure et simple religion naturelle, plus ou moins surchargée de symbolisme, plus ou moins enthousiaste et mystique, selon les gradations infinies des caractères et des sentimens. Goethe lui-même participa dans sa mesure à ce mouvement théologique, et il nous raconte dans ses *mémoires* comment la lecture d'un livre aujourd'hui oublié, — *Histoire de l'Église et des Hérésies*, par Arnold, — l'amenait à concevoir, par une suite de méditations bizarrement ingénieuses, tout un système de métaphysique religieuse. Il nous en a laissé une esquisse, non sans montrer quelque prédilection pour cette rêverie de sa première jeunesse. Le néo-platonisme, les doctrines hermétiques et cabalistiques s'y mêlent avec quelques idées bibliques. Le trait essentiel est une explication panthéistique de la création et de la rédemption par une séparation qui se produit dans l'essence primitivement simple de la Divinité et par un mouvement contraire qui ramène le monde à son origine. C'est la double loi de « l'émanation » et du « retour » empruntée aux Alexandrins et transportée sans grands frais d'imagination dans le dogme chrétien. Ce projet de religion composite n'a d'importance que par le caractère de curiosité éclectique qui s'y annonce et par la conception fondamentale de l'unité absolue qui s'y marque avec force.

Les premiers pas de Goethe dans la libre recherche de la vérité furent très incertains; sa voie s'embrouilla plus d'une fois et s'obscurcit devant lui. Dans l'intervalle qui sépare son séjour à Leipzig de celui qu'il fit à Strasbourg, pendant toute la durée d'une maladie assez longue qui le retint dans la maison de son père, fort attristée par l'humeur morose et la manie pédagogique du vieux jurisconsulte, nous le voyons livré tout entier à des études et à des expériences d'alchimie avec cette curiosité vive qui n'est pas la crédulité vulgaire, qui est bien plutôt la forme active d'un grand ennui, l'impatience de l'inconnu, le désir de ne rien ignorer, plus fort chez lui que la crainte d'être dupe. Il y avait alors à Francfort toute une petite société mystique de personnes pieuses qui cherchaient leur

(1) *Vérité et Poésie*, — traduction Porchat, p. 236. Nous suivrons généralement cette traduction, en la modifiant parfois dans quelques expressions ou quelques tours restés obscurs.

salut dans des voies bizarres. Goethe nous donne dans ses *mémoires* une piquante peinture de ce groupe. On y voit figurer, à côté de sa mère, cette aimable demoiselle de Klettenberg dont le souvenir a inspiré au poète de belles pages dans *Wilhelm Meister*, un chirurgien piétiste, un médecin aux allures mystiques, au regard malin, à la parole caressante, un peu sorcier. Ce médecin était en possession d'un remède souverain, d'une sorte de pierre philosophale de la santé universelle, d'un sel admirable qu'on ne devait employer que dans les cas les plus dangereux, et dont il n'était question qu'entre les fidèles, quoique personne encore ne l'eût vu et n'en eût ressenti les effets. Par un enchaînement de causes physiques et de causes morales, la recette ne pouvait agir que sur les dévots de la petite église; elle ne pouvait se transmettre que sous certaines conditions d'initiation. Pour la produire et la mettre en usage, il fallait pénétrer plus ou moins dans le grand œuvre, dans les mystères de la nature. « Ce n'était pas quelque chose d'isolé, c'était quelque chose d'universel, et qui pouvait même être produit sous diverses formes et diverses figures. » Goethe devint l'heureux sujet, annoncé sans doute par les astres, sur lequel la grande expérience fut tentée. Une crise dans son mal étant survenue, il crut qu'il allait mourir. Tous les remèdes étaient sans effet. « Dans cette extrémité, ma mère conjura avec les plus vives instances le docteur, fort perplexe, d'employer son remède universel. Après une longue résistance, il courut chez lui, la nuit étant déjà fort avancée, et en rapporta un petit verre d'un sel cristallisé qu'on fit dissoudre dans l'eau et qui fut avalé par le patient. Cela avait un goût alcalin prononcé. Aussitôt après, je me sentis soulagé, et dès lors mon mal parut tourner à la guérison. Je ne puis dire combien cet événement augmenta notre confiance dans le médecin et fortifia notre désir d'acquérir un pareil trésor. » Assistons-nous ici à quelque scène de médecine cabalistique égarée en plein XVIIIe siècle, ou bien à la naissance de la médecine homœopathique? La petite fiole du docteur contient-elle quelque substance préparée avec des formules d'incantation ou quelque dose infinitésimale d'un aconit merveilleux?

Quoi qu'il en soit, voilà Goethe guéri et engagé dans la pieuse confrérie. Le voilà même admis aux honneurs, choisi par Mlle de Klettenberg pour étudier avec elle l'*Opus Mago-Cabbalisticum* de Welling, pour chercher avec elle le secret de l'auteur, un instant entrevu et disparaissant tout à coup dans ces alternatives de lumière et d'obscurité qui désespéraient les deux amis. Bientôt cet ouvrage ne leur suffit pas. Ils remontent aux sources. Paracelse, Basile, Valentin, van Helmont, Starckey et les autres y passent tour à tour; mais toutes les prédilections de Goethe furent pour l'*Aurea catena Homeri*, « dans laquelle la nature est présentée, *bien que*

d'une manière peut-être fantastique, dans un bel enchaînement. » Durant un long hiver, sa mère et Mlle de Klettenberg passèrent toutes leurs soirées avec lui à déchiffrer ces grimoires et d'autres semblables. Goethe nous assure que ce furent des soirées charmantes. Bientôt cependant on voulut appliquer toute cette science, et les expériences commencèrent. On chercha, d'après les formules de Welling et sous la direction du fameux docteur, à décomposer le fer, qui devait recéler les vertus les plus salutaires, et à volatiliser des alcalis qui devaient, en s'évaporant, s'unir avec les substances éthérées et produire enfin le *sel aérien!* La maison de Mlle de Klettenberg devint une véritable officine d'alchimie à faire envie au docteur Faust. Ce ne furent partout que fourneau à vent, cornues de grande et moyenne grandeur, bains de sable, ballons transformés en capsules, récipiens de toute forme pour recueillir les *sels moyens* et la *liqueur des cailloux* (*liquor silicum*). Le résultat le plus clair de toutes ces opérations qui se faisaient la nuit et dans le plus grand secret, ce ne fut ni le *sel aérien*, ni la *terre vierge*, ni la pierre philosophale; ce fut d'habituer Goethe aux expériences, et de lui faire acquérir des connaissances utiles en fixant son attention sur les diverses cristallisations qui pouvaient se présenter dans le cours de ces bizarres travaux. Il apprit à distinguer et à classer les formes extérieures de plusieurs substances naturelles, et passa bientôt, par une transition insensible, de l'*Opus Mago-Cabbalisticum* au *Compendium* de chimie de Boerhave. Sa passion scientifique s'éveilla ainsi, et son instruction positive commença au milieu des ingrédiens ridicules du *macroscome* et du *microscome*. Tout son temps n'avait pas été perdu.

Nous n'avons pas craint d'insister sur cet épisode étrange de la jeunesse de Goethe, parce que nous surprenons là, sous sa première forme, la plus naïve, un instinct qui persista toute sa vie et qui entraînait son imagination, sinon sa raison, vers les sciences plus ou moins occultes. Il participa ainsi à l'une des tentations de son siècle, et paya de la même rançon l'affranchissement absolu de sa pensée. On a noté depuis longtemps ce trait de toutes les époques sceptiques, le goût du merveilleux. Les croyances superstitieuses semblent être la dernière foi des siècles incrédules. L'*Ane d'or* d'Apulée est d'un âge où l'on ne croyait plus aux dieux. Voltaire et Diderot n'étaient pas morts que déjà depuis plusieurs années Mesmer, Cagliostro, Saint-Martin, étaient nés. A Paris même, dans la pleine lumière de la civilisation moderne, à deux pas des laboratoires où se développe la science positive, la raison publique est-elle garantie contre toutes les illusions? Ne sommes-nous pas tous les jours témoins de ces entraînemens de la curiosité publique, qui se prête avec tant de complaisance aux formes nouvelles de la théurgie

du XIX[e] siècle? On dirait que la population qui s'estime elle-même la plus spirituelle du monde, qui en est à coup sûr la plus sceptique, laisse parfois son bon sens aller à la dérive ou s'entraîner lui-même dans un vertige. Si la foi positive a baissé parmi nous, ne semble-t-il pas que ce soit au profit d'une sorte de folie mystique?

Goethe ressentit toujours un certain attrait pour ce *côté nocturne* de la science et de la nature. Longtemps après les rêveries cabalistiques de sa dix-neuvième année, quand il écrivait son *Traité des Couleurs*, voyez de quel ton indulgent il parle de Paracelse et de ses successeurs, comme il plaide en leur faveur les circonstances atténuantes et développe avec complaisance ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'alchimie! « Si l'on considère, dit-il, l'alchimie en général, on reconnaît que son point de départ est le même que celui des autres superstitions; c'est un mélange de faux et de vrai, un bond par lequel nous nous élançons de l'idée à la réalité, une fausse application du sentiment, une promesse menteuse qui flatte nos illusions et nos souhaits. Si l'on regarde comme les plus hautes aspirations de la raison les trois idées si intimement liées l'une à l'autre de Dieu, de la vertu et de l'immortalité, on trouvera trois idées terrestres qui leur correspondent, l'or, la santé, la longévité. L'or est aussi puissant sur la terre que Dieu l'est dans l'univers; la santé et la vertu sont étroitement unies: aussi désirons-nous un esprit sain dans un corps sain; la longévité correspond à l'immortalité. S'il est noble de développer en soi ces trois hautes idées et de les cultiver pour l'éternité, il sera également désirable d'acquérir la puissance sur les idées terrestres qui leur correspondent... Or ces trois élémens de la plus parfaite félicité dont nous puissions jouir ici-bas paraissent si étroitement unis, qu'il semble tout naturel de les réaliser par un seul moyen (1). » Il ne méprise pas la magie naturelle, et à l'occasion de Jean-Baptiste Porta il montre qu'il y a une certaine grandeur dans cette illusion qui, sous une forme ou sous une autre, vient tenter l'esprit humain. « La magie naturelle espère, dit-il, par l'emploi des moyens actifs, excéder les limites du pouvoir ordinaire de l'homme et atteindre à des effets qui dépassent la réalité. Et pourquoi désespérer du succès d'une telle entreprise? Les changemens et les métamorphoses se passent devant nos yeux sans que nous puissions les comprendre. Il en est de même d'une foule d'autres phénomènes que nous découvrons et que nous remarquons chaque jour, ou qui peuvent se prévoir, se conjecturer... Qu'on songe à la puissance de la volonté, de l'intention, du désir, de

(1) *Traité des Couleurs*. Voyez l'analyse de cet ouvrage et la traduction des passages les plus intéressans dans le livre de M. Faivre, *OEuvres scientifiques de Goethe*.

la prière ! Combien se croisent à l'infini les sympathies, les antipathies, les idiosyncrasies !... Chez tous les peuples et dans tous les temps, nous trouvons une impulsion générale vers la magie. » L'observation qui termine cette apologie étrange ne manque pas de profondeur. L'activité de notre esprit, son ambition de s'emparer par des moyens extraordinaires des puissances de la nature, sont d'autant plus marquées que le cercle de ses connaissances positives est plus étroit. A mesure que par sa puissance d'intuition bien dirigée il a étendu le cercle de ces connaissances, l'homme possède un plus grand nombre d'élémens naturels, de forces élémentaires, qui, rattachées entre elles par les liens de l'esprit, produisent enfin un art digne de son attention. — N'est-ce pas encore de la *magie naturelle* dans le vrai sens du mot que cet empire sur la nature conquis par la science, exercé par l'esprit souverain et roi ?

Dans ces divers jugemens, prononcés par Goethe à quarante années de distance, nous retrouvons l'impression persistante et le souvenir indulgent des magiques expériences, conduites par Mlle de Klettenberg, qui passionnèrent un instant son imagination de jeune homme. L'année suivante, à l'université de Strasbourg, où il acheva ses études de droit et gagna ses diplômes, il se livra avec ferveur à l'étude des sciences naturelles, en même temps qu'il s'initiait, sous la direction de Herder, très jeune encore et déjà célèbre, à l'étude des idées littéraires dans leurs rapports avec les mœurs et à la philosophie de l'art. Il relut avec lui la Bible, Homère, Shakspeare; il apprit à interpréter le langage symbolique de l'art allemand au moyen âge; il remonta aux origines des civilisations; il commença à distinguer la poésie artificielle de la poésie naturelle, celle qui n'est que le résultat des règles et des conventions de celle qui jaillit du cœur de l'homme touché par la réalité, sollicité par la vie. Toute cette période de la vie de Goethe, qui suivit son départ de Strasbourg, est presque exclusivement consacrée à l'art. Sa philosophie d'illuminé fut quelque peu éclipsée et obscurcie par la splendeur de la nature vivante, qui fit irruption dans son âme et de là jaillit au dehors en magnifiques inspirations. C'est l'heure décisive du poète et de l'artiste, c'est le printemps de son génie; c'est ce divin moment où tout éclôt à la fois dans cette âme, la poésie et l'amour, où s'ébauchent dans sa pensée les premières scènes de *Faust*, où s'achève le grand drame de l'Allemagne au moyen âge, *Goetz de Berlichingen*, où les *Souffrances du jeune Werther* vont éclater au grand jour, où tant de merveilleux petits poèmes et de *Lieder* d'une naïveté pleine d'art prennent leur volée à travers la patrie émue, et se répandent d'échos en échos comme la voix enchantée de la jeunesse et de l'Allemagne nouvelle.

Et pourtant le brillant poète n'était pas encore entièrement sorti des régions ténébreuses où l'avait entraîné sa « chimie mystique. » L'obsession, la possession, si l'on veut, durait encore, se renouvelait sous différentes formes. Il avait à traverser une dernière épreuve avant de s'affranchir : je veux parler de sa rencontre avec Lavater et des aventures intellectuelles où il fut entraîné pendant quelque temps dans cette singulière compagnie.

Le plus curieux portrait que l'on puisse tracer de ce doux rêveur, légèrement fou, une des singularités du XVIII[e] siècle, quelque peu homme de génie, au demeurant excellent homme, c'est Goethe qui nous en fournit les élémens. A diverses époques de sa vie, dit-il, il fut conduit à méditer sur cette nature, une des meilleures avec lesquelles il eût vécu dans la plus complète intimité, et il écrivit à plusieurs reprises les réflexions qu'elle lui avait inspirées. Il nous donne une raison touchante pour nous expliquer cette insistance. L'opposition de leurs tendances, manifestée après une assez longue intimité, les ayant rendus peu à peu étrangers l'un à l'autre, il ne voulut pas cependant laisser déchoir dans son esprit l'idée de cette belle âme, et, pour en conserver la vive et digne empreinte, il aimait à se la représenter devant les yeux. C'est ainsi que furent écrites, sans liaison entre elles, à d'assez longs intervalles, les pages très intéressantes et très animées où apparaît Lavater. Nous emprunterons à ces divers portraits, dispersés à travers les *mémoires* et les *entretiens,* quelques-uns des traits les plus saillans qui, en nous révélant l'aimable et bizarre modèle, nous révèlent quelque chose aussi du peintre et des impressions diverses qu'il en reçut. C'est surtout cela que nous y avons cherché.

Peu de gens, nous dit Goethe, ont pris plus sérieusement à cœur de se manifester aux autres, et c'est par là essentiellement que Lavater fut instituteur. Cependant, quoique ses efforts eussent aussi pour objet le perfectionnement intellectuel et moral des autres, ce n'était pas le dernier terme auquel il tendait. Son occupation principale était la réalisation de la personne du Christ : de là cet empressement presque fou à faire dessiner, copier, imiter l'une après l'autre des images du Christ, dont aucune à la fin ne pouvait naturellement le satisfaire. Comme il acceptait Jésus-Christ à la lettre, tel que l'Écriture le donne, cette idée lui servait à tel point de supplément pour sa propre existence qu'il incarna idéalement l'Homme-Dieu à sa propre humanité, jusqu'à ce qu'il les eût réellement confondus en un seul être, qu'il se fût *unifié* avec lui ou qu'il s'imaginât être réellement le Christ. — Il était arrivé à cette conviction, qu'on peut faire des miracles aujourd'hui tout aussi bien qu'au temps où le Christ en faisait, et il en fit. Comme il réussit quelquefois à obtenir instantanément, par la ferveur presque véhémente de ses prières,

l'issue favorable d'accidens très menaçans, les objections de la froide raison ne purent jamais ébranler sa foi en sa propre puissance. Pénétré du sentiment de la grande valeur de l'humanité régénérée par Jésus-Christ et destinée à une heureuse éternité, mais connaissant aussi les besoins divers de l'esprit et du cœur, sentant lui-même s'étendre à l'infini ce désir auquel nous convie en quelque sorte sensiblement le ciel étoilé, il esquissa ses *Perspectives sur l'éternité*, qui durent sembler fort étranges à la plupart de ses contemporains; mais tous ces efforts, ces désirs, ces entreprises, pesèrent moins dans la balance de l'opinion que le génie physiognomonique dont la nature l'avait doué. Grâce à l'idée pure de l'humanité qu'il portait en lui, à la vivacité et à la délicatesse d'observation qu'il exerça d'abord par instinct, d'une manière superficielle et accidentelle, puis avec réflexion, d'une façon méditée et réglée, Lavater était au plus haut degré en mesure d'apercevoir, de connaître, de distinguer et même d'exprimer les traits caractéristiques des individus. Tous les talens qui reposent sur une disposition naturelle décidée nous semblent avoir quelque chose de magique, parce que nous ne pouvons subordonner à une idée ni ce talent, ni ses effets. Et véritablement la pénétration de Lavater à l'égard des individus passait toute idée ; on s'étonnait à l'entendre parler confidentiellement de tel ou tel : c'était même une chose redoutable de vivre auprès d'un homme qui voyait clairement les limites dans lesquelles il avait plu à la nature de vous enfermer... Il se plaisait à étendre son influence dans une vaste sphère ; il ne se trouvait bien que dans la communauté, au milieu d'une société nombreuse qu'il savait intéresser et instruire avec ce rare talent et ses dons de physionomiste. Ce juste discernement des personnes et des esprits apercevait tout d'abord les dispositions morales de chacun. Il n'en profitait que pour leur perfectionnement. Si un aveu sincère, une question loyale, venaient se joindre à sa divination merveilleuse, il trouvait dans le riche trésor de son expérience intérieure et extérieure une réponse appropriée à chacun et de nature à satisfaire. Avait-il affaire à la présomption et à la vanité, il savait s'y prendre avec beaucoup de calme et d'adresse, car, en paraissant esquiver une discussion compromettante, il présentait tout à coup, *comme un bouclier de diamant*, une grande vue, une grande idée à laquelle l'adversaire ignorant n'avait pu penser de sa vie, et il savait toutefois tempérer si agréablement la lumière qui en jaillissait, que ces hommes se sentaient instruits et convaincus, du moins en sa présence. Chez plusieurs peut-être, l'impression s'est continuée, car les hommes vains peuvent être bons aussi : il ne s'agit que de détacher par une douce influence la dure écorce qui enveloppe le noyau fécond. — Ce qui lui causait la peine la plus

vive, c'était la présence de ces personnes que leur laideur devait marquer irrévocablement comme les ennemis décidés de sa doctrine sur la signification des physionomies. Elles employaient avec une malveillance passionnée et un scepticisme mesquin assez de bon sens, de talent et d'esprit à combattre une doctrine qui semblait offensante pour leurs personnes, car il ne s'en trouvait guère qui, avec la grandeur d'âme de Socrate, eussent présenté justement leur enveloppe de satyre comme le témoignage honorable d'une moralité acquise en dépit de la nature. La dureté, l'obstination de ces adversaires, le faisaient frémir : il leur opposait une résistance passionnée; sa pensée s'allumait : c'était comme le feu qui, dans la forge, saisit les minerais réfractaires et les embrase (1).

Tel était le voyageur qui s'annonça un jour à Goethe comme devant faire le voyage du Rhin et passer bientôt à Francfort. Ils étaient, depuis un an environ, entrés en relation l'un avec l'autre à l'occasion de la *Lettre du pasteur à ses collègues*, une de ces petites compositions de sa première jeunesse que Goethe appelle lui-même *sibyllines*, et qu'il avait écrite sous l'inspiration un instant acceptée de la théologie malsaine de Hamann, *le mage du Nord*. Certain passage de cette *Lettre*, où se trouvaient indiquées des vues sur un christianisme romantique, avait beaucoup frappé Lavater, qui écrivit à l'auteur. Sa correspondance devint bientôt très active avec ce jeune homme, qui pouvait devenir un brillant adepte. Il entreprit de le convertir d'abord au christianisme pratique, expérimental, sans doute pour l'amener ensuite au *système physiognomonique*; mais il rencontra une résistance inattendue dans la première partie de son programme. — « Mes relations avec la religion chrétienne étaient tout entières d'intelligence et de sentiment, et je n'avais pas la moindre idée de cette parenté physique, de cette identité réelle avec le Christ à laquelle Lavater inclinait. Je trouvai donc fâcheuse la vive importunité avec laquelle il me poursuivait, soutenant qu'on devait être chrétien avec lui, chrétien à sa manière, ou bien qu'on devait le convaincre aussi de la vérité dans laquelle on trouvait son repos. Quand il finit par me présenter ce dilemme rigoureux : ou chrétien ou athée, je lui déclarai nettement que, s'il ne voulait pas me laisser mon christianisme tel que je l'avais nourri jusqu'alors, je pourrais bien me décider pour l'athéisme, d'autant plus que personne ne me semblait savoir exactement ce qu'étaient l'une et l'autre croyance. » La vivacité de cette repartie ne troubla point la bonne harmonie des deux correspondans, qui étaient devenus amis à distance. La foi de Lavater dans sa doctrine, sa douce obstination, ne se décourageaient pas pour si peu de chose. D'ailleurs, religion

(1) *Mémoires*, troisième et quatrième partie, *passim*.

à part, Goethe prenait un vif intérêt au système de Lavater, et il fut ému comme le public à la nouvelle de la prochaine arrivée de l'homme célèbre dont les idées étaient devenues le sujet de toutes les conversations, le texte de toutes les controverses. « Notre première entrevue fut cordiale, nous nous embrassâmes avec la plus vive affection. Je le trouvai tel que de nombreux portraits me l'avaient déjà fait connaître. Je voyais devant moi, vivant et agissant, un personnage unique, distingué, tel qu'on n'en a point vu et qu'on n'en verra plus. Lui au contraire, il laissa paraître dans le premier moment, par quelques exclamations singulières, qu'il s'était attendu à me voir autrement. Je lui assurai de mon côté, avec mon réalisme naturel et acquis, que, puisqu'il avait plu à Dieu et à la nature de me faire ainsi, nous devions nous en contenter. » Malgré tout, malgré la confiance de Goethe en lui-même et dans sa nature originale, je suppose qu'il eût été flatté de produire une autre impression. Il avoua lui-même plus tard qu'il avait toujours éprouvé auprès de Lavater une certaine angoisse. « En s'emparant de nos qualités par son art de divination, il devenait dans la conversation le maître de nos pensées. »

L'impression que produisit Lavater en Allemagne fut vive. « Son regard doux et profond, sa bouche expressive et gracieuse et jusqu'au naïf dialecte suisse qu'on entendait à travers son haut allemand, bien d'autres choses encore qui le distinguaient, donnaient à tous ceux auxquels il adressait la parole le calme d'esprit le plus agréable; son attitude même, un peu penchée en avant, qui tenait à la conformation de sa poitrine, contribuait sensiblement à établir une sorte de niveau entre cet homme supérieur et le reste de la compagnie. » La mystique amie de Goethe, M[lle] de Klettenberg, ne fut pas la dernière à fêter l'arrivée du pieux personnage. Ces deux folies douces se comprirent aussitôt. Elle quitta son laboratoire, ses fourneaux et l'espoir de la pierre philosophale pour ces plaisirs d'un ordre supérieur, ces voluptés toutes spirituelles de l'extase en commun. Goethe était le confident, mais un confident bien dissipé, un peu mécréant, tantôt frivole, tantôt sceptique. « Les relations mutuelles de mes deux amis, leurs sentimens l'un pour l'autre, m'étaient connus, non-seulement par leurs entretiens, mais aussi par les confidences qu'ils me faisaient tous deux. Je n'étais parfaitement d'accord ni avec l'un ni avec l'autre, car mon Christ avait aussi emprunté à ma manière de sentir sa figure particulière. Et comme ils ne voulaient nullement me passer le mien, je les tourmentais par toute sorte de paradoxes et d'exagérations, et, s'ils me témoignaient de l'impatience, je m'éloignais avec une plaisanterie, quelquefois avec un raisonnement. En matière de croyance, leur disais-je, l'essentiel, c'est de croire : ce que l'on croit est complé-

tement indifférent. La foi est un grand sentiment de sécurité pour le présent et pour l'avenir, qui repose sur la confiance en un être infini, tout-puissant et impénétrable. L'essentiel est que cette foi soit inébranlable. Quant à la manière dont nous nous représentons cet être, elle dépend de nos autres facultés, des circonstances mêmes, et elle est tout à fait indifférente. La foi est un vase saint dans lequel chacun est prêt à sacrifier, autant qu'il est en lui, son sentiment, sa raison, son imagination. La science est tout le contraire : l'essentiel n'est pas le savoir, c'est l'objet, la qualité, l'exactitude et l'étendue du savoir. »

L'action de Lavater fut cependant assez forte pour entraîner Goethe à sa suite dans le voyage pieusement triomphal qu'il accomplit sur les bords du Rhin, à Ems, à Nassau, à Coblentz, à Cologne. Lavater allait bénissant, convertissant, sans oublier de prêcher son petit système, et mêlant si bien les deux prédications qu'il devenait difficile de les distinguer. Chemin faisant, il faisait faire le portrait d'une foule d'hommes diversement célèbres, plus ou moins marquans, qu'il intéressait ainsi personnellement au succès d'un livre dans lequel ils devaient figurer eux-mêmes. Il procédait de même avec les artistes, les pressant tous de lui envoyer des dessins pour son grand ouvrage, demandant de divers côtés des gravures sur cuivre, et en même temps recueillant à mesure ses observations, notant ses expériences, transformant de plus en plus son voyage en une sorte de prospectus en acte de son grand ouvrage. Les villes lui faisaient fête, les châteaux se disputaient l'honneur de sa présence. Quelques nobles dames surtout, telles que Mme de Stein et Mme de La Roche, qui étaient beaucoup mieux disposées que les hommes aux mystères de la spiritualité, faisaient de leur enthousiasme aristocratique la plus efficace réclame au mystique voyageur. Goethe, tout illustre qu'il fût déjà et bien qu'auteur des *Souffrances du jeune Werther*, n'était guère, comme il le dit plaisamment, que la queue vaporeuse de la grande comète. Il se fatigua de ce rôle et fit des réflexions. Il ne put se dissimuler qu'il y avait dans tout ce qui se passait autour de lui un singulier mélange de spiritualité et de diplomatie candide, que les voies terrestres et mystiques se mêlaient parfois devant la marche incertaine du prophète. Il l'excusait sans doute, il se disait que son célèbre ami avait véritablement des desseins très élevés, et qu'il pouvait bien croire de très bonne foi que la fin justifie les moyens; mais enfin, en observant de plus en plus Lavater, en lui découvrant librement son opinion, en recevant en retour ses confidences, il arriva à comprendre que l'homme éminent éprouve irrésistiblement le désir de répandre au dehors l'idée divine qui est en lui, qu'ensuite malheureusement il entre en contact avec le monde grossier, et que

pour agir sur lui il doit se mettre à sa mesure, que par là il sacrifie une grande partie de sa prééminence, et à la fin s'en dessaisit tout à fait, que le divin, l'éternel s'abaisse et s'incorpore en des vues terrestres, et qu'il est entraîné avec elles dans des destinées passagères. Lavater lui parut digne à la fois de respect et de pitié, car il prévit que le missionnaire de l'idée divine pourrait bien se trouver un jour contraint de sacrifier le *supérieur* à l'*inférieur*. Et comme, dans son ardente pensée, toute grande conception prenait la forme esthétique, il conçut l'idée d'un drame dont Mahomet serait le héros, et dans lequel il le représenterait non pas, selon le point de vue étroit et vulgaire de Voltaire, comme un imposteur, mais comme un enthousiaste sincère, ramené du ciel à la terre par la lutte et par la résistance aveugle des hommes, finissant par être un politique après avoir été un saint. Ainsi se consolait-il en transformant sa découverte ne théorie philosophique et sa théorie en drame.

De ce moment toutefois le charme était rompu, et Goethe laissa Lavater poursuivre seul ses triomphes. Il le revit deux ans après, en 1775, dans le voyage qu'il fit en Suisse avec les frères Stolberg. La réception fut gaie, cordiale. Il le retrouva tel qu'il l'avait quitté, indulgent, toujours bénissant, édifiant, à moitié ecclésiastique, à moitié éditeur, fort préoccupé des frais matériels dans lesquels la *Physiognomonie* l'entraînait et des objections qui s'amassaient de tous côtés contre l'ouvrage avant même qu'il eût paru. Goethe l'aida de toutes ses forces, de toute sa science, de tout son esprit pendant son séjour à Zurich; plus tard, longtemps après la mort de Lavater, il avoua un jour à Eckermann que tout ce que la *Physiognomonie* contient sur le cerveau des animaux était de lui, et, revenant sur cet épisode de son aventureuse jeunesse, il résumait ses impressions dans ces paroles caractéristiques : « Lavater était un homme tout à fait excellent, mais il obéissait à de fortes illusions, et la vérité stricte n'était pas dans ses goûts; il trompait et lui-même et les autres. C'est là ce qui amena entre nous une rupture complète. Je l'ai vu pour la dernière fois à Zurich, sans qu'il me vît. J'allai déguisé à la promenade; je le vis venir vers moi, je me détournai, il passa devant moi sans me voir. Sa démarche était celle d'une autruche : voilà pourquoi, sur le Blocksberg, il apparaît sous cette forme (1). » Et voilà comment se termina cette grande amitié mystique : Lavater figurant sous la forme d'une autruche dans la seconde partie du *Faust!*

(1) *Conversations avec Eckermann*, traduites par Délerot, t. II, p. 91.

II.

En même temps et du même coup s'était terminée pour Goethe cette période, remplie d'obscurités et de contradictions, pendant laquelle l'illuminisme et le scepticisme se disputent l'orageux empire de ce grand esprit en voie de formation, et que l'on pourrait appeler d'un mot qui lui est cher, *les années d'apprentissage du jeune Wolfgang à la recherche d'une philosophie.* Après quelques tentatives avortées pour s'entendre avec les moraves, dont la doctrine commençait à poindre, Goethe renonça définitivement aux voies mystiques, pour lesquelles il n'était pas fait. Le résultat le plus clair de tous ces efforts contradictoires fut que le vieux fonds du christianisme conservé depuis son enfance se décomposa dans son esprit, et que la dernière barrière était tombée quand il se mit à relire et à méditer Spinoza. Si la poésie, comme il aimait à le dire, fut sa délivrance pour tous les chagrins et les désespoirs de sa jeunesse, le spinozisme fut, à cette heure de sa vie, son affranchissement pour les inquiétudes et les agitations sans but de sa pensée, pour toutes les tentations de cette mobile et fantasque curiosité qui l'égarait dans le chimérique en poursuivant l'inconnu. Après tout, pour ce libre génie, que le christianisme n'avait pu retenir, qui ne connaissait la vraie métaphysique que par des traditions affaiblies d'école, mieux valait cet entretien viril avec un penseur du premier ordre qu'un commerce affadissant avec l'alchimie sentimentale de Mlle de Klettenberg ou la *Christologie* humanitaire de l'onctueux Lavater. Avec Spinoza, il s'imagina qu'il rentrait enfin dans la pleine possession de lui-même et dans la libre direction de son esprit, selon ses vrais instincts et ses tendances innées. Sa nature crut se reconnaître dans l'inspiration générale de l'*Éthique.* Ce fut véritablement pour lui un apaisement et une délivrance.

C'est dans un séjour à la campagne, chez Jacobi, que cette claire révélation du spinozisme se fit ou plutôt se confirma dans son esprit. La date de cet événement resta mémorable pour lui, et il la célèbre avec une sorte de solennité dans les annales de sa vie. A diverses reprises déjà, il s'était senti vivement attiré de ce côté. A Strasbourg, Herder lui reprochait d'apprendre tout son latin dans Spinoza; à Francfort, après avoir cessé pendant assez longtemps de s'occuper « de ces généralités abstruses, » il y fut ramené par la contradiction (1). Il trouva dans la bibliothèque de son père un petit livre dont l'auteur combattait avec passion Spinoza, et, pour produire plus d'effet, avait placé le portrait du Juif hollandais

(1) *Mémoires*, quatrième partie.

en regard du titre avec cette inscription : *Signum reprobationis in vultu gerens.* « Et certes on ne pouvait le nier à cause du portrait, car la gravure était misérable, une vraie caricature. Cela rappelait ces adversaires qui commencent par défigurer celui auquel ils veulent du mal, et qui le combattent ensuite comme un monstre. » L'auteur de ce pamphlet était de cette école pieuse qui, dès la fin du XVII[e] siècle, confondit le spinozisme avec l'athéisme pur. A cette école appartenait le doux Malebranche, qui, dans sa correspondance, traite tout simplement Spinoza de *misérable athée*, sans doute pour décliner, par la violence exagérée de l'expression, tout soupçon de parenté entre l'*Éthique* et *la Recherche de la vérité*. Ce méchant petit livre ne fit aucune impression sur Goethe, « parce qu'en général il n'aimait pas les controverses, et qu'il préférait toujours apprendre de l'homme ce qu'il pensait plutôt que d'entendre dire à un autre ce que cet homme aurait dû penser. » La curiosité l'engagea pourtant à lire l'article *Spinoza* dans le dictionnaire de Bayle.

Il en fut assez mécontent, sans doute parce qu'il ne saisit pas, à une lecture rapide et superficielle, le procédé ironique de Bayle, qui aime à cacher sa vraie pensée sous une affectation de bonhomie et de bavardage. « On commence par déclarer l'homme athée et ses doctrines extrêmement condamnables, puis on avoue qu'il était paisible, méditatif, appliqué à ses études, bon citoyen, ami expansif, tranquille et doux, en sorte qu'on paraissait avoir entièrement oublié la parole de l'Évangile : « vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » En effet, comment une vie agréable à Dieu et aux hommes résultera-t-elle de maximes funestes? Je me rappelais encore très bien le calme et la clarté qui s'étaient répandus en moi, lorsqu'un jour j'avais parcouru les ouvrages laissés par ce penseur original. L'effet était encore parfaitement distinct, mais les détails étaient effacés de ma mémoire. Je m'empressai donc de revenir à ses écrits, auxquels j'avais eu tant d'obligations, et je sentis l'impression du même souffle de paix. Je m'adonnai à cette lecture, et je crus, portant mes regards en moi-même, n'avoir jamais eu une vue si claire du monde. » Dans une autre partie de ses *mémoires*, faisant allusion aux tentations qui avaient séduit un instant son esprit et l'avaient sollicité dans les sens les plus contradictoires tantôt vers la chimie mystique, tantôt vers les doctrines des frères moraves, dans les intervalles de « ses dissipations, » Goethe exprime avec ravissement le bonheur intellectuel que lui donna la lecture de Spinoza. « Après avoir cherché vainement dans le monde entier un moyen de culture pour ma nature étrange, je finis par rencontrer l'*Éthique*. Ce que j'ai pu tirer de cet ouvrage, ce que

j'ai pu y mettre du mien, je ne saurais en rendre compte; mais j'y trouvais l'apaisement de mes passions, une grande et libre perspective sur le monde sensible et le monde moral semblait s'ouvrir devant moi. » Telles étaient ses impressions d'esprit, vers la fin de ce fameux voyage avec Lavater (1773), lorsque, fatigué de sa courte folie, mécontent « d'avoir trouvé pour son cœur et pour son âme si peu d'alimens » dans ce voyage qui devait être une initiation, il méditait déjà de quitter son compagnon de route. Il descendait le Rhin alors, et l'élargissement du fleuve invitait son imagination à s'étendre et à se porter au loin. Peu à peu il voyait fuir les rives de sa pensée et la sentait elle-même, apaisée, élargie, descendre avec Spinoza vers cet autre océan, l'infini.

Il arriva ainsi à Pempelfort, dans la famille du célèbre Jacobi, dont il nous a laissé une peinture enchanteresse. On sent à l'émotion de l'écrivain, quand, après tant d'années écoulées, après tant d'événemens qui devaient séparer Goethe et Jacobi, il retrace les jours passés au milieu de cette aimable famille, dans le plus riant séjour, qu'il y eut là quelques-unes de ces heures privilégiées de la jeunesse, de l'amitié, qui ne reviennent plus. Il n'y a vraiment qu'un moment dans la vie pour ces libres effusions, pour cet épanouissement de l'âme, pour cette plénitude de bonheur intellectuel et d'harmonie morale. Il faut pour cela non-seulement une rencontre de circonstances inespérées, la saison propice, un site inspirateur, de longs et doux loisirs, l'atmosphère sympathique d'une société affectueusement empressée, il faut aussi cette liberté absolue d'esprit que l'âge enlève. Plus tard, la vie accentue un peu trop les intelligences et les caractères; chacun a pris le pli de son idée ou de son habitude morale; les intelligences peuvent s'harmoniser encore, les âmes ne peuvent plus se fondre. D'ailleurs, la période d'initiation une fois achevée dans l'existence de chacun de nous, où trouver ces ardeurs candides et fraternelles, ces élans en commun vers la vérité à peine entrevue ou encore invisible, cette émulation des nobles curiosités qui cherchent ensemble bien haut, aussi haut qu'elles peuvent monter, cette bonne foi absolue en face de l'inconnu immense ou cette charité de la pensée qui ne croit pas s'appauvrir en partageant le divin trésor? Heures inspirées, jours remplis des plus poétiques travaux, soirées affectueuses où chacun communique librement ses inspirations du jour, nuits consacrées aux plus graves entretiens et prolongées jusqu'au matin, Goethe a connu vos belles ivresses, et dans quel style ému il en a fixé le souvenir!

« Je trouvais infiniment attrayante et agréable la tendance naturelle de Jacobi à poursuivre l'impénétrable. Ici ne se produisait au-

cune controverse chrétienne comme avec Lavater. Les pensées que me communiquait Jacobi jaillissaient directement de son cœur, et comme j'étais pénétré, lorsqu'il me révélait avec une confiance absolue les plus intimes aspirations de son âme! Cependant ce singulier mélange de besoins, de passions et d'idées ne pouvait éveiller en moi que des pressentimens de ce qui peut-être s'éclaircirait pour moi dans la suite. Dans la première action et réaction des idées contradictoires qui s'étaient succédé, tout fermentait et bouillonnait en moi. Jacobi, à qui je laissai apercevoir ce chaos, lui qui était naturellement porté à descendre dans les profondeurs, accueillit avec cordialité ma confiance, y répondit et s'efforça de m'initier à ses idées. Lui aussi il éprouvait d'inexprimables besoins spirituels, lui aussi il refusait de les apaiser par des secours étrangers; il voulait se former et s'éclairer lui-même. Cette pure parenté intellectuelle que je sentais avec lui était nouvelle pour moi, et m'inspirait un ardent désir de continuer ces échanges d'idées. La nuit, quand nous étions déjà séparés et retirés dans nos chambres, j'allais le visiter encore; le reflet de la lune tremblait sur le large fleuve, et nous, à la fenêtre, nous nous abandonnions avec délices aux épanchemens mutuels qui jaillissent avec tant d'abondance dans ces heures admirables d'épanouissement... Je jouissais ainsi profondément d'une liaison formée par ce qu'il y a de plus profond dans les âmes. Nous étions animés tous deux par la plus vive espérance d'exercer une action commune. Je le pressai d'exposer vigoureusement, sous une forme quelconque, tout ce qui fermentait dans son esprit; c'était le moyen dont je m'étais servi pour m'arracher aux troubles qui m'avaient obsédé : j'espérais aussi qu'il trouverait le moyen de son goût. Il ne tarda pas à se mettre à l'ouvrage, et que de choses bonnes et belles et satisfaisantes pour le cœur n'a-t-il pas produites! Nous nous quittâmes enfin dans le délicieux sentiment d'une éternelle union, bien éloignés de pressentir que nos tendances suivraient une direction opposée, comme il ne parut que trop par la suite (1). » Je ne sais par quelle affinité bizarre d'idées cette page de Goethe, quand je la relis, me rappelle irrésistiblement celle de M. Jouffroy où le mélancolique penseur raconte par quelle suite d'impressions, dans une triste et longue nuit d'hiver, il se vit dépossédé de son tranquille bonheur, de la foi de son enfance, il sentit « sa première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière lui s'en ouvrir une autre sombre et dépeuplée où désormais il allait vivre seul, seul avec cette fatale pensée qui venait de l'y exiler et qu'il était tenté de maudire. » Je m'empresse de le dire, les impressions que produisent ces deux

(1) *Mémoires*, troisième partie, liv. XIV.

pages, celle du poète et celle du philosophe, sont des impressions opposées, et ce n'est que par l'opposition même que je puis être tenté de rapprocher ces confidences et les intelligences d'où elles sont sorties; mais est-ce la première fois que dans l'ordre des sentimens et des idées deux situations contraires s'éclairent l'une par l'autre?

Tout ici diffère : la nature extérieure et les âmes; mais que d'enseignemens dans ce contraste même! Quelle tristesse dans la confidence de Jouffroy, quelle teinte lugubre dans ses idées! Tout conspire à jeter sur cette scène un air de désolation : cette soirée de décembre, cette chambre étroite et nue où retentissaient longtemps après l'heure du sommeil les pas du promeneur solitaire, cette lune, à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux, les heures glacées de la nuit qui s'écoulaient sans qu'il s'en aperçût pendant qu'il suivait sa pensée descendant de couche en couche vers le fond de sa conscience et dissipant l'une après l'autre les dernières illusions, le rêveur tout seul, en proie à l'angoisse, écoutant au fond de lui-même ce grand écroulement du passé, son anxiété presque désespérée en face de l'inconnu qui commence pour lui. Ici au contraire comme tout est brillant, lumineux, rempli de sérénité! Comme tout respire la confiance et l'espoir! Cette belle nuit d'été, ce reflet de la lune qui tremble sur le large fleuve, le Rhin paisible, étalé au loin à travers la campagne, la calme magnificence de cette nature qui se repose, ces deux amis appuyés l'un sur l'autre près de cette fenêtre ouverte, s'abandonnant à la délicieuse extase des grands entretiens, se confiant leurs vastes espérances, s'excitant à une action commune, et s'emparant déjà en pensée de l'avenir qu'ils comptent dominer, toute cette scène n'est-elle pas en harmonie avec cette tranquillité superbe qui sera bientôt le caractère même du génie de Goethe? Nous le voyons ici, à ce moment de sa vie où le *chaos* de ses idées se débrouille, où, pacifié dans ses troubles intérieurs, réconcilié avec ses instincts, il sent tressaillir en lui des facultés presque infinies que jusqu'au dernier jour d'une longue vie la plus heureuse fécondité ne devait pas tarir. Dans l'écroulement de ses croyances passées, ni angoisses ni désespoir; au contraire, une sécurité complète qui se fait en lui en face du problème des choses, fondée non sur l'espoir de le résoudre, mais sur une confiance absolue en soi, sur une foi dans son génie assez forte pour se dispenser de tout point d'appui extérieur, sur l'orgueil presque olympien de la pensée, qui se console de ne pas remplir toute la sphère des idées, ni celle de l'art, par la certitude qu'aucune pensée mortelle ne la remplira. Encore une fois, ce n'est pas là un rapprochement factice que nous avons cherché, c'est un pur contraste de sensa-

tions qui nous poursuit. Il y a ainsi de ces associations singulières d'impressions qui s'imposent à vous, que connaissent bien tous ceux qui ont passé leur vie dans les livres, et dont on ne se délivre un jour qu'en les exprimant.

Quel était le sujet habituel de ces entretiens de Pempelfort dont on nous a transmis l'immortel souvenir? C'était, nous le savons, la doctrine de Spinoza. Plus avancé que lui dans la méditation philosophique et même dans l'étude de Spinoza, Jacobi cherchait à diriger, à éclairer les efforts de son jeune ami vers son affranchissement définitif. Ici cependant se pose naturellement une question qui nous a souvent arrêté dans l'étude de Goethe : par quelles affinités électives Goethe s'est-il senti attiré de ce côté? Comment a-t-il pu devenir spinoziste? Lui-même a bien aperçu cette singulière antinomie de sa destinée philosophique, et il a essayé de la résoudre en quelques mots. « On ne peut méconnaître, dit-il, qu'en cette circonstance encore la plus intime union résulta des contrastes... Le calme de Spinoza, qui apaisait tout, contrastait avec mon élan, qui remuait tout; sa méthode mathématique était l'opposé de mon caractère et de mon exposition poétique, et c'était précisément cette méthode régulière, jugée impropre aux matières morales, qui faisait de moi son disciple passionné, son admirateur le plus prononcé. L'esprit et le cœur, l'intelligence et le sentiment, se recherchèrent avec une sorte de sympathie nécessaire, et par elle s'accomplit l'union des êtres les plus différens. » Cette explication jetée en passant est incomplète et superficielle. Goethe s'approche de plus près de ce que je crois être sur ce point la vérité psychologique, lorsqu'il dit ailleurs « qu'il n'a pas eu la présomption de croire entendre parfaitement un homme qui, disciple de Descartes, s'est élevé par une culture mathématique et rabbinique à une hauteur de pensée où l'on voit, jusqu'à nos jours, le terme de tous les efforts de la spéculation, » et surtout lorsqu'il ajoute « qu'il n'aurait pas voulu signer tous les écrits de Spinoza et les avouer littéralement, ayant trop bien reconnu qu'aucune personne n'en comprend une autre, et que la même conversation, la même lecture, éveillent chez différentes personnes différens ordres d'idées. » Voilà le vrai; mais la pensée de Goethe n'est qu'indiquée. Elle mérite d'être approfondie et développée. La question en vaut la peine. Il semble que le penseur idéaliste de Rotterdam, le géomètre de l'absolu, aurait eu quelque peine à se reconnaître dans ce libre disciple, amoureux de la lumière et de la forme, affranchi de toute formule, ennemi de la métaphysique. Au fond du spinozisme de Goethe, n'y aurait-il pas quelque malentendu?

Ouvrez l'*Éthique* en sortant de la lecture de *Faust*. Quel contraste! Il semble que nous soyons portés tout d'un coup aux anti-

podes de la pensée humaine. L'ironie, la critique, un scepticisme hautain, dominent chez Goethe, quand il se rencontre face à face avec l'énigme des choses. Il veut se venger de ne la pouvoir résoudre en humiliant l'ambition des métaphysiciens qui prennent à cœur de la poursuivre. Or je doute que depuis Parménide il y ait eu un esprit chez lequel cette ambition se soit déclarée avec plus d'audace et de force que chez Spinoza. Rien n'égale l'impassible sécurité de sa marche sur les sommets qui semblaient inaccessibles. Cette puissance de dogmatisme, cette superbe d'une pensée qui semble détruire la difficulté en la niant, cette incroyable ténacité de l'idée, qui reste fidèle et constante à elle-même à travers tous les problèmes et qui réalise l'unité dans le système comme l'unité se réalise dans le monde, cette hauteur et cette universalité d'affirmation, auraient dû irriter Goethe. D'où vient qu'il ne se révolte pas contre le joug sous lequel on prétend réduire son ironique fantaisie? De plus ce dogmatisme si net, si impérieux de Spinoza ne se développe pas avec la belle ingénuité du *Discours de la Méthode* racontant dans un discours uni et familier l'histoire de l'esprit de Descartes; il se démontre à la façon de la géométrie, *more geometrico*, comme le dit fièrement Spinoza. Il s'impose comme un enchaînement de vérités mathématiques, liées de telle sorte entre elles qu'une raison bien faite semble mise en demeure de refuser son assentiment à la première proposition ou de le donner à toutes, tant est serrée fortement cette trame d'axiomes, de définitions, de propositions, de corollaires, de postulats. Le dogmatisme absolu de Spinoza ne s'est pas contenté à moins : il lui a fallu inventer une forme d'exposition absolue comme lui. Cette méthode géométrique d'exposition n'est elle-même que l'expression rigoureuse, l'équivalent exact de la méthode de construction intérieure suivie par Spinoza, la méthode *à priori* prenant pour point de départ une idée pure, pour instrument la déduction, pour objet et pour terme l'universalité des choses à expliquer par le raisonnement; mais tout cela n'est que l'enveloppe du système. Que dirons-nous de la doctrine elle-même, et comment comprendre que l'abstraction à sa plus haute puissance ait pu séduire l'esprit de Goethe, si passionnément épris de la vie? C'est ici surtout que notre étonnement redouble.

Ainsi tout dans Spinoza semblait devoir être antipathique au génie de Goethe : l'esprit dogmatique, la méthode d'exposition, le système. Quoi de plus contraire que les affirmations et les formules de l'*Éthique* à la passion de Goethe pour la liberté illimitée en fait d'idées, à l'orgueil qu'il eut toujours de se maintenir indépendant en face de toute philosophie, à cette habitude d'ironie à l'égard des systèmes qui, jouets de la même illusion, se prétendent tous suc-

cessivement en possession de la vérité absolue et ne cessent pas, depuis que l'homme pense, d'errer dans le cercle d'une contradiction éternelle? Quoi de plus opposé que la pesante et pédantesque méthode des théorèmes à cet instinct esthétiqne, développé dès l'origine par le commerce des plus belles intelligences de tous les siècles et de tous les pays, formé par la plus délicate culture, le pur hellénisme, avivé et fécondé par l'étude approfondie de Shakspeare, exercé pendant tout le cours d'une longue vie par les amitiés les plus littéraires et les plus poétiques, depuis Herder et Jacobi jusqu'à Wieland et Schiller, et consacré enfin dans le plus intime sanctuaire du génie, transformé en une religion, la dernière qui subsiste dans ce libre esprit, la religion de l'art? Enfin y a-t-il rien qui semble différer plus que l'idéalisme de l'*Éthique* de ce que l'Allemagne a nommé le *réalisme* de Goethe, du sentiment énergique qu'il a eu de la réalité et des conditions expérimentales propres à la bien connaître dans la variété de ses manifestations et dans l'harmonie de ses lois?

Je crois trouver une explication de cette apparente antinomie dans ce fait, que le spinozisme a reçu différentes interprétations selon les temps et selon la disposition générale des esprits. Il n'y a sans doute qu'une seule manière, qui soit la vraie, d'interpréter une doctrine aussi fortement conçue que celle de Spinoza; mais il y a plusieurs façons de la comprendre approximativement, et l'on voit tous les jours des esprits très différens entre eux s'alimenter à la même source d'idées. Évidemment, pour ceux d'entre nos contemporains qui ont suivi de près l'histoire des systèmes et les progrès de la critique, le doute n'est pas possible. Spinoza se rattache à cette chaîne de penseurs idéalistes dont le premier anneau est Parménide. Le vrai spinozisme est l'*acosmisme*, la négation de la réalité du monde, de la nature, l'affirmation de l'unique et universelle substance. Cette substance elle-même, si on la considère de près, qu'est-elle sinon un pur abstrait, la substance absolument indéterminée, un être de raison, un idéal sans vie, et, comme on l'a dit, un rien mystique, un absolu néant? Et le monde, la *nature-naturée* opposée à la *nature-naturante*, que sont-ils sinon une déduction purement dialectique d'attributs et de modes? Dialectique, abstraction, voilà bien tous les caractères communs à l'idéalisme, et nulle part ils ne sont plus fortement marqués que dans le système de Spinoza. Il faut reconnaître cependant que ce système n'a pas toujours été compris et interprété dans ce sens; ou plutôt il faut distinguer, pour se rendre compte des fortunes diverses de l'*Éthique*, l'esprit de la doctrine et la doctrine elle-même. Le système est bien tel que nous venons de le définir, et nous lui donnons son vrai nom en disant qu'il est l'expression la plus rigoureuse de l'idéa-

lisme dans les temps modernes; mais l'esprit du spinozisme est infiniment plus libre, plus large, plus capable de s'accommoder à la diversité infinie des intelligences, plus facile aussi à saisir dans la généralité des idées qui le résument et le traduisent pour tous ceux qui ne font pas de l'étude de la philosophie une étude de précision. Voici quelques-unes de ces idées qui constituent une sorte de spinozisme à l'usage des profanes. C'est, par exemple, ce principe qu'il faut bien se garder de rien déterminer en Dieu, que déterminer Dieu, ce serait le limiter et le détruire, qu'il faut l'adorer comme l'Ineffable sans ajouter un mot à ce nom qui est le vrai. Ou bien encore ce sont ces maximes : que l'infini est le tout, qu'il n'y a rien hors de la substance, que l'être infini est tout l'être, qu'il est cela même en dehors duquel il n'y a rien, qu'il n'y a d'autre absolu que l'universalité des choses, que la substance est unique et qu'il y a contradiction et scandale pour la raison à essayer de concevoir la pluralité des substances, — que Dieu et le monde sont un seul et même objet conçu sous deux aspects différens, ici dans l'unité de son essence intelligible, là dans la multiplicité de ses déterminations, Dieu n'étant que le monde vu du côté des idées, le monde n'étant que Dieu vu du côté de la réalité, — que la nature n'est ainsi que la vie divine, le développement nécessaire, la manifestation de Dieu. Enfin ce sont ces axiomes du déterminisme absolu, à savoir que l'ordre qui règne dans le monde est l'harmonie nécessaire résultant des actions et des réactions des phénomènes entre eux, que tout ce qui est doit être et a sa raison d'être, qu'il n'y a pas plus de place pour la liberté, la noble chimère des métaphysiciens, que pour le hasard, la triste idole des épicuriens, que la contingence est une pure illusion aussi bien dans le monde de la conscience que dans le monde des sens, les deux mondes n'en formant qu'un seul, régi par une loi unique, qu'ainsi la vraie piété consiste à adorer Dieu dans le monde et la vraie sagesse à se résigner à l'ordre universel, lequel, n'ayant rien d'arbitraire, n'humilie personne, à subir la loi des choses qui n'admet pas de résistances, écrase les obstacles chimériques de l'orgueil rebelle sans même les connaître, et demande comme seul culte raisonnable à la moralité de l'homme de savoir se soumettre à la divine fatalité.

Voilà le spinozisme dans son inspiration générale, le spinozisme exotérique. C'est l'esprit du système, moins le système. Tel nous l'avons vu renaître parmi nous. Le spinozisme contemporain, celui qui tend à prévaloir dans les esprits, est un naturalisme plus ou moins scientifique, plus ou moins poétique, selon la diversité des intelligences, bien plutôt que la sévère doctrine du Juif hollandais. En Allemagne, au temps de Goethe, on vit s'accomplir le même phénomène, la renaissance du spinozisme, mais transformé. Comme

les formules sont incommodes par leur rigueur même, comme la déduction est pénible à suivre et les abstractions difficiles à saisir, on abandonna les théorèmes et les abstractions. La substance indéterminée de Spinoza ne se concevait guère; on la transforma en une puissance plus sensible et plus saisissable à l'esprit, la nature. Ce fut quelque chose comme la métamorphose accomplie par ce Mélissus, un disciple infidèle de Parménide, que raille Aristote au premier livre de la *Métaphysique*, et qui, dénaturant la pensée du maître, changea l'*unité selon la raison*, l'unité abstraite et idéale du pur éléatisme, qu'il ne pouvait comprendre, en unité concrète et matérielle, l'*unité selon la matière* (τὸ ἓν κατὰ λόγον, τὸ ἓν κατὰ τὴν ὕλην). C'est un peu là l'histoire de cette brillante et tumultueuse résurrection du spinozisme au-delà du Rhin avant l'heure des grandes épopées métaphysiques de Schelling et de Hegel, qui vinrent changer le cours des choses et porter sur d'autres formules, sinon sur d'autres idées, la passion des esprits.

Il semble que Lessing, initiateur puissant dans la critique d'art, promoteur de la littérature originale qui éclata tout d'un coup dans l'Allemagne et l'affranchit de l'imitation française, fut en même temps le révélateur de ce spinozisme transformé. Il eut vers 1770 des conversations célèbres avec Jacobi, dans lesquelles il ouvrit le fond de son âme. « Ἓν καὶ πᾶν, l'unité et le tout, le tout dans l'unité, je ne sais pas autre chose, » répétait-il sans cesse dans ces intimes entretiens. Ce qui ravissait son esprit dans les vues de Spinoza telles qu'il les comprenait et les expliquait à Jacobi, c'était la subordination de toutes choses au principe unique et souverain, la soumission nécessaire et moralement sainte, quand elle est acceptée, de l'individualité humaine à l'universel, à l'infini. Lorsque, après la mort de Lessing, Jacobi raconta en 1781, dans de brillantes lettres, ses dialogues spinozistes avec l'auteur du *Laocoon*, ce fut le signal d'une polémique fameuse qui agita dans ses profondeurs l'âme de l'Allemagne. La doctrine générale, le nom même de Spinoza, sauf pour quelques rares érudits ou penseurs, étaient tombés dans le plus profond oubli. « La sensation, dit Paulus, l'éditeur allemand de Spinoza, fut semblable à celle qu'eût produite l'apparition d'un monstre africain à peine connu de nous. » On se rappelle la pieuse colère, l'indignation, les protestations de Mendelssohn contre cette indiscrétion de Jacobi, dont il révoquait en doute le témoignage, l'accusant en face de l'Allemagne de profaner la mémoire de Lessing; mais le coup était porté, il retentit au loin dans les âmes, et il y eut dès ce moment en Allemagne toute une famille, continuellement accrue, d'intelligences qui se rattachaient à Spinoza par Lessing, unies dans une foi commune à une sorte de naturalisme mystique où se perdaient de plus en plus les traits ori-

ginaux du système. C'est de cette famille philosophique que sortait Schleiermacher, ce savant platonicien, ce pieux panthéiste, qui employa une admirable vie d'étude à vouloir réconcilier l'*Éthique* et *le Phédon* (1). « Ce qui m'a le plus frappé dans M. Schleiermacher, dit M. Cousin dans ses *Souvenirs d'Allemagne*, c'est ce qu'on m'avait aussi le plus vanté en lui, la prodigieuse subtilité de son esprit. On ne peut pas être plus habile, plus délié, et pousser plus loin une idée... Platon et Spinoza sont les deux hommes de M. Schleiermacher : il va de l'un à l'autre. Il me vanta beaucoup le système de Spinoza. Je faisais mille objections. « Eh bien! alors prenez Platon au lieu de Spinoza; admettez que la matière n'est pas un attribut de Dieu, mais une substance à part et indépendante. — Êtes-vous bien sûr que la matière soit étendue? » Et il m'insinuait que le *moi* pourrait bien être aussi étendu que le *non-moi*, ou le *non-moi* aussi spirituel que le *moi*, la nouvelle physique réduisant tous les corps à des gaz, ce qui est déjà un peu subtil, et le *moi* étant aussi bien dans l'espace que le *non-moi* dans le temps. Nous nous sommes enfoncés dans la question de la création. « Il est aisé, a-t-il dit, de s'élever à Dieu, mais très difficile d'en descendre. Là on ne peut marcher régulièrement; il faut sauter de l'infini dans le fini. » — « L'esprit et la matière, une fois unis, sont immortels; le corps ne périt pas plus que l'esprit; rien ne périt et ne peut périr. » — Schleiermacher est un des types les plus brillans dans lesquels on puisse étudier cette singulière renaissance du spinozisme. Orateur religieux, il ne croyait pas faire tort à l'orthodoxie, très librement interprétée, en adressant cette apostrophe célèbre à ses auditeurs dans le temple évangélique : « Venez sacrifier avec moi une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinoza! Le sublime esprit du monde le pénétra, l'infini fut son commencement et sa fin, l'universel son unique et éternel amour; vivant dans une sainte innocence et dans une humilité profonde, il se mira dans le monde éternel, et il en était lui-même le miroir fidèle : il était rempli de religion et plein de l'Esprit saint; c'est pour cela qu'il est seul, placé à une hauteur où personne encore n'a su atteindre, maître en son art, mais élevé bien haut au-dessus du monde profane, sans disciples et sans droit de cité. » C'est un vrai dithyrambe : l'apothéose commence; mais qu'on ne perde pas de vue que cet enthousiasme s'exprime en termes très vagues et qu'il laisse à l'orateur toute sa liberté à l'égard du système. L'esprit du monde, l'Esprit saint, voilà des mots qui font un singulier contraste avec la terminologie sévère de Spinoza. C'est du panthéisme mystique; il y en a assurément, et beau-

(1) Il faut lire dans les *Fragmens et Souvenirs*, p. 130, cette curieuse conversation que M. Cousin eut à Berlin avec M. Schleiermacher en 1817.

coup, dans l'*Éthique;* mais il garde chez Spinoza son empreinte particulière, qui est ici un peu effacée. Le dieu de Spinoza, expliqué par Lessing et Schleiermacher, n'est plus la substance unique, ce qui est en soi et conçu par soi, antérieur logiquement aux attributs qui forment son essence. Il ne diffère plus de ce dieu-nature de Novalis qui s'agite sourdement dans les eaux et les vents, sommeille dans les plantes, s'éveille dans l'animal, pense dans l'homme et remplit l'univers d'une activité qui jamais ne se repose et ne s'épuise.

Tel fut le malentendu de l'Allemagne à l'égard de Spinoza. Elle se crut spinoziste quand elle n'était que panthéiste. Le malentendu de Goethe fut précisément celui de son temps et de son pays. Ce qui le ravit dans Spinoza, c'est l'idée vague de la vie divine dans la nature. Nulle part, ni dans les annales de sa vie, ni dans sa correspondance si active et si variée, ni dans ses entretiens intimes avec Falk, Eckermann et les autres, on ne trouve la moindre allusion au système si original et si particulier de Spinoza, à cette distinction de la substance considérée à part des attributs et des modes, à cette déduction du monde, qui se développe non pas organiquement, mais géométriquement, non à la façon d'un animal ou d'une plante, mais à la manière d'un théorème. Les idées que Goethe lui emprunte sont beaucoup plus libres et plus flottantes; elles se réduisent à un aperçu très général. « Ce grand être que nous nommons la Divinité ne se manifeste pas seulement dans l'homme, il se manifeste aussi dans une riche et puissante nature et dans les immenses événemens du monde; une image de lui formée à l'aide des seules qualités de l'homme ne peut donc suffire, et l'observateur rencontrera bientôt des lacunes et des contradictions qui le conduiront au doute, même au désespoir, s'il n'est pas assez médiocre pour se laisser calmer par une défaite spécieuse, ou s'il n'est pas assez grand pour parvenir à un point de vue plus élevé. — Ce point de vue, ajoute Eckermann, Goethe de bonne heure le trouva dans Spinoza, et il se plaît à reconnaître combien les aperçus de ce grand penseur répondaient aux besoins de sa jeunesse. Il se retrouvait en lui, et c'est en lui qu'il pouvait apercevoir la meilleure confirmation de lui-même (1). »

Ce qui l'attire surtout vers l'*Éthique,* c'est l'impression morale qu'il y recueille. « Ma confiance en Spinoza reposait sur l'effet paisible qu'il produisait en moi... Le calme de Spinoza apaisait tout en moi... Je sentais en le lisant comme un souffle de paix. » Il se dégage en effet de la doctrine spinoziste des conseils de résignation fière, une sorte de stoïcisme qui n'est ni sans austérité ni sans

(1) *Conversations de Goethe,* traduction Délerot, t. II, p. 265.

grandeur. Goethe était particulièrement sensible à cette influence du système; il s'efforce de montrer à diverses reprises que Spinoza seul a donné à l'homme les véritables raisons du renoncement viril, qui est la grande loi de la vie, que lui seul a donné une théorie philosophique du désintéressement. Les aperçus qu'il développe à cette occasion méritent d'être recueillis à travers les pages nombreuses où ils sont dispersés. Nous les résumons : — Notre vie physique et sociale, dit-il, nos mœurs, nos habitudes, tout, même les événemens accidentels, nous appelle au renoncement. Il est beaucoup de choses qui nous appartiennent de la manière la plus intime et que nous ne devons pas produire au dehors; celles du dehors dont nous avons besoin pour le complément de notre existence nous sont refusées; un grand nombre au contraire nous sont imposées, quoique étrangères et importunes. On nous dépouille de ce que nous avons acquis péniblement, de ce qu'on nous a dispensé avec bienveillance, et avant que nous soyons bien éclairés là-dessus, nous nous trouvons contraints de renoncer, d'abord en détail, puis complétement, à notre personnalité. Ajoutez qu'il est passé en coutume qu'on n'estime pas celui qui en témoigne sa mauvaise humeur. Au contraire, plus le calice est amer, plus on doit montrer un visage serein, afin que le spectateur tranquille ne soit pas blessé par quelque grimace. — Or, pour accomplir cette tâche difficile du renoncement, c'est une détestable ressource que la légèreté. C'est grâce à elle que l'homme est capable, à chaque moment, de renoncer à une chose, pourvu qu'un moment après il en puisse saisir une nouvelle, et c'est ainsi qu'à notre insu nous réparons sans cesse toute notre vie à mesure qu'elle s'écroule, mettant une passion à la place d'une autre, essayant tout successivement, occupations, inclinations, fantaisies, marottes, pour nous écrier à la fin que tout est vanité, et tenter de nous consoler avec cette maxime fausse et même blasphématoire. — Il n'y a que peu d'hommes qui sachent se préparer virilement à supporter cette impression de la vie : ce sont ceux qui, pour se dérober à toutes les résignations partielles, se résignent absolument une bonne fois. Ces hommes, à l'exemple de Spinoza, se pénètrent de la pensée de ce qui est éternel, nécessaire, légitime; ils cherchent à se former des idées qui soient indestructibles, qui, loin d'être abolies par la considération des choses passagères, en soient au contraire confirmées (1).

C'était là le texte habituel de ses longs entretiens spinozistes avec Jacobi, qui avait reçu l'initiation de Lessing et la transmettait fidèlement à Goethe. En nous racontant ce poétique séjour qu'il fit à Pempelfort, dans la maison de son ami, et les délices philo-

(1) *Mémoires,* quatrième partie.

sophiques qu'il y goûta, il rappelle l'impression que faisait sur son âme le désintéressement sans bornes qui éclate dans chacune des pensées de Spinoza, et que Jacobi lui faisait admirer. « Cette parole admirable : *celui qui aime Dieu parfaitement ne doit pas demander que Dieu l'aime aussi,* » avec toutes les prémisses sur lesquelles elle repose, avec toutes les conséquences qui en découlent, remplissait ma pensée. Être désintéressé en tout, et, plus que dans tout le reste, en amour et en amitié, était mon désir suprême, ma devise, ma pratique, en sorte que ce mot hardi qui vient après : *si je t'aime, que t'importe?* fut le véritable cri de mon cœur. »

Tels sont, à mon sens, les véritables rapports de Goethe et de Spinoza; voilà en quoi consiste exactement cette parenté intellectuelle dont on a tant parlé, et dont Goethe lui-même parle à chaque instant. Il faut donc bien s'entendre quand on parle du spinozisme de Goethe. Spinoziste, il le fut en effet par sa prédilection pour l'auteur de l'*Éthique*, par l'impulsion générale qu'il en reçut pour sa pensée, par le sentiment de délivrance qu'il éprouva quand, après avoir erré à travers tant d'aventures dans le monde intellectuel, il rencontra un maître digne de lui, qui donna à son génie la claire révélation de ses vagues instincts, enfin par quelques aperçus très généraux qu'il transporta de la doctrine générale dans sa pensée et dans sa vie. Spinoziste, il l'est surtout par ses considérations sur la source et le principe de la moralité humaine, par ses réflexions sur la subordination nécessaire de l'individuel à l'universel, de la personnalité humaine, qui est une limite, à l'infini, qui n'en a pas, de l'homme à la nature, qui n'est que Dieu réalisé. Cependant, s'il relève dans une certaine mesure de Spinoza, c'est par l'inspiration plutôt que par le système. Il est de sa famille bien plus que de son école.

Cela ne suffit pas moins pour mettre entre Goethe et Kant, son aîné parmi les fils glorieux de l'Allemagne, tout l'intervalle qui sépare le panthéisme de la religion de la *raison pratique*, de la doctrine de l'âme spirituelle et responsable, librement soumise à un Dieu, son créateur et son juge. Lui-même avoue qu'il ne se rapprocha de la philosophie de Kant que par l'entremise de Schiller depuis l'heure, une des plus belles de sa vie, où il fit amitié d'âme et de génie avec ce noble disciple du philosophe de Kœnigsberg. Quand on lui demandait, vers la fin de sa vie, quel était à son sens le plus grand des philosophes modernes : « Kant, répondait-il, voilà, sans doute possible, le plus grand. C'est celui dont la doctrine a pénétré le plus profondément dans notre civilisation allemande. » — « Il a aussi agi sur vous, disait-il à Eckermann, sans que vous l'ayez lu. Maintenant vous n'avez plus besoin de le lire, car

ce qu'il pouvait vous donner, vous le possédez déjà. Si cependant plus tard vous voulez lire un ouvrage de lui, je vous recommande la *Critique du jugement*, dans laquelle il a traité supérieurement de la rhétorique, passablement de la poésie, insuffisamment des beaux-arts. » — « Kant ne s'est jamais occupé de moi, bien que ma nature me fît suivre un chemin semblable au sien. » Et, développant quelques analogies bien légères que nous aurons à discuter quand nous exposerons ses travaux scientifiques et la philosophie de la nature qui en résulte, il rappelait qu'il avait écrit sa *Métamorphose des Plantes* avant de rien connaître de Kant, et que cependant elle était tout à fait dans l'esprit de la doctrine. La distinction du sujet qui perçoit et de l'objet perçu, et cette vue que toute créature existe pour elle-même et non pour notre usage particulier, « tout cela, disait-il, était commun à Kant et à moi, et je fus heureux de me rencontrer avec lui dans ces idées. Plus tard j'ai écrit *la Théorie de l'Expérience*, ouvrage qu'il faut considérer comme la critique du sujet et de l'objet et comme le moyen de les concilier (1). » Il louait très volontiers Kant dans les dernières années de sa vie, et sans doute la comparaison du maître avec des disciples d'une originalité aussi compromettante que Fichte ou Hegel, pour lesquels il avait un goût médiocre, rehaussait singulièrement dans son estime le vieux philosophe, qu'il n'avait connu que fort tard. « Kant a, sans contredit, rendu le plus grand service en marquant le point limité jusqu'où l'esprit humain peut s'avancer, et en laissant de côté les problèmes insolubles; mais il n'a pas fermé le cercle. Après lui, il y aurait encore deux grandes choses à faire. Il faudrait qu'un homme aussi remarquable que lui écrivît *la critique des Sens* et *de l'Entendement humain*, et si ces deux livres étaient tous les deux bien faits, la philosophie allemande n'aurait pas beaucoup à désirer. »

Dans une de ses dernières conversations, parcourant la longue carrière d'idées et de travaux qu'il avait remplie, et traitant au point de vue de l'histoire de son esprit la question des influences inévitables que le génie même subit, il résumait sa pensée dans ces mémorables paroles : « On parle toujours d'originalité; mais qu'entend-on par là? Dès que nous sommes nés, le monde commence à agir sur nous, et ainsi jusqu'à la fin, et en tout! Nous ne pouvons nous attribuer que notre énergie, notre force, notre vouloir! Si je pouvais énumérer toutes les dettes que j'ai contractées envers nos grands prédécesseurs et nos contemporains, ce qui me resterait serait peu de chose. Ce qui est important, c'est l'instant de notre vie

(1) *Conversations de Goethe*, traduction Délerot, t. II, p. 342.

où s'exerce sur nous l'influence d'un grand caractère. Lessing, Winckelmann et Kant étaient plus âgés que moi, et il a été de grande conséquence pour moi que les deux premiers agissent sur ma jeunesse et le dernier sur ma vieillesse (1). »

Cette action de Kant sur la vieillesse de Goethe n'est guère sensible à l'œil le plus exercé, et nous ne pouvons voir dans l'aveu du poète qu'un dernier hommage au culte philosophique de Schiller, le plus regretté des amis qui ne l'accompagnèrent pas dans la sérénité de sa glorieuse vieillesse. Du reste, il semble bien que Schiller lui-même, après avoir fait de grands efforts pour ramener Goethe à la philosophie de son maître, avait renoncé à cette vaine tentative, en sentant de plus en plus, non l'antipathie, mais l'opposition des natures. « Schiller me détournait de l'étude de Kant, disait Goethe à Eckermann; il prétendait que Kant n'avait rien à me donner (2). »

Je ne saurais mieux définir ce contraste que par la comparaison des impressions que produisaient sur l'un et sur l'autre, dans un âge avancé, les splendeurs de la nature. « Pendant tout l'hiver de 1802, Kant ne sortit pas une fois. Au printemps, on essaya de lui faire faire quelques promenades en voiture et de le descendre dans son jardin; mais il le reconnaissait à peine, et il disait qu'il ne savait où il était. Il se sentait mal à l'aise comme dans une île déserte, et redemandait les lieux auxquels il était accoutumé (son cabinet de travail et cette chambre à coucher toujours fermée, d'où le jour et le feu étaient bannis en toute saison). Le printemps ne lui fit presque pas d'impression. Quand le soleil brillait dans le ciel, quand les arbres commençaient à fleurir, et que ses amis lui faisaient remarquer, pour l'égayer, ce réveil de la nature, il disait avec froideur et indifférence : « C'est de même chaque année, et toujours de même (3). »

Au même âge, voyez quelle vivacité de sensations chez Goethe! Eckermann écrit le mercredi 11 avril 1827 : « Je suis allé aujourd'hui à une heure chez Goethe, qui m'avait invité à faire une promenade en voiture avant le dîner. Nous avons suivi la route d'Erfurt. Le temps était très beau. De chaque côté de la route, les champs de blé rafraîchissaient le regard par la plus vive verdure. Goethe semblait tout sentir avec la sérénité joyeuse et la jeunesse du printemps nouveau; mais dans ses paroles respirait la sagesse du vieillard. Il prit la parole ainsi : « Je le dis toujours, et je le répète, le monde ne pourrait pas subsister, s'il n'était pas si simple.

(1) *Conversations avec Goethe*, tome Ier, p. 216.
(2) *Ibid.*, p. 342.
(3) *Fragmens et Souvenirs*, par M. Cousin, p. 36. *Dernières années de Kant.*

Voilà déjà maintenant des milliers d'années que ce pauvre sol est labouré, et ses forces sont toujours les mêmes. Un peu de pluie, un peu de soleil, et le printemps reverdit encore, et ainsi toujours. » C'est presque le mot de Kant : « c'est de même chaque année, et toujours de même; » mais comme ces deux mots sont dits avec un accent différent! Quel contraste entre le sentiment de cette vieillesse fatiguée par le travail, décolorée au dehors, abstraite, si je puis le dire, qui s'ennuie de voir que le soleil est toujours la même chose, qui se sent mal à l'aise et s'effraie presque en plein air dans son jardin, et la joyeuse vigueur de cet âge mûr de Goethe, prolongé jusqu'à ses derniers jours, toujours aussi sensible aux impressions de la nature, à la joie du printemps nouveau! Des deux plus nobles spectacles qui autrefois avaient fait l'admiration de Kant, le ciel étoilé au-dessus de sa tête, la loi morale dans sa conscience, un seul plaisait encore à son austère pensée, de plus en plus retirée du monde de la forme et de la couleur et recueillie dans le sanctuaire des idées pures. Kant ne vivait plus que par l'âme. Goethe vit par l'âme et par les sens. Il vit en communication mystérieuse avec la nature dont il a senti si profondément la vie secrète qu'il a tenté de la diviniser. On raconte que régulièrement, au commencement de chaque hiver, ses forces s'en allaient avec le soleil disparaissant, et qu'il passait les semaines qui précèdent le jour le plus court dans un état singulier d'affaissement et de tristesse (1). Le mois de décembre 1823 avait été particulièrement pour lui une période de grave souffrance; cet état maladif, se prolongeant, semblait peu à peu l'affecter; mais le dimanche 21 décembre on avait atteint le jour de l'année le plus court, et l'espérance de voir maintenant chaque semaine les jours augmenter rapidement exerça sur lui l'influence la plus heureuse. « Aujourd'hui nous célébrons la naissance nouvelle du soleil! » s'écria-t-il joyeusement en voyant à son réveil le fidèle Eckermann entrer chez lui. La bonne humeur, la santé, toute l'activité de son esprit, tout son génie était revenu comme par enchantement. Les influences mauvaises étaient dissipées; l'hiver et la nuit s'étaient enfuis de son âme; il se sentait renaître avec le soleil.

E. Caro.

(1) *Conversations avec Goethe*, t. Ier, p. 72.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

IV.

UNE VISITE AU KENTUCKY. — LA CAVERNE DU MAMMOUTH. — LA LUTTE ÉLECTORALE A NEW-YORK.

Louisville, 17 septembre 1864.

Je retourne à New-York (1). Hier matin, à cinq heures, je devais partir de Saint-Louis pour Chicago; je descendais quatre à quatre l'escalier de l'hôtel Lindell : le train de Chicago était parti. Il a fallu monter dans le train de Louisville, et voilà comment j'ai changé de route.

En venant de Saint-Louis, j'ai traversé l'Illinois, l'Indiana et l'Ohio. Sauf quelques vallées et quelques rivières bordées de forêts, l'Illinois est un pays plat, triste et vulgaire. J'aime mieux l'aspect des landes que ce paysage tant renommé de la prairie. C'est le pays le plus fertile de l'Amérique; mais ces grandes plaines nues, ces cultures improvisées, ces herbages marécageux, ces villages bâtis en planches sont à nos campagnes riches et populeuses comme

(1) Voyez la *Revue* du 15 août, 1er et 15 septembre.

les faubourgs de New-York aux beaux quartiers de Paris ou de Londres.

Il y a des choses délicieuses dans le sud de l'Indiana, des contrées montagneuses couvertes d'immenses forêts, percées çà et là de grandes cultures de maïs. J'aime l'aspect de ces beaux champs dorés arrondis à l'ombre des futaies, sur les premières croupes de la montagne. Les rivières jaunes et limoneuses, mais calmes, coulent dans des vallons pleins d'une végétation exubérante, entre deux haies de forêts séculaires, où les platanes, les sycomores aux feuilles lustrées, les ormes à la taille svelte et noble, les cotonniers aux guirlandes pâles, les chênes-liéges à fine et sombre ramure s'inclinent sur les eaux et y trempent leurs branches. Il y a dans la profondeur de ces forêts des retraites sombres et humides, où dorment sans bruit sur les feuilles mortes de petits ruisseaux noirs et encaissés. L'Ohio est moins pittoresque et plus cultivé. A la station de Mitchell, où s'embranche le chemin de fer de Louisville, nous trouvons des soldats campés le long de la voie. Des enfans vont et viennent, vendant des œufs et des gâteaux. Dans le wagon délabré où je trouve place à grand'peine, on crie, on chante; l'uniforme bleu règne et domine. Voilà mes compagnons de voyage habituels.

La population du « vieux Kentucky » diffère visiblement de celle des états du nord. Les Kentuckiens sont grands, forts, hardis, pleins de mouvement et de vie: ils plaisantent, rient, parlent haut, chantent à tue-tête. Ils n'ont pas la gravité sèche et raide des Yankees leurs cousins. Les femmes surtout ont un type marqué et singulier: grandes, viriles, dures de traits et d'expression; elles sont d'ailleurs renommées pour la violence de leurs passions politiques. Les nègres encore esclaves abondent au Kentucky. La population allemande, venue de Cincinnati, est fort nombreuse à Louisville, et, pour compléter la revue des races diverses qu'on y rencontre, les rues sont habitées par un peuple de pourceaux nomades qui semblent mener dans les tas d'immondices une vie libre, abondante et délicieuse. Louisville est pourtant une grande et agréable ville de quatre-vingt mille âmes, située sur l'Ohio, à l'endroit où des bas-fonds et des rapides, qu'on appelle emphatiquement *les chutes*, en interrompent la navigation pendant l'été. Un canal creusé dans le roc tourne l'obstacle et peut recevoir d'assez gros *steamers*. La vallée en cet endroit est large, riante et fertile. La rue principale, bordée d'hôtels et de monumens publics, a vraiment un grand air; la ville basse, aux environs du port, est un cloaque; la ville haute au contraire, plantée d'arbres, largement percée, bâtie de petites maisons coquettes entourées de jardins fleuris, garde encore, malgré la boue et les sales masures qu'on rencontre

çà et là, un air d'élégance et d'aristocratie. Quelques monumens d'un style simple, mais assez noble, mêlent leurs masses sévères aux cottages de ce quartier tranquille. Vers le centre de la ville, sur une vaste place plantée d'arbres, s'élève la colonnade du *Court-House*. Partout les pourceaux émancipés promènent impunément sur les trottoirs leurs groins provocateurs.

Je voulais partir le soir même pour la fameuse caverne du Mammouth, qui est située sur le chemin de fer de Nashville, à peu près à mi-route. Par hasard, en me promenant dans les rues, j'achetai un journal et je vis annoncé pour le soir même un grand *meeting* démocrate en face du palais de justice. Les *wards* ou quartiers étaient convoqués d'avance dans leurs lieux de réunion respectifs, et devaient se rendre, enseignes déployées, tambours battans, sur le perron de l'édifice. Vers huit heures, au lieu d'aller au chemin de fer, je me mis à la mode américaine; cela veut dire que je pris mon pistolet dans ma poche. Le *meeting* promettait d'être nombreux et enthousiaste. Qui sait si les troupes de passage dans la ville ne s'aviseraient pas d'intervenir? On les servirait d'ailleurs à souhait, et, quoique étranger à la bagarre, il était prudent de pouvoir se retrancher sous la sauvegarde d'un bon *revolver* armé de six balles; mais la violence même des sentimens démocratiques de Louisville, la presque unanimité de la population fut justement ce qui assura au *meeting* une liberté entière. Pour faire respecter son droit, il n'est rien de tel que d'avoir la force.

Il y avait donc quelques soldats mêlés à la foule comme auditeurs, mais on ne voyait pas la queue d'un fusil ni d'un sabre. Tout Louisville était dans les rues et marchait vers la grande place. Les boutiques étaient fermées; il y avait de grands feux de joie à tous les carrefours, les pétards tonnaient, les fusées sifflaient de tous côtés; les pauvres Diogènes des rues couraient effarés à travers la foule. Rien de plus pittoresque et de plus animé que l'aspect de la grande place. Une multitude immense s'accumulait devant la façade du *Court-House*, autour d'une fragile estrade éclairée de quelques lampes fumeuses. En face, sur les degrés du palais, se tenaient rangées les députations des *wards* avec leurs torches, leurs bannières et de grandes lanternes de toile qui portaient sur leurs quatre faces des devises burlesques : *Comment vas-tu, Abraham? — Plus de springfield-jokes aujourd'hui!* (Vous savez que le président Lincoln est célèbre pour ses *jokes* ou bons mots.) *Plus de tes drogues, vieux charlatan* (1)! *— Old Abe est un cheval, Mac-Clellan un cavalier. — Mac-Clellan est un nouveau Washington. — La lumière*

(1) *No more of this rubbish, old pills!*

éclate, nos ennemis tremblent! — L'Union, la constitution et Little-Mac! — Il y en avait aussi de plus sérieuses : *Lincoln a ruiné le pays en quatre ans. — Nous voulons nos droits, — nous demandons notre liberté, — qu'on nous rende l'habeas corpus!* — Le seul spectacle de cette mascarade sérieuse valait tous les discours; du reste elle n'avait rien de séditieux ni d'inusité. Telle est la décoration ordinaire, tel est le cérémonial obligé de tous les *meetings* américains.

Cependant la multitude s'était tassée; on était monté sur les balcons, sur les toits, on se pressait aux fenêtres. Je m'étais glissé jusqu'au pied du *stand*, au plus dense de la cohue, et je sentais autour de moi des pistolets dans toutes les poches. Les feux de joie et les fusées flambaient de plus belle, avec une lueur rouge d'incendie. Parfois des *chut!* passaient dans la foule murmurante et agitée. Un orateur se leva, un vieillard au front chauve, aux cheveux blancs, simplement vêtu : c'était le président du *meeting*, James Guthrie, ancien sénateur des États-Unis, ancien ministre des finances dans le cabinet de M. Buchanan. D'une voix faible, cassée, mais non sans énergie, il prononça, au milieu des détonations et des hurrahs d'une foule qui ne pouvait l'entendre, un discours modéré dans le fond, sinon toujours dans les mots, parlant beaucoup des libertés atteintes, repoussant bien loin toute pensée d'infidélité à l'Union, et donnant à penser.

Divers *speakers* se levèrent après lui. J'en remarquai deux. Le premier, Judge Bullock, un grand homme mince, brun, de bonne tournure, sobre de gestes et distingué dans son langage, m'inspira tout d'abord quelque sympathie. Je vis bien cependant, dès ses premières paroles, que j'avais affaire à un dévot de l'esclavage, à un partisan à peine déguisé des rebelles. « Je veux, disait-il, défendre les droits du nord, — et ceux du sud aussi. » Mais l'orateur était si contenu, si lettré, en un mot si Européen, il faisait un contraste si frappant avec la déclamation commune des *meetings* populaires, que je m'abandonnai sans mauvaise volonté à son éloquence. Quand il parla de la décadence du peuple américain, des prédictions trop bien accomplies des grands écrivains qui étaient venus d'Europe admirer une nation libre et qui s'en étaient retournés annonçant au monde que ces fiers républicains avaient dégénéré, — quand il adjura ses concitoyens de les faire mentir et de saisir cette occasion dernière, quoique peut-être il fût déjà trop tard, — il me semblait voir un des représentans de cette vieille race de républicains aristocrates qui conduisaient à l'origine les affaires du pays. Ses tirades ambitieuses elles-mêmes ne me déplaisaient point. Ce n'est pas en Amérique que je reprocherai à personne d'encombrer son style d'un trop gros bagage littéraire; mais quand à la fin, dans un mou-

vement d'invective calculé, il jeta adroitement, comme s'ils lui échappaient, ces deux mots, « l'infernale abolition, » j'étais remonté sur mon cheval de bataille et redevenu invulnérable aux séductions oratoires.

Après lui vint un tout autre homme qui me disposa moins à l'indulgence : c'était un *attorney* de Louisville, appelé à la tribune par les cris tumultueux de la multitude, dont il semble être l'orateur favori. Il fendit la foule et grimpa sur l'estrade : un gros homme commun, jovial, débraillé, à la barbe inculte, à la longue crinière, un sourire ironique aux lèvres, chapeau en arrière, l'œil goguenard et le nez au vent. Il monta sur une chaise, retroussa ses manches, défit le dernier bouton de son gilet, cracha deux ou trois fois autour de lui, avala un verre d'eau avec un geste d'escamoteur, et d'une voix perçante qui pénétrait jusqu'aux derniers rangs de la foule entonna à tue-tête son *speech* improvisé; puis, avec force grimaces et pasquinades, affectant à dessein l'accent le plus vulgaire, il débita et mima tout à la fois un long chapelet de plaisanteries en argot de cabaret. Le peuple trépignait de joie. Il y avait sans doute du sel et de la finesse au milieu de ces pantalonnades grossières : comme dans l'extérieur de l'homme, l'esprit et la malice y perçaient une épaisse enveloppe; mais c'était bien là l'*attorney* américain, ancien loustic des *bar-rooms*, devenu homme politique et courtisant sans vergogne les instincts brutaux du bas peuple. Je voyais en lui l'Amérique moderne après l'Amérique d'autrefois. Après le *meeting*, acclamations prolongées, résolution prise de voter en masse pour Mac-Clellan, rassemblemens dans les rues. On pérore auprès des feux de joie; la ville résonne toute la nuit de hurrahs pour Mac-Clellan, sans qu'il ose s'élever un seul cri d'opposition.

Les démocrates conservent à Louisville une écrasante majorité. L'état de siége et la loi martiale n'y peuvent dominer l'opinion publique. On accuse de toute sorte d'atrocités le général Burbridge et le général Payne, qui représentent au Kentucky l'autorité fédérale. Ce dernier surtout est si honni, si détesté, que le gouvernement songe, dit-on, à le destituer. Ce n'en est pas moins une exagération singulière de dire que toute liberté est perdue dans un pays où les mœurs l'ont si profondément enracinée, que, même sous la loi de la guerre, quatre-vingt mille personnes peuvent se rassembler publiquement pour combattre le gouvernement de leur pays et accuser de trahison le chef de l'état. L'abus de la force brutale n'y est pas l'application régulière d'un système savant de despotisme; il n'atteint pas l'ensemble des libertés publiques. Si troublées que soient les institutions de l'Amérique par les nécessités de la guerre

civile, la voix populaire n'a pas cessé de s'y faire entendre, et la liberté politique y est devenue une part indestructible du caractère national.

Mammoth-Cave, 18 septembre.

Le chemin de fer de Nashville est aux mains de l'autorité militaire. Des factionnaires armés refusent l'entrée des wagons. Tout voyageur est suspect : on fouille nos bagages pour voir si nous ne portons pas d'or ou de munitions de guerre aux rebelles. Pour aller à Nashville, il faut une passe du *provost-marshal*. L'officier de garde me demande mon sauf-conduit : je n'en ai pas. Par bonheur, le passage est libre jusqu'à Bowling-Green. Enfin, après de longs pourparlers, on me laisse monter au moment même où le train s'éloigne. Je me cramponne au fourgon des bagages, heureux d'en être quitte à si bon marché.

On ne m'avait pas trompé en me vantant la nature du Kentucky. Tout en cheminant, j'admire la beauté douce et pastorale de ces riches campagnes. Des vallées à demi cultivées, entourées de petites montagnes vertes et boisées, des pâturages semés d'arbres comme les prairies d'un parc, une variété infinie de tours et de détours dans les ondulations des collines, et pourtant une certaine monotonie due à la succession indéfinie des mêmes scènes, voilà le paysage kentuckien. La forêt est si belle que les montagnes se dérobent sous des touffes ondoyantes de verdure, qui pendent sur leurs flancs rapides comme une toison bouclée. Les unes sont coniques et pointues, les autres doucement arrondies. Tantôt elles s'éloignent et font place à une rivière qui coule entre deux haies penchantes de grands arbres; tantôt elles se rapprochent, prennent un aspect sauvage : les vallons resserrés deviennent des ravins tortueux. Les prairies, les champs de maïs, serpentent encore en bandes brillantes au fond du défilé. Bientôt l'espace leur manque, le ravin devient une fissure étroite, et l'on ne voit plus rien que le pêle-mêle de la forêt. On enjambe ces profondeurs sur des charpentes à claire-voie, puis on débouche sur un vaste plateau doucement ondulé où reparaissent les habitations, les cultures, mais aussi les jachères et les ruines. La population blanche presque entière a disparu. Çà et là un vieillard déguenillé ou une troupe de négrillons demi-nus rôdent autour d'une masure écroulée. Tous les hommes valides ont pris les armes; s'ils ne servent dans l'une ou l'autre armée, ils se font dans le pays cette guerre de partisans si implacable qui est la vraie guerre civile. On ne voit tout le long du chemin que désolation et ravages : ici une palissade où le canon a laissé des brèches, là une redoute de terre à demi ruinée. A Munfords-

ville, sur une éminence qui domine la *Green River*, est un petit fortin où, sans vivres, sans munitions, le colonel Wilder et une poignée de recrues de l'Indiana arrêtèrent pendant quarante heures les douze mille hommes de l'armée de Bragg. Çà et là un poste isolé veille au passage d'un pont. Souvent les guérillas rebelles détruisent le chemin de fer, attaquent les trains, pillent les passagers. On ne voyage que sous bonne escorte; cependant il règne sur cette ligne un mouvement prodigieux. Presque à chaque station, on rencontre sur la voie d'évitement deux ou trois trains remplis de chevaux et de soldats. Ils campent dans les gares, ou plutôt, car il n'y a d'autres gares qu'une ou deux baraques, dans les champs voisins. On les voit sur le bord des mares faire leur toilette dans l'eau boueuse, ou bien dormir sur le sommet des wagons avec leur sac et leurs couvertures. Notre *car* offre un assortiment assez complet de types militaires : ici l'Allemand blond et frêle, d'apparence triste et souffrante; là le Kentuckien gai, remuant et robuste; là un enfant de douze ans, écrasé sous l'uniforme, à peine aussi haut que la moitié de son fusil; plus loin, la figure grave, rasée, septentrionale, d'un sergent méditatif et lettré, sans doute un homme des états de l'est, qui lit assidûment un livre d'agriculture; enfin les grosses têtes laineuses et aplaties des nègres, qui se tiennent à l'écart au fond de la voiture, car on les traite moins en compagnons d'armes qu'en bêtes de somme, bonnes à se faire tuer sans mérite. Leurs grands feutres pointus à larges bords sont ornés soigneusement d'un aigle de cuivre et d'une plume noire. Même sous leurs haillons militaires, les noirs conservent un goût inné pour la parure. L'uniforme d'ailleurs n'est jamais très rigoureux, et il règne dans le costume la même liberté que dans les actes. Cependant nous redescendons insensiblement dans les vallées, et voici le but de mon voyage, la station de *Cave-City*.

Une ville sans doute, à en croire son nom? Oui, une ville de quatre ou cinq cabanes. Il n'est pas en Amérique de si petit hameau qui ne s'intitule du premier coup *cité*, et ne trace à angles droits le dessin de ses rues futures. Il y a des villes avant les maisons. Cave-City en possède six, y compris les bâtimens de la station; elle n'a d'autre raison d'être que sa situation à la tête du chemin de Mammoth-Cave et l'appétit des voyageurs qui vont à Nashville. Les cinq ou six cents soldats qui encombrent le train descendent ici pour dîner : — les officiers et les richards à la table d'hôte moyennant la somme élevée d'un dollar, — la plèbe, d'un morceau de pain et de lard tiré du bissac. Après deux heures d'attente arrive une voiture borgne, conduite par un cocher *gentleman* qui m'offre

du tabac et porte des gants de peau : c'est le *stage* de Mammoth-Cave, et j'en suis le seul occupant.

La route est heurtée, rapide, rocailleuse, bonne tout au plus pour des mulets; je n'en aime pas moins cette façon de voyager. D'un chemin de fer ou d'un bateau à vapeur, on ne voit guère qu'un tableau panoramique et à vol d'oiseau; c'est comme si l'on regardait le pays par le gros bout d'une lorgnette. En voiture, on en suit tous les détails et toutes les aspérités pittoresques, on en connaît les retraites intimes. Le chemin courait familièrement le long des prairies, s'enfonçait dans les bois, gravissait les premiers penchans d'une montagne escarpée. En m'élevant, je voyais la contrée se découvrir, une riche, sauvage et riante contrée, qui sous un aspect général de plaine cache des replis innombrables. Aux environs, les montagnes, vêtues de châtaigniers et de chênes, s'allongent comme les promontoires avancés d'une île; au fond, semblable à une mer, la longue ligne bleue des forêts et des plaines. La route passe sur la crête d'un bras étroit de la petite chaîne; à droite s'ouvre une vallée, et dans le lointain le large horizon; à gauche, un ravin plus rapide, plus enfermé, plus sauvage, et si touffu que les arbres obstruent la vue de leurs branches entrelacées. Arrivé au sommet, on court longtemps sur un plateau inégal, au sein de l'éternelle forêt, où çà et là un gros arbre tombé en travers a bouché la route. Et voilà, sur la pente d'un vallon caché, quelques champs, une ferme, l'hôtel enfin dans sa retraite.

C'est une grande masure de bois et de plâtre, un peu branlante, qui a la simplicité propre et rustique des auberges de montagne. J'ouvre la grille, je monte au perron : deux chiens viennent à ma rencontre en aboyant, comme si les visiteurs étaient rares en ce lieu perdu. Une négresse coquette et jolie jouait avec une petite fille blonde; un esclave mulâtre accourut pour me recevoir. Corridors, escaliers, galeries, tout est ouvert au vent; une longue aile entoure une sorte d'enclos ombragé qui sert de pâturage à quelques vaches. Ma fenêtre donne sur une basse-cour où des poules, des porcs, des veaux cabriolent autour de l'étable; derrière est un potager rustique envahi par les fleurs sauvages, un champ de maïs, puis la forêt, dont le rideau impénétrable ferme tout horizon. De chaque côté de rugueux sentiers plongent sous la futaie, et de broussaille en broussaille conduisent au fond de la vallée. J'en prends un au hasard, la forêt se referme sur ma tête, et je descends, je descends toujours. Enfin un rayon de soleil perce à travers les arbres, je saute une barrière, et je me trouve en pleine lumière, dans un champ isolé, ceint tout autour de collines boisées. Pas de maison, pas de chemin, pas de trace récente de l'homme,

mais seulement des arbres fruitiers à demi sauvages dont on vient ramasser la récolte quand elle est mûre, et une forêt de maïs aux tiges colossales, aux épis gros comme les deux poings, poussant presque sans culture dans un terrain à peine remué. De grands sycomores se penchent sur la clairière. On entend bien dans le lointain le mugissement d'un troupeau de bœufs; mais ce bruit lent et vague ne trouble pas le calme silencieux du vallon. On s'y croit à mille lieues du monde, et s'il apparaissait un être humain au détour du sentier, on tressaillirait comme une bête sauvage surprise dans son gîte écarté.

Je me plais dans cette solitude après le tumulte d'un voyage à la vapeur : le sifflet du *steamer*, la cloche de la locomotive, ne viendront pas me troubler jusqu'ici. Les Kentuckiens y viennent prendre le frais dans la saison chaude; mais à partir du mois de septembre l'hôtel est presque désert. Le rez-de-chaussée s'ouvre de plain-pied sur la prairie; les portes sont toujours ouvertes : il n'y en a pas une dans toute la maison qui puisse être fermée. On aime jusqu'à ce délabrement qui parle de repos et de vétusté. Le soir vient avec la fraîche rosée et tous les bruits nocturnes, le chant des cigales, le coassement des grenouilles, la note plaintive de quelque oiseau mélancolique. On s'enfonce dans la forêt, sous les ténèbres où glisse un rayon de lune, et l'Amérique, ses habitans, sa guerre civile, sont oubliés : on se croirait aussi bien sur la terre natale, sous l'ombrage de nos futaies, et à deux pas du toit paternel.

Cette apparence de paix est trompeuse : la fusillade a retenti dans cette retraite. On en voit la trace aux vitres brisées, aux portes enfoncées des chambres, à cette armoire de fer dont les débris se rouillent dans le jardin. Le propriétaire de l'hôtel a un frère dans l'armée fédérale. Un jour qu'il était allé à Louisville, les guérillas confédérées pillèrent sa maison, brisèrent ses meubles, forcèrent son coffre-fort, volèrent 15,000 dollars environ qu'il y avait laissés. On leur sait gré de n'avoir pas mis le feu : sans doute leur prochaine visite sera moins courtoise. Aujourd'hui pillés par les brigands, demain mis à réquisition par les troupes, qui prennent leurs chevaux, leurs mules, et vivent ensuite à leurs dépens, les malheureux habitans du Kentucky et du Tennessee sont pris entre le marteau et l'enclume. Tandis que les états de l'est, éloignés de la guerre, n'en connaissent que les charges pécuniaires, les *border-states* en sont le champ de bataille accoutumé; c'est là, sur cette limite indécise où depuis quatre ans les deux partis se rencontrent, que se fait sentir toute l'horreur de la guerre civile. La population se divise en deux camps à peu près égaux et également exaspérés. La Georgie, la Caroline du sud, les états les plus compromis dans

la rébellion, n'ont pas souffert autant que les *border-states.* Ici l'ordonnance de sécession n'a été obtenue que par l'intimidation et la violence. Pendant les deux mois qui ont précédé les élections, on a menacé, maltraité, persécuté de toute façon les unionistes; on les a chassés des *polls;* ceux qui ont voté n'ont pu le faire que les armes à la main. On cite un M. H..., riche planteur du Tennessee, qui fut officiellement menacé de la potence, s'il ne se rangeait du parti des rebelles. Le jour de l'élection, il alla aux *polls* avec deux de ses esclaves armés jusqu'aux dents et vota contre la révolte. On le traduisit devant une commission militaire, on le mit en prison, on le ruina d'exactions, on fit camper deux régimens sur ses terres, on empoisonna son puits, on tenta de l'assassiner. Ce fut un temps d'affreuse anarchie : le frère trahissait le frère, le père trahissait le fils; d'anciens amis se dénonçaient l'un l'autre. Chacun courait sus à ses ennemis. Les haines privées prenaient le masque des inimitiés civiles, et cela dura jusqu'au jour où les armées fédérales reprirent possession du pays.

Aujourd'hui la plupart des grands planteurs ont émigré vers le sud, laissant leurs esclaves libres et leurs biens abandonnés. Des hommes nouveaux, énergiques, sortis des rangs du peuple, et ennemis fougueux de l'oligarchie esclavagiste, le gouverneur Johnson (1) du Tennessee, le prédicateur abolitioniste Brownlow, le *fighting parson*, comme on l'appelle, rallument au cœur du peuple un ardent patriotisme. Ce sont des hommes qui savent tour à tour parler et combattre, qui ont bravé cent fois la mort, qui paraissent dans les *meetings* le pistolet au poing, qui enfin appartiennent eux-mêmes à cette classe plébéienne des petits blancs (*mean whites*) que le système de l'esclavage tenait dans la misère et dans l'abjection. Sous leur conduite, les unionistes ont repris courage, et maintenant ils savent se défendre; mais ce gouvernement n'est encore que la guerre civile organisée. Les guérillas sont plus nombreuses, plus audacieuses que jamais : tous les voleurs, assassins, repris de justice et coupe-jarrets du pays mettent leurs crimes sous le manteau de la sécession; le gouvernement de Richmond en prend pour lui le bénéfice et la responsabilité. — Un certain Woodward, maître d'école à Hopkinsville, leva au début de la guerre quinze cents hommes, tout un régiment de cette racaille; il en a maintenant de cinq à six mille. Chaque jour, des hommes ruinés, désespérés ou altérés de vengeance, se jettent tête baissée dans cet enfer. On tue, on brûle, on n'épargne rien. Un chef de bande du nom de Ferguson ouvre le ventre à ses prisonniers. Les victimes

(1) Aujourd'hui président des États-Unis.

deviennent furieuses : à leur tour, il leur faut du sang. C'est surtout parmi les gens des *border-states* que l'armée fédérale recrute ces *scouts*, ces éclaireurs, ces *enfans perdus*, dont on raconte à la veillée les aventures héroïques et terribles. On tue un rebelle comme un chien ou un loup. Des hommes qui ont vu leur père pendu, leurs enfans massacrés, leurs femmes outragées, leurs récoltes et leurs maisons livrées aux flammes, appartiennent tout entiers à leur vengeance. Il n'y a point de place en eux pour la pitié...

Je vais rester ici deux jours : ce n'est pas trop pour visiter la fameuse caverne. Je regrette beaucoup d'être ignorant, car ce pays est riche en curiosités géologiques. Sur les sommets des petites montagnes, répandues irrégulièrement par groupes ou par chaînes capricieuses à travers la plaine, on trouve à chaque pas des entonnoirs sans issue, comme les cratères d'un volcan. La plupart aboutissent à des fissures, plusieurs à des trous béans et insondables. Il y a près d'ici, à Munfordsville, un de ces abîmes qui semble n'avoir pas de fond. Le pays tout entier est criblé de cavernes et miné par les eaux souterraines. Les sources minérales, les fontaines intermittentes, abondent dans les vallées. Voilà tout un monde d'observations et d'idées qui m'est fermé par mon ignorance. Je n'en vais pas moins faire mon pèlerinage dans les régions infernales.

19 septembre.

A deux pas de l'hôtel, dans un entonnoir plein de verdure, s'ouvre la gueule noire de la caverne. On y descend par quelques marches grossières, puis on s'enfonce sous la montagne une lampe à la main. Le jour s'efface, disparaît; on n'a plus d'autre clarté que la lueur jaune d'une mèche fumeuse.

On s'avance d'abord dans un long corridor, entre deux murailles de pierres sèches. Le guide raconte qu'en 1812 on établit là une exploitation de salpêtre et une fabrique de poudre à canon. On voit encore sur la terre, alors molle, mais à présent durcie, l'ornière des roues des charrettes, l'empreinte des pieds des bœufs. De grands trous creusés de main d'homme, quelques échafaudages de poutres, et des anneaux naturels dans le rocher, où l'on avait coutume d'attacher les attelages, sont tout ce qui reste de la fabrique. Près de là s'aligne une rangée de maisonnettes bâties, il y a quinze ans, pour les poitrinaires : tous ceux qu'on y envoya moururent en peu de semaines, et la caverne n'a plus maintenant pour habitans que les milliers de chauves-souris, de rats et de lézards qui y prennent leurs quartiers d'hiver.

Peu à peu le toit s'élève; on traverse d'immenses salles subitement éclairées par une pièce d'artifice que le guide jette adroitement sur quelque entablement du rocher. L'une est remarquable par les déchirures bizarres de ses parois, celle-là par son dôme circulaire, celle-ci par une masse de rochers tombés de la voûte, qui s'élève au milieu comme une estrade. Le guide les nomme successivement, — la rotonde, le vestibule, l'église méthodiste, la salle de bal, — et tant d'autres dont j'oublie les noms. Parfois la voûte s'abaisse, on marche tête courbée; mais l'ensemble de cette longue galerie est vaste, grandiose et monumental.

Tout à coup nous tournons à droite et nous nous engageons dans une étroite fissure. Ici le chemin semble barré. La caverne est semée partout de labyrinthes et de chausse-trapes. On monte, on descend, on rampe péniblement dans un corridor escarpé; puis on entre dans quelque vaste salle où les eaux tournoyantes ont arrondi une coupole haute de cent pieds. On rencontre ici des abîmes noirs et inconnus, là des galeries qui plongent dans une profondeur effrayante. Le guide se démêle sans peine au milieu de ces méandres, et vous conduit d'un pied sûr, à travers les ténèbres, au bord du *bottomless pit* (puits sans fond).

Ne vous effrayez pas du nom : le *bottomless pit* a un fond, même assez rapproché, si j'en dois croire mes oreilles : j'entends très distinctement les gouttes d'eau y tomber une à une. J'y peux même jeter une pierre sans l'exposer à la triste aventure de bondir de roche en roche et de rouler à travers l'espace sans jamais trouver de repos. Le spectacle n'en est pas moins surprenant et terrible. Imaginez une galerie horizontale brusquement interrompue : profondeur sombre sous les pieds, profondeur sombre au-dessus de la tête. Un pont de bois franchit le précipice. Imaginez enfin le silence, la solitude, l'atmosphère étouffée et sépulcrale, et nos deux ombres penchées sur l'abîme à la lueur faible de nos lampes vacillant dans les ténèbres.

La caverne a une foule de ces crevasses gigantesques où jadis les eaux s'engouffraient sous la terre et se précipitaient dans les réservoirs souterrains. Elles s'y glissent encore par d'invisibles fissures, et s'en échappent par des conduits submergés dont on ne peut découvrir l'entrée. Les voûtes sont ogivales, les parois taillées en piliers comme par une main cyclopéenne. Quand on s'y trouve suspendu dans l'espace, on se croirait dans la nef de quelque cathédrale haute de trois cents pieds : c'est la hauteur de l'un de ces puits, le plus profond de tous, quoiqu'il ne s'appelle pas *bottomless*. L'an dernier, un Anglais voulut en explorer la profondeur pour immortaliser son nom. On le fit descendre au bout d'une corde : il y avait

un lac au fond du puits. On construisit un bateau. De tous côtés s'élevait l'infranchissable barrière. L'eau était vive et courante; il fallait bien qu'elle eût une issue. Je m'étonne que le nouvel Empédocle n'ait pas plongé dans le gouffre et tenté l'aventure originale d'un voyage aquatique dans ce monde inexploré.

Les eaux se sont retirées dans la partie basse de la caverne; mais on en voit partout la trace aux formes capricieuses des roches. Ici le courant s'est brisé sur une veine dure, et, tournant l'obstacle, s'est creusé une issue tortueuse dans une pierre plus tendre. Là il s'est précipité, entraînant tout sur son passage et entassant d'immenses débris; là encore il a tourbillonné, captif dans sa prison sourde, et usé les parois circulaires de ces blanches coupoles. La pensée des cataclysmes souterrains et du mouvement mystérieux des eaux dans les entrailles du sol accompagne partout le visiteur et prête un charme fantastique à cette promenade. Il semble qu'on pénètre dans les secrets de la nature et qu'on voie revivre les scènes passées. Quelle lutte ont dû se livrer la masse robuste de la montagne et ces masses d'eau non moins puissantes qui bouillonnaient dans ses profondeurs! On se les figure dans les fissures étroites, sur les pentes rapides, précipitées avec une vitesse vertigineuse; on voit ces puits gigantesques débordans, pleins jusqu'à la gueule, et les eaux comprimées, comme souffrantes, soulever les rochers dans un effort suprême et se ruer dans quelque nouvel abîme. Tout ce que nous admirons dans les gorges étroites des montagnes où les fleuves roulent en écumant dans leurs crevasses déchirées a dû se passer ici avec bien plus de puissance et de terreur. Que penser de ce torrent souterrain, sorte d'Achéron tumultueux, qui entraîne au fond des abîmes les débris des forêts, des rochers et des êtres vivans?

Comment vous dire les noms de tous les coins et recoins que j'ai visités? Nous allions dans les ténèbres, allumant çà et là un feu de bengale qui donnait aux sombres salles l'air de palais de fées. Je vis ainsi la *Chapelle gothique*, longue nef écrasée où des stalactites pendantes figurent de vastes colonnades de pilastres massifs et d'ogives entrelacées, assez semblable à l'église souterraine d'une ancienne basilique. Je vis enfin la célèbre *Chambre des étoiles;* c'est le site le plus merveilleux de la caverne, et nous allons nous y arrêter ensemble. Vous arrivez par une large galerie, dont la voûte élevée s'enveloppe d'ombre, ancien lit de quelque grand fleuve du monde des ténèbres. Les murs s'éloignent, le ciel s'élève, et vous regardez au-dessus de vos têtes : oui, c'est bien le ciel qui brille là-haut. La terre s'est donc ouverte? Il fait nuit : notre promenade aura duré jusqu'au soir! Mais voyez ces deux murailles blanches et

leur profil qui se découpe là-haut sur le ciel ; on dirait un ravin désert, lit desséché d'un torrent. Je ne vois pas encore d'étoiles; c'est bien là pourtant le ciel de la nuit, — nuit sans lune, calme et pure, animée d'une douce lueur bleue. Vous faites un pas; regardez bien, que voyez-vous briller là-haut comme une étoile qui scintille et disparaît? Ne croyez-vous point voir passer sur le ciel des nuées blanches et légères? Comme le silence est profond! Quelle immobilité dans cette nuit sereine! Quelle est donc cette contrée aride, muette, désolée, où la nature perd jusqu'à ce vague et léger murmure qui accompagne son sommeil? Vous écoutez, vous retenez votre haleine, — non, pas un bruit, pas un souffle, pas une brise tiède et vivifiante dans cet air glacé. Vous vous taisez, comme si votre voix n'y pouvait retentir. Vous vous croiriez sur une de ces planètes mortes et nues où la nature minérale règne au sein d'une solitude silencieuse et terrible, sur quelque terre que le soleil n'échauffe pas et où il n'anime aucun germe de vie.

Voici le secret de cette fantasmagorie : la voûte de la salle est d'une autre pierre que les murailles, d'un gypse noir à reflets verdâtres et tout couvert de cristallisations étincelantes. Le guide vous poste dans un coin sombre : lui-même descend dans un trou et dirige sur le ciel la lumière de sa lampe. Vous n'y voyez briller que quelques rares étoiles; puis il s'en va par une galerie latérale et vous laisse un peu de temps solitaire dans la nuit noire. Bientôt vous entendez des pas retentir au loin sur le rocher sonore; une faible lueur apparaît, puis l'homme lui-même tenant à la main le soleil. Aussitôt le ciel s'illumine : les étoiles apparaissent par myriades et forment des groupes, des nébuleuses, de longues bandes lumineuses comme la voie lactée; l'illusion ne saurait être plus complète. Voulez-vous maintenant la dissiper : le guide allumera un feu de bengale, qui d'abord fera jaillir là-haut des fusées d'étoiles, mais dont les dernières flammes, plus perçantes, vous montreront le ciel véritable et sa vitreuse surface verte.

Je ne vous parle pas des rochers, des dessins naturels, des monstres fantastiques que l'imagination populaire a baptisés de mille noms expressifs : ici c'est le *cercueil*, là l'*éléphant*, le *chat*, le *fourmilier*, puis le *géant*, sa *femme* assise sur la pointe de ses pieds, et leur *enfant* en l'air, avec lequel ils jouent à la balle. Il y a six heures que nous errons dans ces catacombes. Enfin voici un rayon jaune qui se glisse là-bas par une fissure; voici les parois du rocher qui brillent comme de l'or, puis comme un monceau de neige éblouissante en face de nous. Verdure, pierre, gazon, tout dégage une lumière éclatante et surnaturelle. Je chancelle aveuglé; la terre que je foule étincelle; mille bruits joyeux m'assourdissent. Voilà

l'air tiède et caressant, l'azur resplendissant du ciel, les chansons des oiseaux, les cris des cigales, les rayons glorieux du soleil inondant de gaîté la clairière. Je ne puis vous dire la joie, le ravissement, l'éblouissement des premières minutes : il semble qu'on ressuscite et qu'on sort d'un tombeau.

Je rentre dans le salon délabré de l'hôtel, où se prélasse une épinette édentée, d'antique apparence. Cette vénérable musicienne est aussi une victime politique. Les guérillas ont tenté de l'emporter lors du pillage; mais, désespérant de faire descendre la montagne à cette lourde masse, ils l'ont jetée au bord du chemin à deux lieues d'ici. C'est de là qu'elle est revenue, un peu boiteuse, trôner dans son petit parloir obscur. Un grand feu petille dans l'âtre, et autour de la cheminée au large manteau est assise une famille de Nashville, avec laquelle je noue connaissance. Ce sont des sudistes déclarés, ruinés d'ailleurs par la guerre et chassés de leurs foyers, qui viennent ici chercher un peu de repos. Ils portent le nom d'un homme d'état célèbre et vénéré des sécessionistes. Quoique peu favorable à leur cause, je ne puis rester insensible au tableau qu'ils me font de la ruine de leur pays. Ils me parlent de la loi martiale qui règne au Tennessee, du régime militaire qui livre au bon plaisir des généraux la fortune et la vie des citoyens, du prétendu gouverneur André Johnson, qui exerce au nom du président une sorte de proconsulat militaire, comme en pays conquis. Agriculture, industrie, commerce, tout est ruiné; le pays ne vit plus que du passage de ces mêmes armées qui l'épuisent et l'oppriment. Les lois sont oubliées : dernièrement, un soldat nègre en faction devant le capitole de Nashville menace un passant paisible qui marchait trop près de lui; l'autre s'éloigne docilement, mais il tombe mort, fusillé. On arrête le nègre, on l'enferme une heure, puis on le remet en faction à la même place, bravant à la fois la justice et l'indignation publique. Quand un homme est malveillant ou suspect, on lui envoie un régiment à héberger sur ses terres; s'il se plaint, il est frappé d'une amende de 4, 5, 10,000 dollars; s'il ne se résigne de bonne grâce, l'amende est doublée. On reçoit ici l'ordre d'ouvrir sa bourse comme on recevait à Rome l'ordre de s'ouvrir les veines. Les rapines, imitées de celles que les gens du sud ont commises, s'appellent tout simplement des tributs de guerre; elles passent pour légitimes tant qu'elles n'atteignent que des ennemis publics. Le gouverneur André Johnson a déclaré la guerre aux anciennes fortunes. Homme du peuple lui-même, garçon tailleur à vingt ans, ayant appris seul à lire et à écrire, parvenu successivement à tous les postes électifs les plus élevés de son état, M. Johnson est un type remarquable de cette espèce d'hommes fils de leurs

œuvres dont l'Amérique offre tant d'exemples. Devenu membre du congrès, puis sénateur des États-Unis, enfin dictateur du Tennessee et aujourd'hui candidat des républicains à la vice-présidence, il est demeuré toujours l'homme du peuple et l'homme du sud, le représentant de cette classe que les grands planteurs appelaient avec mépris les *petits blancs*. Quoique enrôlé au service de la politique républicaine, ce n'est ni un abolitioniste, ni un radical, ni même un *ancien whig*; c'est un vieux démocrate de l'école du président Jackson. L'abolition de l'esclavage n'est pas pour lui ni pour ses pareils une question de principes, c'est une question d'intérêt social. Comme tous les hommes de sa classe, il tient moins à émanciper les noirs qu'à affranchir les blancs de l'influence aristocratique des grands possesseurs d'esclaves; mais il ne borne pas son aversion à l'esclavage. Il est encore et surtout l'ennemi de la grande propriété foncière, qu'il dit incompatible avec une vraie démocratie. Il déclare à qui veut l'entendre que le sud ne sera régénéré que le jour où les grandes fortunes territoriales seront détruites, où ces vastes domaines cultivés loin du maître par des troupeaux d'esclaves seront morcelés en petites fermes et occupés par des travailleurs libres qui seront en même temps les maîtres du sol (1). Bref, le gouverneur Johnson est un révolutionnaire, et je ne m'étonne pas que mes nouveaux amis le maudissent de tout leur cœur. Ils disent que si leur pays demeure courbé sous la tyrannie de Lincoln et de Johnson, ils prendront le parti de s'exiler en Europe. Du reste ils proclament le sud invincible et la cause de l'Union à jamais perdue. Ils souhaitent que Mac-Clellan soit élu pour le triomphe des confédérés; mais ils se moquent du parti chimérique qui espère encore reconstituer l'Union par la paix : pas de milieu entre l'asservissement du sud par les armes ou son avénement comme nation séparée. Je n'ai pas entendu de plaidoyer plus éloquent pour la politique guerrière du président Lincoln que cette profession de rébellion quand même, poussée, s'il le faut, jusqu'à l'anéantissement.

Louisville, 21 septembre.

Je suis descendu hier dans la caverne pour la seconde et dernière fois. Traversant de nouveau l'espace que j'avais parcouru la

(1) C'est la même idée radicale qui a dicté plus tard au président Johnson, dans son décret d'amnistie, cette exception singulière dont on lui a fait de si grands reproches, et qui refusait le bénéfice du pardon aux possesseurs de plus de 20,000 dollars. Malgré sa tendance bien connue aux lois agraires, le nouveau président a usé modérément des droits de la victoire; il semble incliner plutôt vers les conservateurs que vers les radicaux.

veille, je me suis enfoncé vers la partie basse, où coule à une profondeur de trois ou quatre cents pieds cette rivière navigable où vit une race de poissons sans yeux, née pour ces régions sépulcrales. On suit un dédale de corridors raboteux, tantôt rampant dans la « vallée de l'humilité, » tantôt se faufilant dans l'étroite rainure appelée *fat man's misery*, « la misère de l'homme gras. » On redresse la tête à *Great-Relief*; puis, descendant toujours, on traverse le chaos de la *Grotte des Bandits*, on jette des pierres et des torches dans la *Mer-Morte*, au fond d'un précipice; on prête l'oreille au bruit lointain d'une cascade invisible; on s'embarque enfin sur la rivière *Styx*, qui pour le moment n'est guère qu'une flaque de boue. Nous y naviguons pourtant à travers mille détours, sous une arche élevée et grandiose où la voix résonne et se répercute en traînant comme sous les arceaux d'une cathédrale. Plus loin, la rivière a trente pieds de profondeur et deux cents pieds de large. Dans les basses eaux, quand rien ne la trouble, elle est si transparente que les rochers de son lit peuvent se voir à la lueur des torches et que l'embarcation semble flotter dans les airs. Quand au contraire elle déborde, elle s'élève à une hauteur de soixante pieds; quelquefois même la galerie entière est submergée. Nous mettons pied à terre pour marcher dans la vase le long du fleuve infernal. Çà et là coasse une grenouille solitaire, entraînée dans ce triste monde par les infiltrations de la rivière *Green*, qui coule au-dessus de nos têtes dans la vallée. C'est ici que se pêche le poisson aveugle, indigène de la caverne. Cet étrange animal est vivipare et d'une entière blancheur : il a des rudimens d'yeux, mais point de nerf optique. On y trouve aussi des écrevisses, aveugles comme les poissons. Plus loin, dans un gouffre appelé le *Maëlstrom*, on a pris des rats d'une espèce singulière, gros comme des lapins, gris sur le dos et blancs sous le ventre; de gros grillons jaunes, lourds et muets, qui ne sautent ni ne chantent, mais se traînent comme des crapauds et se dirigent avec d'énormes antennes; enfin des lézards jaunes et tachés de noir, qui ont de gros yeux hors de la tête. On suppose qu'il y a près de là quelque ouverture cachée par où les ancêtres de ces races mystérieuses ont pu pénétrer dans la caverne à une époque reculée.

Ici le guide s'arrête et me déclare qu'il nous est impossible d'aller plus loin : la rivière déborde, et les corridors bas qui mènent aux *Montagnes-Rocheuses* et à la *Grotte des Diamans* sont obstrués par les eaux. Force est donc de revenir sur nos pas. Je me fais conduire en revanche au Mammoth-Dome. Après un long trajet dans un tuyau écrasé où l'on rampe sur les genoux et sur les mains, on aboutit tout à coup dans une salle immense, si l'on peut appeler

salle un pareil précipice. Une échelle descend au fond, ou plutôt à mi-côte de l'abîme. De là on aperçoit au-dessus de sa tête, à une hauteur prodigieuse, deux ou trois cents pieds, une voûte en arceaux à forme de dôme. A gauche s'ouvre la gueule d'un gouffre obscur; à droite, une pente rapide et glissante sur une montagne de roches ébranlées conduit à une galerie régulière, bordée de gros faisceaux de colonnes, pareille à la nef colossale d'une cathédrale romane. Tout à coup un feu de Bengale illumine ce lieu plein d'horreur. Les grands piliers de la galerie haute surgissent de l'ombre à la tremblante lumière bleue; ils semblent là-haut inaccessibles comme le porche d'un palais aérien. On voudrait y placer la sombre figure de l'hippogriffe aux larges ailes qui emporte Dante et Virgile vers les régions supérieures, à travers les puits sans fond de l'enfer. J'y monte pourtant, à l'aide de mon bâton et de ma lanterne, et là, au milieu d'un pêle-mêle gigantesque de quartiers de roche entassés, je plonge des deux côtés sur l'abîme comme du haut d'un échafaudage élevé dans l'immense édifice. Le guide allume encore une fusée, et j'embrasse d'un coup d'œil l'ensemble du palais infernal. Nefs sombres, voûtes lumineuses, chapiteaux, cannelures, colonnettes, piliers gros comme des tours m'apparaissent dans un demi-désordre grandiose comme un essai prodigieux d'architecture inachevée; puis la vision lutte un instant avec les ténèbres, elle s'évanouit, et l'on n'entend plus rien que le tintement argentin des gouttes d'eau qui tombent une à une au fond du gouffre.

J'en sors comme j'y suis entré, rampant sur mes genoux; je dîne accroupi au bord d'une source, et vers le soir je revoyais le jour. On ne parle à Mammoth-Cave que des cavernes. Il y a pourtant, à deux pas de l'auberge, un fond de vallée frais et ombreux où se cachent de délicieux paysages. Vers le coucher du soleil, je pris en flânant un sentier qui descendait le long du ravin. Tout en m'enfonçant pas à pas dans la vallée, j'admirais les colonnes sveltes des érables et des sycomores, le fouillis des vignes vierges et des lianes sauvages. Là un petit ruisseau serpente sous la futaie; des sentiers courent sous des berceaux naturels de verdure; les arbres élancés semblent choisis parmi les plus beaux et soignés comme dans un parc. Tout à coup le sentier s'enfonce : je me trouve à l'improviste au bord d'une rivière limpide, aux eaux vertes, au courant rapide, qui coule encaissée entre deux bouquets touffus de saules et de platanes inclinés, dont les longues chevelures pendent sur les eaux en guirlandes légères. Çà et là des troncs gisans dans la rivière font bondir l'eau écumante. Une petite île couverte d'osiers la divise en deux branches. J'y passe sur un arbre

renversé qui forme un pont naturel; je m'y promène sur la petite plage de fins cailloux lavée par les eaux, et je ne puis me lasser d'admirer ce tableau doux et gracieux. Les vallées des cantons montagneux de l'Amérique ont une beauté simple et ravissante dont je ne sais comment vous donner l'idée : rien de grand ni de terrible, pas de spectacles singuliers ni effrayans; ce n'est ni l'Angleterre avec la monotonie de ses chênes perpétuels et de ses prairies sans bornes, ni la Suisse avec ses sapins et ses noyers, ni l'Italie avec ses oliviers grisâtres ou ses châtaigniers éclatans. C'est quelque chose de bien plus doux, de bien plus discret, de bien plus aimable. Pas un rocher sévère, pas un feuillage triste, pas un coin de terre qui ne regorge de verdure et de fleurs. La nature semble avoir mis sa plus souriante parure. La soirée est gaie, musicale, étourdissante du chœur de ces voix sauvages qui sortent des bois à l'heure où tombe la rosée. Jamais je n'ai entendu tant de millions d'insectes chanteurs; à leur soprano aigu se mêle la basse grave et nasale d'une petite grenouille presque invisible, qui vit dans la mousse, sur les troncs humides. Dans cette saison tardive où tout chez nous semble sécher et mourir, ces forêts ont plus de vie et de joyeux murmures que nos plus belles soirées de printemps. On se croirait aux plus jeunes mois de la saison fleurie. Pas une feuille n'est tombée; si quelques arbres çà et là prennent un reflet plus sombre, si d'autres se changent déjà en panaches roses, lilas ou dorés, d'une teinte douce et aérienne comme les nuées de l'aurore, la plupart ont gardé la tendre fraîcheur des premiers bourgeons. Je ne puis comparer ce délicieux vallon qu'à nos jardins artificiellement peuplés des arbres de ces climats. Figurez-vous-les plus gros que nos plus beaux chênes, plus altiers que nos sapins les plus élancés, couvrez-en des collines entières au pied desquelles bondit une eau vive, et vous n'aurez qu'une faible idée des beautés de la Rivière-Verte.

Cincinnati, 22 septembre.

Vous savez de quel œil mécontent les Américains voient le nouvel empire du Mexique, et comment leur colère n'est pas exempte d'un peu d'hypocrisie, puisque l'intervention française leur fournit à eux-mêmes l'occasion d'intervenir en libérateurs et de faire leurs propres affaires au nom de la nationalité mexicaine outragée. D'autre part, vous savez combien les rebelles ont jeté de regards d'espérance vers l'armée française et fait au gouvernement mexicain d'avances qui n'ont pas été toujours dédaignées. En tout cas, ce que n'a pas fait un traité d'alliance, la force des choses, l'hostilité des

États-Unis, menacent de le faire malgré nous, et nos troupes, en présence des Mexicains soutenus par les fédéraux, ne peuvent manquer, si la guerre dure, de prêter main forte aux confédérés. Les Américains n'ont pas cessé de regarder le Mexique comme leur patrimoine, et aujourd'hui qu'ils ont affaire à un usurpateur étranger, ils se sentent des entrailles de frères pour ces bons voisins qu'ils allaient jadis fusiller dans leur capitale. L'opinion est là-dessus d'une vivacité qui pourrait bien justifier de notre part quelque ressentiment réciproque. Il ne se passe guère de semaine qu'on ne lise dans les journaux le récit, — vrai ou mensonger, peu leur importe, — de quelque défaite humiliante ou de quelque lâcheté honteuse des Français : c'est la pâture que réclame le patriotisme du lecteur américain. Ouvrez le *Times* ou le *Herald* de New-York, la *Tribune* de Chicago, l'*Enquirer* de Philadelphie, ou bien quelque obscure gazette de province; il est rare qu'à la première page, après la nouvelle obligée d'une victoire, remplacée, quand cette victoire manque, par l'annonce pompeuse de quelques détails réchauffés des dernières batailles, vous ne lisiez en grosses lettres : « Mexique. — Désastre des impériaux. — Triomphe du général républicain un tel. — Fuite de *Johnny-Crapeau* (c'est ici notre surnom national, imaginé sans doute pour être mis en regard de John Bull, comme la grenouille qui voudrait imiter le bœuf). » Les escarmouches insignifiantes sont annoncées comme de grands faits d'armes. Dût la lecture du texte contredire absolument le titre qui vous attire, l'effet est produit, et les grosses lettres moulées de la première page auront toujours raison des petits caractères illisibles égarés au bas de la quatrième. Dernièrement le *Chicago-Times* mettait en vedette : « La déroute des Français continue, » quand au contraire il racontait qu'une bande de guérillas mexicaines avait été fort maltraitée par une patrouille de cavalerie française.

A vivre longtemps en Amérique, on se prendrait à faire des vœux pour Maximilien et le nouvel empire. Il faut avouer pourtant que notre entreprise est bien faite pour porter ombrage aux États-Unis. La fameuse doctrine de Monroë, que nous regardons comme le prétexte grossier d'une ambition sans scrupule, est en elle-même aussi respectable que notre théorie de l'équilibre européen. Quand nous nous armons pour défendre contre l'avidité des forts l'indépendance des faibles, la justice abstraite n'est pas évidemment notre seul mobile : nous obéissons aussi à nos intérêts légitimes en empêchant de s'élever trop près de nous des puissances rivales. Les Américains ne font pas autre chose quand ils interdisent aux nations européennes de prendre pied sur leur continent. Qu'on se figure la juste colère de l'Europe le jour où les Américains s'aviseraient de la

régenter, d'enlever l'Irlande à l'Angleterre, d'entourer les monarchies du continent de républiques hostiles au principe même de leur gouvernement! Washington, dans sa lettre d'adieu, recommandait à ses concitoyens de rester étrangers aux guerres européennes : cette neutralité, devenue pour eux une loi, doit au moins être réciproque. Voilà l'esprit de la doctrine Monroë. On en a souvent abusé pour justifier des entreprises coupables, on en a fait depuis quelques années un code de piraterie et d'usurpation. Il y a, je suis le premier à le dire, une infatuation et une morgue irritantes dans cette prétention qu'affichent les Américains d'avoir reçu du ciel en patrimoine toutes les terres qui peuvent tenter leur ambitieuse avidité. La doctrine du président Monroë n'en est pas moins le développement naturel de la politique traditionnelle des États-Unis, de la sage politique de Washington : elle proclame à la fois comme un devoir et comme un droit la neutralité mutuelle des deux continens; elle ne menace ni le Canada, ni les Antilles, ni le Mexique, — encore moins l'Europe, — mais elle nous interdit de jeter le poids de nos armes dans la balance de la politique américaine.

Les Américains d'ailleurs ressentent notre intervention plus qu'ils ne la redoutent : c'est leur guerre civile qui les inquiète, et non pas notre présence au Mexique. Ne nous ririons-nous pas de leur folie, s'ils avaient la prétention de refaire la carte d'Europe? Eux aussi, ils se rient de nos efforts pour improviser militairement la prospérité d'un pays moitié dévasté, moitié sauvage. C'est le vice de toutes nos entreprises coloniales : nous voulons toujours commencer par la fin, et imposer une tête étrangère à un corps qui n'est pas formé. Le conquérant des solitudes, le véritable agent civilisateur, ce n'est ni un colonel ni un chef de bureau; c'est le pionnier qui, avec sa pioche, sa carabine et sa hache, va se planter seul dans le désert et en tirer richesse, au lieu de manger d'avance le gain d'un avenir problématique. Rien n'empêchera ces hommes de pénétrer et de s'établir un à un sur la terre mexicaine. L'Amérique du Nord tout entière doit, dans un bref avenir, appartenir, sinon à leur peuple, au moins à leur race, car ils sont les seuls capables d'y répandre la civilisation et la vie.....

Il y a eu hier soir à Cincinnati un grand *meeting* unioniste, et les rues sont encore pleines d'immenses bannières presque aussi longues que les maisons sont hautes. Il y en aura un second samedi, où M. Chase, qui renonce décidément à toute candidature, doit parler pour le président Lincoln. Hier, en même temps que les unionistes se réunissaient devant Court-Hall, les démocrates s'assemblaient à Covington, dans le Kentucky, sur l'autre bord de la rivière. Là encore il y eut une sorte d'émeute : il était venu bon

nombre de soldats blessés du corps des invalides. Un des orateurs, l'honorable M. Pugh, de l'Ohio, prit plaisir à les insulter; il déclara que leurs victoires n'étaient que des mensonges télégraphiques, parla de la « bête Butler » et de la « brute Burbridge » (*beast Butler and brute Burbridge*), et dénonça la tyrannie militaire en termes des plus énergiques. Comme il s'apitoyait sur les souffrances de ses frères du sud, un soldat de l'armée de Sherman, défiguré par une balafre au visage, s'écria : « Vous êtes un traître! — Vous êtes des lâches! » répliqua l'orateur. Ce fut le signal du tumulte; les soldats, furieux, le menacèrent, se ruèrent sur lui, et l'auraient tué, s'il n'avait pris la fuite. En cinq minutes, la foule fut dispersée, et l'estrade mise en flammes.

Les journaux démocrates signalent d'autres violences. Il paraît que dans l'Indiana plusieurs *meetings* ont été assaillis par l'armée. L'un d'eux, dispersé une première fois, s'est rassemblé de nouveau en armes; mais ces excès ne profitent à personne, encore moins aux républicains qu'aux démocrates. Les unionistes de Covington regrettent si fort les désordres dont M. Pugh a été à la fois l'auteur et la victime, qu'ils proposent de lui fournir une salle pour y convoquer une autre assemblée. Ils ne veulent pas qu'on puisse leur reprocher d'avoir étouffé la voix de leurs adversaires. En général, le souhait de tous les républicains honnêtes est de faire des élections pacifiques et libres.

Cincinnati, la reine de l'ouest, est la plus jolie ville d'Amérique, pavée à peu près partout, largement percée, bien bâtie dans le quartier central, riche, populeuse, animée et pourtant tranquille. La situation en est admirable, sur le bord de l'Ohio, dans cette belle et féconde vallée où les villages se pressent comme en Europe, où les vignes, les cultures potagères, les champs de maïs se mêlent aux forêts. En face, dans le Kentucky, s'élèvent deux villes déjà considérables, Covington et Newport, séparées par le vallon de *Licking-River*. Un pont suspendu hardiment jeté le traverse au milieu des maisons de campagne et des jardins. On en bâtit un gigantesque sur la grande rivière, à une telle hauteur que les gros *steamers* pourront passer dessous avec leurs tours et leurs cheminées. En attendant, des *ferrys* à vapeur nagent à chaque instant d'une rive à l'autre, chargés de voitures, d'omnibus, de gros chariots attelés de quatre mules. Du faubourg de Covington, l'aspect de la ville est tout à fait pittoresque : rangée en amphithéâtre, hérissée de clochers, dominée par une colline de terre rouge à demi boisée, bordée surtout d'une double ligne de grands *steamers* blancs et d'une forêt de cheminées noires, elle s'étend à perte de vue le long de la rivière et se dissémine dans la campagne.

Ma promenade me conduit ensuite vers le nord, au-delà du canal, dans les quartiers lointains qu'habitent les Allemands, et qu'ils appellent « l'outre-Rhin; » c'est en effet une succursale de l'Allemagne : figures, langage et costumes même à l'avenant; puis je monte par des pentes rapides jusqu'aux sommets qui environnent la ville. La vue qu'on y embrasse est riante et vaste. Cette grande cité avec ses murailles rouges, ses bâtimens et ses tours innombrables, ce cercle de collines couronnées de villas fleuries, ces trois rivières qui serpentent mollement dans la plaine, ces côtes boisées du Kentucky sur l'autre rive, ce mouvement, ces fumées, ce murmure de vie qui s'élève, forment un ensemble riche et gracieux qui rappelle nos plus belles villes d'Europe. On descend de là dans une vallée abrupte, où se groupe autour d'une rivière et d'un canal tout le quartier industriel de la ville. C'est un curieux pêle-mêle de chutes d'eau, de moulins, d'usines en planches, de cheminées fumantes, de machines à vapeur en action. Çà et là je lis sur une muraille en lettres colossales ces deux mots expressifs : *Slaughter house* (littéralement maison de carnage); c'est un de ces grands abattoirs perfectionnés où les troupeaux de porcs entrent vivans par milliers, pour n'en ressortir qu'en barils de viande salée. En face, sur le revers opposé de la vallée, une peuplade de vieilles maisons de bois gravit le flanc escarpé de la colline. De ce côté s'étendent de grands et beaux jardins où trônent cinq ou six habitations monumentales, maisons de campagne englobées par la ville. C'est là le quartier élégant, le *West-End* de Cincinnati. Près de la rivière sont les rues commerçantes et leurs édifices de granit surmontés de tours florentines d'un goût médiocre, mais de proportions colossales. L'hôtel seul, avec son dôme, ses terrasses, ses péristyles, ressemble plus à un monument qu'à une auberge.

New-York, 26 septembre.

En sortant de Cincinnati, le chemin traverse les longs faubourgs qui se pressent dans la vallée, puis il tourne au nord et longe quelque temps le cours du Little-Miami, rivière champêtre et pastorale qui coule sous les noyers et les chênes. A Columbus, capitale de l'état d'Ohio, commencent les forêts monotones et les landes sablonneuses qui couvrent ces grands plateaux. A Crestline, arrivés une demi-heure trop tard, nous trouvons le train parti. Il faut passer tout le jour dans une baraque de planches, à l'angle des deux voies. Je suis le seul parmi ces voyageurs flegmatiques qui ait l'air de trouver le temps long; les autres se couchent sur les bancs, mettent leurs pieds sur la cheminée et fument en silence.

Comme aucun règlement sérieux ne protége le bien-être des passagers contre la négligence des compagnies, ces contre-temps sont journaliers, et nul ne songe à s'en plaindre. Le voyageur américain s'accommode de tout : on le jette sur la voie comme un ballot pour le reprendre au train suivant, on le parque dans d'étroits espaces où l'air n'est pas respirable, ou bien, comme au dernier accident du Pensylvania-Central, on laisse brûler soixante personnes dans une voiture fermée. Les journaux racontent l'événement sans s'émouvoir, le public en lit le récit d'un œil distrait, le *coroner* prononce un verdict de mort accidentelle, et le désastre se renouvelle la semaine suivante par la même incurie.

Recueilli par l'*express* de nuit, je me réveille au point du jour dans la région la plus montagneuse des Alleghanys. La chaussée du chemin de fer longeait des vallées sauvages, sans trace de culture, mais hérissées de cheminées et de puits de mine, et sillonnées par des cours d'eau torrentueux. Une multitude de petites voies ferrées s'engagent dans les ravins tributaires. La tranche nue des montagnes montre des veines noires où l'on trouve la houille à fleur du sol. On y recueille, dit-on, le fer et le cuivre tout près du charbon. C'est la fameuse région houillère des Alleghanys, peut-être la plus riche du monde. Nous touchons bientôt le sommet de la chaîne : une large et profonde vallée s'ouvre à nos pieds avec une vue lointaine sur des montagnes bleues dont les ondulations s'effacent dans la plaine. La descente rapide et tortueuse s'enlace en corniche aux flancs de la montagne, s'enfonce dans les vallées latérales avec des courbes brusques et heurtées. On serre les freins; le train se replie comme une couleuvre, incline à droite, à gauche, soubresaute au bord des précipices, et en une demi-heure nous sommes au fond de la vallée, à la station d'Altona. Pendant cinq ou six heures encore, nous courons dans un pays sauvage, au fond des ravins, au bord des torrens à l'eau verte, au milieu des forêts luxuriantes qui donnent leur nom à la contrée. Il y a là des passes très grandioses et très austères, d'étroits défilés dont les deux bords semblent se rejoindre au-dessus de nos têtes, puis de jolies vallées ornées de villages blancs et propres qu'entoure une ceinture de terres cultivées. Quelquefois, aux coudes resserrés des ravins, on embrasse d'un coup d'œil une longue perspective bornée par les Alleghanys, dont les grandes piles sombres dominent au loin forêts et pâturages. On aperçoit des chalets dans les clairières, des prairies closes de haies; on entend le son argentin des clochettes et les mugissemens des troupeaux. La Pensylvanie est la Suisse américaine, à la fois riante et sévère, sauvage et peuplée. Les populations agricoles que l'Allemagne y envoie complètent la ressem-

blance. On sent qu'on n'est pas dans la *wilderness*, peuplée d'hier et brutalement dévastée, mais dans un pays de culture héréditaire et d'ancienne prospérité.

Plus loin, nous débouchons dans la grande vallée de la Juniatha, un des principaux affluens de la Susquehannah, avec ses rives étagées, ses nuageux horizons, et son manteau de verdure où brillent, parmi les sapins noirs, les ormes dorés et les chênes roses, comme des broderies sur une robe de deuil. L'automne, plus hâtif que dans la plaine, répand déjà partout la magie de ses couleurs brillantes. Depuis l'écarlate éblouissant et l'orangé brillant comme une flamme jusqu'au lilas timide et au jaune de chrome pâle et doré, les arbres affectent toutes les nuances les plus fantastiques : on dirait une forêt de pierres précieuses comme dans les contes de fées, — à tout le moins un parterre de fleurs. Les chênes, les érables ressemblent à d'immenses pivoines ou à des giroflées colossales, les ormes à de grosses touffes de genêts fleuris. Certains arbres ont gardé toute la fraîcheur tendre du printemps, d'autres ont pris une teinte sombre et noirâtre; souvent la même touffe est panachée de vert et de pourpre. Des bouquets d'un vermillon vif se détachent sur le gris-perle des bouleaux ou sur la noirceur bleuâtre des pins. L'effet de ces contrastes est brutal, éblouissant, et d'abord choque la vue. Les forêts de l'Amérique ressemblent à son ciel : c'est partout une violence, un luxe de couleurs à confondre toutes les idées de nos paysagistes européens; l'œil pourtant s'y habitue et finit par s'y plaire.

Mais voici la grande Susquehannah, le pont, la ville de Harrisburg. Les cultures, les villages se pressent, le pays me semble un jardin continuel. Encore quelques heures, et je traverse le Schuylkill, je passe à Philadelphie, je débarque enfin à New-York après un voyage de quarante et une heures.

New-York, 27 septembre.

Je reviens d'un grand *meeting* unioniste tenu à *Cooper's-Institute*, dont le tumulte tient encore la ville éveillée. La lutte électorale est active à New-York. Il y a eu la semaine dernière à Union-square un prodigieux *meeting* démocrate, auquel assistait une immense population venue des faubourgs et des environs. Les républicains ont voulu prendre leur revanche et faire à leur tour leur charivari. Je me guide à la lueur des feux d'artifice accoutumés, et j'arrive à une grande place triangulaire, où parmi la foule mouvante s'élèvent une douzaine de *stands* illuminés et encombrés d'orateurs volontaires qui commencent à haranguer le peuple. De chaque es-

trade, on tire des chandelles romaines, des serpens de feu; on lance des bombes qui éclatent avec fracas. De chaque estrade, on déclame à un groupe d'auditeurs quelque *speech* ou quelque chanson qui se perd dans le tumulte. Ces prouesses oratoires de la place publique ne sont que la queue du *meeting* régulier qui a lieu dans la salle même de Cooper's-Institute, et où je n'essaie pas de pénétrer. M. Blair, M. Noyes, d'autres hommes importans y font des discours que les journaux publieront demain; mais c'est ici l'*outside meeting*, l'assemblée vraiment populaire, dont la mise en scène est plus curieuse que tous les discours; c'est ici que viennent librement se produire toutes les inspirations extravagantes des orateurs de carrefour et des hommes d'état de cabaret. Rien de moins respectable, en vérité, que le peuple de New-York en émotion politique. Plusieurs injurient les orateurs, bien peu les écoutent : la plupart se donnent l'intelligent plaisir de hurler sans repos des hurrahs formidables. Les parleurs eux-mêmes, du haut des estrades où ils gesticulent, au milieu des lanternes, des torches, des feux de Bengale, des soleils, des fusées dont leurs amis leur font une bruyante auréole, ressemblent à des charlatans sur leurs tréteaux. Quand on les voit, d'un *stand* à l'autre, lutter de vociférations et d'invectives, on dirait une guerre civile plutôt qu'une réunion harmonieuse d'hommes du même parti.

Mais que disent-ils? Essayons de les écouter. Ici un Allemand harangue dans sa langue native un groupe de compatriotes. Là c'est un Polonais qui vient bégayer d'un air tragique, avec force coups de poing et trépignemens de pied, ce trait d'éloquence inouie : « Si vous voulez sauver vos familles, vos enfans et votre patrie, nommez Abraham Lincoln. » L'idée était maigre et la grammaire mauvaise, mais l'intention bonne, assaisonnée de blasphèmes, et il n'est rien que ce public peu athénien n'avale avec la sauce de deux ou trois jurons poivrés. Plus loin, une sorte de géant lançait d'une voix éclatante comme une trompette une apostrophe miltonienne à Mac-Clellan, prince des enfers : c'est la métaphore usuelle de la rhétorique américaine, et je n'ai guère entendu de discours où l'on ne fît sortir le diable de sa boîte. Ailleurs c'est un réfugié du Texas qui vient raconter ses longues souffrances pour la bonne cause et des cruautés sans doute très réelles dont il fait par son récit un mélodrame du « boulevard du crime. » Ici le président Lincoln est appelé « l'homme immortel, » l'homme « suscité par la Providence, » le « nouveau Washington. » Là-bas on met la populace en bonne humeur en lui donnant à manger de l'Européen, mets dont elle est toujours très friande. Un Hongrois mime éloquemment, dans un langage indescriptible, une imprécation contre l'Autriche.

Un Irlandais saisit l'occasion d'accuser le despotisme asiatique de la monarchie anglaise. Tous les peuples du globe écorchent à l'envi la langue de leur patrie nouvelle. Enfin c'est la confusion des langues, et l'on se demande dans cette Babel cosmopolite où sont les Américains. Les trouverons-nous dans ces processions triomphales qui parcourent les rues, tambour et musique en tête? Je vois des uniformes, des galons, des drapeaux, des canons, de pleines charretées d'orateurs comme nos voitures de carnaval; mais, hélas! ce sont des figurans qu'on loue pour endosser les couleurs du *ward* et promener son drapeau par la ville. Ils figuraient l'autre jour à Union-square parmi les démocrates : ils viennent aujourd'hui avec le même enthousiasme grossir les rangs des républicains.

Cependant de petits *meetings* démocrates s'organisent dans Broadway; les processions, en passant, ont été assaillies de pierres. Les têtes commencent à s'échauffer. Tout à coup un mouvement se fait dans la foule; la pétarade redouble et s'augmente du bruit du tambour et des instrumens à vent. Les délégués des *wards* débouchent au pas militaire, en longues colonnes, précédés de leurs chefs, suivis de leurs canons et de leurs chariots illuminés, couverts d'orateurs. Ceux-ci commencent à déblatérer; les injures à Mac-Clellan retentissent à tous les échos. Quelques *peace men* protestent, interrompent à grands cris : « A bas les nègres! — *you damned scoundrels! — it is a damned nigger warr* (1). » Cependant le canon tonne, la multitude rugit, la musique souffle à grand orchestre : c'est au milieu de ce vacarme que les *speakers* hurlans, écumans de fureur et de fatigue, essaient encore de se faire entendre. Un orateur de l'antiquité se faisait rappeler par un joueur de flûte à la mesure et à l'harmonie; que penser d'une éloquence qui prend le ton de la canonnade?

On dit que le grand *meeting* de la semaine dernière était bien autrement significatif et solennel. Non-seulement la ville entière y était venue, mais aussi les mac-clellanites, les *little-mackerels* (comme les appellent certains journaux mal élevés) de tout le voisinage, et jusqu'à des députations de la campagne. Union-square contenait à peine la multitude encombrée. L'*excitement* fut tel qu'un des canons ayant éclaté par malheur et fait quelques trouées dans la foule, on emporta les blessés sans aucun signe de trouble, sans même interrompre une minute les hurrahs et les cris de joie. La manifestation des républicains est plus mesquine et fait sentir leur faiblesse; mais elle fait bien comprendre ce que c'est que la politique à New-York.

(1) « C'est une damnée guerre de nègres. »

Dans cette grande cité cosmopolite et mêlée, sentine enrichie des deux mondes, on ne trouve guère de vrais citoyens. La *rabble*, la plèbe grossière y domine. J'ai vu des *meetings* où la passion profonde des auditeurs imprimait un caractère de gravité à l'appareil burlesque qui l'accompagne. Ici le fond même est d'accord avec l'apparence. La politique est une occasion de désordres, le *meeting* un spectacle; la mise en scène en est pompeuse, comme ces pièces insignifiantes qui ne valent que par les décors. C'est en vain qu'on cherche une pensée dans cette cohue, rassemblée par l'unique attrait du tapage. L'on dirait une manifestation commandée d'avance à quelque Barnum politique.

Aussi est-ce dans New-York, au cœur même des états du nord, que le président Lincoln rencontre la plus violente opposition. Sur un million cinq cent mille habitans, il faut compter six cent mille étrangers qui ne sont ni Européens, ni Américains. C'est une grande cause de trouble que cette multitude d'aventuriers sans patrie qui, pour avoir reçu, avec le nom de citoyens, le baptême improvisé du républicanisme, n'ont pas encore appris à pratiquer les droits et les devoirs des peuples libres. Elle n'a ni foi politique, ni desseins arrêtés; elle n'a qu'une humeur aveugle, turbulente et vénale qu'exploitent certains démagogues déshonorés. Nouvelle venue, elle a l'étrange prétention d'être affranchie des charges communes et de faire la loi au pays qui l'adopte. Tous les partis y trouvent des mercenaires : nulle part la république n'a acheté plus de soldats que dans la populace de New-York; mais elle préfère en général le service des démocrates à celui des républicains. Ceux-ci lui demandent des hommes, des subsides, des sacrifices; ceux-là lui promettent l'exemption d'impôts, lui offrent pour passe-temps l'insurrection et le pillage. Ses chefs parviennent aux charges municipales en tenant sous la menace d'une émeute les honnêtes gens timides. Dans ce pays où la liberté fait une si rude guerre à l'ignorance et aux haines sociales, le peuple de New-York en est encore à ce vague communisme qui aboutit au brigandage et à la guerre des rues. Les Américains ont bien raison de ne pas vouloir pour capitale d'une ville qui appartient à peine à leur pays.

Les démocrates comptent sur cent mille voix de majorité dans la ville. Il est probable au contraire que les campagnes nommeront Lincoln. Les populations agricoles, qui, au lieu d'être un ramassis d'émigrans comme celles des villes, se composent en Amérique de propriétaires éclairés, industrieux et honnêtes, sont en général favorables à l'opinion républicaine. Les élections locales du Maine ont donné une majorité unioniste. Tout va donc bien du côté politique malgré une échauffourée sanglante dans les rues de Cincin-

nati; mais l'ouest est gravement menacé par les rebelles. Les trois expéditions concertées de Smith, de Shelby et de Price bouleversent l'Arkansas et le Missouri. A Saint-Louis, les affaires ont été suspendues : on enrôle dans la milice tous les hommes de seize à soixante ans. Price traîne à sa suite un certain Reynolds, qu'il prétend établir gouverneur dans Jeffersonville à main armée. Il a déclaré qu'il ne ferait quartier à personne, et pend, fusille, brûle méthodiquement. Jamais ce pays accoutumé à tant d'horreurs n'avait vu guerre si sauvage, car si le sud fait une défense héroïque, c'est l'héroïsme sanguinaire d'un tigre acculé.

Les conspirations continuent. Le général Hovey, qui commande dans l'Indiana, vient de faire arrêter Richard Barret, du Missouri, Josuah Bullit, du Kentucky, et le général Bowles, de l'Indiana, tous membres de l'ordre secret des *fils de la liberté* et impliqués dans le procès d'Harrison Dodd (1). La société secrète semble avoir passé dans les mœurs politiques du pays : ce n'est pourtant pas faute de liberté. On comprend la conspiration sous le règne d'une loi despotique qui provoque la rébellion cachée en forçant l'opposition publique à se taire; mais dans un pays où la presse, où la parole sont libres, où les citoyens peuvent s'assembler et s'associer entre eux, où la licence de la discussion va jusqu'à prêcher la guerre civile, les sociétés secrètes sont une anomalie inexplicable et propre à faire douter des vertus de la liberté. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles ne font aucun mal, et qu'il a fallu le trouble de la guerre civile pour donner à ces affiliations inoffensives le caractère dangereux et criminel dont on s'alarme aujourd'hui. Le gouvernement fédéral fait d'ailleurs bonne défense au moyen de la nouvelle autorité militaire et des tribunaux de guerre exceptionnels qu'il a institués. Devant l'inaction ou la malveillance des pouvoirs locaux, nommés souvent en opposition à sa politique, il a dû envoyer dans chaque état un général dont l'autorité, appuyée sur les baïonnettes, s'exerce à côté et parfois en dépit des lois. Les *copperheads* ont beau jeu contre un système dont les unionistes eux-mêmes savent trop bien les inconvéniens. Ils crient à la constitution violée; l'arbitraire donne aux actes les plus justes un air de tyrannie. Qu'ils y songent pourtant, ces démocrates extrêmes, ces admirateurs absolus du système fédéral et de l'anarchie de tous les pouvoirs, c'est justement dans un pays comme l'Amérique que l'abus dont ils se plaignent devient le plus vite une nécessité.

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

30 septembre.

Rien de nouveau dans cette triste ville que les drapeaux tendus à travers les rues, les réunions électorales, les variations inexpliquées du cours de l'or, et la pluie qui depuis quelques jours tombe à torrens. Je commence à connaître sur le bout du doigt les lieux communs de l'éloquence américaine. Quand on a entendu deux ou trois *meetings* de chaque parti, on a approfondi la politique générale du pays comme l'approfondissent la plupart des citoyens. C'est se tromper que de croire, sur la foi des romans, qu'il y a en Amérique une mine inépuisable de curiosités morales. Le peuple américain a une idée fixe, et comme cette pensée dominante est l'argent, on conçoit qu'elle donne à son génie une certaine sécheresse uniforme et déplaisante. Je dis plus : des hommes qui n'ont jamais eu l'esprit éveillé que sur une chose, et pour qui faire de l'argent est la gloire suprême, ne peuvent être des modèles d'intégrité et de puritanisme. Ils seront froids, raisonnables, réguliers, inflexibles; ils auront leurs règles morales raides et étroites, mais établies sur le principe de l'obéissance rigoureuse à l'intérêt et à la légalité, non sur des maximes chevaleresques qui les font rire. Ainsi le duel sera sévèrement jugé; on n'aura pas trop de mépris pour les criminels qui, sans utilité possible, mettent en jeu leur vie et celle du prochain. Est-ce par charité chrétienne ou esprit de soumission? Point du tout; c'est seulement parce que le duel est une sottise et ne peut profiter à personne. En revanche, on attendra son voisin au coin d'un bois pour le rouer de coups ou le cribler de balles. Ce qu'on réprouve, ce n'est pas la vengeance, c'est l'espèce de générosité mal entendue qui s'y mêle.

Autre exemple : la prodigalité sera un crime irrémissible aux yeux des austères faiseurs d'argent qui adorent le dieu dollar. Laborieux, suant pour gagner, ils n'ont pas assez de pitié pour les oisifs qui dépensent; mais on a de l'indulgence pour le banqueroutier habile qui s'enrichit de sa ruine et qui sait garder la confiance publique après ses naufrages. On ne dira pas avec mépris « c'est un escroc, » mais avec admiration « c'est un luron! il est *smart!* » C'est que le point de vue est différent du nôtre : des hommes accoutumés à ne compter que sur eux-mêmes et à coudoyer la foule brutale des compétiteurs voient dans l'intérêt un devoir qu'ils avouent hautement, au lieu d'afficher comme nous autres un désintéressement suspect. Mieux on sert la divinité de l'intérêt personnel bien entendu, plus on a de titres à leur estime.

Les habitudes privées se peignent, comme de raison, dans les

mœurs publiques; il n'est guère d'homme politique qu'on n'accuse de trafiquer de son influence ou de son pouvoir. Je vous ai déjà dit ce qu'il fallait penser de certaines administrations locales : à New-York surtout, l'organisation municipale a beaucoup de petits défauts. Le corps de ville vote bien les impôts, mais on ne sait trop à quoi il les emploie. Le fait est que la voirie, qui figure au budget pour une grosse somme, est singulièrement négligée. Quand une rue devient impraticable, ce sont des pourparlers sans fin entre les propriétaires et les magistrats municipaux, qui ne consentent aux réparations nécessaires que si les intéressés paient la moitié de la dépense. Souvent même, de guerre lasse, les propriétaires font tout eux-mêmes. Comment ces abus persistent-ils malgré l'élection populaire, la liberté de la parole, le contrôle quotidien de l'opinion publique? Les Américains éclairés vous diront qu'ils ont exagéré dans les lois municipales le principe en lui-même salutaire de la démocratie. Ils ont institué l'élection directe et annuelle des administrateurs par la masse du peuple. Si courte qu'en soit l'échéance, cet appel tumultueux à la foule ne remplace pas la surveillance active qu'exercerait une représentation communale sur un agent exécutif qu'elle aurait délégué. Une administration ainsi élue n'a d'autre souci que de flatter les passions de ses juges, et il n'est pas étonnant qu'elle mette à profit son règne éphémère jusqu'au jour où elle courbe la tête devant le pouvoir qui la maintient ou la brise. D'ailleurs elle n'est pas importune : elle fait peu de bruit et ne demande qu'à se faire oublier. Être indépendant chez lui, n'avoir pas de tracasserie à redouter dans sa maison, voilà tout ce que l'Américain exige et ce qu'il paie volontiers; c'est un roi débonnaire qui se laisse gruger par ses favoris.

Quant aux législateurs, ils ne sont pas tous irréprochables : vous savez que la classe des *politicians* ne se recrute pas toujours parmi les plus dignes, et que les querelles des *bar-rooms* ont été la première école de plus d'un homme d'état qui siége au congrès. Le souverain populaire a, comme les rois, ses courtisans et ses parasites, qui font métier de la politique et y cherchent le soutien d'une vie besoigneuse. Ces hommes, une fois parvenus dans les législatures d'états, prennent la fortune aux cheveux. Des Américains qui ont sollicité m'assurent qu'ils ne faut rien demander les mains vides. Avez-vous un droit à faire valoir, une créance à faire payer : obtenez l'appui d'un législateur qui plaidera votre cause et partagera avec vous le bénéfice. « Dernièrement, me disait un habitant du Minnesota, les Indiens firent une incursion sur le territoire de notre état et pillèrent quelques propriétés. Le gouvernement devant protection aux habitans et leur garantissant la sécurité de la frontière,

les victimes du pillage avaient recours en indemnité. Elles avaient perdu 3,000 ou 4,000 dollars peut-être, 5,000 tout au plus : elles commencèrent par en réclamer 50,000 sur la foi du serment. L'affaire vint devant la chambre, et les plaignans obtinrent 25,000 dollars; il en resta 12,000 aux mains de l'avocat bénévole qui avait soutenu leurs intérêts. » — Un colon français de Saint-Louis avait une affaire pendante devant la législature du Missouri, qui ne prenait aucun souci de sa requête et la laissait dormir depuis plus d'un an au fond du panier. De guerre lasse, il se rendit à Jeffersonville où siégeaient les chambres, acheta un tonneau de whisky, invita ses juges à souper tous ensemble; on ne sait ce qu'il leur dit après boire : le lendemain, vote unanime en sa faveur.

On excuse ce petit commerce des législateurs par l'insuffisance ridicule de leurs traitemens : on dit qu'un homme pauvre, qui n'a pour vivre loin de chez lui que trois dollars par jour, surtout depuis la guerre et le papier-monnaie, est bien forcé, pour manger, de se faire à lui-même un supplément d'indemnité. Il en est de même des petits employés des administrations publiques. Aussi la corruption fleurit-elle surtout dans les rangs inférieurs. Les chefs du gouvernement sont, quoi qu'on en dise, à l'abri de tout reproche; cependant, si j'en devais croire les accusations d'une presse calomnieuse et déshonorée, il n'y aurait pas jusqu'au premier citoyen des États-Unis, jusqu'à celui que la voix publique a appelé l'*honest old Abe*, sur qui je ne dusse perdre mes illusions. Le *World* et le *Daily News*, journaux bien connus pour recevoir les inspirations des frères Wood, ne poussaient-ils pas hier l'infamie jusqu'à insinuer que Mme Lincoln, en sa qualité de bonne ménagère, approvisionnait son garde-manger pour le temps des revers politiques? Quant à M. Seward, on le plaisante sans cesse sur ses économies; on lui demande si la « petite sonnette » qui a la vertu magique de fermer les portes des prisons a en même temps celle d'ouvrir le trésor public. M. Chase, qui reste pauvre, est accusé d'avoir fait une fortune scandaleuse. Personne n'ajoute foi à des calomnies qui ne salissent que ceux qui les écrivent, et dont les honnêtes gens dédaignent de s'émouvoir; mais c'est le sang-froid même des honnêtes gens qui m'étonne. Il faut que l'habitude de la corruption soit bien enracinée pour que de pareilles indignités se débitent sans scrupule, et qu'on les supporte si doucement. Et voyez par quel étrange argument de morale un journal républicain réplique aux imputations des *copperheads;* il invoque la minime proportion des escroqueries qu'on prête à M. Chase pour louer sa probité! « A tout prendre, dit-il, M. Chase n'aurait perçu des fonds de l'état qu'un centième tout au plus pour cent, commission bien

inférieure à celle des agens d'affaires! » Attaque injurieuse ou défense perfide, l'outrage est le même des deux côtés. Si je vous montrais les Américains peints par eux-mêmes, je vous en ferais un triste tableau. Ils sont tellement endurcis aux soupçons déshonorans, aux insultes brutales, qu'ils les prodiguent et les acceptent tour à tour sans sourciller, comme des boutades inoffensives. Je sais bien que cette crudité démocratique vaut mieux que l'hypocrisie élégante, l'infamie dorée qui se cache sous un lambeau d'honneur faux et frelaté; mais la nature humaine est la même partout, et la sauvegarde la meilleure contre la corruption est encore dans ces conventions et dans ces chimères que les Américains tiennent en trop grand mépris.

1er octobre.

J'ai à vous annoncer une série de victoires. D'abord le général Sheridan, qui grandit tous les jours, a gagné coup sur coup deux batailles brillantes dans la vallée de la Shenandoah. De son côté, l'amiral Farragut a décidément pris Mobile, ou plutôt il s'est emparé de la baie, et sera maître de la ville quand il voudra. Hier enfin, nouvelles de Richmond, — un combat où l'on a pris une quinzaine de canons. Les confédérés ne manqueront pas de s'attribuer la victoire : il est vrai que Grant est plus lent à « assommer la tête de la rébellion » que Sherman à en « couper la queue. »

Je vous parlerais plus souvent de la guerre, si j'étais sûr de vous dire la vérité; mais dans cette ville de spéculation et de charlatanisme les bruits se répandent et s'évanouissent avec une étourdissante rapidité. C'est dans le quartier des affaires un cliquetis de nouvelles extravagantes, souvent contradictoires, auxquelles les gens sages ont pris, pour leur repos, le parti de ne pas prêter l'oreille. Il ne suffit point, comme à Paris, de rumeurs anodines pour qu'on s'effraie, et les inventeurs américains lancent de bien autres ballons que la mauvaise humeur du sultan, la colique de l'empereur de la Chine, ou le propos guerrier tenu hier en petit comité par tel valet du prince. Lorsqu'on veut émouvoir l'opinion publique ou, plus exactement, le marché des fonds publics, on fait bel et bien écraser le général Grant par le général Lee, ou tomber devant le général Grant les murs de Richmond. Le Mexique est encore, pour les journaux embarrassés de remplir leurs colonnes, une mine inépuisable de nouvelles à sensation (*sensation news*). J'ouvre le ***New-York Herald***, et je lis ce matin, comme d'usage : « Désastres des Français. — Miramon à la tête d'une révolution républicaine. — Prise de Monterey par les Mexicains. — Première dépêche : Cortinas a battu les Français à Matamoros; ils se barricadent dans

Bagdad; l'amiral Bosse est au désespoir. — Miramon est à Mexico, maître d'une partie de la ville, s'alliant au clergé contre l'empire. Maximilien est à cheval, traqué dans la campagne. » Deuxième dépêche : « Il paraîtrait que le colonel Du Pin a repris possession de Matamoros, que Cortinas s'est enfui sans combattre, et que le colonel regrette de ne l'avoir pas pendu (1). Mexico est tranquille, l'empereur en bonne santé, et c'est Juarès qui s'est enfui de Monterey, poursuivi par les balles françaises. » Le *Herald* en conclut que le Mexique est la propriété des États-Unis, mais que provisoirement les Mexicains feront bien de se rallier au gouvernement nouveau, afin d'avoir le temps de s'entendre et de se soulever plus tard contre l'étranger.

Ce *Herald* est un des personnages les plus curieux, les plus spirituels et les plus influens de la presse américaine. Personne ne devine encore quelle est son opinion; à vrai dire, on ne le soupçonne pas d'en avoir une. Il ignore lui-même auquel des deux partis il appartient : il sait seulement que c'est le parti du succès. Le voilà aujourd'hui dans une grande perplexité : neutre et déclassé, boudeur, quinteux, mécontent de tous, il ne demande qu'à abdiquer son indépendance incommode pour entrer au service du plus fort. Il erre comme une âme en peine, comme un chien perdu qui n'a plus de maître, et accoste tous les passans, aboyant à l'un, flattant l'autre, disant à tous par sa pantomime : « Je suis à vendre, prenez-moi. » Tantôt il défend le président contre les calomnies du *Daily News*, tantôt il insinue des doutes perfides sur l'honnêteté de l'administration républicaine. Un jour il vengera Mme Lincoln contre ceux qui l'accusent d'occuper dans le cabinet de Washington le ministère des petits profits,— le lendemain il pulvérisera Greeley pour avoir dit du mal de Mac-Clellan, puis il fait une sortie furieuse contre les traîtres de Chicago. En même temps il tourmente sans relâche « notre très littéraire et très classique président » pour un mot un peu rustique qui lui est échappé. Enfin Mac-Clellan devient à son tour le but de ses ironies : il lui conseille d'étudier les campagnes de Grant, lui demande s'il n'a jamais entendu parler d'un nommé Grant. Il exploite Grant, Sherman, Sheridan, « cette glorieuse trinité, ces immenses génies » contre le « grand homme manqué » que les démocrates ont imposé au peuple. Il ne se passe pas de jour qu'il ne lui décoche avec un air bonhomme, et sous prétexte de le soutenir, quelque trait mordant et empoisonné. A le voir ainsi isolé, étranger partout, on le croirait à la recherche d'un troisième

(1) Voyez, sur *la Contre-Guérilla française au Mexique* et le colonel Du Pin, la *Revue* du 1er octobre.

parti honnête et modéré. N'en pensez rien : ce n'est qu'un prétexte pour mieux tirailler sur les deux armées en attendant l'occasion de passer au vainqueur, car les républicains ne lui plaisent guère mieux que les démocrates; Horace Greeley n'est pas moins sa bête noire que Fernando Wood. Il confond dans sa haine le fanatique abolitioniste et le venimeux *copperhead*, le rebelle infernal et le nègre sempiternel, la « *shent per shent* convention » de Chicago et la « *shoddy* convention » de Baltimore. Comment prévoir les évolutions capricieuses de ce *bachi-bozouk* politique? Peut-être bien finira-t-il sa fantasque campagne au premier rang de l'armée républicaine. Le *Herald* est le plus riche, le mieux informé, le plus répandu et l'un des mieux goûtés des journaux américains. Cela suffit pour juger des autres. Ce ne sont, pour la plupart, que des flibustiers à l'enchère, fidèles seulement à leur bourse, *bravi* passant tour à tour du pape à l'empereur et de l'empereur au pape, tout en guerroyant pour leur propre compte et harcelant à la fois tous les partis pour se faire acheter plus cher leur alliance ou leur neutralité. A part quelques exceptions rares, ils ne prétendent pas, comme chez nous, au rôle d'initiateurs et d'apôtres d'une *religion politique*; ce sont tout bonnement des industriels qui spéculent sur les changemens de l'opinion. Tout en tenant la presse à la chaîne, nous gardons une haute idée de son pouvoir; nous lui infligeons des châtimens et lui rendons des honneurs exagérés; nous en faisons tour à tour une souveraine et une martyre. La liberté américaine en a fait tout simplement une affiche; loin de la rendre, comme nous le craignons toujours, arrogante et dictatoriale, elle l'a réduite au rôle de servante et d'instrument matériel de publicité. La presse américaine est assurément celle qui se rapproche le plus de la perfection souhaitée par un de nos plus fameux diseurs de paradoxes. Ce n'est pourtant pas qu'elle soit impuissante pour avoir le droit d'être libre; loin de là : elle est au contraire l'intermédiaire indispensable sans lequel les partis ne peuvent se former, les opinions se produire et se répandre dans le pays. Supprimez la presse, et vous n'avez plus en Amérique ni organisation des partis, ni contrôle de l'opinion, ni liberté, ni vie politique. Seulement elle n'a pas pour cela le monopole de l'esprit public, elle ne prend pas ces airs d'autocrate et de prophète qui réussissent si bien chez nous. Quand le *Herald* rappelle avec orgueil qu'il a devancé la voix populaire, il se vante non pas de l'avoir dirigée, mais de l'avoir devinée et suivie d'avance. En un mot, la presse américaine publie, elle n'enseigne pas : toute libre qu'elle est, elle est moins dangereuse, s'il est possible, qu'une presse docile et bâillonnée.

Ce n'est pas, à ce qu'il paraît, l'avis du général Wallace, com-

mandant fédéral dans le Maryland. L'autre jour, il supprimait une feuille sudiste de Baltimore afin de la protéger contre les violences auxquelles il prévoyait que le peuple ne tarderait pas à se livrer contre elle : le prétexte est ingénieux et digne d'être inventé de l'autre côté de l'Océan.

2 octobre.

J'ai fait hier une promenade charmante sur la rivière de l'Hudson. Bien que je l'eusse déjà parcourue dans le brouillard d'un bout à l'autre, je n'avais aucune idée de ce charmant paysage : je n'ai rien vu d'aussi beau dans tout l'ouest. L'Hudson est un long estuaire, une sorte de route liquide qui s'enfonce à cent milles dans les terres, à travers un chaînon des Alleghanys. Un chemin de fer en suit tous les détours, entre New-York, bâtie sur une des îles de son embouchure, et Albany, sise à la tête de sa navigation; mais c'est par eau qu'il faut remonter cette rivière. On dit qu'elle ressemble au Rhin. La nature y est sauvage, mais partout habitée, et les passages les plus rudes, les plus sévères, empruntent au continuel mouvement de l'homme un air de vie et de gaîté. Bien qu'attristé hier par un ciel sombre et pluvieux, l'Hudson est en habits de fête : les feuillages rouges, violets, lilas, dorés de l'automne, émaillent la verdure des rives. A gauche s'élève la longue et sourcilleuse barrière des *palissades*, dont le nom seul indique la structure abrupte. A droite s'étend une côte toute brillante de maisons blanches et de jardins fleuris, parsemée de bourgades industrieuses, au pied desquelles se pressent des forêts de navires. En face, les horizons bleus de montagnes ondulent à perte de vue. Tout à coup la rivière se détourne, se resserre, et entre dans un grand défilé bordé de hautes murailles : c'est ce qu'on appelle les *Highlands*.

Je ne puis vous dire toute la grâce et toute la sauvagerie de ce passage, les masses heurtées de la montagne, sa végétation pastorale, la noirceur des ravins, les anses retirées sous les grands arbres, les maisons de campagne isolées qui se cachent sous la verdure. Plus loin se dresse West-Point, perché sur un escarpement granitique, au bord du lac.

Le village blotti dans le ravin, au fond d'une coupe verte arrondie, l'hôtel assis sur une pile de roches massives, les côtes richement vêtues, et derrière, les montagnes debout dans leur grandeur sévère, tout cela forme un tableau charmant quand au tournant de la rivière West-Point se déroule devant vous. C'est là que je mets pied à terre. Sur le rocher s'étend un petit plateau fermé par des

collines : un ruisseau vient des sommets, s'y arrête, forme un petit lac limpide, puis bondit de roche en roche jusqu'à la rivière. Plus bas, un petit hameau, un moulin, quatre ou cinq maisons rustiques s'accoudent au précipice. La vue plonge sur les eaux dormantes, à travers les châtaigniers, les pins noueux et tordus qui poussent alentour; elle se repose sur un troupeau de barques balancées par leurs voiles blanches, ou bien, suivant les ondulations de la rive, passant par-dessus les golfes bleus et les promontoires, elle s'arrête à une muraille lointaine de montagnes vaporeuses, sur une ligne argentée qui brille à leur pied.

L'hôtel où je descends est la demeure habituelle du vieux général Scott, le vainqueur du Mexique, une des seules ruines américaines auxquelles s'attache une vénération durable. A quelques pas s'élève la fameuse école militaire de West-Point. Enchanté de ce beau site, je ne songe ni à voir le vieux général, ni à visiter le collége, ni même à monter à Fort-Putnam, d'où se découvre un beau panorama de toute la contrée. Le bateau passe, et je m'en retourne à New-York, trouvant ma journée bien remplie.

4 octobre.

Il y a eu des troubles graves, une sorte d'émeute à Chicago. Depuis quelque temps, les événemens militaires ont terriblement agité le marché et fait danser le cours de l'or. Enfin la dernière baisse a fait tomber à Chicago deux banques importantes, où diverses associations avaient fait des dépôts qui se trouvent engloutis dans la faillite. L'un de ces dépôts était le fruit d'une souscription volontaire, et devait servir à racheter les citoyens pauvres du *draft* ou de la conscription. Or le *draft* avait lieu le jour même, et le peuple en fureur courut aux bureaux des banques pour en tuer les directeurs; il a fallu le secours des troupes pour les empêcher d'être pendus. Le bien lui-même a son mauvais côté, et le peuple, qui reprochait au gouvernement l'insuccès de la guerre, va maintenant lui reprocher encore la crise inévitable qu'amènent les récentes victoires.

On craint qu'il n'en arrive autant aux banques de New-York. Le commerce est paralysé; les négocians qui n'ont pas suspendu leurs affaires jouent un jeu très périlleux. Quand la valeur du numéraire change d'un cinquième en huit jours, à moins de spéculer sur le danger même, on aime mieux laisser dormir son argent. Le spéculateur qui joue sur des valeurs fictives, sur du coton qui n'est pas planté, sur du porc salé qui n'est pas tué encore, se meut aisément dans le désordre des fluctuations financières. Il est là dans son élé-

ment, et sa facilité d'évolutions est grande, puisque ses magasins sont vides et sa cargaison imaginaire. Il peut vendre, racheter et revendre encore, comme un joueur qui passe de la noire à la rouge et de la rouge à la noire. C'est un pirate qui suit la vague, qui se retourne au gré du vent, qui épie les naufrages et qui se joue des tempêtes; il a au moins autant de chances de gain que de perte; mais le commerçant sérieux est sûr de perdre. Il lui faut du temps pour opérer sur les valeurs réelles; il ne peut pas en un jour vider son magasin ni jeter son lest à la mer. Il fait un voyage au long cours, et il faut qu'il aille contre vents et marées. Si même il prend le parti de liquider les affaires présentes, sa cargaison est lourde et lente à décharger : il est ruiné avant d'en avoir pu rien tirer.

Il y a ici un journal, le *Herald*, qui a pour système d'attribuer toutes ces variations à des tripotages officiels. La hausse était une *flouerie*, la baisse est un vol, et les voleurs vengent les uns sur les autres l'honnêteté publique outragée. Il est bien possible que le gouvernement aide à la baisse : on assure qu'il a jeté depuis quelques jours une grande quantité d'or sur le marché. Ce n'est, en tout cas, qu'une goutte d'eau dans la mer, et je sais par notre expérience l'effet insignifiant de ces manigances pour faire remonter le courant aux lourdes masses des fonds publics.

Cette crise aura, dit-on, de graves conséquences : le contre-coup s'en fera sentir jusqu'en Europe, et les Américains se consolent de leurs embarras en espérant que la Banque d'Angleterre, et par suite la Banque de France, sauteront. Quant à eux, leurs mesures sont prises, et ils se vantent de l'heureux système qui les met à l'abri de ces catastrophes. En effet, il n'y a aucun danger que le trésor américain suspende ses paiemens, puisqu'il n'en fait plus : la banqueroute, dont le papier à cours forcé n'est qu'un déguisement, est devenue ici un état permanent.

N'exagérons rien toutefois. S'il y a un pays au monde dont la richesse soit pour ainsi dire élastique, et qui puisse supporter un état financier ruineux partout ailleurs, ce sont les États-Unis. Cette reprise si rapide du papier-monnaie dès la première victoire prouve leur vitalité. Il fallait bien qu'après une émission folle, indéfinie, dépassant de beaucoup, je ne dis pas seulement la somme des espèces, mais le besoin des transactions quotidiennes, la valeur du numéraire diminuât d'autant que la quantité en était accrue; mais, sitôt passé l'effroi de la guerre, on commence à voir que les *greenbacks* ne représentent pas au cours actuel une somme de numéraire suffisant, et qu'après la paix la renaissante prospérité du pays les absorbera vite. Souvent, sur le marché de New-York, tout le numéraire est dévoré en quelques heures, et il se fait alors sur le

papier des hausses momentanées qui jusqu'à présent cédaient toujours devant la continuelle et extravagante émission par laquelle M. Chase faisait face aux dépenses. Aujourd'hui les *greenbacks* n'ont pas plus qu'autrefois de garantie positive et de certitude de remboursement; mais il suffit d'une victoire, d'une espérance, de l'intention annoncée par M. Fessenden de briser la planche aux assignats, pour qu'immédiatement la confiance renaisse.

Chez nous, le commerçant est un homme prudent qui ne s'engage qu'à bon escient, pèse et repèse les denrées, compte et recompte son or, le garde dans sa bourse, et s'enrichit par l'économie. Il ne se contente pas d'une demi-promesse, et toute valeur sans garantie tombe vite à néant. Tout autre est l'Américain. Sa fortune roule toujours; il n'en laisse pas une parcelle oisive, et la risque tout entière incessamment. Les valeurs qui passent dans ses mains n'y séjournent guère; il en use comme d'un moyen d'échanges, et se soucie peu du reste, si elles ont cours sur le marché. Il vit au jour le jour; il est comme un créancier pressé d'argent, qui accepterait de son débiteur de la fausse monnaie, comptant la repasser lui-même à ses créanciers, ou bien comme un navigateur impatient qui s'embarque sur un navire avarié : peu lui importe, pourvu qu'il fasse la traversée. Il n'y a pas de perte si lourde qu'il redoute plus qu'un jour de retard ou d'inaction.

Aussi l'Amérique est le pays des chimères. Elle adopte les yeux fermés les théories financières les plus extravagantes, et le succès lui donne raison. Elle accomplit par enchantement les tours de force les plus téméraires. Dans ce pays où la richesse sort pour ainsi dire de terre tout armée, le sol s'affermit sous les pieds de ceux qui s'aventurent au-delà des chemins battus. Les capitaux qui n'existent pas sont dévorés d'avance par les mille entreprises d'une industrie hasardeuse, mais confiante dans le succès. Pour aller plus vite, on gagne à représenter par un crédit fictif la valeur qui n'est pas encore créée : c'est une manière d'emprunter à gros intérêts. C'est même à cet esprit d'aventure et de spéculation intrépide que les Américains doivent en partie leur rapide et merveilleuse prospérité. Ils parlent du *go a head* comme de leur plus grande vertu nationale. Sans doute il serait insensé de vouloir en faire un système applicable à des sociétés anciennes, à ce que sera l'Amérique elle-même le jour où la charrue aura partout remplacé la hache, et où le coup de baguette du spéculateur ne fera plus rien jaillir du désert épuisé. Rien de si funeste que la théorie qui prétend développer une richesse sans limite avec des emprunts et des crédits illimités. L'heure viendra donc où les États-Unis ne pourront plus supporter ces onéreuses hypothèques sur l'avenir qui sont aujour-

d'hui leur ressource; mais la limite est lointaine encore, si lointaine qu'on ne peut la fixer. Les Américains peuvent largement anticiper sur les gains de l'avenir sans compromettre les épargnes du passé. A moins que la guerre ne dure beaucoup d'années, à moins que le fardeau ne les écrase, ils ne seront pas hommes à se laisser abattre par une timidité vaine. Qu'ils la paient ou la répudient, la dette sera vite oubliée; le papier-monnaie reviendra au pair et sera absorbé par de nouveaux besoins. Le jeu hardi que joue l'Amérique dépend seulement du maintien de l'Union. Si l'Union subsiste et se consolide, il ne faut s'effrayer de rien, ni de la dette, ni des impôts, ni du papier. Si fort que soit l'enjeu, la partie alors est gagnée, et paiera cent fois les sacrifices.

7 octobre.

Depuis les deux victoires de Sheridan, le général Grant semble piqué d'honneur : il livre au général Lee une série de combats peu brillans, mais effectifs, qui le mènent pas à pas jusqu'aux murs de Richmond. Ce Grant, qui ne frappe pas de grands coups et n'a pas certainement « l'immense génie » que lui prête ici l'exagération populaire, est néanmoins un homme énergique, laborieux et persévérant. Il avance lentement, parce qu'il rencontre à chaque pas les ouvrages élevés depuis trois ans par les rebelles comme une ceinture impénétrable autour de leur capitale. Le général Lee a fait là ce que les Russes faisaient à Sébastopol, avec cette différence qu'en Crimée la guerre concentrée sur un étroit espace devait finir tout d'un coup. Ici les opérations de la seule armée de Grant s'étendent sur plus de cinquante milles, et ne peuvent être poussées qu'avec grande lenteur. Il y a des fous qui voudraient culbuter Richmond avant la bataille électorale : je n'y compte pas avant l'année prochaine, et dans le cas seulement où nul changement politique ne viendrait troubler la conduite de la guerre. Quand on dit que les confédérés souhaitent que Lincoln soit élu, on dit une folie ou un mensonge, car l'élection de Lincoln, c'est la guerre poursuivie énergiquement et sans trêve. Or l'élection de Mac-Clellan signifie ce que vous savez : avant même la transmission du pouvoir, elle aurait sur l'administration républicaine et sur la conduite de la guerre une influence désastreuse; elle serait pour Lincoln un motif de jeter le manche après la cognée. C'est l'habituelle injustice des peuples que d'imputer au dernier venu les fautes ou les bienfaits de ceux qui l'ont précédé. L'administration vaincue pourrait donc ne pas être désireuse de laisser aux démocrates le triomphe trop facile d'une victoire préparée et d'une paix glorieuse. Ils sont rares en effet les

hommes assez désintéressés pour faire le bien de leur pays au profit de leurs ennemis politiques.

Les journaux du sud affectent d'être indifférens aux événemens du nord. Il est aisé pourtant de voir qu'ils ont joué leur dernière carte sur l'élection de novembre, et qu'ils attendent avec anxiété un vote qui sera leur charte d'indépendance ou leur arrêt de mort. Chaque jour ajoute à l'épuisement du sud. Depuis longtemps, il n'avait de secours et de communication avec l'Europe que par les trois ports de Charleston, de Wilmington et de Mobile. Voilà Mobile étroitement bloqué; Charleston n'a pas encore succombé, mais son port est emprisonné, sa baie aux mains de l'ennemi, et la fièvre jaune aide la canonnade. Il ne reste plus que Wilmington, où les fédéraux vont concentrer tous leurs efforts, et qui ne tardera pas à subir le sort de Mobile. Le président Davis est inébranlable; mais il lui manque les deux nerfs de la guerre, les hommes et l'argent. Ses emprunts sont tombés à néant depuis ses dernières défaites; ses bons nationaux remboursables dix ans après la guerre ne valent pas le vingtième de ceux des États-Unis. Quant aux hommes, il en est réduit, pour recruter son armée, aux plus déplorables expédiens; on dit même qu'il songe à enrôler les nègres en leur offrant la liberté, sacrifiant à la fureur de la résistance jusqu'au principe sacré de l'esclavage. En attendant ce scandale, les guérillas saisissent et envoient au général Lee tout ce qu'ils peuvent ramasser d'hommes. Dernièrement, des habitans de la Louisiane échappés au joug fédéral s'étaient enfuis jusqu'au Texas, à Brownsville, dans le camp du colonel confédéré Ford. Celui-ci leur dit qu'il était bien fâché, mais qu'il était obligé de les envoyer sans retard à l'armée de Virginie, qui avait besoin de renforts, et il expédia sous bonne garde au général Lee ces héros involontaires de la rébellion.

Ceci doit dégriser les énergumènes qui crient dans le nord à la tyrannie. S'ils regrettent si fort de ne point combattre avec leurs frères, il ne manque pas de gens, dans le sud, qui sont prêts à changer de place avec eux. La lassitude y est grande et amène la division. M. Jefferson Davis est forcé, pour soutenir sa popularité chancelante, de courir le pays d'un bout à l'autre, soufflant le feu qui va s'éteindre. Dans une curieuse harangue qu'il vient de prononcer à Montgomery, dans l'Alabama, il avoue les dernières défaites, mais il dénonce énergiquement l'erreur grossière et pernicieuse de ceux qui se figurent que l'avénement de tel ou tel candidat dans le nord peut rétablir l'ancienne Union. — La guerre, dit-il, ne finira que par l'indépendance, et le citoyen du sud qui, au lieu de prendre son fusil, a recours aux négociations et aux intrigues est un déserteur et un traître. La réprimande est visiblement à

l'adresse de ce gouverneur Brown, de la Georgie, dont on annonçait ces jours derniers la défection. Depuis longtemps, le gouverneur est las de la guerre; depuis la chute d'Atlanta, il a retiré au général confédéré Hood les milices d'état qui avaient défendu la ville; on a même dit qu'il avait fait au général Sherman des ouvertures pacifiques.

La nouvelle a été démentie, mais on y croyait à Richmond autant qu'à New-York. Les journaux virginiens ne trouvent pas assez de paroles amères pour cette Georgie qui, après les avoir *traînés à la sécession*, les abandonne à l'heure suprême, quand leur cause est désespérée. Aujourd'hui le gouverneur Brown se justifie avec indignation des rumeurs injurieuses qui ont couru sur son compte, et nie absolument qu'il ait fait au général Sherman aucune proposition de paix. Je ne le crois pas aussi calomnié qu'il veut bien le dire. Si furibond qu'il ait été jadis pour la révolte, il a des terres encombrées de cotons qui expliquent sa conversion récente. Ce sont d'anciennes récoltes dont il n'a pu vendre les produits : encore quelques mois de guerre, et sa ruine est consommée; la paix au contraire, une paix faite à propos, le sauve et l'enrichit. Notez enfin que, si la Georgie veut se séparer de la confédération nouvelle, la théorie de la sécession l'y autorise. Quand les états du sud brisèrent le lien fédéral, ils nommèrent des *conventions* extraordinaires pour voter des *ordonnances de sécession*. Ce qu'a défait la dernière convention, une autre peut le refaire, et cette convention, il est au pouvoir du gouverneur Brown de la convoquer. Sitôt l'ordonnance annulée, l'état rentre en pleine possession de sa souveraineté démocratique, et se trouve, d'après la doctrine même de la constitution confédérée, affranchi de tout devoir de fidélité envers le gouvernement qu'il répudie. Il est curieux de voir la rébellion dissoute à son tour par le principe destructif qu'elle a invoqué contre l'Union.

Cependant le *canvass* se poursuit avec ses incidens accoutumés. Pour le moment, les grands *meetings* se taisent, et les citoyens se réunissent en petites conventions locales pour organiser leurs forces. Ils préparent le feu d'artifice des derniers jours, et l'on se demande encore avec anxiété s'ils n'y mettront pas des boulets de canon.

Il est difficile de dire quelle est précisément la force des partis, car, à mesure que l'heure de la bataille approche, chacun d'eux se vante de ses recrues nouvelles et de son triomphe assuré. Il y a ici, comme ailleurs, une masse indécise qui ne prend parti qu'à la dernière heure, et qui se trouve, en définitive, l'arbitre du combat. Pourtant, s'il est un pays où l'on puisse prévoir le résultat d'une

élection politique, ce sont les États-Unis, car nulle part les partis n'ont une discipline plus régulière, une organisation plus puissante et plus étendue. A la veille de toute élection, il y a quelques semaines d'épreuves durant lesquelles chaque armée dénombre ses combattans. Les comités locaux envoient aux comités d'états les listes qu'ils ont dressées, et ceux-ci en forment de nouvelles listes qu'ils adressent au comité central. Ce mécanisme compliqué fonctionne avec une aisance et une précision parfaites. Les élections locales sont aussi comme des épreuves préparatoires rarement contredites par le jugement définitif. Jusqu'à présent, elles sont favorables au président Lincoln: les démocrates n'ont la majorité que dans trois ou quatre *border-states* et dans la ville même de New-York. Reste à savoir si l'état ne matera pas la ville.

Ils ont pourtant les puissances pour eux : le gouverneur de l'état, M. Seymour, est un de leurs chefs. Quant à l'administration municipale, elle se fait plus royaliste que le roi, plus démocrate encore que New-York. Le maire est un M. Gunther, marchand de fourrures et pauvre politique, mais qui a le mérite de dire très haut ses opinions. Il pousse la rigidité puritaine jusqu'à avouer publiquement sa sympathie pour les rebelles et prendre le deuil à chaque victoire de son pays. Le conseil des *aldermen* ayant voté une illumination pour célébrer les récentes victoires, le maire y a mis sèchement son *veto*, et écrit ou (disent les mauvaises langues) fait écrire aux journaux une lettre fort hautaine pour développer ses raisons. Il ne veut pas, dit-il, fournir à ceux qui se réjouissent des derniers événemens une occasion d'insulter aux sentimens des bons citoyens qui s'en affligent, ni faire à la bourse du pauvre un appel qui ne mérite pas d'être écouté. Cet acte de malveillance maladroite et brutale vaudra plus de voix aux républicains qu'aux démocrates; mais le maire Gunther sait, dit-on, faire lui aussi le miracle de la multiplication des votes, et les vides accidentels qui se font dans le parti sont vite comblés par le flot de l'émigration européenne et le procédé non moins européen de la naturalisation *in extremis*. Il ne se passe pas de jour, — on le dit du moins, — que 300 ou 400 Irlandais, Italiens, Français ou Allemands ne soient expédiés à la mairie et admis sommairement aux bienfaits du droit de cité, sur leur promesse formelle de voter pour Mac-Clellan. Il y a bien une loi qui prescrit aux étrangers, avant leur naturalisation, une résidence de cinq ans sur la terre américaine; mais qu'importe? Autant de gagné sur la loi, et quant aux conditions exigées, les nouveaux citoyens auront le temps de les remplir après l'élection.

On avait pu croire un instant que le parti de la trahison allait

déserter le candidat de Chicago et lui opposer un *copperhead* de meilleur aloi; mais, toute réflexion faite, les Wood, les Vallandigham, les Voorhees et toute leur séquelle ont compris qu'il était plus sage de soutenir Mac-Clellan. Le *Daily News*, journal du *copperheadisme* avancé, affirme que le général a eu connaissance des résolutions de Chicago deux mois avant la convention, qu'elles lui ont été soumises au nom du parti démocrate par Alfred Edgarton de l'Indiana, et qu'il en a approuvé sans réserve l'esprit et la lettre. Si c'est une calomnie, pourquoi ne la point démentir? Fernando Wood, dans un récent discours, justifie son candidat, non pas du reproche de faiblesse, mais du soupçon de patriotisme auquel l'exposent un passé honorable et une loyauté connue. « Il sera, dit-il, notre agent, notre créature; il ne peut désobéir à la voix publique... Quant à sa lettre, tant pis pour qui s'y trompe : ce n'est qu'un subterfuge, une ruse de guerre. » De tels éloges sont des flétrissures. Peut-être en prenant une attitude plus ferme le général Mac-Clellan pouvait-il dérober au président Lincoln l'honneur de défendre l'Union. A présent le dé est jeté, et il ruinerait sa candidature, s'il tentait de répudier des alliés infâmes.

Qu'on ne l'oublie point toutefois; ce n'est pas une lutte ordinaire où il soit permis de consulter des préférences et des sympathies personnelles. Jamais l'Amérique n'a traversé crise si dangereuse et si solennelle; jamais révolution pacifique n'a enveloppé de si redoutables conséquences, et lorsqu'on songe à la gravité des intérêts, à la violence des passions qui sont en jeu, on s'étonne que l'Amérique ne soit pas encore plus déchirée, et que chaque assemblée de cette lutte électorale ne devienne pas un champ de bataille. Néanmoins cette patience dont seul peut donner l'exemple un peuple instruit à la discipline des luttes politiques par un long exercice de la liberté, cette patience extraordinaire ne peut pas être éternelle. Il ne faut pas seulement que le président Lincoln soit élu, il faut encore qu'il obtienne une imposante majorité. Sinon, il est à craindre que les démocrates ne se tiennent pas pour vaincus et jettent le poids des armes dans la balance. Il importe plus que jamais de remporter sur les rebelles cette victoire de l'intérieur qui sera le présage et le commencement de l'autre.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

DU
GÉNIE GREC
AU TEMPS D'ALEXANDRE

ÉPICURE ET PRAXITÈLE.

Praxitèle, Essai sur l'histoire de l'art et du génie grecs, etc., par M. Émile Gebhart.

Loin de s'affaiblir avec le temps, l'intérêt qu'excite l'étude de la Grèce antique semble croître de nos jours. Parmi les gens éclairés, on n'en trouverait plus un seul capable de s'écrier, comme un violent ennemi de Voltaire, le poète Clément :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

C'est qu'il en est de même pour tous les grands objets : un peu de science en éloigne, beaucoup de science en rapproche. Or la science des choses grecques s'est considérablement développée en Europe depuis un demi-siècle, et l'on sait, sans qu'il soit nécessaire d'abonder ici en détails, que la France a pris une large part à ce mouvement, que sur certains points même elle l'a provoqué. Elle a eu, elle a encore des philologues, des érudits, des archéologues, des topographes qui, en réunissant leurs efforts à ceux des Allemands et des Anglais, ont amassé une quantité de témoignages au moyen desquels l'histoire retrouve chaque jour quelqu'un des traits véritables de ce peuple grec « qui, selon une heureuse expres-

sion de M. Grote, a le premier éveillé les facultés intellectuelles encore endormies de notre nature (1). »

Mais il ne servirait de rien de le dissimuler, quelle que soit l'ardeur avec laquelle les recherches sont poussées dans tous les sens, l'histoire grecque demeure extrêmement difficile à écrire. La période purement épique et légendaire y est très longue et n'offre trop souvent à la critique en quête de faits réels et certains que l'appui mobile de la fiction. Même quand on aborde des époques plus récentes, on rencontre à chaque pas des obscurités qu'auraient dissipées ou des lacunes qu'auraient comblées d'importans monumens, si le temps ne les avait détruits. Il faut se résigner, par exemple, à ignorer ce qu'on aurait appris en lisant le fameux recueil, aujourd'hui perdu, où Aristote avait rassemblé les constitutions de cent cinquante villes différentes. Et pourtant que devient la physionomie de la Grèce, lorsqu'on on néglige les aspects divers qu'offrait sa vie essentiellement multiple? On peut se dire, pour se consoler, qu'après tout ce corps aux membres si nombreux eut une tête où vinrent se concentrer les pensées de la nation et un cœur qu'échauffèrent ses plus nobles passions. On peut, afin d'obéir à ce besoin d'unité qui est une des lois les plus impérieuses de l'esprit humain, voir dans Athènes le centre d'une civilisation que cette ville portait à son plus haut point après l'avoir sauvée de la domination des Perses, et dont elle conserva fidèlement les restes jusqu'au ve siècle après Jésus-Christ. Néanmoins cette façon d'arranger et de composer l'histoire grecque, fût-elle d'ailleurs admise comme légitime, ne dispenserait pas la science d'étudier à fond et de retracer exactement les destinées des peuples qu'elle aurait groupés autour de la cité de Minerve. Et c'est alors que recommenceraient les regrets et les incertitudes; c'est alors que l'écrivain scrupuleux serait obligé de laisser des blancs dans son récit plutôt que d'y introduire des erreurs et de ne présenter que des conjectures ou des probabilités là où la curiosité du lecteur réclame des assertions précises et des affirmations certaines.

La difficulté est grande encore lorsque, au lieu de suivre les Grecs dans les mouvemens compliqués de leur activité politique, on se propose de déterminer les phases successives de leur génie intellectuel, et de saisir les rapports intimes qui, chez eux, rattachèrent l'inspiration à la pensée, la spontanéité à la réflexion, la poésie, la littérature et les arts à la philosophie. De ce côté encore, les routes se croisent, se mêlent, s'effacent; le fil conducteur se

(1) Un savant professeur, M. Sadous, publie en ce moment une traduction de l'*Histoire de la Grèce* de M. Grote. Plusieurs volumes ont déjà paru.

rompt à chaque instant. Que de chefs-d'œuvre mutilés ou réduits en poussière! Que d'écrits tronqués ou perdus! Cependant, grâce au nombre et à la valeur des ouvrages qui ont échappé à la ruine, grâce aussi à la merveilleuse unité de l'esprit grec, dont les changemens uniformément variés marquent de caractères communs les productions d'une même époque, les vues d'ensemble sont possibles et permises, pourvu qu'elles aient été préparées par une exposition savante et une discussion sévère des textes et des faits. C'est ainsi que, dans ces dernières années, des essais consciencieux, quoique limités et timides encore, sur les affinités plus ou moins secrètes et les traits de ressemblance plus ou moins frappans que présentent la plastique et la métaphysique des Grecs, ont été accueillis par les hommes compétens avec une encourageante faveur. A côté de ceux qui refont patiemment l'anatomie de la société grecque, en ramassant deçà et delà jusqu'aux moindres débris de ce beau corps, on a pensé qu'il y avait place pour ceux qui aiment à en retrouver la physiologie et à se demander comment ces membres, épars aujourd'hui, se joignaient, s'unissaient, influaient les uns sur les autres et composaient une organisation vivante et féconde. Cette double façon d'envisager l'antiquité hellénique a produit, à l'École française d'Athènes, deux courans d'études distincts, quoique parallèles, et deux groupes de travailleurs. Les uns, actifs, intrépides, infatigables, véritables soldats de l'érudition, bravant les dangers et les maladies, ont exploré avec succès et enrichi le champ des découvertes archéologiques et littéraires. Les autres, voyageurs aussi et partageant fraternellement les fatigues des premiers, mais portés par goût aux méditations contemplatives, ont essayé, à leurs risques et périls, de remonter des faits historiques à leurs lois et des résultats esthétiques à leurs causes. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent, entre autres, M. Burnouf, bien connu des lecteurs de la *Revue*, M. Fustel de Coulanges, dont l'heureux début a été annoncé ici même, il y a peu de jours, par un habile critique, et M. Émile Gebhart, auteur d'une intéresante *Histoire du sentiment poétique de la nature dans l'antiquité grecque et romaine*, et d'un ouvrage sur *Praxitèle* qui nous paraît mériter une attention particulière.

Le livre de M. Gebhart a pour objet d'expliquer à un point de vue philosophique, et par l'histoire même de la philosophie, non-seulement les vicissitudes de la sculpture, mais celles du génie grec sous toutes ses formes, depuis le moment de son plus grand éclat jusqu'aux jours de sa décadence. L'importance de la question, la nouveauté de la méthode, le talent de l'auteur, que des juges autorisés et peu suspects de faiblesse ont récemment appelé « un brillant

esprit, » nous déterminent à entretenir le public de cette hardie tentative. D'ailleurs des théories philosophiques fort diverses s'efforcent en ce temps-ci d'agir sur la littérature, sur l'art, en un mot sur le génie français. Tandis que les unes, pour le relever et le rajeunir, l'engagent à puiser ses inspirations aux sources les plus hautes, les autres flattent ses plus dangereuses fantaisies et l'aident à déchoir. Les deux partis ne peuvent que gagner à bien savoir comment en Grèce l'inspiration et la pensée se sont d'abord éclairées mutuellement, puis aveuglées. Quelle fut cette réciproque influence aux trois époques de Périclès, d'Alexandre et du démembrement de l'empire macédonien? Jusqu'à quel point l'auteur que nous avons sous les yeux l'a-t-il aperçue et constatée? Voilà ce que nous allons rechercher; mais on nous permettra, dans cette étude, d'avoir surtout en vue les destinées de la philosophie, et de prendre particulièrement à cœur son intérêt et ses progrès.

I.

Au siècle de Périclès, un mouvement extraordinaire se produisit qui a rendu ce temps à jamais mémorable : tout ce qu'il y avait d'intelligent en Grèce afflua vers Athènes, et Athènes imprima un essor immense aux intelligences qu'elle avait enfantées et à celles qui étaient venues du dehors lui demander l'excitation, la lumière et la gloire. Ce fait, très connu, cent fois remarqué, et qui, lorsqu'on le prend en gros, ressemble à un lieu commun historique, paraît au contraire presque nouveau dès qu'on se donne la peine de l'envisager dans les circonstances particulières qui le constituent. Alors, en même temps qu'on voit revivre sous sa plus noble forme une civilisation disparue, on apprend quel degré de force et quel irrésistible ascendant l'amour et le culte de l'intelligence peuvent communiquer à la plus petite des sociétés destinées à jouer un rôle dans le monde.

Ce n'est certes pas, — est-il besoin de le dire? — que ces Grecs fussent autant de purs esprits dégagés des liens de la matière et maîtres absolus de leurs corps. Une sensualité tellement ardente qu'on n'oserait plus en décrire les effets circulait dans leurs veines et les jetait dans les plus déplorables égaremens; mais, sensuels comme ils l'étaient, et tout en continuant de l'être, ce fut leur mérite et leur supériorité de rechercher passionnément les jouissances de l'esprit, d'être fiers avant tout de leur intelligence et de comprendre assez la raison pour y voir le principe même des êtres et la puissance ordonnatrice de l'univers. Un instinct naturel, qui ne manqua probablement à aucune des peuplades hellènes, mais

qui devint chez les Athéniens une faculté énergique et prédominante, poussa ceux-ci à dégager de mieux en mieux des choses, des formes et des notions l'élément purement rationnel et la signification métaphysique qu'elles contenaient.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que le mythe primitif d'Athéné ou Minerve se transforma entre leurs mains jusqu'à se changer en une conception admirable. Nulle part ne se trahit plus clairement l'effort d'une pensée toujours en travail qui va élevant et épurant graduellement son objet. Si nous en croyons les plus récens symbolistes allemands et français, et parmi ceux-ci MM. Guigniaut, commentant et complétant Creuzer, et M. Alfred Maury, qui a recueilli et agrandi les vues de ses devanciers, Athéné ne fut, dans l'origine, qu'une personnification féminine de l'élément humide. La preuve en est dans le nom de Tritogénie, qui veut dire *née des eaux*, et que lui donnaient les Minyens. « On comprend, écrit M. Maury, que la Béotie, qui avait été dans le principe un marais sans cesse inondé par les débordemens du lac Copaïs, ait rendu un culte particulier aux eaux et rapporté la personnification de l'élément humide à sa divinité suprême. Des légendes où se reconnaît l'allégorie de l'inondation et de la fertilisation des terres par les eaux constituaient la mythologie locale de ce pays. » Athéné représentait aussi l'air, qui, selon les anciens, se formait de l'eau par voie d'évaporation. Plus tard elle symbolisa l'éther, l'air lumineux et pur, et fut en conséquence considérée de proche en proche comme l'emblème de la pureté, de la chasteté. Enfin ce pur éther, hostile aux forces physiques terrestres et ténébreuses, cette Athéné aux yeux glauques, comme l'eau qu'elle avait autrefois personnifiée, dépouille les enveloppes dont l'avait entourée un naturalisme grossier, et n'apparaît plus que sous l'aspect idéal et presque métaphysique de l'intelligence, fille du cerveau de Jupiter, née sans hymen de l'esprit même du souverain des dieux. L'on voit quelle distance sépare la Tritogénie des Minyens de la Pallas d'Athènes. Cette distance, qui est celle-là même de la matière à l'esprit ou de la force physique à la puissance de penser, le génie grec la parcourut seul, et ne fut satisfait que lorsqu'il l'eut parcourue. M. Grote a raison d'affirmer que l'Athéné-Parthénos est une conception absolument grecque. La raison grecque, parvenue à une certaine conscience d'elle-même, avait recomposé à son image la divinité élémentaire des premiers temps. Elle expliquait par des affinités intellectuelles le choix que Minerve avait fait du peuple athénien à l'époque mystérieuse où les dieux s'étaient partagé le monde. « Vulcain et Athéné, dit Platon dans le *Critias*, qui avaient la même nature, et comme venant du même père et comme marchant au

même but par leur commun amour pour les sciences et pour les arts, eurent ensemble en partage notre pays, qui convenait singulièrement à leur vertu et à leur sagesse. »

Ce côté intellectuel de la religion nationale exerça sur l'art grec une séduction puissante et lui inspira ses plus belles créations. On a dit ailleurs, on se bornera à rappeler ici que Phidias sculpta huit ou neuf fois l'image d'Athéné, et qu'il accumula sur le front et sur la tête de la Pallas du Parthénon tous les signes de la lumière, de la pensée, de la réflexion profonde et concentrée; mais il est un autre fait, moins connu peut-être, quoique remarqué déjà avant M. Gebhart, qui l'a habilement mis à profit, et qui démontre avec quel infaillible instinct le grand artiste sacrifiait les données mythologiques propres à enflammer les sens aux fortes et austères conceptions rationnelles. Pour ceux qui ne possèdent des mythes anciens qu'une connaissance banale et superficielle, il n'y a qu'une Vénus, dont le nom éveille uniquement des idées de voluptés sensuelles. Les Grecs, il est vrai, adoraient celle-là; mais ils en honoraient une autre qu'il faut leur savoir gré d'avoir distinguée de la première. Cette distinction se retrouve dans un des plus exquis passages du *Banquet* de Platon, que nous transcrivons à l'intention de ceux qui ne l'auraient pas lu. « Il est constant, dit Pausanias, l'un des convives d'Agathon, que Vénus ne va point sans l'Amour. S'il n'y avait qu'une Vénus, il n'y aurait qu'un Amour; mais puisqu'il y a deux Vénus, il faut nécessairement qu'il y ait aussi deux Amours. Qui doute qu'il y ait deux Vénus? L'une ancienne, fille du Ciel, et qui n'a point de mère : nous la nommons *Vénus Uranie*; — l'autre plus moderne, fille de Jupiter et de Dioné : nous l'appelons *Vénus Populaire*. Il s'ensuit que des deux Amours qui sont les ministres de ces deux Vénus, il faut nommer l'un céleste, et l'autre populaire... Tout amour en général n'est ni bon ni louable, mais seulement celui qui nous fait aimer honnêtement. L'Amour de la Vénus populaire est populaire aussi, et n'inspire que des actions basses : c'est l'amour qui règne parmi les gens du commun. Ils aiment sans choix et n'aspirent qu'à la jouissance. » Au contraire, toujours d'après Platon, l'Amour qui suit Vénus Uranie participe davantage de l'intelligence, et c'est l'intelligence qui l'attire et le séduit. Il y avait donc, on le voit, chez les Grecs une Vénus intellectuelle, ayant avec Athéné plus d'un trait de ressemblance. Or n'est-il pas très remarquable que cette Aphrodite supérieure, dont la fonction divine était d'allumer toutes les généreuses ardeurs de l'esprit, soit la seule dont Phidias ait voulu ou daigné modeler l'image? Il l'avait sculptée pour la ville d'Élis, où elle avait un temple. Son pied s'appuyait sur une tortue, animal céleste chez les Indiens, et symbole chez les Grecs, selon Plutarque, du silence et de la vie

sédentaire que la religion prescrivait aux femmes. Le bouc, emblème d'une signification fort différente, accompagnait la Vénus populaire, que d'autres artistes se chargèrent de représenter.

Il serait trop long de montrer qu'au même temps Ictinus, Polyclète, Sophocle et leurs plus célèbres contemporains s'appliquaient à donner à leurs œuvres ces fortes qualités qui charmaient le cœur sans le troubler ni le corrompre, parce qu'avant de l'atteindre elles éclairaient et satisfaisaient la raison. Ce que l'on sait moins, c'est que les grands penseurs de cette époque s'efforçaient de conserver à la musique elle-même le caractère mâle, sévère, nous dirons volontiers le caractère moral et intellectuel que le génie dorien avait de bonne heure imprimé à cet art. Rien de ce qui pouvait affaiblir les âmes ou les discipliner ne paraissait indifférent à des hommes tels qu'Aristophane, Platon ou Aristote. Ils croyaient, en s'occupant de l'influence de la musique sur les mœurs, traiter une question des plus graves, et ils ne se trompaient pas. D'ailleurs, quelque sensibles que nous soyons aux beautés musicales, les Grecs les ressentaient plus vivement encore. Finement doués comme ils l'étaient, il n'est pas surprenant qu'on redoutât pour eux les effets irrésistibles d'un art dont la puissance est telle que quelques phrases d'un air national suffisent chez les modernes pour attiser le feu des révolutions. Aristophane pensait que la grave musique des aïeux avait contribué à former une jeunesse chaste et vaillante, et préparé les guerriers de Marathon. « Si quelque enfant à l'école, dit-il dans *les Nuées*, s'avisait de faire quelque bouffonnerie ou de chanter avec les inflexions molles et recherchées introduites par Phrynis, il était frappé et châtié comme un ennemi des muses. » Platon déclare que le mode dorien est la seule et véritable harmonie grecque, née sur le sol grec. Aristote, en traitant dans sa *Politique* de l'action diverse exercée sur l'âme par les différentes espèces de musique, dit qu'il appartient au seul mode dorien de procurer à l'âme humaine un calme parfait. D'après Héraclide de Pont, l'harmonie dorienne a un aspect viril et magnifique; elle n'est ni relâchée ni joyeuse, mais austère et puissante, sans formes variées et raffinées. Il y a donc lieu de conjecturer, sans trop de témérité, que la musique regrettée et recommandée au temps de Périclès s'adressait non à la sensibilité, mais au courage et plutôt encore à l'intelligence. Par là, ainsi que l'a bien compris Ottfried Müller (1), elle offrait les mêmes caractères que tous les arts d'origine et d'inspiration dorienne. De même que l'Athéné de Phidias et que l'architecture du Parthénon, cette musique était un langage qui parlait surtout à la raison.

(1) *Die Dorier*, IV, 6.

Il fut un moment, moment bien court sans doute, mais aussi admirable que promptement écoulé, où la puissance de la raison était si clairement connue et si justement appréciée que la politique grecque sembla ne demander qu'à elle l'art de gouverner les hommes. Le règne de Périclès, si l'on peut appeler de ce nom une domination qui dura un tiers de siècle sans aucun titre officiel, le règne de Périclès serait exactement défini « le gouvernement de l'intelligence athénienne par elle-même, » car Périclès en fut la plus pure et la plus complète personnification. Athènes supporta longtemps Périclès parce qu'elle se reconnaissait et s'admirait elle-même en lui. Ce n'est pas qu'il se soit jamais abaissé à flatter les passions de ses concitoyens, ou que, pour leur plaire, il ait imité leurs défauts : loin de là, il ne leur offrit dans ses talens et dans sa vie qu'une image agrandie de ce qu'il y avait de meilleur dans leur nature. Il fortifia et enrichit son esprit en liant amitié avec Anaxagore et en écoutant les leçons de ce philosophe, qui enseigna le premier que l'esprit est la cause du mouvement et de l'ordre du monde. Les Athéniens idolâtraient l'éloquence : il voulut être orateur, et il le fut; mais son éloquence demeura simple, virile, sans artifices de rhéteur, exempte de subtilité sophistique, à peine émue, presque purement rationnelle. Et cependant avec cette parole nue, fière et d'une hauteur quelque peu aristocratique, il dirigeait à son gré les mouvemens d'une démocratie capricieuse et turbulente, parce qu'il la savait intelligente et la prenait pour ainsi dire par son grand côté. Les Athéniens avaient le sentiment de la beauté : il couvrit leur ville de monumens magnifiques dont le seul aspect était aux âmes comme une sorte d'éducation. « Chaque jour, dit Plutarque, il remplissait Athènes de fêtes pompeuses, de banquets, de solennités, et formait les citoyens à des plaisirs qui n'étaient pas sans élégance. » Il fit décréter par le peuple lui-même qu'à la fête des Panathénées il y aurait un prix de musique, et ce prix fut dès lors décerné dans l'Odéon, dont lui-même il avait tracé le plan. Il élevait, il éclairait ce peuple qu'il lui eût été facile de corrompre et que l'on corrompit après lui. Aussi le plus grave des historiens, Thucydide, a-t-il pu dire : « Puissant par la dignité de son caractère et par son intelligence, à l'abri de tout soupçon de vénalité, Périclès restait libre en dirigeant la foule; il n'était pas mené par elle, mais la menait véritablement. » Périclès fut donc avant tout une grande et forte intelligence : là est le trait saillant de son caractère et le secret de l'ascendant qu'il exerça; là aussi se trouve l'explication de ses faiblesses, car il était homme, et il en eut. On peut, on doit regretter qu'un tel personnage, qui fut à un si haut point maître de son âme et de celles de ses contemporains, ait rendu les armes à une hétaïre. Périclès l'olympien aima éper-

dument Aspasie, il n'y a pas à le nier. Toutefois l'historien qui veut juger équitablement cette liaison et la comprendre, sinon l'excuser, ne saurait oublier que cette femme célèbre, que d'ailleurs Périclès épousa et à laquelle il resta fidèle, l'avait charmé par son esprit et son intelligence singulière des choses politiques, et que, douée de facultés éminentes, elle a mérité que des philosophes comme Socrate et Platon aient parlé d'elle en termes honorables. Ainsi dans Périclès tout est intelligence, tout vient de l'intelligence et y tend, même l'amour. C'est là une admirable figure, calme à la fois et très vivante, grave et sympathique, originale sans bizarrerie et seulement à force de raison, imposante sans orgueil, digne d'intéresser les politiques et les philosophes. M. Gebhart a eu raison d'y chercher et d'y voir la plus haute expression du génie grec au plus beau moment de son histoire. Les pages où il en a parlé sont remarquables et de la même veine que les fermes jugemens portés par l'un de ses prédécesseurs, M. Jules Girard, dans son *Essai sur Thucydide*.

C'est une heureuse nouveauté psychologique, à notre sens, que cette méthode qui consiste à introduire, comme élément essentiel dans l'étude d'un peuple, l'analyse du caractère et des facultés de ses hommes illustres. En appliquant ce procédé à l'histoire morale et intellectuelle des Grecs du ve siècle, on serait amené à placer le portrait d'Alcibiade immédiatement après celui de Périclès. Une monographie d'Alcibiade, composée avec soin d'après les textes authentiques, serait une œuvre d'un sérieux intérêt. Celui qui l'écrirait aurait à résoudre plusieurs questions complexes et délicates. Si l'on compte les défauts, les vices, les crimes d'Alcibiade, cet homme fut pour son pays une honte et un fléau. D'une insolence sans pareille, il souffletait ceux qui avaient le malheur de lui déplaire; voluptueux jusqu'au cynisme, il affichait sa vie de débauches et en tirait vanité; corrupteur sans vergogne, il jetait au peuple l'argent à pleines mains; blessé dans son orgueil, il se vengeait de sa patrie en la trahissant. Il a mérité qu'un de ses concitoyens dît de lui : « La Grèce n'aurait pu supporter deux Alcibiades. » Enfin c'est dans les bras d'une courtisane, chez les barbares et par eux assassiné, qu'il a terminé son étrange carrière. Eh bien! ce même personnage fut à diverses reprises l'enfant gâté des Athéniens. « Le peuple le désire, tout en le haïssant, et veut l'avoir, » s'écriait Aristophane dans sa comédie des *Grenouilles*. On applaudissait à ses folies, on supportait patiemment toutes ses fautes, on les déguisait sous les noms favorables de traits de jeunesse et d'écarts d'un bon naturel. Ce même personnage fut honoré de la vive affection de Socrate, auquel, il est vrai, il échappait toujours, mais qui s'obstina longtemps à ne point désespérer de lui. Cet homme a obtenu

dans l'histoire une place qu'il gardera. D'où vient cela? Comment résoudre ce problème? En attendant une explication définitive de sa renommée et de son influence, ne pourrait-on hasarder celle-ci? Alcibiade eut le don pernicieux, mais éternellement séduisant, hélas! de relever ses vices par les audaces et les saillies d'un esprit éblouissant. Des témoignages contemporains attestent qu'il fut éloquent moins par la facilité de sa parole, lente parfois et hésitante, que par la solidité des argumens qu'il invoquait. Dans la guerre, telle qu'on la faisait de son temps, il déploya souvent une intelligence féconde en ressources. Ajoutons qu'à certains momens il se montra capable de comprendre et de goûter le génie de Socrate, de s'incliner devant tant de sagesse, et de s'éprendre de tant de vertu, au point que, si Platon n'a pas trop exagéré, nul, si ce n'est Platon lui-même, n'éprouva pour Socrate un aussi vif enthousiasme. Ce que les Athéniens avaient admiré dans Périclès, c'était le prestige imposant de la raison se dominant elle-même et dominant la sensibilité. Ce qu'ils aimèrent surtout dans Alcibiade, mais sans admiration ni respect, ce fut aussi, croyons-nous, l'intelligence, brillante encore, quoique obscurcie par les fumées de la passion.

L'amour de l'intelligence et de la supériorité qu'elle donne à qui la cultive était donc l'instinct le plus puissant, le plus impérieux de la nation grecque. Au moment où cet instinct, qui s'était de jour en jour développé, devenait une faculté pleinement consciente d'elle-même et assez vigoureuse pour produire ses plus belles œuvres, il faillit tout à coup se dépraver et se perdre. La sophistique, qui voulait l'exploiter à bref délai, essaya de l'attaquer à sa racine, comme ces sauvages qui coupent l'arbre dont ils désirent manger le fruit. La lumière n'est pas entièrement faite sur la sophistique. Cette fausse philosophie attend encore son historien. Elle l'aurait déjà depuis quelques années, si la mort n'avait frappé Émile Saisset, dont la critique perçante et sûre eût réduit à sa juste mesure cette école de nihilistes effrontés. On voit du moins par quelques lignes qu'il a laissées, et que semblent confirmer les textes, que la sophistique ne ressemblait en rien à ce que nous connaissons aujourd'hui. On s'est lourdement trompé quand on a pensé que la sophistique venait de renaître parmi nous. Non : il n'est pas un seul penseur du temps présent dont la parfaite bonne foi puisse être mise en doute, tandis qu'il est plus que difficile de croire à la sincérité d'hommes qui avaient une raison à donner pour et contre tout. C'est faire trop d'honneur à ceux-ci que de les comparer, par exemple, au grand sceptique moderne, à Kant, qui demeura dogmatique dans l'ordre subjectif, qui d'ailleurs affirmait la liberté, la loi morale et Dieu. Que les sophistes aient été de fort habiles gens, cela est clair; qu'ils aient même rendu à la science

quelques services en aiguisant la dialectique et en assouplissant la langue, on l'accorde; mais qui oserait leur savoir gré d'avoir poussé l'esprit humain non pas au doute, répétons-le, mais à la négation universelle? Qu'on se figure ce qui serait advenu de la science, s'ils avaient réussi.

Ils échouèrent. Socrate leur opposa son ironie et son infaillible bon sens, Platon ses profondes analyses et cette verve comique qui égalait celle d'Aristophane, et que la malice des *Provinciales* n'a point surpassée. Aristote leur posa ce dilemme sans issue : si tout est vrai, il est vrai que ce que vous dites est faux; si tout est faux, il est faux que ce que vous dites soit vrai. Au lieu de se mettre docilement à la suite d'une société qui semblait se lasser déjà des travaux de la pensée et des nobles jouissances de l'esprit, ces trois hommes de génie lui résistèrent. Ils rendirent à l'intelligence son rôle et ses droits. Les deux premiers enseignèrent que l'ignorance est la mère de la corruption et de l'esclavage, et que la science (on dirait aujourd'hui l'instruction) est la source de toute vertu et de toute liberté. Ils disaient que la politique a pour unique fondement la justice et que la justice est connue par la raison. Le plaisir le plus vrai, et par conséquent le plus vrai bonheur, était, selon Platon, celui que l'âme puise dans l'exercice le plus élevé de l'intelligence. Sans une intelligence parfaite, consciente d'elle-même, belle et heureuse par sa pensée, l'ordre de l'univers paraissait également inexplicable à l'auteur des *Dialogues* et à celui de la *Métaphysique*. La méditation philosophique reprenait à son compte et portait à leur suprême degré de force et de pur éclat les conceptions intellectuelles de la religion et des arts; mais depuis longtemps déjà ces illustres penseurs, quoiqu'ils fussent restés fidèles à la muse de leur patrie, quoiqu'ils n'eussent négligé aucune de ces questions politiques, sociales, religieuses, qui touchent au vif des intérêts toujours présens, ces puissans meneurs d'esprits n'étaient plus suivis que par quelques disciples. L'opinion et l'influence leur échappaient, ce qui prouve, pour le dire en passant, que l'influence est parfois refusée à qui la mérite. La nation grecque s'amollissait : il lui fallait des jouissances faciles, une vie facile, une philosophie facile. L'époque suivante lui donna ce qui lui convenait. Notre pays a eu un temps pareil. En parler, c'est un peu nous entretenir de notre récent passé, qui peut-être dure encore ou tend à redevenir le présent.

II.

Cette analogie, que le lecteur attentif ne peut s'empêcher d'apercevoir, augmente l'attrait des recherches de M. Émile Gebhart

sur le génie grec au temps d'Alexandre. Toutefois on ne peut passer outre sans lui adresser une sérieuse critique. Le nom de Praxitèle, inscrit en tête de son livre, en résume assez bien le dernier tiers; mais c'est un titre trop étroit pour exprimer la pensée de l'ouvrage tout entier. Le second titre, destiné à expliquer celui-là, ne sert qu'à en démontrer l'inexactitude. Le sujet primitivement choisi s'est étendu sous la plume de l'auteur : on ne s'en plaindra pas; cependant il est regrettable que ni l'importance de l'ouvrage, ni l'intention philosophique qui y domine ne soient suffisamment annoncées.

En effet, c'est au point de vue psychologique plutôt qu'à celui de l'archéologie et de l'art qu'est traitée la seconde partie, comme la première. Et tout en approuvant cette façon de procéder qui renouvelle et éclaircit à plus d'un égard l'histoire grecque, nous aurons à voir si une part assez grande a été accordée à la philosophie dans les derniers chapitres de l'étude distinguée que nous examinons. Au siècle d'Alexandre, ce fut l'instinct ou, si l'on veut, l'inspiration qui, en s'affaiblissant, donna le signal de la décadence, de même que l'inspiration, en s'élevant, avait donné aux siècles qui précédèrent le signal du progrès. Si les philosophes de l'école socratique, j'entends les plus puissans, eurent raison d'entrer, pour le diriger et l'accroître, dans le mouvement spiritualiste qu'avaient imprimé aux idées les grands artistes et les grands poètes venus avant eux, tel philosophe moins ancien, Épicure par exemple, eut peut-être tort non-seulement de céder à des entraînemens contraires, mais encore d'en augmenter la force et de les consacrer théoriquement. Dans tous les cas, soit qu'on le blâme ou qu'on l'approuve d'avoir dit, comme Helvétius plus tard, le mot de tout le monde, on ne saurait déterminer au juste les rapports qui le rattachèrent à ses contemporains qu'en exposant d'abord quels étaient les caractères généraux des œuvres d'art ou de poésie que sa doctrine refléta, et en second lieu quels furent les traits principaux de cette doctrine elle-même.

Mais la décadence des mœurs avait précédé et produit celle des arts et de la poésie. Par quel concours, par quel enchaînement de causes religieuses et politiques, le peuple athénien perdit en un seul siècle la plupart des qualités énergiques auxquelles il avait dû sa grandeur, il faudrait un livre pour le dire. Quelques traits suffiront à montrer combien, cent ans après Périclès, cette noble race était tombée au-dessous d'elle-même. On ose à peine croire ce que raconte Plutarque des honneurs que les Athéniens décernèrent à Démétrius, fils d'Antigone, et avec quelle docilité et quel servile empressement ils se firent les serviteurs et payèrent les frais de ses débauches. Ils l'honorèrent, lui et son père, du titre de dieu et créèrent

un prêtre chargé du culte de ces deux divinités nouvelles. Ils consacrèrent, en y élevant un autel, le lieu où Démétrius était descendu de son char. Ils firent broder son portrait parmi ceux des autres dieux sur le voile de Pallas. Ils lui assignèrent pour résidence cette partie du Parthénon qu'on nommait l'*opisthodome*. Et là, dans le temple même d'Athéné-la-Vierge, Démétrius vivait avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo et Anticyra. Un jour, il lui prit fantaisie de lever sur les Athéniens l'énorme contribution de deux cent cinquante talens (environ quinze cent mille francs); les Athéniens la payèrent sur-le-champ, et Démétrius envoya cet argent à Lamia et à ses autres maîtresses. Une autre fois, cette même Lamia, voulant offrir un festin à son amant, en demanda le prix aux gens riches d'Athènes, et elle l'obtint. Indigné, le poète Philippide caractérisait Démétrius dans une de ses pièces en l'appelant « celui qui a fait de l'Acropole un mauvais lieu. » De tels scandales peignent cette incroyable époque. Décidément Aphrodite détrônait Athéné, et l'influence de la volupté remplaçait celle de l'austère et chaste intelligence.

Ce changement, dès son origine, avait été secondé par les artistes, dont la nature, essentiellement spontanée, subit plus volontiers qu'elle ne les combat les excitations du goût public. Phidias avait été surtout le sculpteur de Minerve; Praxitèle fut avant tout le sculpteur de Vénus et de l'Amour. Si la critique parvenait à démontrer que les statues de ces deux divinités qui lui ont été attribuées n'étaient pas de lui, son originalité disparaîtrait et sa renommée serait inexplicable. Il eut le bonheur, et peut-être aussi le tort, de présenter aux yeux de ses contemporains les images, il est vrai idéalisées, de la passion qui avait envahi toutes les âmes, et qui, à cause de cela même, n'avait pas besoin d'être attisée. Nous ne saurions blâmer M. Gebhart d'avoir cherché à établir que Praxitèle fut l'auteur des Niobides, et d'avoir déployé à cette occasion beaucoup de science et de critique. Sa discussion sur ce point contesté est solide, habile et mesurée, et ce problème archéologique se rapportait bien, après tout, à son sujet. Néanmoins ce qui importe aux philosophes, justement préoccupés de déterminer les antécédens d'un phénomène intellectuel tel que la doctrine d'Épicure, c'est la place considérable qu'avait prise dans les œuvres de sculpture la représentation de la volupté divinisée. A ce point de vue, Praxitèle, son génie, la source où il puisa ses plus remarquables inspirations, doivent provoquer de sérieuses réflexions.

Si l'on admet les calculs de M. Gebhart, qui paraissent fort plausibles, Praxitèle dut naître vers l'an 384 avant Jésus-Christ. Ainsi il avait environ trente-cinq ans entre 345 et 350, époque des plus brillantes années de Phryné, et il était dans toute sa gloire dix ans

avant l'avénement d'Alexandre, au moment où venaient au jour Ménandre et Épicure. A cette époque, les hétaïres exerçaient un empire universel et presque incontesté. Leurs succès et leur fortune égalaient leur audace. L'heure approchait où, après la ruine de Thèbes par Alexandre, Phryné devait offrir de relever à ses frais les murs de cette ville, à la condition qu'on y graverait cette inscription : *Alexandre les a renversés, mais Phryné les a reconstruits.* Un souffle puissant de sensualité enivrait et emportait la Grèce entière. Sans doute, ce déchaînement d'instincts et d'appétits avait commencé avant Praxitèle; mais s'efforça-t-il de l'atténuer, ou bien contribua-t-il à le rendre plus aveugle et plus violent encore? Quoique incomplets, les renseignemens dont l'histoire dispose suffisent à nous édifier sur ce point.

Les auteurs anciens ne disent pas de Praxitèle qu'il ait, à l'exemple de Phidias, cherché son idéal dans sa pensée plutôt que dans la réalité vivante. D'après quels modèles furent esquissés le Jupiter Olympien et l'Athéné du Parthénon, on l'ignore, tandis qu'on sait de reste à l'image de qui fut conçue et modelée la célèbre Vénus de Cnide. Toutefois il est avéré que Praxitèle ne visait à la ressemblance que pour mieux atteindre la beauté. En donnant à ses personnages tantôt une expression touchante jusqu'au pathétique, tantôt le charme pénétrant de la passion qui se laisse deviner sans éclater au dehors, en contenant les palpitations de la volupté dans des formes pures et presque sereines, il conservait autant que possible à son art le caractère intellectuel qu'il avait antérieurement revêtu. A cela près, les faiblesses de son temps ne le trouvèrent ni dur ni même sévère. Ce qu'on aimait autour de lui, il l'aimait et s'appliquait à le rendre encore plus aimable. Outre ses autres ouvrages, dont il est inutile de parler ici, il sculpta cinq statues de Vénus, deux de l'Amour, une de Bacchus, et deux de Phryné, dont une, en bronze, fut dédiée à Delphes par la courtisane elle-même, et provoqua ce cri du cynique Cratès : « Voici un monument de l'intempérance des Grecs. » C'étaient assurément des merveilles de grâce et de distinction, enveloppées du voile de la plus exquise beauté; mais la beauté y parlait un certain langage alors parfaitement compris, même à demi-mot. Une épigramme disait : « Qui a donné une âme au marbre?... Qui a mis dans la pierre un si brûlant désir de volupté? C'est le travail des mains de Praxitèle. » Voilà pour Vénus. Quant à l'Amour de Parion, Callistrate vante « ses yeux inondés de séduction, de pudeur et de grâce amoureuse. » On objectera peut-être que les monumens antiques aujourd'hui subsistans qui rappellent ceux-là, ou qui en sont d'exactes copies, n'ont rien qui trouble les sens des modernes, que les faiseurs d'épigrammes étaient des rhéteurs portés à l'emphase, qu'enfin

c'est tant pis pour les âmes grossières si la beauté excite en elles autre chose qu'une respectueuse admiration. Ceux qui raisonnent ainsi oublient que nous sommes les enfans et les élèves du christianisme, que nous naissons sous un ciel pâle et souvent froid, que ces marbres immobiles, rencontrés par hasard et rarement, n'ont pour nous qu'un intérêt de curiosité. Autres étaient les compatriotes de Praxitèle, et il les connaissait bien. Il savait jusqu'où iraient leurs transports à la vue de cette Aphrodite au sourire enivrant dont Lucien et Athénée ont décrit l'incroyable puissance de séduction. Ces récits sont tels qu'on ne peut les reproduire. Ils prouvent que sur le front et dans les yeux de la déesse il y avait, malgré tout, un peu plus que le tranquille et noble rayonnement de la beauté. Les dieux du siècle précédent ne subirent jamais d'outrages; ceux de Praxitèle furent plusieurs fois profanés. Ce qu'il fallait présenter aux regards de ces générations amollies, c'était non pas l'image idéalisée de Phryné, mais la Vénus Uranie que Platon avait célébrée. S'il convient d'être de son temps, on ne peut s'empêcher de croire que Praxitèle fut un peu trop du sien.

M. Gebhart ne le lui a pas reproché. Nous comprenons en effet qu'on le traite avec indulgence quand on compare ce qu'il y a encore dans son style de discret et de contenu avec la verve qui s'épanouit librement dans les fragmens qui nous ont été conservés des poètes de la moyenne comédie. Ceux-ci n'étaient plus, comme Aristophane et ses successeurs immédiats, de hardis satiriques abordant les brûlantes questions de la politique ou de la philosophie. C'étaient habituellement des peintres de la vie commune, se plaisant à mettre en scène les vices du jour, quelquefois pour les blâmer, plus souvent pour égayer les spectateurs sans aucun souci de servir la morale. Les personnages favoris de ces amuseurs de profession étaient les gens corrompus de tous les étages, depuis la riche courtisane jusqu'au parasite et même jusqu'au cuisinier. Ils étalaient à l'envi devant le public les formes multiples de cette sensualité effrénée qui prépara la doctrine épicurienne, mais que celle-ci était fort loin de prêcher. Qu'on juge des caractères du temps et de ceux que recherchait cette comédie d'après les passages suivans d'Alexis : « le sage doit réunir toutes les voluptés; il y en a trois qui rendent la vie véritablement parfaite et heureuse : boire, manger et faire l'amour. » — « Que viens-tu me radoter, bavardant du haut en bas, du Lycée à l'Académie, à l'Odéon? Enfantillages de sophistes! Rien de bon dans tout cela. Buvons, buvons à outrance, et assis, mon cher Sicon, et vive la joyeuse bombance, tant qu'il nous est permis d'y fournir! Allons, vive le tapage, Manès! Rien de plus aimable que le ventre! Le ventre, c'est ton père, le ventre, c'est ta mère! » — « Vertus, ambassades, commandemens, vanités que

tout cela, retentissement vide du pays des songes! La mort te glacera au temps marqué, et il ne te restera que ce que tu auras bu et mangé. » Dans une pièce d'Antiphanes, le buveur professe les mêmes maximes. « Dis-moi, qu'est-ce que vivre? — C'est boire, par ma foi! » Le Zacynthien du même poète, espèce de don Juan païen, ne cherche dans l'amour que la jouissance présente. « N'ai-je pas raison, dit-il, d'aimer toutes les femmes?... » Comme leurs pareils d'aujourd'hui, ces hommes de plaisir sont dupés, ruinés, dévorés par les créatures auxquelles ils se livrent. « Nannion, s'écrient-ils, Nannion diffère-t-elle de Scylla, elle qui après avoir étouffé deux amans en cherche un troisième? Et Phryné, n'a-t-elle pas laissé Charybde bien loin derrière soi, elle qui, saisissant un capitaine de navire, l'a dévoré avec son fret? » Mais on ne se lassait encore ni de cette vie désordonnée ni du théâtre qui en était la représentation.

L'amour ne tient pas moins de place dans la comédie nouvelle. Tous les dieux sont renversés; seul, celui-là reste debout. Ménandre, auquel nous arrivons, et qui va nous mener à Épicure, son contemporain et son ami, est, parmi les comiques, le vrai poète de l'amour. Cette passion était l'âme de toutes ses pièces. Il fut, selon Plutarque, le grand disciple et le premier initié de ce dieu. Il en subissait l'empire; il le proclamait plus grand et plus fort que Jupiter. Il l'analysait en philosophe, instruit peut-être à l'école de l'auteur si profond et si pénétrant de la *Morale à Nicomaque*. Sans renoncer à en décrire les ardeurs sensuelles, il en exprima les nuances, les délicatesses, les élans, les chagrins, avec un art qui est son originalité propre. On n'a pas à le caractériser longuement ici : cette tâche est depuis plusieurs années accomplie par trois érudits français auxquels le lecteur peut recourir (1). On se borne à recueillir dans les fragmens de ses pièces quelques-unes des idées qui marquent le mieux quel était alors l'état des intelligences.

La sensibilité que la raison a cessé d'éclairer et que la liberté ne maîtrise plus atteint bientôt ce dernier degré de violence qu'on nomme la passion. La passion, livrée à elle-même, a quelque chose d'aveugle, de fatal, d'irrésistible. Elle frappe à l'aventure, et dans ses allures désordonnées elle semble n'être plus que le hasard lui-même. Les anciens poètes l'avaient confondue avec la fatalité. Le maître du monde et des hommes chez Ménandre, c'est l'amour, mais c'est aussi le hasard. « Mettez bas votre raison, dit-il; l'intelligence humaine n'est rien autre que le hasard..... C'est le hasard qui gouverne tout, soit qu'il renverse, soit qu'il conserve....

(1) MM. Charles Benoît, Guillaume Guizot et Ditandy. Voyez aussi les *Fragmens pour servir à l'histoire de la Comédie antique*, par M. Artaud, avec une introduction de M. Guigniaut.

Toutes nos pensées, toutes nos paroles ne sont que hasard; nous mettons notre nom sur le titre, et voilà tout. C'est le hasard qui décide de tout : c'est lui qu'il faut appeler intelligence, prudence et seul Dieu, si vous ne vous contentez pas du son que rendent les mots vides. » Puisque le hasard est la puissance universelle et souveraine, les dieux n'ont rien à faire et sont inutiles. Çà et là on leur rendra, pour la forme, un hommage dérisoire, mais en les déchargeant des fonctions que le vulgaire leur impose. « Je ne crois pas, Smicrinès, que les dieux soient gens de loisir au point de mesurer à chaque homme, jour pour jour, le malheur et le bonheur. » Que craindre alors ou qu'espérer? Rien. Il faut jouir des biens présens; mais en même temps « l'homme heureux doit toujours s'attendre à quelque vicissitude et ne pas se confier au hasard, qui n'est conduit par rien de semblable à l'intelligence. » Toutefois l'Athénien délicat et raffiné, l'interprète le plus éloquent des joies de la vie voluptueuse, le poète qui conseillait de s'abandonner aux charmes du plaisir actuel, avait déjà trouvé, comme ses contemporains sans doute, l'amertume au fond de la coupe. L'existence lui semblait triste et mêlée de trop de souffrances; le désenchantement le gagnait, et l'ennui le prenait à la gorge. Un simple animal, un âne broutant son pré lui paraissait plus heureux que l'homme. La crainte de la souffrance l'emportait en lui sur le goût de la volupté. Plein de cette mélancolie, nouvelle à cette époque, qu'engendrent infailliblement l'abandon des grands devoirs et l'abus des jouissances physiques, il proclamait que la vie la plus courte est aussi la meilleure, et que « celui qui est aimé des dieux meurt jeune. » — « Celui qui tarde tombe dans la misère, triste vieillard, las, dégoûté, ruiné; il s'égare, il ne rencontre que des haines et des embûches; un long âge ne mène pas à une douce mort. » Ce sont là les accens les plus profonds et les plus touchans qu'ait rendus la poésie de cette génération fatiguée. Pour employer une expression très forte de M. de Tocqueville, qui s'applique parfaitement ici, le froid la gagnait. Trop énervée, elle ne comprenait ni ne sentait le prix de l'existence. La mort l'attirait; son rêve suprême était de ne plus souffrir. Le seul sentiment encore vivace de son âme était la crainte, la crainte de la douleur. Sa mélancolie intéresse et émeut. Cependant la tristesse des modernes désillusionnés est plus fière et plus noble. Aux plaintes de Ménandre nous préférons, quant à nous, ce simple cri du plus sympathique de nos poètes :

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ni Ménandre ni ses contemporains ne connaissaient les purifiantes

angoisses du repentir : ils regrettaient seulement que la vie fût trop courte pour le plaisir, trop longue pour la souffrance. Ce n'était pas la pensée d'un avenir à la fois certain et inconnu qui nourrissait leur mélancolie.

Lorsqu'on a étudié de près cet affaissement des mœurs et du génie grecs, rien n'est plus aisé à comprendre que la philosophie qui en fut la conséquence. On regrette que M. Gebhart n'ait pas cru devoir insister plus longuement sur les rapports par lesquels l'épicurisme vint se rattacher à cette société finissante. Son talent souple et fin le rendait éminemment propre à suivre dans ses détours le chemin que suivit alors la conscience humaine égarée. En tenant mieux sa promesse de faire surtout œuvre de psychologue, il aurait placé Épicure dans son véritable cadre, ou, comme l'on dit aujourd'hui, dans son milieu, et il aurait ajouté d'utiles lumières à celles qu'ont jetées sur cet étrange moraliste de récens et judicieux historiens (1).

Épicure a été et est encore très diversement jugé. Après avoir comparé sa doctrine aux idées qui avaient cours et aux sentimens qui remplissaient les âmes quand il fonda son école, on arrive naturellement aux conclusions suivantes : il n'a pas directement accru la corruption générale, qui était à son comble; il n'est ni si coupable que le font les uns, ni si méritant que le disent les autres. Entre le délire de la volupté et les luttes de la vertu, il a pris une position intermédiaire; mais là, malgré quelques belles apparences qui trompent les juges inattentifs ou intéressés, malgré son éloignement systématique pour tous les excès, et quoique son sensualisme soit négatif, il a exercé une mortelle influence.

Fuir la douleur physique et morale à tout prix, même au prix du plaisir, telle est en deux mots la théorie morale d'Épicure. Le plaisir qui coûte la moindre peine ne vaut pas qu'on l'achète, et comme la plupart des plaisirs sont précédés, accompagnés ou suivis de quelque souffrance, le seul, le véritable bonheur ne saurait consister que dans l'absence de la douleur. En posant ce principe, en le développant, en le tournant et retournant de tous côtés, il est manifeste qu'Épicure allait à l'encontre de cette fureur de jouir qui était la folie universelle. En ce sens donc, sa philosophie n'était pas corruptrice. Il y a plus : il soutenait qu'on ne peut goûter quelque félicité qu'en vivant honnêtement. Et là-dessus ses partisans de s'extasier et de prétendre que non-seulement il n'a pas corrompu, mais encore qu'il a, autant qu'il était en lui, amélioré ceux qui ont suivi ses préceptes. La méprise disparaît aussitôt qu'on se rend

(1) Notamment M. J. Denis dans son *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité*.

compte du sens qu'il donnait à ces mots d'honnêteté et de vertu qu'il prodiguait avec faste. A ses yeux, la vertu était un simple calcul d'intérêt : ne nuisez pas de peur qu'on ne vous nuise; respectez les lois, non parce qu'elles sont justes, mais parce que là est l'unique moyen d'avoir la paix, en empêchant les hommes de s'entre-dévorer. Ce qui atténue encore plus l'apparente grandeur de cette sagesse, ce qui la réduit à sa juste mesure, c'est qu'Épicure ajoutait à son principe fondamental ce commentaire singulier : au demeurant, s'il vous en coûte par trop de vous abstenir de la volupté ou des plaisirs, quels qu'ils soient, si l'effort que vous auriez à faire est trop douloureux ou trop violent, comme après tout il s'agit de souffrir le moins possible, eh bien! renoncez à la lutte et contentez votre ambition ou votre chair. Cependant ce n'était là, à l'en croire, que l'extrême parti, et le plus sûr était de s'exercer à l'abstinence de tous les plaisirs autres que le bon état du corps et la tranquillité de l'âme; mais là précisément étaient le danger et le poison de son égoïsme, le plus ingénieux et le plus profond qui fut jamais en même temps que le plus stérile. L'on vient de voir que la société grecque était lasse de tout, même de jouir, et que les esprits les plus élevés ne vivaient plus guère que par la crainte de la douleur. Un sentiment unique, la peur, avait presque chassé et remplacé les autres. Le système d'Épicure serait exactement nommé la philosophie de la peur. « Soyez frugal, dit-il, de peur d'être malade; soyez courageux, de peur de trop souffrir au milieu des chagrins; ne vous mariez pas, de peur d'être la victime d'une femme acariâtre; n'ayez point d'enfans, de peur d'entendre leurs cris et d'assister au spectacle de leurs maladies ou à celui de leurs mauvaises mœurs. Ne croyez pas que l'âme est immortelle, de peur d'être tourmenté à la pensée d'une autre vie. Ne croyez pas que les dieux s'occupent de nous, de peur d'avoir à redouter leur colère. Ne vous mêlez pas des affaires publiques, de peur d'être rongé de soucis et écrasé par vos rivaux. Restez en repos, mangez du pain, buvez de l'eau claire : la volupté suprême est là. »

Il n'y a pas à s'échauffer contre un tel système, qui est et qui sera toujours le dernier mot de l'égoïsme matérialiste : c'est assez de l'exposer; mais on aura beau le prendre par ses quelques bons côtés qui étaient autant d'inconséquences, on aura beau en taire ou en voiler les côtés honteux, notamment le remède qu'Épicure recommandait à ceux que tourmentait trop le mal d'amour, quand on aura réussi à prouver que cet ascète par volupté ne fut point un corrupteur de profession, il restera encore ceci : qu'Épicure éleva à la hauteur d'une philosophie et osa appeler du nom de sagesse les plus misérables timidités de son siècle. Au lieu de rassembler

les restes d'énergie qui subsistaient encore et de les employer à relever les esprits et les caractères, il recueillit toutes les débilités intellectuelles et morales, et en composa un modèle qui n'était que l'idéal de la décrépitude. Il ne sut ni expliquer, ni transformer, ni combattre victorieusement le polythéisme. « Il ne fut point athée, » dit M. Gebhart; il ne l'était pas dans la forme; au fond et en réalité, il l'était trop. Un autre écrivain a regretté les déguisemens de son athéisme, lequel, plus franc et plus déclaré, eût été, à ce qu'on prétend, une arme puissante contre les folies de la superstition. L'histoire, bien consultée, montrerait au contraire que, lorsque l'athéisme refoule la superstition d'un côté, elle reparaît aussitôt d'un autre, plus insensée et plus violente. Le sentiment religieux est indestructible; mieux vaut l'épurer et le diriger par un théisme raisonnable, comme l'avaient tenté Socrate et Platon, que de s'épuiser vainement à l'anéantir. Épicure est donc bien difficile à défendre. On ne l'excuse pas en plaidant en sa faveur cette circonstance atténuante, qu'il fut un effet et non une cause, qu'il glissa en philosophe sur la pente où Praxitèle s'était laissé aller en artiste, et que son rôle lui était imposé fatalement par le malheur des temps. Les effets de ce genre ne tardent pas à devenir des causes agissantes, et quand ces causes sont des hommes, elles sont responsables de ce qu'elles font. Si l'on absout Épicure au nom de la fatalité, de quel droit, au nom de quel principe louera-t-on l'attitude militante des stoïciens et leurs mâles résistances? Ceux-ci naquirent au milieu des mêmes conditions politiques, en présence des mêmes défaillances des arts, de la poésie et des mœurs. Comment eurent-ils une morale et un idéal si différens de l'idéal et de la morale d'Épicure? Venus au même temps, enfans de la même race, comment ont-ils, sur tant de points essentiels, démenti leur race et leur temps? N'y a-t-il pas là contre la théorie absolue des *milieux* une objection considérable? C'est ce qu'il reste à examiner.

Les affinités qui existèrent entre la société, la poésie et les arts — et la doctrine morale d'Épicure — sont frappantes. On les avait remarquées avant M. Gebhart. Le mérite de ce jeune savant est d'en avoir fourni la preuve historique en réunissant et en groupant des faits qui aboutissent naturellement aux conclusions qu'il en a tirées. S'il n'a pas assez appuyé sur les théories particulières d'Épicure, et s'il nous a ainsi provoqué à en parler plus longuement que lui, si la fin de son travail est une esquisse plutôt qu'un tableau, les traits généraux en demeurent cependant vrais et curieux.

Sa démonstration toutefois appelait une contre-épreuve. Aux destinées heureuses et facilement poursuivies de l'épicurisme, il eût été utile d'opposer le sort très différent que subit la philoso-

phie stoïcienne : les préférences de la société grecque au IVe siècle seraient devenues évidentes d'une autre façon dans ses répugnances. Pourquoi cette seconde partie de la démonstration a-t-elle été omise? Nous l'ignorons. On aurait pu justifier cette omission en alléguant les difficultés réelles que présenterait une exposition régulière du stoïcisme. En effet, l'épicurisme est connu : outre de nombreux fragmens de cette doctrine partout répandus dans les auteurs anciens, outre le poème de Lucrèce, qui en est la reproduction, Diogène de Laërce nous en a conservé la presque totalité dans trois lettres d'Épicure et dans une série de maximes appelées les *axiomes fondamentaux*. Au contraire, l'on n'a du stoïcisme que des bribes éparses. Tous les ouvrages des premiers stoïciens ont péri. Parmi les morceaux qui ont échappé au temps, il est souvent malaisé de discerner la part respective de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe. Aucun des plus récens historiens du portique, aucun des plus éminens n'oserait se flatter de pouvoir dire au juste ce qui revient en propre à chacun de ces ancêtres de Sénèque et de Marc-Aurèle, et, à ce point de vue du moins, la question du stoïcisme est encore ouverte. D'un autre côté, la société grecque, à l'époque où le stoïcisme, enfin constitué par Chrysippe, aurait pu la pénétrer, se dérobe à toute investigation précise. On n'a pas de Sénèque grec, ayant écrit au milieu du IIIe siècle ou auparavant, de ces *lettres* à un ami où se seraient révélées les intimes pensées d'une âme stoïcienne tantôt travaillant à s'affermir elle-même, tantôt s'efforçant, selon l'heureuse expression d'un ingénieux critique, de remplir le rôle nouveau de directeur de conscience. Ce n'est donc qu'avec des précautions et des réserves infinies que l'on serait admis à indiquer par à peu près l'influence qui avait le plus contribué à produire ou à seconder le stoïcisme et celle qu'il exerça.

Toutefois, en gardant une scrupuleuse mesure, en n'allant pas au-delà de ce qu'apprennent les faits connus, il ne serait pas impossible de hasarder quelques affirmations et même quelques conjectures, sauf à les donner comme telles. L'idée prédominante, originale du stoïcisme, c'est celle de l'action. Les socratiques avaient principalement expliqué le monde par l'intelligence; les stoïciens rapportent tout à l'action. Ils l'appellent, il est vrai, raison suprême; mais cette raison est essentiellement à leurs yeux une force active. Ils disaient que le but de la vie c'est l'action conforme à la nature, c'est-à-dire à la raison. Ils tenaient que la passion, relâchement de la force active, est pernicieuse, mauvaise, et qu'il la faut combattre sans pitié ni relâche. Ils enseignaient cela à une nation dont les plus puissans génies avaient fait à la passion sa part et n'avaient voulu que l'épurer et la gouverner. A cette nation qui

aspirait à goûter les jouissances les plus diverses et qui n'eut rien d'égal à son intelligence, si ce n'est son pouvoir de sentir et son ardeur à poursuivre la volupté, ils répétaient que la volupté est mortelle à l'homme. On a pu trouver à ces adversaires de la passion des antécédens philosophiques; mais en dehors du cynisme, qu'ils modifièrent d'abord considérablement, à ne regarder que parmi les artistes et dans la société contemporaine, quel courant d'idées avait donc favorisé le développement des leurs? On n'a pas su le découvrir encore. Il n'y a donc pas moyen de les considérer comme des produits nécessaires de leur temps, de leur race ou de leur climat, ou, en un mot, de leur milieu. Le stoïcisme reste un phénomène inexplicable et un effet sans cause pour quiconque refuse de reconnaître que l'homme porte en lui-même la faculté de choisir son rôle, sa conduite, ses pensées, ses erreurs, en dépit des influences physiques ou morales qui l'environnent et le pressent. Dira-t-on que cette fière et libre doctrine fut le résultat d'une réaction? Mais alors pourquoi cette réaction n'étendit-elle ses effets que sur un groupe d'âmes d'élite, et pourquoi le succès de leur entreprise fut-il de leur temps si incomplet? Un mouvement de réaction assez fatal et assez fort pour enfanter de tels penseurs n'eût-il pas jeté dans leur école autant de disciples qu'en peut attirer une grande philosophie? Or il n'en fut pas ainsi. Non-seulement les fondateurs du stoïcisme heurtaient de front la société grecque par l'âpreté de leurs principes, mais de plus ils semblaient s'attacher à lui déplaire par un dédain absolu de ce qui peut, dans la forme, attirer et captiver les hommes. D'après certains écrivains, Zénon s'entourait de gens oisifs, pauvres et mal vêtus, quoique d'autres rapportent qu'il n'aimait pas la foule, et qu'afin de l'écarter il exigeait parfois une rétribution de ses auditeurs. Dans une ville éprise des charmes du beau langage, il exposait ses théories en termes froids et souvent concis jusqu'à l'obscurité. Il disait à ce peuple d'artistes qu'on ne devait élever aux dieux ni temples ni statues. Aussi les progrès de sa doctrine furent-ils lents et bornés, tandis que, selon Diogène de Laërce, des villes entières n'auraient pu contenir les amis d'Épicure et cette foule de disciples que retenait auprès de lui le charme de sa philosophie. On ne voit pas, du moins jusqu'ici, que les spéculations des stoïciens sur la beauté aient exercé une action quelconque sur les arts, ni au commencement, ni plus tard, à moins qu'on ne se risque, sans preuves suffisantes, à regarder comme un des résultats de leur morale le goût du colossal et la recherche de l'effet à outrance qui caractérisa la sculpture après Alexandre. Une seule de leurs idées paraît avoir fait un chemin assez rapide et conquis une assez prompte popularité : nous voulons parler de ce cos-

mopolitisme nouveau et généreux qui venait du cynisme, et qui consistait à proclamer que tous les hommes, pauvres ou riches, libres ou esclaves, Grecs ou barbares, étant avec les dieux comme les membres d'un même corps, animé d'une même âme, ne doivent former qu'une seule république régie par l'unique loi de la justice et de l'amitié. Il est vrai qu'en ce point ils eurent pour auxiliaire le conquérant qui mêlait l'Orient à l'Occident, étendait de tous côtés les frontières du monde grec, et mariait hardiment ses Macédoniens à des filles de la Perse. Il semble que la Grèce ait été trop petite pour le stoïcisme, et que cette puissante philosophie n'ait été vraiment à l'aise que dans le monde agrandi par le génie d'Alexandre et par l'ambition du peuple romain.

Par ce qui précède, on jugera, nous l'espérons, du haut intérêt que présenterait une histoire comparée de la philosophie et des arts dans la Grèce antique. Une telle histoire, M. Gebhart n'a pas eu la prétention de l'écrire dans toute son étendue. Il n'a voulu en donner que quelques chapitres, et il y a déployé de rares qualités. Ce genre nouveau, dont l'auteur des pages admirables sur *l'Art français au dix-septième siècle* a fourni le vrai modèle, ce genre nouveau est plein de difficultés, surtout en ce qui touche la Grèce. Ceux-là seuls doivent l'aborder qui ont une ample provision de faits rigoureusement prouvés et qui préfèrent des conclusions peu nombreuses, mais sûres, à de vagues et inutiles généralités. Là, comme partout dans l'histoire, la critique virile et féconde est celle qui se résigne à beaucoup ignorer; mais quoiqu'elle ignore beaucoup, quoiqu'elle s'y résigne et l'avoue, la science récente de la philosophie dans ses rapports avec les arts est déjà en possession de quelques résultats importans. Elle croit notamment, et jusqu'à preuve contraire, que s'il est des temps où l'art, en s'élevant, peut inspirer heureusement le génie philosophique, il en est d'autres où l'honneur et le devoir de la pensée sont de résister courageusement aux entraînemens du goût public. Le philosophe n'est jamais obligé ni forcé de subir son milieu. C'est en échappant au leur, c'est en le défaisant et refaisant jusqu'à un certain point d'après leur idéal, que Socrate, les stoïciens, Descartes et d'autres encore ont donné à l'intelligence humaine ses plus puissantes impulsions.

CHARLES LÉVÊQUE.

UNE

STATION NAVALE AU JAPON

EN 1863-1864

II.

LA GUERRE CIVILE AU JAPON ET LES OPÉRATIONS DES FLOTTES ALLIÉES DANS LA MER-INTÉRIEURE.

I.

Depuis deux ans le Japon, en lutte avec l'Europe et agité par une guerre intérieure, traverse une épreuve dont une première étude sur les expéditions anglo-françaises de 1863 a pu faire apprécier la gravité (1). Le développement des comptoirs européens sur les côtes du Japon ne s'est pas arrêté sans doute, mais il ne se poursuit qu'au milieu d'incidens diplomatiques et militaires qu'il importe de raconter avec quelque détail, car ils mettent à jour une partie des rouages d'une des sociétés les plus difficiles à étudier, les plus mystérieuses de l'extrême Orient.

Au commencement du mois de mars 1864, le ministre d'Angleterre au Japon, sir Rutherford Alcock, était venu reprendre son poste, que le colonel Saint-John Neale avait occupé à titre provisoire pendant deux années. Après s'être jadis éloigné sous l'impression de fâcheuses circonstances, il dut reconnaître avec regret

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1865.

que pendant son absence la situation ne s'était guère améliorée. Le commerce anglais se plaignait beaucoup de la stagnation des affaires; les autorités japonaises n'avaient à la bouche que le mot d'évacuation; les nouvelles recueillies sur les troubles intérieurs du pays étaient d'un fâcheux caractère. Aussi, peu de temps après son retour, le représentant d'Angleterre adressa-t-il à ses collègues une circulaire dans laquelle il s'étendait longuement sur les résultats négatifs de la politique de temporisation suivie jusqu'alors et jadis recommandée par lui-même; il agitait de nouveau la question, déjà débattue l'année précédente, puis ajournée, d'une opération contre le détroit de Simonoseki, toujours fermé par les canons du prince rebelle de Nagato. A cette communication, le ministre d'Amérique répondit en accordant sans réserve l'appui moral et même matériel que réclamait son collègue. L'agent de la Hollande alla plus loin encore en annonçant que trois corvettes de guerre avaient été dirigées des Indes néerlandaises sur le Japon pour tirer satisfaction de l'agression commise contre la *Méduse*. Quant au représentant de la France, M. Léon Roches, arrivé tout récemment au Japon pour remplacer M. de Bellecourt, il fit savoir à sir Rutherford Alcock qu'il désirait, avant de se prononcer, se rendre compte par lui-même de la situation; les instructions de son gouvernement l'empêchaient de promettre autre chose que l'appui moral de la France à l'entreprise projetée; en attendant, il allait réclamer des membres du *gorogio*, et dans l'enceinte de Yédo même, l'entrevue nécessaire à la réception de ses lettres de crédit.

L'entrevue ne fut accordée qu'après de nombreux pourparlers. M. Duchesne de Bellecourt et M. Roches prirent enfin passage, avec le personnel de la légation, sur la corvette le *Dupleix*, qui vint mouiller en rade de Yédo. La réception eut lieu dans l'enceinte des réunions du conseil avec le cérémonial habituel. Après les présentations toutefois, et malgré la convention faite d'avance que la séance se bornerait à la réception pure et simple de notre nouveau représentant, le ministre des affaires étrangères du Japon entama un discours long et diffus, une sorte de litanie dont les périodes se devineront facilement lorsqu'on saura qu'elles avaient pour refrain la nécessité d'une évacuation immédiate de Yokohama. La menace et l'impertinence se succédaient depuis quelques momens dans le langage du ministre, lorsque le ministre de France, interrompant l'orateur, crut devoir lui fermer la bouche par quelques paroles : la discussion d'un pareil sujet devant lui était une injure, la persistance du gouvernement de Yédo dans ce dessein amènerait la France à sévir par les armes. L'air arrogant du daïmio fit place aussitôt aux façons les plus obséquieuses. Des complimens

furent échangés, et l'on se sépara quelques momens après en apparence dans les meilleurs termes.

A quelques jours de là, le 30 mars, les représentans s'assemblaient à Yokohama sous l'impression de ces derniers incidens et des récentes nouvelles arrivées de l'intérieur. Le rôle du prince de Nagato dans les agitations intestines du Japon paraissait être plus important qu'on ne l'avait cru tout d'abord. De nouveaux renseignemens permettaient d'expliquer nettement son attitude dans les événemens de 1863. Parvenu à une haute faveur auprès de la cour de Kioto au moyen d'intrigues, de sommes d'argent, et aidé aussi par une vieille réputation de patriotisme, le prince était, au commencement de 1863, arrivé à ses fins : il avait obtenu un décret d'expulsion contre les étrangers et en même temps le titre de *défenseur du pays*, avec la tâche de faire exécuter le décret. Ce décret avait été rendu malgré les efforts de la cour de Yédo, malgré ceux des daïmios qui, sans être les alliés de cette cour ni les amis des étrangers, envisageaient avec plus ou moins de crainte les conséquences de cette politique désespérée. Le taïkoun avait été mandé à cette époque à Kioto pour expliquer sa conduite; il y avait couru de sérieux dangers, dont ses partisans l'avaient garanti à grand'-peine; mais son pouvoir chancelant ne semblait plus attendre qu'un choc pour s'écrouler. Depuis cette époque, l'affaiblissement du prestige ou de la bonne volonté du gouvernement de Yédo s'était traduit par des symptômes alarmans. Sentant la nécessité pressante d'être définitivement fixé sur ses résolutions, les ministres s'entendirent pour lui adresser chacun, à la suite de la conférence du 30 mars, une note identique. Rappelant d'abord ce gouvernement à la satisfaction des demandes de leurs prédécesseurs, restées sans réponse depuis le mois de juillet 1863 (1), la note exigeait des explications définitives, et de plus le retrait formel de la demande d'évacuation de Yokohama.

Comme il était probable que cette tentative de conciliation n'aurait pas un meilleur effet que les précédentes, sir R. Alcock se préoccupa en même temps d'assurer l'exécution des résolutions déjà presque convenues. Il fit venir de Hong-kong à Yokohama le 20e régiment de ligne, que le gouvernement britannique avait mis à sa disposition pour le cas où la gravité des événemens motiverait son envoi au Japon. A cette même époque, un bataillon de soldats de marine, demandé dès l'année précédente par le vice-amiral Kuper, venait d'arriver sur le vaisseau *Conqueror*, après avoir été dirigé un moment sur la Nouvelle-Zélande. Les nouvelles arrivent

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1865, p. 133.

bientôt de l'intérieur du pays de plus en plus alarmantes. Appelé une seconde fois à Kioto au commencement de 1864, le taïkoun avait été reçu dans ce pays, où l'étiquette règne en souveraine, d'une façon presque insultante pour un homme de son rang; puis, dans les discussions qui avaient suivi, les conseils des ennemis des étrangers paraissaient avoir prévalu. En vain quelques princes puissans, parmi lesquels on citait Satzouma et Etsizen, avaient-ils demandé plus ou moins ouvertement la temporisation. Une résolution avait été prise : Yokohama devait être évacué de gré ou de force à la fin de l'année. Les armemens devaient être poussés avec vigueur. Sans doute le prince de Nagato ne jouissait plus du même crédit à la cour du mikado, mais le feu qu'il avait allumé paraissait gagner de toutes parts; deux foyers d'insurrection se développaient dans l'empire, servant de refuge à tous les gens tarés, aux *lonines* ou bandits, aux officiers sans maître : l'un dans les domaines du prince de Nagato, qui les appelait, l'autre dans la grande province de Yamato, située au nord de Yédo. De ce côté, les lonines, comme on les nommait, s'avançaient peu à peu sur la ville; après avoir ravagé la province, ils venaient impunément jusque dans Yédo, levant des contributions à l'aide de menaces et mettant secrètement à mort les marchands ou les amis supposés des étrangers. Ces exécutions qui restaient impunies répandaient l'effroi; le gouvernement du taïkoun, incapable de rien faire contre cette anarchie, semblait près de succomber. Ses réponses évasives à la dernière communication des ministres furent une véritable déclaration d'impuissance que tout à ce moment paraissait justifier.

Les représentans des puissances étrangères ne pouvaient plus hésiter à marcher dans la voie que sir R. Alcock avait indiquée quelques mois auparavant. Au lieu de laisser s'écrouler le seul pouvoir avec lequel nous eussions des engagemens, au lieu d'attendre tranquillement à Yokohama l'irruption du courant que rien alors ne retiendrait plus, il fallait, par un acte de vigueur, intimider l'ennemi commun du taïkoun et des étrangers, lui montrer la véritable supériorité des Européens, et détacher ainsi de sa cause les princes tenus dans l'indécision par notre faiblesse supposée, où l'on pouvait voir une arrière-pensée d'abandon. S'il ne fallait pas rester sur la défensive, il était également dangereux d'unir les forces étrangères à celles du taïkoun : c'eût été le compromettre irrévocablement vis-à-vis du patriotisme orgueilleux de sa nation. La mesure la plus naturelle était donc une opération contre les défenses du détroit de Simonoseki, en tant que les commandans en chef admettraient cette mesure comme praticable. Telle fut la conclusion du *memorandum* rédigé par les ministres le 22 juillet 1864 pour

servir de base à leur ligne de conduite définitive. « Nous reconnaissons, disait en outre ce *memorandum*, la nécessité de consacrer la solidarité de nos intérêts par une entente cordiale fondée sur la communauté de vues et l'unité d'action. » Le ministre de France en effet s'était peu à peu rallié sans réserve à la façon de voir de sir R. Alcock. Quant aux commandans en chef des forces de la France et de l'Angleterre, moins pressés de mettre à exécution un programme trop en désaccord avec les instructions formelles de leur gouvernement, ils avaient tout d'abord à songer à la sécurité de Yokohama, qu'il faudrait en partie dégarnir. Chargés de la protection de cette ville et reconnaissant la nécessité de défendre avant tout le point où étaient accumulés tous les intérêts, ils attendaient, avant de prendre une décision, des nouvelles définitives de l'accueil fait aux propositions portées en Europe par les ambassadeurs du taïkoun, partis depuis quelques mois.

D'importans événemens ne tardèrent pas cependant à se produire. A la suite d'une tentative d'empoisonnement sur la personne du taïkoun, un changement s'opéra tout à coup dans la composition de son entourage. Une sorte de révolution de palais éloigna brusquement des conseils les hommes ennemis des étrangers; des daïmios dévoués sincèrement aux véritables intérêts du gouvernement les remplacèrent. Une circulaire annonçant ces graves mesures, et que nous croyons devoir reproduire, fut envoyée après ces événemens par le taïkoun aux daïmios dont les résidences entourent son palais de Yédo.

« Notre cœur s'est ému des craintes et des frayeurs du peuple. Nous ne pouvons pas dire que ces craintes et ces frayeurs aient été vaines. Si les dieux kamis ne protégeaient pas le Japon, Yédo aurait pu être brûlée et voir ses habitans dispersés. Que la facilité avec laquelle nous sommes sortis du danger donne de la confiance au peuple pour tous les dangers de l'avenir!

« Depuis que le ciel et le mikado m'ont confié le gouvernement de l'empire, que n'ai-je pas fait pour satisfaire tout le monde? N'ai-je pas rendu les voyages des daïmios à Yédo plus rares et plus faciles? N'ai-je pas donné l'exemple des économies? N'ai-je pas fait deux voyages à Kioto en moins de douze mois pour m'entendre avec le mikado et les daïmios sur les moyens de rendre le Japon fort et prospère?

« La raison exigeait qu'on me tînt compte de mes efforts, de mes anxiétés pour le pays. Si l'expulsion des étrangers par la guerre était chose si facile, au lieu de m'exposer à tant de troubles de tout genre, pourquoi ne l'entreprendrais-je pas? On invoque toujours la volonté du mikado; mais cette volonté ne peut être que conditionnelle. Le mikado n'a pas oublié que mes ancêtres ont autrefois chassé les étrangers du Japon et exterminé leurs partisans contre la volonté d'un très grand nombre de daïmios. Le mikado

ne veut pas de calamités pour le pays; on a pu surprendre son esprit par des mensonges, on n'a jamais surpris son grand cœur.

« Il semblait naturel d'espérer que mon retour à Yédo donnerait une plus forte unité aux membres du gouvernement, et que je serais soutenu et encouragé par eux contre des aspirations et des entraînemens inintelligens. Au contraire mon retour a été le prétexte d'un grand mal, qui révèle aux hommes amis du trouble des faiblesses et des dangers.

« A l'occasion de certaines explications demandées par le mikado, explications mal comprises, plusieurs hauts officiers ont voulu sortir de leur rang, et, interprétant mal le cœur du mikado, ont dépassé ses intentions. Ils ont attaqué non-seulement ma prudence, qu'ils ont appelée les uns trahison, les autres lâcheté, mais ils ont voulu même s'attaquer à ma personne, montrant par là que ce n'était pas seulement l'esprit d'hostilité contre l'étranger qui les faisait agir, mais le zèle d'une ambition mal réglée...

« Ceux qui veulent ainsi précipiter les choses ne peuvent pas se vanter d'aimer le pays... Mais que le peuple se rassure, les murmures ne peuvent qu'aggraver les difficultés. C'est une erreur de vouloir attribuer tous les malaises à la cause étrangère; c'est ressembler à un malade qui, souffrant un peu dans tous les membres, s'en prendrait à un grain de sable qui l'aurait blessé au pied.

« Ne croyez plus ceux qui vous disent que je ne suis plus de l'avis du mikado. Nous n'avons jamais eu qu'un sentiment, bien que souvent, différemment éclairés, nous ayons jugé différemment l'état des choses.

« Que les paysans retournent à leurs champs, les artisans à leurs travaux et les marchands à leur trafic. Le gorogio sera bientôt au complet. Que ceux qui croient renouveler les scènes tragiques qui ont marqué le commencement de mon gouvernement abandonnent tout espoir de succès. Lors même que je déclarerais devant tout l'empire que je suis contre les étrangers, les difficultés seraient-elles pour cela toutes résolues? Si ceux qui se croient sages le pensent, ils se trompent : une telle affirmation ne ferait qu'agiter davantage les esprits sans faire tomber le sabre des mains des étrangers.

« Communiquez ceci à toutes les résidences de daïmios pour être envoyé immédiatement à leurs seigneurs. »

« Le 25e jour du 6e mois (le 29 juillet 1864). »

L'attitude prise ainsi par le taïkoun produisit un heureux effet. Les lonines et les perturbateurs furent chassés de Yédo, où l'on en exécuta un grand nombre. Des forces furent envoyées contre les bandes des agitateurs, et deux combats où les troupes du taïkoun montrèrent une grande bravoure purgèrent de la présence de ces ennemis intérieurs la province de Yamato. Les débris des bandes mises en déroute se réfugièrent dans la chaîne de montagnes qui court du sud au nord de cette province.

Un haut fonctionnaire japonais était venu, avec plus ou moins de

secret, porter à Yokohama la nouvelle de ces résultats. C'était le vice-ministre Takemoto-kaï-no-kami, homme intelligent, de manières conciliantes, et qui, à l'époque d'une meilleure entente, de 1860 à 1863, avait déjà tenu de nombreuses conférences avec les représentans étrangers. Takemoto paraissait avoir joué un rôle important dans les derniers événemens, qui l'avaient ramené aux affaires avec les hommes de son parti. Il paraissait posséder la confiance du taïkoun, ou, si le taïkoun en personne ne gouvernait pas, du nouveau conseil qui dirigeait les affaires. Ses confidences décidèrent les ministres étrangers à persister dans leurs desseins. Le danger, éloigné momentanément, pouvait reparaître. Le daïmio de Nagato restait encore impuni dans ses domaines : il est vrai que le nombre de ses adhérens s'éclaircissait de jour en jour, grâce à ses propres excès. Le prince avait dans ces derniers temps tiré sur un vapeur du daïmio de Satzouma et fait exécuter un officier de ce grand personnage. La tête de la victime avait même été exposée sur une place d'Osaka avec une inscription désignant le malheureux officier comme un ami des étrangers. Des jonques marchandes passant le détroit de Simonoseki avaient été arrêtées, brûlées, et les capitaines mis à mort. Tous ces faits avaient enfin ouvert les yeux du mikado. Au dire de Takemoto, le taïkoun avait reçu de Kioto l'ordre de châtier le prince rebelle. Or Nagato se disposait à la défense, et Satzouma, Higo, Bouzen, ainsi que quelques autres daïmios, devaient réunir les troupes destinées à marcher contre lui.

Mis confidentiellement par les ministres européens au fait de leurs résolutions, Takemoto parut approuver l'expédition projetée. Tandis que le taïkoun ferait acte de vigueur, les étrangers, en prenant les armes contre l'ennemi commun, contribueraient à raffermir le parti qui leur était favorable. Il demandait seulement que l'expédition fût tenue secrète jusqu'au lendemain de son départ : à ce moment, le gouvernement de Yédo, officiellement prévenu, protesterait pour éloigner toute idée de complicité aux yeux de la nation, mais trop tard pour arrêter les flottes alliées.

Dans les derniers jours de juillet 1864, le paquebot anglais déposa à Yokohama, à la grande surprise des autorités, deux Japonais vêtus à l'européenne, qui se dirent officiers de Nagato. Ils ne venaient pas de leur province, mais bien de Londres, où ils avaient passé quelques années, étudiant notre civilisation et nos sciences. Informés, disaient-ils, des événemens qui se passaient dans leur pays et de la conduite de leur suzerain, ils n'avaient pas hésité à quitter l'Europe. Naturellement convaincus de ce que la politique de leur maître avait de dangereux, ils assuraient pouvoir obtenir de

lui, dès la première entrevue, la renonciation à ses entreprises insensées. Ils demandèrent à être conduits jusqu'à leur province, il leur serait impossible de parvenir par terre, à travers le territoire taïkounal. Cet incident inattendu, les chances, fort précaires, il est vrai, de conciliation qu'il faisait entrevoir, suggérèrent aux ministres européens l'idée de rapatrier les deux officiers sur un navire qui ferait en même temps la reconnaissance de la côte de Nagato et s'assurerait des véritables intentions du prince. La corvette la *Barossa*, accompagnée de l'aviso le *Cormorant*, partit donc pour la Mer-Intérieure avec les deux Japonais. Le chef d'état-major de notre division navale prit passage à bord de la corvette anglaise : sa connaissance des lieux y rendait sa présence opportune. Après avoir déposé les deux Japonais sur l'île d'Himesima, où ils nous donnèrent rendez-vous pour dix jours plus tard, la *Barossa* et le *Cormorant* se dirigèrent vers l'entrée intérieure du détroit de Simonoseki.

La côte nord du détroit, depuis le point où la *Sémiramis* avait opéré un débarquement l'année précédente jusqu'à la ville, apparut cette fois armée de nombreuses batteries. Autant qu'on pouvait le constater de loin, les défenses avaient été considérablement accrues. Sur l'emplacement où les bâtimens français avaient mitraillé la colonne japonaise accourant de la ville, à la place d'un village bâti sur la rive, s'élevait un grand ouvrage ayant la forme d'un double redan, où des travailleurs achevaient de poser les traverses. A l'approche du *Cormorant*, qui portait les officiers en reconnaissance, des drapeaux avaient été arborés sur les parapets, les Japonais s'étaient portés aux pièces sur toute la longueur de la côte, et en manière de défi la grande batterie avait tiré quelques coups de canon; des obus étaient venus éclater à la surface de l'eau au milieu même de la passe. La côte sud, comme jadis, parut désarmée.

Après deux reconnaissances et quelques travaux hydrographiques, les bâtimens étaient retournés au mouillage de l'île. Les deux officiers japonais ne manquèrent pas, à l'heure dite, au rendez-vous. Ils avaient déjà quitté l'habit noir pour reprendre le costume national et les deux sabres; mais, chose singulière, ceux qui avaient vu partir dix jours auparavant deux jeunes gens à l'esprit ouvert, communicatif, enthousiastes de l'Europe et de ses libertés, retrouvaient à leur place deux véritables Japonais, à l'air diplomatique, aussi rusés et impénétrables que leurs compatriotes. Après mille précautions destinées à donner à leurs paroles l'importance d'un secret, ils se contentèrent de rapporter au sujet des intentions du prince de Nagato des allégations vagues et vides de sens. On ne put rien en tirer de mieux : peut-être leurs conseils

avaient-ils été repoussés, ou bien au milieu de fanatiques avaient-ils jugé prudent de garder le silence.

La *Barossa* revint le 10 août à Yokohama. Les commandans en chef, invités par les ministres à donner leur avis concernant une opération collective contre les batteries du détroit, s'assemblèrent le 12. Les forces actuellement présentes à Yokohama se composaient de quinze à dix-huit cents hommes de troupes anglaises à la disposition de sir R. Alcock, et de trois cents fusiliers-marins qui avaient relevé, quelques mois auparavant, notre garnison de chasseurs du 3e bataillon d'Afrique. En rade se trouvaient la division anglaise, forte de treize à quatorze navires, la division française, composée alors de la *Sémiramis*, du *Dupleix* et du *Tancrède*, quatre corvettes hollandaises et une corvette américaine. Quel que fût l'accroissement des batteries du détroit et le nombre de ses défenseurs, on pouvait, en dirigeant sur Simonoseki la plus grande partie des forces maritimes, compter sur le succès. Les amiraux répondirent en conséquence qu'ils étaient disposés à se porter avec lesdites forces sur le détroit, si les ministres obtenaient du gouvernement japonais la promesse formelle qu'aucune tentative d'agression ne serait à craindre pour Yokohama; dans ce cas, ils consentiraient à laisser la défense de la ville au plus ancien officier des deux mille hommes de troupes restant à terre. La réponse des ministres, rendue presque aussitôt, ayant été parfaitement satisfaisante, les amiraux pressèrent leurs préparatifs de départ. L'appareillage allait avoir lieu le 20 août; de mauvais temps l'avaient retardé d'un ou deux jours, lorsqu'il fut encore ajourné par une circonstance imprévue.

Le 19 août au matin, le paquebot apportant les nouvelles d'Europe arriva sur rade avec le pavillon japonais au mât de misaine : au grand étonnement de tous, le personnel de l'ambassade japonaise, qu'on croyait partie pour une longue mission, se trouvait tout entier à bord. Quelques heures après, les autorités françaises pouvaient lire dans leur correspondance et dans le *Moniteur* du 26 juin une convention signée à Paris entre le ministre des affaires étrangères et les ambassadeurs japonais. Suivant les termes de l'un des articles, cette convention devait être mise immédiatement à exécution, sans ratification des souverains respectifs, comme faisant partie intégrante du traité du 9 octobre 1858. L'acte signé à Paris traitait de matières commerciales, de la réduction des droits d'entrée imposés à certaines de nos marchandises; mais il commençait par le règlement des questions politiques. Par le premier article, le gouvernement japonais s'engageait, en réparation des hostilités commises en juillet 1863 contre l'aviso le *Kien-chan*, à payer au gou-

vernement français une indemnité de 140,000 piastres mexicaines, dont 100,000 par le gouvernement lui-même, et 40,000 par l'autorité de la province de Nagato. Le second article, traitant de la réouverture de la Mer-Intérieure, était ainsi conçu :

« ... Le gouvernement japonais s'engage également à faire cesser, dans les trois mois qui suivront le retour de leurs excellences les ambassadeurs du taïkoun au Japon, les empêchemens que rencontrent en ce moment les navires français qui veulent passer le détroit de Simonoseki, et à maintenir ce passage libre en tout temps, en recourant, si cela est nécessaire, à l'emploi de la force, et, au besoin, en agissant de concert avec le commandant de la division navale française..... »

Les ambassadeurs japonais, reçus avec courtoisie dans la capitale de la France, avaient tout d'abord préparé les voies à leurs demandes en réglant d'une façon satisfaisante les premiers griefs; mais, dès qu'ils étaient venus à parler de l'évacuation de Yokohama, le gouvernement français leur avait imposé silence en se refusant à discuter sur une pareille base. Les ambassadeurs avaient, en dernier lieu, consenti à signer la convention du 20 juin 1864, et payé immédiatement le montant de l'indemnité offerte pour la famille du sous-lieutenant Camus (1); puis, informés que pareil résultat attendait, près des autres cours étrangères, la poursuite de leur mission, ils s'étaient déterminés à y couper court. Ayant visité nos principaux arsenaux et divers établissemens industriels, ils avaient brusquement repris, non sans faire d'importantes commandes d'armes et de machines, la route de l'extrême Orient.

Cette convention, rédigée à Paris dans l'ignorance des nouveaux événemens qui s'étaient produits au Japon et de la parfaite entente qui y régnait entre les nations étrangères, allait-elle détruire la communauté de vues et isoler l'action de la France? Il n'en fut rien grâce au bon esprit des autorités anglaises, qui déclarèrent renoncer momentanément à l'entreprise, si la France devait s'en retirer, et vouloir attendre, avant de prendre un parti, la réponse du gouvernement de Yédo à la notification de la convention. Les autorités hollandaises et américaines suivirent cet exemple. La réponse du gouvernement de Yédo ne se fit pas attendre : Takemoto vint annoncer que son gouvernement regardait ses ambassadeurs comme ayant outrepassé leurs pouvoirs (2), et se déclarait dans l'impossibilité d'exécuter le second article du traité, tout en donnant satis-

(1) 35,000 dollars (192,500 francs).

(2) Ces derniers étaient retenus à Kanagawa, où le paquebot les avait déposés, sur des ordres venus immédiatement de Yédo.

faction sur tous les autres. Son principal argument était le danger qui résulterait d'une alliance offensive du taïkoun avec une puissance étrangère, pour opérer contre une partie de l'empire, alliance qui ne manquerait pas de soulever tout le pays. Rien ne put faire changer cette résolution, et après plusieurs conférences infructueuses les autorités étrangères, regardant comme le meilleur parti celui qui rendrait inutile le second article de la convention de Paris, ne virent plus d'obstacles à la reprise de l'expédition suspendue. Les commandans en chef, après ce dernier sursis, se disposèrent donc de nouveau à l'appareillage. A d'infructueuses négociations diplomatiques allaient succéder d'importantes opérations militaires.

II.

Le 28 août 1864, lorsque les commandans en chef des forces alliées se portèrent sur le détroit de Simonoseki, ils pouvaient appliquer à cette opération des moyens suffisans pour assurer le succès. Le contre-amiral Jaurès emmenait dans la Mer-Intérieure la frégate la *Sémiramis*, la corvette le *Dupleix* et l'aviso le *Tancrède*; le vice-amiral Kuper, la frégate l'*Euryalus*, portant son pavillon, un vaisseau à deux ponts, une frégate à roues, cinq corvettes et deux canonnières, plus un contingent de cinq à six cents soldats de marine. Quatre corvettes hollandaises étaient réunies sous les ordres du capitaine de vaisseau De Man. Enfin le ministre des États-Unis, pour faire figurer le pavillon dans l'expédition, avait affrété le vapeur de commerce le *Ta-kiang*, sur lequel s'embarquait un détachement de canonniers et de fusiliers pris à bord de la corvette le *James-town*. Cette dernière, étant le seul bâtiment de guerre dépourvu de machine, restait mouillée sur rade de Yokohama, conjointement avec une corvette et trois canonnières anglaises. A terre, environ deux mille hommes de troupes, campés sur les hauteurs de la ville, assuraient celle-ci contre l'éventualité, d'ailleurs bien improbable, d'une attaque.

Le 28 août, plusieurs bâtimens de la division alliée prirent le large. Le *Dupleix* et le *Tancrède* étaient du nombre. Tous ces bâtimens naviguaient isolément, à part la remorque donnée aux canonnières; ils avaient rendez-vous à Himesima, dans la Mer-Intérieure. Le 29 au matin, nous fîmes route avec la *Sémiramis*, naviguant de conserve avec l'*Euryalus*. Le reste de la division nous suivait, la moitié des bâtimens remorquant l'autre. Nous les perdîmes de vue dès le second jour de traversée. Le soir du troisième

jour, parvenus en vue du chenal de Boungo, nous rencontrâmes sous la côte de Sikok le *Dupleix* et le *Tancrède*, qui rallièrent immédiatement. La corvette le *Perseus*, arrivant de Shang-haï avec un trois-mâts chargé de charbon, communiquait à la même heure avec l'amiral Kuper. Le 2 septembre, après avoir franchi les passes de Boungo, nous venions jeter l'ancre au mouillage d'Himesima. Le lendemain matin, les divisions s'y trouvèrent au grand complet. Cette journée fut employée à divers préparatifs.

Himesima, petite île de quelques kilomètres de circonférence, se compose de deux montagnes, dont l'une fort élevée; sur la langue de terre qui les relie s'élève un village de pêcheurs et de paysans qui ont pour industrie l'exploitation de salines situées en arrière du village. Quelques *yakounines*, agens de police d'un grade inférieur, y représentent l'autorité. A notre présence dans l'île, à quelques questions que nous leur fîmes, ils opposèrent une impassibilité et un mutisme obstinés. La végétation de l'île est assez pauvre; mais les pins qui couronnent les falaises donnent à ces rives un aspect pittoresque. Nous gravîmes les sommets de l'île, d'où la vue s'étend de tous côtés sans obstacle. A nos pieds, les dix-sept bâtimens à l'ancre dans la petite baie réfléchissaient leur mâture dans ses eaux calmes et transparentes; les embarcations allant et venant entre les navires donnaient au paysage une animation insolite. A deux milles dans l'ouest, la province de Boungo étalait ses collines couvertes de verdure, tandis qu'au nord les hautes montagnes de Nipon et de la province de Nagato bordaient l'horizon d'une double rangée de sommets brumeux.

Une trentaine de milles nous séparait de l'entrée intérieure du détroit; nous la franchîmes le lendemain. Les divisions se mirent en marche sous vapeur à neuf heures du matin, formant trois lignes de files parallèles, les Français et l'Américain à gauche, les Anglais au centre, les Hollandais à droite. Ce mouvement s'exécuta avec ensemble, et à trois heures les divisions mouillaient dans le même ordre, les premiers bâtimens à 3,000 mètres environ de l'entrée du détroit. Les amiraux se rendirent immédiatement à bord de la *Coquette*, pour faire avant la nuit une reconnaissance le long de la côte ennemie. A ce moment, toutes les lunettes étaient curieusement braquées sur le paysage.

Nous avons déjà donné (1) la topographie de la première partie du détroit, qui figure un entonnoir limité au nord, sur la côte de Nagato, par le cap Kousi (*Kousi-saki*), et au sud, sur la côte de Bouzen, par *I-saki*. Une falaise couronnée de pins forme le premier de ces

(1) *Revue* du 1er mars.

caps et se continue par une suite de collines couvertes de bois du sommet à la base; çà et là un vallon cultivé en rizières vient aboutir au bord de la mer. Le premier de ces vallons, à partir de Kousi-saki, est armé d'une batterie de deux pièces; des canons de campagne s'aperçoivent dans les rochers de la pointe; 500 mètres plus loin, on arrive à la vallée occupée l'année précédente par la compagnie de débarquement de la *Sémiramis*. Les deux batteries reconnues par le *Cormorant* y sont facilement observables. Au-delà, l'éloignement et la verdure ne permettent de reconnaître que le grand ouvrage nouvellement construit, désormais achevé et garni de canons. Des pavillons de diverses couleurs sont plantés sur les parapets; dans les arbres, sur les collines, la lunette permet de distinguer des tentures de guerre en toile blanche, portant en noir les armes du prince de Nagato, trois boules en triangle, soulignées d'un trait horizontal. La canonnière la *Coquette* a passé à portée des canons de la pointe; malgré la présence d'un certain nombre d'hommes dans les batteries, celles-ci sont restées partout silencieuses. La côte sud est tout aussi dépourvue de défenses que l'année précédente; de ce côté, le cap Mozi, qui s'avance jusqu'à 300 ou 400 mètres de la rive opposée, masque la seconde partie du détroit, lequel, après cet étranglement, s'infléchit au sud, vis-à-vis de la ville de Simonoseki, contourne l'île d'Hikousima, et, revenant au nord-ouest, débouche enfin dans la mer de Chine. Les autres défenses ennemies, sur lesquelles il n'existe aucune notion, à part les renseignemens peu précis de la corvette la *Méduse*, doivent donc se trouver sur cette île et dans la ville même.

A la nuit, les commandans en chef arrêtent les premières dispositions de l'attaque. Il s'agit, en considérant la côte sud comme absolument neutre dans le conflit, de s'emparer tout d'abord des défenses qui bordent la rive ennemie depuis Kousi-saki jusqu'à l'entrée des faubourgs de la ville. Vis-à-vis la ligne à peu près droite formée par cette rive, la côte de Bouzen s'infléchit en formant la baie de Tanaoura. Profitant de cette disposition des lieux, une division d'attaque ira s'embosser en arc de cercle dans cette baie, le chef de file mouillant à deux ou trois encâblures en dedans du cap Mozi, et concentrera son feu sur les principaux ouvrages ennemis. Une seconde division, formée des petits bâtimens, canonnera sous vapeur les défenses de Kousi-saki, qui paraissent moins fortement armées. Enfin, au centre, les deux frégates amirales et le vaisseau se tiendront prêts à porter là où il sera nécessaire le secours de leur nombreuse artillerie. Un violent courant de marée traverse constamment le détroit, changeant de direction quatre fois par jour; vis-à-vis du cap Mozi, sa vitesse atteint par momens de cinq à six

nœuds, ce qui rend fort délicate la manœuvre de nombreux bâtimens destinés à prendre un poste et à s'embosser sous le feu de l'ennemi. Il est donc décidé que la marche en avant n'aura lieu qu'à l'heure où le courant, sortant du détroit, deviendra contraire. Cette circonstance oblige à différer le mouvement jusqu'à deux heures du soir le lendemain.

Les conjectures relatives aux dispositions pacifiques de la province de Bouzen se trouvèrent justifiées. Vers huit heures du soir, les gouverneurs de la petite ville de Tanaoura se rendaient à bord de la *Sémiramis*. Se doutant des préparatifs d'attaque des divisions alliées, ils venaient assurer l'amiral de leurs dispositions pacifiques. « Nous avons, dirent-ils, quelques forts et canons sur notre côte; mais ils n'ont d'autre but que notre protection, nous espérons qu'on voudra bien les épargner. » On s'empressa de les rassurer à cet égard. Ils parurent assez mal informés relativement aux dispositions de leurs voisins, et se retirèrent après avoir déploré en termes généraux les malheurs de la guerre.

La nuit se passa sans incident particulier. Un canot, parti de la côte de Nagato, s'était présenté la veille au soir le long de l'*Euryalus*; un officier, évidemment de grade inférieur, qui le montait, avait demandé à parler au vice-amiral anglais; il lui fut répondu qu'on ne parlementerait qu'avec des officiers d'un rang suffisamment élevé et dûment accrédités par le prince de Nagato. Le messager s'éloigna.

Dans la matinée du 5, l'on ne put remarquer, vu l'éloignement assez grand du mouillage, aucun mouvement particulier dans les batteries ennemies. Vers midi, les bâtimens de la première division allumèrent les feux et firent leurs préparatifs : les mâts de perroquet furent calés; le reste des bâtimens suivit bientôt cet exemple. Le changement de flot attendu avec impatience ne se fit sentir que vers les deux heures. Une demi-heure après, les six bâtimens de la première division défilaient lentement entre nous et l'*Euryalus* dans l'ordre qui leur avait été assigné. C'était d'abord la corvette anglaise le *Tartar*, puis le *Dupleix*, commandant Pasquier de Franclieu, la corvette hollandaise le *Metal-Cruis*, la corvette anglaise la *Barrossa*, la corvette hollandaise *Djambi*, enfin la frégate à roues *Leopard*. Tous ces navires étaient en branle-bas de combat. Peu de minutes après, ils mouillèrent à leur poste, tandis que l'ennemi, dont ils étaient à bonne portée, restait silencieux dans ses batteries. Pendant que les corvettes se disposaient à s'embosser, opération que rendait difficile la force du courant, la seconde division des bâtimens légers appareillait pour se rapprocher de Kousi-saki. Elle se composait des navires anglais *Perseus*, *Coquette*,

Bouncer et *Argus*, de l'aviso le *Tancrède*, capitaine Pallu, et de la corvette hollandaise la *Méduse* (1).

Nous appareillons à notre tour pour nous rapprocher, ainsi que l'*Euryalus* et le *Conqueror*, de la première division. Les trois navires mouillent à onze ou douze encâblures des batteries situées en face de Tanaoura. L'amiral Jaurès se rendit à bord de l'*Euryalus*; à ce moment, trois heures quarante minutes, comme les corvettes terminent l'opération d'embossage, les commandans en chef se décident à ouvrir le feu : un coup de canon, tiré de l'*Euryalus*, sert de signal; la première division y répond par une bordée générale de toutes ses pièces.

Nos boulets sont à peine arrivés à terre que la côte ennemie se couvre de fumée sur toute sa longueur; ce sont les Japonais qui, n'attendant que notre premier coup, viennent de riposter par une décharge générale. A côté des batteries reconnues la veille, il est facile de compter d'autres ouvrages dont on ne soupçonnait pas l'existence, notamment une batterie rasante à l'entrée de la vallée occupée l'année précédente par la *Sémiramis*. Des trois batteries de cette vallée et du grand ouvrage situé en face de Mozi-saki part un feu très vif, auquel ripostent non moins vigoureusement les corvettes; autour d'elles, la mer blanchit sous le ricochet des projectiles. Une épaisse fumée enveloppe bientôt toute la scène; fort heureusement une légère brise, soufflant du fond du détroit, vient renouveler l'atmosphère et permettre la continuation du tir.

Il est quatre heures environ lorsque la *Sémiramis* a terminé son embossage et présenté le travers aux principales batteries ennemies. Elle ouvre immédiatement sur ces ouvrages le feu de ses pièces rayées de tribord. Le tir, rectifié après les premiers coups, devient d'une grande justesse; tandis que quelques boulets ennemis essaient en vain d'atteindre la frégate et viennent tomber à quelques encâblures en avant, nos projectiles à percussion éclatent sur les batteries ennemies et écrêtent les parapets. A côté de nous, l'*Euryalus* a cassé son embossure, ce qui ne lui permet d'utiliser que trois ou quatre pièces en chasse; mais devant le feu nourri de la *Sémiramis* et celui des corvettes, qui ne s'est pas ralenti un instant sous une pluie de projectiles, l'ennemi paraît céder peu à peu. Les quatre principales batteries ralentissent progressivement leur feu; à partir de quatre heures et demie, elles n'envoient plus que quelques coups de canon à de longs intervalles.

Les défenses du cap Kousi ont opposé moins de résistance; les

(1) A ce moment, un canot paraissant vouloir parlementer quitta la côte de Kousi-saki et essaya de communiquer avec l'*Euryalus*; les navires étant déjà à leur poste, il lui fut donné l'ordre de se retirer, ce qu'il fit avec précipitation.

petits bâtimens, évoluant avec habileté, se sont avancés peu à peu, en continuant leur tir, jusqu'à se trouver par notre travers. De notre côté, le feu est continué régulièrement jusqu'à ce que la nuit se fasse. Vers cinq heures et demie, l'incendie se déclare dans une des batteries de la vallée; quelques explosions illuminent de leur éclat fugitif les arbres de la montagne, dont les premières assises sont déjà plongées dans l'obscurité. A ce moment, le capitaine du *Perseus*, le chef de file de la troisième division, se trouvant à petite distance de ces batteries et remarquant leur abandon, jette à terre sa petite compagnie de débarquement, y joint celle de la *Méduse*, qui le suit immédiatement, et pénètre successivement dans les trois principales batteries; les servans ont abandonné les pièces en laissant quelques morts à terre; une vingtaine de canons sont encloués. Cette opération rapidement accomplie, les compagnies rentrent à bord de leurs bâtimens respectifs sans être inquiétées, rapportant avec elles quelques trophées. L'éloignement de la grande batterie voisine de la ville n'a pas permis d'y exécuter une descente semblable. — La nuit venue oblige à remettre au lendemain la suite des opérations. La première division a seule éprouvé quelques pertes : trois morts et une quinzaine de blessés sont toutefois un faible chiffre en comparaison du nombre des projectiles qui ont atteint les bâtimens dans la coque et dans la mâture.

Les commandans en chef décident que, pour achever de mettre les batteries hors de service dans cette première partie du détroit, il est indispensable de porter sur ces batteries les troupes de débarquement. Le lendemain, dès le jour, profitant de l'effet moral causé par le tir de la veille, ils jetteront ces troupes à terre en les protégeant du feu des navires; elles enlèveront les batteries, et une partie d'entre elles devra travailler à en détruire l'armement, tandis que le gros des forces maintiendra l'ennemi dans les bois. La nuit a ramené le calme le plus absolu sur le détroit, animé quelques heures auparavant du bruit de plus de cent cinquante pièces de canon. Qnelques lumières se remarquent dans les batteries, sans doute les lanternes que les officiers japonais portent la nuit à leur ceinture.

Le 6 septembre au matin, le jour commence à poindre lorsque des détonations partent subitement de la batterie située en face de Mozi-saki. Ce sont les Japonais qui, pointant leur pièces à la première lueur du jour, ouvrent le feu sur les deux corvettes *Tartar* et *Dupleix*. Ces deux bâtimens, que le renversement du courant a fait aborder pendant la nuit, ont leurs chaînes engagées et présentent l'arrière à l'ennemi. Les deux commandans travaillent activement à se dégager; peu d'instans après, le *Tartar*, puis le

Dupleix, ripostent vigoureusement à l'ennemi, qui de nouveau abandonne ses pièces. Par malheur, ses premiers boulets ont causé quelques ravages : l'officier en second du *Tartar* a été gravement blessé; plusieurs hommes ont été renversés sur le pont du *Dupleix;* le chef de timonnerie, en ce moment sur la passerelle, à côté du commandant de Franclieu, a eu la tête emportée par un boulet. Cet incident fait presser les préparatifs du débarquement; les troupes désignées pour la descente représentent un effectif de deux mille hommes, appuyés de l'artillerie légère des embarcations et de quelques pièces de campagne : — environ trois cent cinquante marins-fusiliers pris à bord des trois navires français, sous les ordres du capitaine de vaisseau Le Couriault du Quilio, — quatorze cents marins et soldats de marine anglais, sous les ordres du capitaine de vaisseau Alexander, — deux cent cinquante marins hollandais. Un peloton de soldats de marine du *Ta-kiang* forme le contingent américain. Ces troupes se disposent dès sept heures dans les embarcations destinées à les porter à terre, et qui se rangent parallèlement à la plage; elles doivent aborder, par le travers de notre mouillage, entre le cap Kousi et la vallée des Trois-Batteries.

Les préparatifs de l'embarquement du côté des Anglais, qui ont le plus grand nombre d'hommes, ne sont pas terminés avant huit heures et demie. A ce moment, les canots et chaloupes se mettent en marche, remorqués parallèlement, en petits groupes, par les bâtimens légers de l'escadre : — à gauche, les compagnies françaises destinées à former la tête de la colonne en marchant sur Simonoseki et les principaux ouvrages, remorquées par le *Tancrède* et le *Ta-kiang;* — puis les Anglais remorqués par le *Perseus*, l'*Argus* et la *Coquette;* — enfin les Hollandais par l'*Amsterdam*. Ces divers bâtimens lancent, tout en s'avançant vers la côte, de la mitraille sur le point vers lequel se dirige le convoi. La plage de débarquement forme une étroite ligne de sable de quelques mètres au pied d'un mamelon escarpé couvert de bois et de broussailles. A neuf heures, les troupes sont à terre, rangées en colonne sur la plage, lorsque les deux amiraux arrivent avec leurs états-majors; ils donnent le signal de marcher en avant, et tandis que quelques compagnies gravissent le mamelon, nos marins, se portant à cinquante pas plus loin, pénètrent sans coup férir dans le premier ouvrage ennemi. Cet ouvrage, sur l'emplacement de celui que nous avions détruit l'année précédente, se compose de deux batteries : la première, armée de six pièces en bronze de 18 et 24, sur affûts de côte à pivot, et d'une pièce de campagne; la seconde, située immédiatement au-dessus, sur la croupe du mamelon, armée de cinq pièces de côte. Les pièces n'ont pas été démontées par le tir de la

veille, mais nos projectiles, dont les traces sillonnent la crête de ces solides parapets, ont dû rendre la batterie intenable pour les servans. Ces pièces ont été enclouées la veille au soir; on achève de les mettre hors de service en brisant les écouvillons, les vis de pointage et en jetant les coins de mire à la mer. Pendant ce temps, les *marines*, les hommes du contingent anglais, en couronnant le mamelon boisé, ont refoulé quelques groupes de fantassins japonais qui se replient en tiraillant dans une vallée située en arrière. Cette vallée est celle qui vient aboutir à la mer, au pied des batteries. La colonne, traversant la rizière et un petit cours d'eau qui en occupe le fond, pénètre de l'autre côté dans une batterie rasante de neuf pièces de divers calibres: c'est, au dire des capitaines des corvettes, l'ouvrage qui leur a donné le plus de mal la veille au soir. Ces neuf pièces sont également mises hors d'état de servir. Pendant qu'un détachement de nos hommes opère ce travail, quelques boulets, lancés du haut de la vallée par un ennemi invisible, viennent tomber dans l'ouvrage. Sur ces entrefaites, les amiraux décident que le corps des marins-fusiliers anglais demeurera, sous les ordres du capitaine de vaisseau Alexander, pour occuper les trois batteries de la vallée, tout en travaillant à les détruire, et que le reste des forces, sous les ordres du capitaine de vaisseau Du Quilio, se portera le long de la mer du côté de Simonoseki. Les marins-fusiliers français, suivis des Hollandais, s'engagent dans la route qui suit le bord de la mer, tandis que les *marines* marchent parallèlement dans les bois. Le long de la plage, les chaloupes de débarquement, armées en guerre, suivent le mouvement.

Les colonnes se trouvent alors sur les flancs d'une montagne boisée qui fait suite à la vallée. Cette montagne se termine, au bord de la mer, par des falaises au sommet desquelles serpente la route suivie par nos hommes. Rien n'est pittoresque comme cette route, étroite comme tous les chemins du Japon, tantôt suspendue au-dessus de la plage, tantôt s'enfonçant sous un dôme de verdure. L'ennemi, qui ne se montre pas, a abandonné deux mortiers, que l'on trouve en batterie sur la falaise. Au-dessus de nous, les *marines*, cheminant sur les flancs de la montagne, s'avancent également sans obstacle; on ne trouve plus trace des tentures de guerre aux armes de Nagato, qui ont été enlevées pendant la nuit.

A dix heures et demie, les deux colonnes arrivent simultanément à l'entrée de la grande batterie. Il y a peu de minutes que l'ennemi l'a définitivement évacuée, car, pendant la marche des colonnes sur la montagne, un dernier coup de canon isolé a été envoyé sur le mouillage des corvettes. Les Japonais se sont repliés sur la ville et dans les bois, d'où ils entretiennent, sans se décou-

vrir, un léger feu de tirailleurs; un feu semblable suffit pour les maintenir dans cette position défensive, tandis que les troupes pénètrent dans la batterie. C'est un fort bel ouvrage, construit avec un grand soin, suivant les profils de notre fortification moderne; les quatre faces sont armées collectivement de quatorze pièces en bronze, dont dix pièces sur affût de côte, une pièce sur affût de campagne, et trois obusiers de gros calibre. Du côté de la colline, une forte palissade entoure l'esplanade de la batterie; plusieurs puits, une poudrière, trois ou quatre casernemens en planches complètent son emménagement. A cent pas dans la colline, un grand magasin à poudre protégé par un pli de terrain renferme un amas considérable d'obus, de la poudre et des armes, principalement des arcs et des flèches.

De cet ouvrage à l'entrée de Simonoseki, la côte est dépourvue de batteries; nous occupons donc en ce moment, à l'exception de l'extrémité de Kousi-saki, toutes les défenses de la première partie du détroit. La ville nous est masquée par le retour du terrain; sur la côte opposée, une grande baie, faisant suite au cap Mozi, se déploie jusqu'au pied des hautes montagnes de Kokoura. Dans l'ouest, l'île d'Hikousima, complétant avec la ville les contours de cette partie renflée du détroit, nous paraît, à la lunette, armée de quelques ouvrages : l'un d'eux envoie des coups de canon, bravade inutile, vu la distance considérable qui permettrait tout au plus à nos boulets de l'atteindre.

Des détachemens sont envoyés en reconnaissance du côté de Simonoseki; ils parviennent sur un plateau d'où l'on domine les faubourgs formant un cordon de maisons le long d'une rue parallèle à la mer; au-dessus de cette rue, des escaliers conduisent à des pagodes et à des bonzeries entourées de bois. La ville paraît déserte et sans ouvrages de fortification, mais du haut des pagodes et des arbres un ennemi presque invisible entretient un tir irrégulier de mousqueterie. Les commandans en chef, après s'être portés sur ce plateau, donnent l'ordre de conserver simplement les positions occupées. La chaleur se faisant vivement sentir, les troupes se reposent et dînent; puis, tandis que des cordons de tirailleurs se maintiennent dans la montagne, l'on procède à la destruction du matériel des batteries; les poudres sont noyées, les affûts sont brisés et réunis en amas auxquels on met le feu; le magasin à obus du grand ouvrage est incendié et fait explosion en couvrant les alentours de débris.

Vers deux heures de l'après-midi, une nouvelle reconnaissance est poussée sur le chemin qui longe la mer par nos fusiliers-marins et les Hollandais, appuyés des embarcations. Au bout de 400 mè-

tres, la tête de colonne arrive à l'entrée du faubourg. Un petit phare en pierre, en forme de pyramide, s'y élève à l'extrémité d'une jetée de quelques mètres, protégeant une flottille de bateaux de pêche. La rue qui se déroule devant nous paraît déserte : à quelques obus lancés sur le faubourg par nos pièces de campagne répondent à peine trois ou quatre coups de fusil tirés des maisons les plus éloignées. Les commandans en chef jugent inutile de pousser plus loin pour cette journée les opérations, et nos fusiliers reviennent avec les Hollandais vers les batteries, où les troupes alliées occupent à cette heure près d'un kilomètre et demi de terrain. De trois à quatre heures, nos fusiliers-marins et les compagnies hollandaises s'embarquent, sous l'escarpe du grand ouvrage, pour regagner leurs navires respectifs; le bataillon des *marines* se replie, en suivant le chemin de la plage, sur les premières batteries.

Vers cinq heures du soir, nous entendons dans la vallée des rizières une légère fusillade engagée entre les troupes anglaises encore à terre et un ennemi qui paraît établi derrière les collines. Cette fusillade s'élève peu à peu vers le fond de la vallée, puis acquiert une assez vive intensité; des détonations d'artillerie viennent s'y joindre. Nous apercevons bientôt quelques files de blessés se diriger vers les embarcations. Le bruit de la mousqueterie persiste jusqu'au crépuscule. A ce moment seulement nous est donné le détail de cet engagement.—Avant de faire embarquer ses hommes, le capitaine de vaisseau Alexander, profitant de la présence du bataillon de *marines* qui venait de rallier, a voulu pousser une reconnaissance dans le fond de la vallée, d'où l'ennemi, pendant toute la journée, a manifesté sa présence en envoyant de temps à autre quelques balles ou boulets dans la direction des batteries. La reconnaissance s'est mise en marche sur deux colonnes, les marins suivant le chemin de la vallée, le corps de *marines*, sous les ordres du lieutenant-colonel Suther, marchant à droite par les bois. Ces colonnes ont été bientôt accueillies par un feu de mousqueterie, et lui ont répondu tout en marchant. A l'extrémité de la vallée, les troupes ont reconnu un ouvrage palissadé, garni d'un corps assez nombreux d'infanterie et de quelques pièces de campagne. L'ordre a été donné d'emporter l'ouvrage. Les deux colonnes se sont avancées simultanément malgré le redoublement du feu de l'ennemi, qui, menacé d'être pris en flanc par la colonne des *marines*, a lâché pied lorsque les assaillans n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres. Les Japonais ont fui dans la montagne en emportant leurs blessés. Les Anglais, pénétrant dans l'ouvrage, ont surpris encore quelques traînards. Le retranchement est un assez vaste abri destiné à

loger des réserves de troupes, et contenant, indépendamment de cinq ou six pièces de campagne en batterie, un approvisionnement d'armes et de munitions. La nuit se faisant, les pièces ont été enclouées, les affûts brisés, et les troupes, sans être inquiétées, se sont repliées vers les embarcations après avoir mis le feu aux logemens de l'ouvrage. Cette conquête leur a toutefois causé des pertes assez sensibles : huit morts et une quarantaine de blessés ont été successivement portés au rivage. Parmi ces derniers sont deux officiers des *marines* et le capitaine de vaisseau Alexander, qui, blessé d'une balle au pied vers le milieu de l'action, a dû remettre le commandement au lieutenant-colonel Suther.

La fin de cette seconde journée nous voit donc en possession définitive de la première partie du détroit; à cette heure, quarante-deux pièces de canon sont au pouvoir des divisions alliées.

Le lendemain, 7 septembre, une division de corvettes devra dans la soirée, au changement de flot, doubler le cap Mozi et reconnaître la seconde partie du détroit, celle qui s'étend entre la ville et Hikousima. Si quelques batteries se démasquent au-dessus de Simonoseki, les corvettes répondront à leur feu tout en suivant de près la côte sud, s'éloignant après le cap pour former la baie de Mozi. En attendant l'heure favorable, la division tout entière devra concourir à l'embarquement à bord des navires des pièces conquises la veille, cette mesure paraissant, aux yeux des commandans en chef, la plus propre à démoraliser l'ennemi. Dès le matin, de nombreuses corvées sont envoyées dans les batteries, où elles arrivent sans être inquiétées et commencent leur travail. De forts détachemens qui les protégent se tiennent dans la montagne, où leur présence paraît utile, car elle maintient à distance les Japonais, qui persistent à se montrer de temps à autre sous les bois. La *Sémiramis*, qui est venue mouiller contre le cap Mozi, envoie dans la journée quelques obus sur les faubourgs afin d'empêcher l'ennemi de s'y rassembler à couvert. — Les corvettes *Tartar*, *Dupleix*, *Metal-Cruis* et *Djambi* appareillent vers cinq heures du soir en branle-bas de combat, et passent successivement la pointe: elles disparaissent bientôt derrière les terres. La nuit vient sans que le moindre coup de canon se soit fait entendre de ce côté; les travailleurs sont rentrés des batteries, rapportant dans les chaloupes la plus grande partie des pièces.

Le 8 au matin, des embarcations sont envoyées au-delà de la pointe pour communiquer avec les corvettes. Celles-ci, en défilant la veille en avant de la ville, n'y ont pu reconnaître d'ouvrages de défense. Deux batteries qui s'élèvent sur la côte d'Hikousima ont été occupées sans coup férir; l'une d'elles, complétement désar-

mée, était un grand ouvrage encore inachevé; dans l'autre, sept pièces ont été enclouées. En poussant dans l'intérieur de l'île, un détachement de nos marins, tombant sur un corps de garde que les Japonais évacuent au moment même, y a trouvé un complet assortiment d'armures de guerre.

A neuf heures, tandis que des détachemens retournent aux batteries pour embarquer les dernières pièces, les amiraux montent à bord de la *Coquette*, et, se dirigeant vers le mouillage des corvettes, vont reconnaître le détroit dans tout son parcours. La *Coquette* passe auprès des corvettes, leur communique l'ordre d'embarquer les pièces enclouées sur l'île, et, défilant en vue du château de Kokoura, dont les murs s'élèvent sur la côte de Bouzen, au pied des montagnes, franchit le dernier coude du détroit. Les commandans en chef peuvent constater que désormais le détroit est libre et sans obstacle jusqu'à sa sortie dans la mer de Chine. Ils sont à peine revenus à leurs bords que la nouvelle se répand que l'ennemi demande à parlementer. A ce moment toutefois, le *Tancrède*, mouillé quelque cent mètres en avant des faubourgs de Simonoseki, est assailli de quelques coups de fusil tirés des pagodes. Il y riposte aussitôt par quelques volées de mitraille; mais bientôt le pavillon blanc, arboré au grand mât de tous les navires, vient annoncer la suspension momentanée des hostilités.

La conclusion d'une suspension d'armes est confirmée quelques heures après. Un envoyé du prince de Nagato, accompagné de quelques officiers, s'est présenté vers midi à bord de l'*Euryalus*, où s'est rendu immédiatement le contre-amiral Jaurès pour le recevoir conjointement avec l'amiral Kuper. L'envoyé, introduit auprès d'eux, s'est prosterné à leurs pieds, témoignant ainsi d'une façon tout orientale de l'infériorité que lui a donnée vis-à-vis des chefs étrangers le sort des armes. Le délégué du prince de Nagato est un de ses *karos* (le *karo* est le principal dignitaire attaché à la personne d'un daïmio, son premier conseiller); il a déclaré que son maître n'avait attaqué les étrangers que d'après les ordres formels du mikado et du taïkoun, que les hostilités étaient donc le résultat d'une méprise, enfin que le prince renonçait à la lutte. Les commandans en chef lui ont dicté un projet de convention que devra accepter immédiatement le prince, convention stipulant la libre ouverture du détroit et le paiement d'une indemnité comme remboursement des frais de la guerre et rançon de la ville de Simonoseki, jusqu'alors épargnée. Une première condition de la suspension d'armes, exécutoire le jour même, est la reddition des canons encore en batterie sur Kousi-saki et tout autre point de la côte du détroit. Le karo est reparti après la conférence, promettant de don-

ner immédiatement des ordres concernant cette dernière clause et de présenter les autres au prince de Nagato, qui réside à son château d'Anghi, sur la côte ouest de la province, à une journée de marche environ.

Dès le lendemain matin en effet, les canons armant les rochers et la côte de Kousi-saki étaient remis entre nos mains. Les Japonais eux-mêmes aidèrent nos travailleurs à les embarquer; la plupart d'entre eux, hors de la présence de leurs chefs, ne cherchaient pas à dissimuler leur satisfaction de la terminaison des hostilités. Imitant de la voix le bruit de nos boulets explosibles, ils déclaraient à tout venant que la guerre était une chose fort désagréable. Cette reddition porta à soixante-dix environ le nombre des pièces de tout calibre en notre pouvoir. Elles étaient toutes en bronze; quelques-unes devaient être d'origine étrangère, mais beaucoup avaient pertinemment été fondues au Japon, ce qu'indiquaient les inscriptions gravées sur la culasse. La répartition en fut faite entre les divisions alliées.

Le *Tancrède* fut expédié de Simonoseki à Shang-haï avec les dépêches annonçant à la fois la déclaration et l'heureux résultat des hostilités. D'un autre côté, le *Ta-kiang* fut dirigé sur Yokohama par la route de la Mer-Intérieure avec ceux des blessés qui purent souffrir le transbordement. Une partie de la division alliée, avec les gros bâtimens, vint mouiller dans la seconde branche du détroit, de façon à ce que les navires échelonnés sur sa longueur pussent surveiller tous les points de la côte. Le courant de marée atteint contre la rive même de Simonoseki une violence assez grande pour faire chasser les navires à l'ancre et rendre difficile la manœuvre des embarcations. Nous fûmes obligés d'aller mouiller un peu plus au large de la ville, au fond de la baie de Mozi.

En attendant la réponse du daïmio de Nagato, les états-majors furent autorisés, sous leur propre responsabilité toutefois, à circuler sur les deux côtés du détroit et dans la ville même; chacun s'empressa de mettre à profit cette permission. La ville, pendant les journées de l'attaque, avait été complétement désertée par ses habitans; dès que la suspension d'armes eut été publiée, ils revinrent peu à peu. Le premier jour où nous descendîmes, c'était le 9 septembre, une partie de la population mâle était déjà venue reprendre possession de ses pénates; trois jours après, les rues offraient leur physionomie accoutumée. — Rien n'est pittoresque comme cette vieille cité populeuse et commerçante. Les hautes montagnes qui bordent la première partie du détroit s'abaissent dans la portion suivante en formant un monticule peu élevé qui longe les sinuosités de la côte. La ville, faisant suite à ses faubourgs,

forme au pied de ce monticule un long ruban coupé par une anse et une petite rivière. Ses rues sont irrégulières, bordées de maisons étroites et peu élevées; très propres à l'intérieur, comme toutes les habitations japonaises, elles ont revêtu extérieurement, grâce à leur vétusté, une couleur de vieux bois où le peintre retrouverait avec délices toute la gradation des tons les plus chauds de la palette. C'est d'ailleurs le caractère de toutes les vieilles villes japonaises, et qui manque à Yokohama, de construction toute récente. La plupart des rues sont garnies de boutiques et très fréquentées; les hôtelleries, les magasins de denrées et d'étoffes, les ateliers d'artisans ajoutent leur animation à celle de la foule. Simonoseki est un des principaux entrepôts du commerce japonais. Les jonques marchandes, en quantités innombrables, chargées de riz, de soie, de coton, de bois de construction, de cargaisons de denrées et de *saki* (eau-de-vie de riz), passent à toute heure le détroit; beaucoup d'entre elles stationnent ou déchargent à Simonoseki, mouillées tout contre la ville et dans l'étroit canal qui passe au nord d'Hikosima. Lors de notre arrivée dans le détroit, toutes les jonques avaient fui ou s'étaient cachées dans les criques des côtes voisines; mais bientôt après elles étaient revenues à leur mouillage habituel, et les cales de déchargement de la ville avaient repris leur activité accoutumée.

Les rues transversales aboutissant à la colline se terminent invariablement par des escaliers de pierre, qui conduisent à des pagodes et à des bonzeries dont les immenses toits, les rampes sculptées, les lanternes en forme de pyramide se cachent à demi sous le feuillage des pins, des lauriers-camphre et des cèdres. Simonoseki est renommée pour l'antiquité et la sainteté de ses pagodes; il est probable que les Japonais affectionnent ce lieu pour leurs sépultures, si l'on en juge par les milliers de tombes qui couvrent la colline autour des bonzeries. Comme la plupart des cimetières de l'Orient, ceux des Japonais ont un cachet particulier de grâce et de poésie. Toujours situés dans un lieu pittoresque, ils se groupent à l'ombre de grands arbres, sur la pente d'une colline d'où l'on jouit d'une agréable perspective. Les tombes sont figurées par des pierres rectangulaires, plantées verticalement en rangs serrés; la partie supérieure est souvent façonnée en forme de fleur de lotus; sur la face latérale sont gravés en caractères chinois les noms du défunt; à la base, une ou deux petites cavités creusées dans le soubassement de la pierre recueillent l'eau de la pluie et forment des citernes où l'âme viendra la nuit se désaltérer. Devant les tombes les plus fraîchement creusées, de petits vases formés d'un morceau de bambou fiché en terre renferment des bouquets de fleurs dis-

posés par la main des parens ou les soins des moines de la bonzerie voisine; on y joint quelquefois une coupe en porcelaine remplie de riz. Ici malheureusement, comme ailleurs, le temps fait bientôt succéder à ces pieuses pratiques l'indifférence et l'oubli; les vieilles tombes n'ont plus d'autre parure que l'herbe sauvage, les mousses et les lichens aux brillantes couleurs. Les Japonais ont pour habitude de brûler leurs morts, ce qui explique le peu d'emplacement occupé par ces tombes. De petites concessions entourées d'une barrière sont réservées pour l'usage des familles d'un certain rang; les pierres tumulaires sont disposées, avec des vases de fleurs, des deux côtés d'une allée de quelques pas de longueur; au fond de l'allée s'élève une pagode en miniature. Les pagodes japonaises ont toutes à peu près le même caractère. Construites en bois sculpté, recouvertes d'énormes toits de forme chinoise, ornées de ferremens et de figures en bronze, elles plaisent par l'originalité des détails et le sentiment d'élégance et d'harmonie qui a présidé à la conception de l'édifice. La pagode la plus renommée de Simonoseki est celle de *Kami-hama-You*, bâtie sur le sommet d'un petit monticule isolé, entouré moitié par la mer, moitié par la ville même; on y monte par trois grands escaliers ombragés de beaux arbres, ornés de portiques et de lanternes en granit. En arrivant au sommet, nous reconnûmes facilement, de chaque côté du corps de logis principal, deux esplanades disposées pour loger des canons, mais vraisemblablement abandonnées depuis plusieurs mois. C'est de ce point, l'année précédente, que les Japonais avaient tiré sur le *Kien-chan*, le *Wyoming* et la *Méduse* à leur passage devant la ville.

Les divisions alliées restèrent au mouillage de Simonoseki dix jours environ après la suspension des hostilités. Dans leur mémorandum du 25 août, les représentans étrangers à Yokohama, indiquant aux commandans en chef une ligne générale de conduite, signalaient à leur attention deux points principaux. Ils demandaient d'abord qu'on s'emparât d'une position importante du détroit et qu'on la conservât comme gage jusqu'au jour où, par l'intermédiaire du taïkoun, le prince de Nagato aurait consenti à payer une indemnité en compensation des frais de la guerre. Ils demandaient ensuite qu'on examinât, au point de vue maritime, s'il y aurait avantage à réclamer l'ouverture, dans le détroit de Simonoseki, d'un nouveau port commercial. Sur le premier point, il parut difficile au commandant en chef de notre division navale de suivre la marche proposée. L'occupation plus ou moins prolongée d'une partie quelconque du détroit exigerait un déploiement de forces auquel les Anglais pourraient seuls suffire au moyen de leur bataillon de sol-

dats de marine. Il est vrai qu'une clause d'un autre mémorandum des ministres européens signé le 22 juillet 1864 stipulait qu'en cas semblable l'occupation serait faite au nom des quatre nations alliées pour l'entreprise; mais la présence de troupes au milieu des populations du pays, en contact avec l'élément militaire vaincu et probablement surexcité par sa défaite, pouvait amener de fâcheuses complications; le maintien de quelques navires au mouillage de Simonoseki, sans avoir ces inconvéniens, suffirait à garantir le non-réarmement du détroit et l'exécution des clauses de l'armistice. Le vice-amiral Kuper se rangea à cet avis. Quant au commodore hollandais, il avait la plus grande hâte de renvoyer à Batavia trois de ses navires, conformément à des ordres précis du gouvernement des Indes néerlandaises. Le premier point fut donc ainsi réglé.

Quant au second, l'avis des commandans en chef fut qu'en raison de la violence des courans, la côte de Simonoseki n'offrait nulle part un mouillage praticable aux navires de commerce : la baie de Mozi pouvait seule être utilisée pour la création d'un port; mais dès lors on était amené à fonder l'établissement commercial sur la côte sud du détroit, perdant ainsi les avantages de la proximité d'une ville commerçante. En résumé, devant les difficultés pratiques d'une semblable entreprise, il paraissait plus simple et plus rationnel de songer à avancer le terme fixé pour la prochaine ouverture du port d'Osaka, infiniment mieux situé comme débouché des produits du pays.

La première sollicitude du commandant en chef de notre division fut en définitive d'empêcher l'occupation du détroit par une force étrangère quelconque et d'en obtenir avant tout la neutralisation. La convention provisoire rédigée par les amiraux remplissait cette condition en stipulant que le détroit serait désormais ouvert à tous navires, qu'il n'y aurait ni canons ni défenses sur la côte du nord, et que le ravitaillement des navires de guerre et de commerce pourrait se faire à Simonoseki. Un autre article déclarait qu'une indemnité serait payée par le prince comme remboursement des frais de la guerre et rançon de la ville de Simonoseki, qui avait été épargnée; le chiffre de cette indemnité serait ultérieurement fixé par les représentans à Yokohama des puissances ayant pris part à l'expédition. La convention, dans le dernier article, était déclarée exécutoire en sus des autres arrangemens qui pourraient ou avaient pu survenir entre le gouvernement du taïkoun et les gouvernemens étrangers au sujet du prince de Nagato.

Ladite convention, ainsi libellée, fut définitivement revêtue de la signature et du sceau du prince de Nagato. Le prince, auquel les commandans en chef avaient fait donner l'avis qu'il eût à paraître

en personne, s'excusait sur les ordres formels du mikado, qui le consignaient dans sa demeure comme accusé de révolte contre l'autorité impériale; il ajoutait que son fils, Nagato-no-kami, était du côté de Kioto, travaillant à conjurer les malheurs suspendus sur sa famille. A part la façon dont étaient présentés les faits, l'assertion du prince s'accordait avec des nouvelles parvenues à Yokohama le jour même de notre départ pour la Mer-Intérieure. Les deux karos du prince, qui vinrent en son nom à Simonoseki, accompagnés d'une suite nombreuse d'officiers, furent agréés comme ses fondés de pouvoir. L'examen minutieux qu'ils firent des bâtimens amiraux et de leur artillerie parut les affermir dans leur résolution de mettre fin à toute résistance; ils se retiraient après avoir acquis la certitude qu'en dépit de leurs efforts la supériorité resterait toujours à nos engins de guerre.

Les bâtimens anglais appareillèrent le 19 septembre et prirent la route de la Mer-Intérieure. Un navire de commerce affrété en Chine à destination de notre division était arrivé à Simonoseki, chargé de charbon et de vivres. Ayant donc pu compléter nos approvisionnemens, nous appareillâmes le 20, laissant au mouillage du détroit le *Tancrède*, en compagnie de la *Barossa* et d'une corvette hollandaise. Ayant pris la route de la Mer-Intérieure à la suite des divisions anglaise et hollandaise, nous les trouvâmes le lendemain au mouillage de Marougamé. Sur une colline boisée, les murailles et les hautes tours d'un château de daïmio (1) s'élevaient en étages jusqu'au sommet, à demi cachées sous les bois; une petite ville groupée contre la base de la colline, comme cherchant la protection de la demeure seigneuriale, achevait de donner une couleur féodale au paysage. Le vice-amiral Kuper ayant l'intention d'effectuer son retour à petites journées sans perdre de vue ses canonnières, nous poursuivîmes seuls notre route.

L'approche de la saison d'hiver, toujours mauvaise sur les côtes peu hospitalières du Japon, rendait urgent le ralliement des divisions sur Yokohama. Le 24 au soir, déjà engagés entre les îles qui précèdent le golfe de Yédo, nous fûmes assaillis par un ouragan qui, après nous avoir ballottés quinze ou seize heures dans l'ignorance absolue de la position du navire, nous permit enfin, dans la journée du lendemain, de pénétrer dans la baie et de regagner notre mouillage habituel de Yokohama. Le *Dupleix* avait exactement passé, à quelques milles de nous, par les mêmes péripéties. Cinq jours après, les divisions anglaise et hollandaise, ayant égale-

(1) Marougamé, sur l'île Sikok, est la résidence du daïmio Kiogokou-sanoké-no-kami.

ment essuyé des mauvais temps dans la dernière partie de leur traversée, arrivèrent à leur tour au mouillage.

III.

Pendant notre absence, la situation s'était de nouveau gravement modifiée. Quelques détails sur les événemens qui avaient coïncidé avec notre campagne et sur l'état où le Japon se trouve depuis notre succès militaire seront la conclusion naturelle de ce récit.

Le 28 août 1864, alors que la moitié des bâtimens alliés avait déjà pris le large, le vice-ministre Takemoto était arrivé inopinément à Yokohama. Il venait informer les représentans étrangers d'une importante nouvelle. Le 20 août au matin, un corps de troupes, rassemblé à la faveur de la nuit sur une des collines avoisinant Kioto, avait marché sur la capitale. Ce corps de troupes, composé d'hommes appartenant au prince de Nagato, pénétrant dans la ville par l'ouest, s'était dirigé sur le palais du mikado, qui en occupe l'autre extrémité. L'alarme avait été immédiatement donnée; bientôt les soldats préposés à la garde du palais et des différentes portes intérieures de la ville, prévenus à temps, avaient pris les armes. Un violent combat s'en était suivi, où l'artillerie même avait été employée des deux parts. Le lendemain seulement, grâce à l'arrivée de nouvelles troupes appartenant à divers daïmios et au taïkoun, les assaillans avaient été définitivement dispersés, avec des pertes importantes de part et d'autre. Une grande partie de la ville avait été brûlée pendant le conflit; le palais du mikado était sauf, mais lui-même avait dû se réfugier dans un temple en dehors de l'enceinte de cette résidence.

Le vice-ministre paraissait satisfait d'avoir à transmettre ces nouvelles. « Malgré, disait-il, tout ce qu'a d'odieux un pareil attentat, il sert la cause du taïkoun en mettant définitivement le daïmio de Tcho-chiou (1) hors la loi : telle était la décision du mikado. Chargé d'exécuter ses ordres, le gouvernement de Yédo donne au rebelle quinze jours pour présenter des explications et justifier sa conduite, faute de quoi il sera déclaré ennemi du mikado, du taïkoun et du peuple. »

Le même jour était affiché dans les rues de Yokohama l'avis suivant :

(1) Tcho-chiou (province de Tcho). Tcho est le synonyme de Nagato. Chaque province du Japon a deux noms, suivant que le caractère écrit qui le représente est prononcé à la façon chinoise ou japonaise. Le nom chinois de Tcho-chiou est généralement employé par les indigènes.

Notification du gouverneur de Yokohama au peuple du marché et des Yachikis.

« Cette fois, le palais et la ville du mikado ayant été brûlés, il est défendu de donner la comédie, de jouer d'aucun instrument de musique, de faire des processions joyeuses, en un mot de faire de grandes démonstrations de joie, et ceci doit être scrupuleusement observé jusqu'à nouvel ordre. »

Le taïkoun ne pouvait donner trop de publicité à l'acte de félonie de son plus ancien et plus dangereux ennemi.

Informé officiellement, aussitôt après le départ des derniers bâtimens alliés, du but de l'expédition qu'ils allaient entreprendre, le gouvernement de Yédo protesta de tout son pouvoir, ainsi qu'il en avait été convenu, et demanda en vain le rappel immédiat des bâtimens. Le vice-ministre Takemoto reprit avec les représentans étrangers la suite de ses nombreux entretiens : les affaires du moment et l'espoir de meilleures relations après l'apaisement des troubles intérieurs en étaient le sujet ordinaire. Lorsque les nouvelles du succès des divisions alliées, succès rendu peut-être plus facile par l'emploi d'une partie des forces de Nagato dans ses entreprises sur Miako, parvinrent à Yokohama, elles furent joyeusement accueillies des deux parts. Toutefois, par la suite, une préoccupation parut vivement peser sur le vice-ministre japonais. La présence prolongée des escadres à Simonoseki, en relations avec le daïmio rebelle, et surtout le maintien de quelques navires au mouillage du détroit, le contrariaient visiblement. Ses argumens pour obtenir leur rappel immédiat se succédaient sans relâche. Profitant de cette disposition d'esprit, les ministres étrangers lui firent entendre que ce rappel serait conditionnel, et n'aurait lieu qu'après le règlement des points sur lesquels ils comptaient obtenir prochainement satisfaction définitive.

Pendant ce temps, Yédo avait vu s'accomplir le premier acte d'exécution de la sentence prononcée contre le daïmio de Nagato, déclaré définitivement hors la loi, condamnation retombant, suivant la loi japonaise, sur sa famille et ses serviteurs. Une proclamation, affichée un matin dans les rues de Yédo, avait annoncé pour le lendemain la destruction du palais du prince, situé, comme ceux des autres daïmios, dans le quartier noble de la ville. Après avoir rappelé en termes pathétiques la destruction d'une partie de la capitale et les dangers courus par la personne auguste du mikado, la proclamation concluait ainsi :

« ..... Dès demain, les palais de Tcho-chiou seront détruits et ses gens

châtiés. A partir de huit heures jusqu'à dix heures du matin, aucun Japonais ne pourra quitter sa demeure. A la quatrième heure, au son des tambours et des cloches, tout Japonais pourra, sans franchir toutefois les limites assignées par les yakounines, s'approcher des ruines du palais et assister au châtiment du rebelle Tcho-chiou. »

Le lendemain, à l'heure dite, l'exécution avait lieu. Le palais était cerné par les yakounines, tandis que des escouades d'ouvriers, se mettant à l'œuvre, s'appliquaient à renverser et à détruire tout ce qui s'élevait dans ses murs. Par application de la loi japonaise, qui englobe les serviteurs dans la punition de leur maître, tout ce qui serait trouvé de vivant dans l'enceinte devait être passé par les armes. D'après les premières versions arrivées à Yokohama, un grand nombre de serviteurs, de femmes et d'enfans avaient été ensevelis sous les ruines ou massacrés; il paraît toutefois que ce premier compte-rendu était, sinon faux, au moins entaché de beaucoup d'exagération, et qu'en tout cas un très petit nombre de serviteurs, n'ayant pu ou voulu s'échapper à temps du palais, tombèrent victimes d'une loi qui pousse à ses dernières limites le principe de la responsabilité.

Les derniers bâtimens, avons-nous dit, venaient de rallier Yokohama le 30 septembre. Il fut décidé que, mettant à profit l'effet moral du succès de Simonoseki, les ministres étrangers se rendraient à Yédo pour conférer avec les membres du gouvernement, et qu'ils seraient accompagnés par les divisions alliées. Nous appareillâmes le 5 octobre pour la baie de Yédo avec la *Sémiramis* et le *Dupleix;* trois corvettes hollandaises et cinq ou six navires anglais complétaient la petite escadre, qui fut rendue en quelques heures à son nouveau mouillage.

Le fond du golfe de Yédo est peu praticable aux gros navires, en raison de la faible profondeur de l'eau au-delà de Kanagawa. Nous dûmes jeter l'ancre à deux milles au sud des défenses de la rade : cinq forts en ligne droite, bâtis sur pilotis, montraient au-dessus de l'eau leur escarpe polygonale en maçonnerie. A deux milles en arrière des forts, une suite de collines basses bordait l'horizon d'une ligne confuse de verdure et d'édifices à peine perceptibles dans l'éloignement; c'est ainsi qu'apparaît Yédo vu de la mer. A gauche, une rangée de collines plus élevées nous cachait le mouillage de Yokohama; non loin des forts, un petit groupe de navires portant la flamme et le pavillon du taïkoun était à l'ancre auprès de grosses jonques marchandes (1).

(1) Les Japonais, en raison des inconvéniens du mouillage de Yédo, ont récemment adopté comme arsenal provisoire un petit port situé à l'entrée du golfe de Yédo, en dedans de la pointe d'Ouraga.

Nous n'entreprendrons point de parler longuement de Yédo, dont un voyageur a déjà donné dans la *Revue* de fidèles et pittoresques descriptions (1). La capitale officielle du Japon se recommande moins d'ailleurs par ses aspects extérieurs que par les détails de sa vie intime. De grands enclos boisés, propriété des bonzeries ou de la noblesse, en séparant entre eux les quartiers populeux, donnent à la ville une physionomie agréable, mais sans cachet particulier; on dirait une suite de villages échelonnés à courts intervalles dans une campagne verdoyante. Cette dissémination des divers quartiers, jointe à une population évaluée à trois millions d'âmes, donne le secret de l'immense étendue de Yédo. Quand on pénètre dans le quartier officiel, situé sous les murs du palais du taïkoun, on remarque un changement complet dans la physionomie de la ville. Ce quartier, où s'élèvent les palais des daïmios, offre un groupe d'édifices peu élevés, cachés derrière une enceinte dont les murs, avec leurs fenêtres grillées, ont l'apparence de fortifications. De temps à autre, une porte massive en bois laqué, ornée de gros clous et de charnières en bronze, surmontée des armes du daïmio qui habite le palais, donne accès sur la voie. Après le bruit de la ville plébéienne, ce qui frappe le promeneur introduit subitement dans ce quartier, c'est le silence et l'aspect solennel de ses longues rues. En longeant ces interminables enceintes, vous apercevez à peine quelques figures apparaissant curieusement par l'entrebâillement d'une porte ou le grillage d'une fenêtre. De temps à autre passe le cortége d'un daïmio se rendant à l'audience, assis dans son *norimon* ou palanquin, accompagné de la suite et des insignes exigés par l'étiquette. Quelquefois on rencontre un *hatta-motto*, en grande tenue de ville, sortant de chez lui à cheval. Deux *bétos* tiennent les rênes de la monture sur laquelle il est gravement assis, revêtu de l'élégant *kami-shimon* de soie bleue, son large chapeau plat en laque bleue ou noire ramené sur le front. De chaque côté du cheval marchent deux officiers. Derrière, quelques serviteurs portent la lance, emblème du rang de ce haut fonctionnaire, et les boîtes laquées contenant ses effets. Ailleurs, sur une esplanade de gazon, de tout jeunes garçons, sous l'œil de leur professeur, s'exercent à monter à cheval ou à tirer de l'arc. Généralement toutefois ces exercices ont lieu à l'intérieur des palais, et il est telle de ces grandes enceintes, soigneusement fermées, où l'on peut entendre résonner tout le jour le bruit de la mousqueterie et parfois du canon.

Du palais du taïkoun, l'on n'aperçoit que l'enceinte, énorme muraille revêtue d'une maçonnerie cyclopéenne et bordée d'un fossé

(1) M. Rodolphe Lindau, en ce moment consul et agent politique de la confédération suisse au Japon.

plein d'eau; cette muraille peut avoir deux kilomètres de tour; des portes fortifiées, précédées de ponts, donnent accès dans la demeure taïkounale. En faisant le tour de cette enceinte, nous longeâmes un large emplacement quadrangulaire entouré d'une barricade de planches, et dont le sol entièrement nu paraissait avoir été récemment dévasté; quelques souches d'arbres calcinées, l'orifice béant de deux ou trois puits, des débris informes de tuiles et de pierres, témoignaient que des habitations avaient dû exister sur ces terrains désolés. « Le palais de Tcho-chiou! » nous dirent laconiquement, en montrant du doigt l'emplacement, les yakounines à cheval qui nous servaient d'escorte. C'était en effet tout ce qui restait du palais du prince de Nagato.

Le gorogio ou conseil des ministres du taïkoun siége dans un grand édifice voisin de l'enceinte taïkounale. Le lendemain de l'arrivée des divisions, une séance solennelle réunit les membres de ce conseil aux ministres des puissances européennes, accompagnés des commandans en chef. Les représentans des états européens s'étaient installés la veille à leurs légations respectives, escortés de forts détachemens de soldats et de marins-fusiliers qui campèrent pendant ces quelques jours dans les dépendances des légations. Comme d'habitude, une armée de yakounines en occupait les issues (1). Dans cette séance (du 30 septembre 1864) furent discutées les bases d'un arrangement général des difficultés pendantes, arrangement qui fut libellé définitivement quelques jours après. Le gouvernement japonais renonçait à réclamer la fermeture du port de Yokohama; il cesserait d'apporter des entraves au commerce, et en particulier laisserait immédiatement arriver les soies sur le marché de Yokohama. Il acceptait désormais la convention de Paris, et se chargeait de faire appliquer le traité provisoire signé par le prince de Nagato et les commandans en chef. L'indemnité, arrêtée, comme chiffre total, à 18 millions de francs, serait payée par ses soins aux gouvernemens étrangers. Enfin les représentans des puissances seraient réinstallés à Yédo, où l'on s'occuperait de leur reconstruire des légations. Sir R. Alcock insista néanmoins pour l'insertion dans la convention d'un article laissant aux gouvernemens étrangers le choix d'accepter l'indemnité ainsi fixée, ou de réclamer, en place de cette indemnité, l'ouverture au commerce maritime du port de Simonoseki (2).

(1) Ces précautions, malgré le calme dont paraissait jouir Yédo, ne paraissaient pas plus inutiles que par le passé. Un fanatique parvint à penétrer, pendant une des premières nuits, dans la légation hollandaise; il fut mis en pièces, après avoir toutefois eu le temps de surprendre et de blesser plusieurs des yakounines de garde.

(2) Les gouvernemens étrangers se sont récemment, d'un commun accord, prononcés pour l'acceptation du paiement de l'indemnité.

Ces concessions promettaient d'être et furent en effet l'inauguration d'une situation meilleure, qu'il fallait attribuer d'une part au raffermissement du pouvoir taïkounal (1), d'autre part, suivant les prévisions, à l'effet produit par la communauté d'entente des nations étrangères et par l'heureuse expédition de Simonoseki. Le commerce des soies avait été complétement interrompu depuis quelques mois; on les vit arriver sur le marché de Yokohama aussitôt après le retour des ministres de Yédo, tandis que le gouvernement japonais s'occupait de l'exécution des autres clauses. Dans les dernières conférences tenues à Yokohama, Takemoto, poussé par les ministres étrangers, avait peu à peu fait des aveux relativement au point fondamental de la constitution japonaise : le taïkoun était bien et dûment le subordonné du mikado; si ce dernier lui laissait, dans le cours ordinaire des choses, la direction complète des affaires du royaume, il se réservait cependant les décisions d'une importance extraordinaire. Enfin il était vrai que, tout en paraissant envisager d'un œil plus calme l'introduction des étrangers sur le sol du Japon, le mikado n'avait pas encore donné sa sanction à leur présence et aux traités qui la légalisaient à nos yeux. C'est donc à cette sanction que devaient tendre désormais les efforts de nos représentans, comme le seul gage certain de la paix et de la prospérité futures. Le gouvernement de Yédo reconnut la justesse de cette conclusion, et promit de s'employer activement dans ce sens dès qu'il aurait dompté le prince rebelle de Nagato. Un corps d'armée, rassemblé par le taïkoun et grossi des contingens de plusieurs daïmios, allait même, assura-t-il, marcher d'Osaka sur le territoire du prince rebelle (2).

Un autre daïmio ami des Européens, Sakaï, vint de son côté à Yokohama renouer ses anciennes relations avec les ministres. Par ses soins, une revue des troupes japonaises du district eut lieu devant les représentans et les commandans en chef étrangers. Après avoir assisté aux manœuvres de ligne exécutées par deux bataillons d'infanterie organisés et équipés à l'européenne, nous eûmes le curieux spectacle d'un corps de guerriers simulant un combat suivant l'ancienne tactique japonaise. Nous aurions de la peine à rendre compte de l'étrangeté de cette scène, à décrire la richesse et la diversité des armures, les évolutions des combattans s'abordant à l'arme blanche, l'éclat des bannières déployant au vent les

(1) Vers cette même époque, les familles de daïmios qui avaient abandonné Yédo depuis 1862 revinrent habiter la capitale.

(2) D'après les dernières nouvelles reçues du Japon (juillet 1865), le taïkoun en personne venait de quitter Yédo pour aller se mettre à la tête de son armée. On l'avait vu passer sur la grand'route de Tokaïdo à Kanagawa avec un cortége de plusieurs mille hommes.

emblèmes des nobles guerriers, le bruit singulier des conques marines servant de signal d'attaque ou de ralliement. Nous venions de voir défiler sous nos yeux, pendant ces quelques heures, comme une évocation du moyen âge avec sa chevalerie et ses tournois.

Un fâcheux événement ne tarda pas cependant à jeter la tristesse au milieu de cette période de tranquillité. Le 21 novembre, deux officiers de l'armée anglaise, le major Baldwin et le lieutenant Bird, du 20e régiment de ligne, se promenant à cheval dans les environs du temple de Kama-Koura, à six lieues de Yokohama, tombaient sous le sabre d'assassins inconnus. Le châtiment toutefois ne se fit pas longtemps attendre; le principal auteur du crime, le lonine Shimidzo-Séidgi, découvert et arrêté trois semaines après l'événement, subit le dernier supplice à Yokohama, en présence des troupes anglaises formées en carré sur le lieu de l'exécution. Son attitude fanatique et ses dernières paroles ne purent laisser de doute sur son identité (1). Huit jours auparavant, deux affiliés d'une bande dont le lonine Shimidzo était le chef avaient également eu la tête tranchée. Cette expiation publique et solennelle ne put laisser de doutes sur la non-complicité et le tardif bon vouloir des autorités japonaises; suivant leur dire, ce triste événement ne fut, politiquement parlant, « qu'un léger nuage dans un ciel serein. »

Il semble difficile tout d'abord, au milieu d'une succession de crises intérieures aussi rapide que celle dont le Japon vient d'être le théâtre, de reconnaître s'il y a eu progrès dans les relations des étrangers avec ce pays. Ce progrès est néanmoins incontestable, et malgré quelques regrettables collisions il s'est principalement produit dans les deux dernières années; disons-le tout de suite, il faut l'attribuer au bon accord des nations étrangères devant l'attitude hostile du Japon. La communauté de vues et d'action qui sortit en 1863 du danger et de l'intérêt communs devait, plus que toute autre mesure, imposer au gouvernement japonais un plus grand respect de notre force et détruire ses projets de résistance. Les agens de la France, ainsi que l'a fait voir ce récit, ont pris une part importante aux opérations, soit diplomatiques, soit militaires, qui ont amené ce nouvel ordre de choses. C'est à le maintenir qu'ils doivent désormais s'appliquer. Que les nations étrangères abandonnent toute idée de conquête au Japon, qu'elles consentent à y être admises sur le grand pied d'égalité consacré par les traités de 1858, et l'on pourra voir ce curieux peuple s'assimiler peu à peu l'esprit de l'Occident. Sur cette assimilation et la façon dont elle

(1) La veille de l'exécution, le condamné fut promené à cheval dans les différens quartiers de Yokohama. Sa tête resta exposée, pendant trois jours, à la principale porte de la ville.

pourra se faire, l'organisation de la société japonaise, telle qu'on a pu l'étudier depuis deux ans surtout, permet de hasarder quelques conjectures. On connaît cette organisation, dont le régime de la caste est la base. La classe des nobles vit dans ses châteaux, occupant les emplois du gouvernement ou les hautes charges ecclésiastiques de la cour spirituelle du mikado, ayant directement sous ses ordres une foule d'officiers, d'hommes d'armes, de petits fonctionnaires, de prêtres, qui forment entre eux et le peuple une sorte de classe moyenne. Enfin le peuple est divisé lui-même en pêcheurs, agriculteurs, artisans et marchands. Reposant de la sorte sur l'inégalité sociale, cette constitution paraît toutefois exclure l'arbitraire; la grande responsabilité qui incombe aux gouvernans, l'étroite surveillance qu'exerce sur eux le pouvoir centralisateur de Yédo, la force que donne à ce pouvoir l'emploi tout exceptionnel de l'espionnage, tout cela paraît assurer aux gouvernés justice et sécurité. En échange de cette quiétude, ils doivent à leurs supérieurs dans l'ordre social respect et obéissance absolus. Telle est la machine japonaise; une longue paix intérieure et extérieure de trois siècles, un complet isolement du reste du monde, ont permis aux souverains qui se sont succédé de la polir et de la perfectionner dans ses moindres rouages : aussi n'en existe-t-il pas sans doute qui pousse à ce même degré la réglementation et la prévision de toutes choses.

L'irruption dans l'empire japonais des étrangers et de leurs idées ne peut manquer d'introduire tôt ou tard une perturbation dans cet état social, et en particulier d'ébranler l'autorité séculaire de la noblesse. Cette dernière a vite reconnu le danger; aussi avons-nous vu, dans ces dernières années, son animosité se développer peu à peu et se traduire enfin par l'effusion du sang étranger et du sang japonais, la guerre extérieure et la guerre civile. La noblesse a craint une révolution sociale, et peut-être s'est-elle trop hâtée de la croire imminente. Habituées à une existence paisible, à l'abri des soucis qu'amènent l'ambition et la soif d'acquérir, les classes inférieures du Japon ne sont pas faites encore pour comprendre l'esprit remuant et inquiet de notre époque. Il faudra de longues années pour qu'à notre contact ces sentimens se développent chez le peuple japonais. Une classe seule est mieux préparée que les autres à cette transformation d'idées : c'est celle des petits officiers, des petits fonctionnaires, plus instruite, en contact journalier avec les étrangers (les transactions commerciales se font par leur intermédiaire), ayant dans deux ambassades entrevu et paru vivement apprécier la civilisation européenne. Quelques rapides fortunes faites exceptionnellement parmi eux, grâce au talent ou à la faveur, y ont né-

cessairement développé l'esprit d'ambition; la fréquentation journalière et immédiate des hautes classes diminue pour eux le prestige presque sacré qu'elles exercent sur les classes inférieures. C'est donc parmi eux que pourrait germer tout d'abord l'esprit d'indépendance.

Il ne faut pas compter, pour la transformation de la société japonaise, sur l'influence du christianisme, au moins dans les conditions actuelles. Admis par les traités à exercer le culte chrétien pour leurs coreligionnaires, les missionnaires trouvent à la porte de leurs temples une barrière invisible, mais infranchissable, qui ferme absolument le Japon à leurs efforts (1). Au lieu d'y préparer, comme il pourra le faire en Chine et dans certaines autres contrées, un nouvel ordre de choses, le christianisme ne s'y introduira qu'après cette transformation accomplie. Jusque-là, le rôle de nos missionnaires se réduira donc à l'étude, féconde en enseignemens, de la langue et des institutions nationales. L'économiste devra se féliciter de cette transformation lente, mais sûre, du Japon, qui jettera dans le grand courant industriel les ressources immenses d'un vaste territoire. Le gouvernement japonais conserve avec un soin jaloux ces ressources, et d'une main parcimonieuse dispense aux commerçans étrangers ce qu'il est contraint de donner pour suivre la lettre des traités qui le lient; mais laissons-lui le loisir d'apprécier les bienfaits de notre civilisation et les avantages qu'il peut retirer d'un commerce libre de toute entrave. En même temps efforçons-nous, par une politique à la fois ferme et franche, de le maintenir dans l'observation de ses devoirs et d'écarter de son esprit la crainte de la conquête. Nous verrons peu à peu tomber les barrières qui se sont brusquement élevées autour de nos comptoirs au Japon dès le lendemain de leur création, et les brillantes espérances conçues prématurément lors de la signature des traités de 1858 se réaliseront enfin: l'ouverture de l'empire du *Grand-Nipon* sera un fait accompli.

A. Roussin.

(1) Dans les premiers temps de leur arrivée au Japon, les missionnaires cherchèrent à faire secrètement des prosélytes; mais les indigènes qui avaient paru les écouter ne tardaient pas à disparaître sans qu'il fût possible d'avoir de leurs nouvelles. Les missionnaires ont dû renoncer entièrement à toute tentative de ce genre.

D'ALEMBERT

SA VIE ET SES TRAVAUX

I.

Leibnitz, dit-on, ne faisait cas de la science que parce qu'elle lui donnait le droit d'être écouté quand il parlait de philosophie et de religion. L'idée certes est généreuse et digne de son grand esprit: mais, si tous ceux qui abordent ces hautes questions devaient commencer par être des Leibnitz, ils deviendraient singulièrement rares. Quelque haut d'ailleurs qu'ils fussent placés, leurs discours, éloquens ou vulgaires, orthodoxes ou hérétiques, vaudraient seulement par eux-mêmes et nullement par le nom de l'auteur. Les plus illustres sur ce terrain sont les égaux des plus humbles, et l'autorité d'un grand homme n'y peut être acceptée dans aucune mesure. Que les luthériens ne triomphent donc pas pour avoir compté dans leurs rangs Leibnitz et Képler, car les catholiques leur opposeraient Descartes et Pascal, et, si ces grands hommes se sont hautement déclarés chrétiens, on pourrait, parmi les penseurs les plus libres et les sceptiques les plus hardis, citer des génies de même ordre, au premier rang desquels se place sans contredit d'Alembert.

Jean Lerond d'Alembert, né à Paris le 16 novembre 1717, fut, on le sait, exposé immédiatement après sa naissance sur les marches de l'église Saint-Jean-Lerond, située près de Notre-Dame. Le commissaire de police du quartier, touché de sa chétive apparence, n'osa pas l'envoyer aux enfans trouvés, et le confia à une pauvre et honnête vitrière par laquelle il fut bientôt adopté complétement. Sans se faire connaître, le père de d'Alembert lui assura une pension de 1,200 livres, qui, en apportant un peu d'aisance dans la maison de

sa mère d'adoption, permit de développer par l'éducation les rares facultés du pauvre enfant abandonné. Placé à l'âge de quatre ans dans une petite pension, il y resta jusqu'à douze; mais son maître, dès sa dixième année, déclarait n'avoir plus rien à lui apprendre et proposait de le faire entrer au collége dans la classe de seconde. La santé encore bien languissante du jeune écolier ne permit pas de suivre ce conseil, et ce fut deux ans après seulement qu'on le plaça au collége Mazarin, où, sous la règle du plus austère jansénisme, il termina brillamment ses études. Dans les plaisirs mêmes de l'esprit, ses maîtres redoutaient et blâmaient le superflu; le voyant avec inquiétude s'amuser et s'occuper assidûment à la composition des vers latins dans laquelle il excellait, ils le détournaient d'un exercice qui, suivant eux, pouvait dessécher le cœur.

La philosophie qu'on lui enseigna fut celle de Descartes : les idées innées, la prémotion physique et les tourbillons choquèrent son esprit rigoureux et précis sans y apporter aucune lumière. Les seules leçons fructueuses qu'il reçut, dit-il, pendant ses deux années de philosophie furent celles de M. Caron, professeur de mathématiques, qui, sans être profond géomètre, enseignait avec clarté et précision. Il ne fit que lui ouvrir la voie, d'Alembert la suivit seul. Cédant à son inclination naturelle, il allait, tout en faisant ses études de droit, s'instruire sommairement dans les bibliothèques des théories mathématiques les plus difficiles, dont il s'exerçait ensuite à retrouver les détails dans sa tête. Celui qui peut suivre une telle méthode est bien près de devenir inventeur : d'Alembert s'élançait en effet avec tant d'ardeur vers les régions encore inconnues que, devançant quelquefois ses livres, il croyait découvrir des vérités et des méthodes nouvelles, qu'il rencontrait ensuite, avec un dépit mêlé de plaisir, dans quelque auteur plus avancé.

Les jansénistes, croyant voir en lui un nouveau Pascal, essayaient à cette époque de réchauffer sa ferveur un peu tiède et de ramener son esprit secrètement rebelle en lui faisant lire leurs livres de dévotion et de controverse. Ce fut son dernier acte de soumission: mais, loin de le retenir dans la voie où il était déjà fort avancé, ces pieuses lectures, cette fois sans efficace, rompirent au contraire les derniers liens qui l'unissaient aux opinions et aux croyances de ses anciens maîtres.

D'autres amis détournaient aussi d'Alembert des travaux mathématiques, qu'ils regardaient, non sans quelque raison, comme un mauvais moyen d'arriver à la fortune. Il se décida, suivant leurs sages conseils, à étudier la médecine, et, bien résolu de s'y livrer tout entier, eut le courage de porter chez un ami tous ses livres de science, dont la séduction pourrait mettre obstacle à ses projets;

mais son esprit heureusement était moins soumis que sa volonté : la géométrie le poursuivait au milieu de ses nouvelles études. Lorsqu'un problème venait à troubler son repos, d'Alembert, impatient de toute contrainte, même volontaire, allait chercher un des volumes, qui peu à peu, et presque sans qu'il s'en fût aperçu, revinrent chez lui l'un après l'autre. Reconnaissant alors que la lutte était inutile et la maladie sans remède, il en prit joyeusement son parti; les travaux commencés timidement et comme à regret furent continués sans scrupule et avec ardeur. Rassemblant bientôt ses forces, inutilement dispersées jusque-là, d'Alembert composa deux mémoires de mathématiques qui, à l'âge de vingt-trois ans, lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences; il ne fut plus dès lors question de médecine.

Trois ans après son entrée à l'Académie, d'Alembert publiait le célèbre *Traité de Mécanique* dont le principe, entièrement nouveau, devait renouveler et changer la science du mouvement. A l'aide du principe de d'Alembert, un problème de dynamique, quel qu'il soit, est mis en équation, et si la solution, qui reste enveloppée et cachée dans les formules, demande encore un grand appareil de géométrie, la difficulté devient purement algébrique et indépendante de la science des forces, dont la tâche est accomplie.

Dans le discours préliminaire qui précède le *Traité de Mécanique*, apparaissent pour la première fois quelques-unes des qualités par lesquelles l'esprit de d'Alembert devait bientôt se révéler d'une manière si brillante à ceux mêmes qui ne pouvaient apprécier ni comprendre ses premiers travaux. On y trouve déjà l'écrivain habile et le philosophe hardi qui ose aborder et discuter les questions les plus hautes en cherchant le principe et le degré de certitude de toute vérité acceptée. « Les questions les plus abstraites, celles que le commun des hommes regarde comme les plus inaccessibles, sont souvent, dit-il, celles qui portent avec elles une plus grande lumière. L'obscurité semble s'emparer de nos idées à mesure que nous examinons dans un objet plus de propriétés sensibles; l'impénétrabilité ajoutée à l'idée d'étendue semble ne nous offrir qu'un mystère de plus; la nature du mouvement est une énigme pour les philosophes; le principe métaphysique des lois de la percussion ne leur est pas moins caché; en un mot, plus ils approfondissent l'idée qu'ils se forment de la matière et des propriétés qui la représentent, plus cette idée s'obscurcit et paraît vouloir leur échapper, plus ils se persuadent que l'existence des objets extérieurs, appuyée sur le témoignage équivoque de nos sens, est ce que nous connaissons le moins imparfaitement en eux. »

D'Alembert aborde enfin, dans son discours, une question fort

célèbre alors et que les géomètres, qui peuvent seuls en approfondir la discussion, résolvent tous aujourd'hui, d'une même voix, dans un sens opposé à celui qu'il adopte. Les lois de la mécanique sont-elles des vérités nécessaires ou contingentes? Peut-on, en d'autres termes, par le seul raisonnement, et en dehors de toute expérience, démontrer les principes de la science du mouvement? « Pour fixer nos idées sur cette question, il faut, dit d'Alembert, d'abord la réduire au seul sens raisonnable qu'elle puisse avoir. Il ne s'agit pas de décider si l'auteur de la nature aurait pu lui donner d'autres lois que celles que nous lui observons; dès qu'on admet un être intelligent et capable d'agir sur la matière, il est évident que cet être peut à chaque instant la mouvoir et l'arrêter à son gré, ou suivant des lois uniformes, ou suivant des lois qui soient différentes pour chaque instant et pour chaque partie de matière; l'expérience continuelle de notre corps nous prouve assez que la matière, soumise à la volonté d'un principe pensant, peut s'écarter dans ses mouvemens de ceux qu'elle aurait véritablement, si elle était abandonnée à elle-même. La question proposée se réduit donc à savoir si les lois de l'équilibre et du mouvement qu'on observe dans la nature sont différentes de celles que la matière abandonnée à elle-même aurait suivies. »

Cette seule manière raisonnable de poser la question semble, il faut l'avouer, bien singulière, et l'idée de considérer la matière abandonnée à elle-même et affranchie du gouvernement, on pourrait presque dire du joug de la raison souveraine qui la remue comme il lui plaît, laisse entrevoir l'ami de Diderot disposé déjà à écarter partout et toujours de sa philosophie les argumens puisés dans une telle considération.

Peu de temps après l'apparition de la *Mécanique*, l'Académie de Berlin couronnait le mémoire présenté par d'Alembert en réponse à la question proposée par elle sur la cause générale des vents, et admettait par acclamation le jeune lauréat au nombre de ses membres. Quoique l'Académie de Berlin se soit déclarée pleinement satisfaite, l'ouvrage de d'Alembert est bien loin, il faut l'avouer, de mériter, sans restrictions, les éloges qui lui furent accordés et l'admiration qu'il excita chez les juges du concours.

Il s'agissait de rechercher la cause des vents réguliers qui règnent à la surface de la terre et d'en calculer les effets. L'ouvrage de d'Alembert ne découvre pas le véritable secret du mécanisme, aujourd'hui bien connu dans ses traits généraux au moins, qui explique les vents alizés soufflant sans cesse dans la zone torride et presque exactement de l'est vers l'ouest. Ils sont produits par les différences de température, qui dans ces régions déterminent l'élé-

vation de l'air : l'air plus froid qui le remplace et vient des régions boréales est animé d'une moindre vitesse de rotation et semble par conséquent souffler en sens opposé au mouvement de la terre.

D'Alembert donne à peine une ouverture sur cette cause décisive et prépondérante et n'en parle que pour refuser de s'en occuper. « J'avoue, dit-il, que la différente chaleur que le soleil répand sur les parties de l'atmosphère doit y exciter des mouvemens; je veux même accorder qu'il en résulte un vent général qui souffle toujours dans le même sens, quoique la preuve qu'on en donne ne me paraisse pas assez évidente pour porter dans l'esprit une lumière parfaite; mais si on se propose de déterminer la vitesse de ce vent général et sa direction dans chaque endroit de la terre, on verra facilement qu'un pareil problème ne peut être résolu que par un calcul exact; or les principes nécessaires pour ce calcul nous manquent entièrement, puisque nous ignorons et la loi suivant laquelle la chaleur agit et la dilatation qu'elle produit dans les parties de l'air : cette dernière raison est plus que suffisante pour nous déterminer à faire ici abstraction de la chaleur solaire, car, comme il n'est pas possible de calculer avec quelque exactitude les mouvemens qu'elle peut occasionner dans l'atmosphère, il faut nécessairement reconnaître que la théorie des vents n'est susceptible d'aucun degré de perfection de ce côté-là. » Ces lignes remarquables, qui révèlent un côté fort important de l'esprit de d'Alembert, contiennent une déclaration de principes bien dangereuse pour les progrès de la physique. D'Alembert ne veut accepter que des problèmes bien posés et bien purs, dont l'énoncé permette une solution exacte et achevée; non content de négliger ce qui est petit et sans influence sensible, il écarte avec dédain tout ce qui, lui semblant mal connu et mal déterminé, diminue la netteté du problème et en altère la beauté.

C'est la même tendance qui plus tard et dans un autre ordre d'idées devait le conduire à restreindre, presque jusqu'à l'annuler, le champ de la métaphysique et de la philosophie. Malgré l'habileté qu'il y déploie, l'insuffisance de la théorie de d'Alembert est visible d'ailleurs au premier coup d'œil; la grandeur et la direction actuelle des vents dépendraient en effet, suivant elle, aujourd'hui encore, de l'état initial des couches atmosphériques, sans que les frottemens et les chocs renouvelés depuis le commencement du monde en aient dissipé l'influence. Le prix accordé à d'Alembert fut-il donc le résultat d'une méprise, et le titre de membre de l'Académie de Berlin était-il immérité ? Il y aurait grande injustice à le croire. Dans l'ouvrage sur les causes des vents, on reconnaît à chaque page le grand géomètre profondément instruit de la science du

mouvement et capable d'ouvrir en analyse pure des voies entièrement nouvelles; de tels essais, infructueux et nuls dans leurs résultats immédiats, précèdent souvent les chefs-d'œuvre et les préparent, parce qu'ils perfectionnent l'instrument des recherches en enseignant à le manier avec plus d'élégance et de sûreté.

La théorie de la précession des équinoxes, publiée en 1749, marque un nouveau progrès dans le talent de d'Alembert. Assuré cette fois de bien connaître la cause du phénomène, il pousse le calcul jusqu'aux dernières conséquences et dégage de ses formules les lois simples et les chiffres exacts que de récentes et délicates observations avaient fait connaître. Le phénomène de la précession des équinoxes, signalé par Hipparque, 130 ans avant notre ère, consiste dans le déplacement continu des points équinoxiaux où le plan de l'équateur rencontre celui de l'écliptique; l'un de ces plans au moins change donc avec le temps; la comparaison de chacun d'eux avec les étoiles montre avec évidence, dans le déplacement de l'équateur et par suite de l'axe terrestre, la cause du phénomène. La terre, Copernic a osé l'affirmer, ne tourne donc pas toujours autour du même axe; mais quelle peut être la cause de cette rotation si régulière et si lente, et la signification des vingt-six mille ans nécessaires pour en accomplir la perfection?

Cette recherche avait occupé et découragé l'imagination si hardie de Képler, et l'honneur d'en révéler le secret était réservé à Newton. La terre n'étant ni homogène ni parfaitement sphérique, les forces d'attraction de la lune et du soleil qui déterminent et troublent son mouvement elliptique ne passant pas rigoureusement par son centre, il en résulte qu'en la déplaçant dans l'espace, elles tendent en même temps à lui imprimer un mouvement de rotation qui, se combinant avec celui qu'elle possède déjà, altère incessamment la direction de l'axe autour duquel elle tourne. Pour calculer avec précision les lois d'un tel phénomène, il fallait créer la théorie du mouvement d'un corps solide sollicité par des forces connues; cette théorie manquait à Newton, et les considérations par lesquelles il tente d'y suppléer sont sans rigueur comme sans exactitude. D'Alembert vit dans ce nouveau problème une belle application de son principe de dynamique, et après avoir fait connaître la méthode exacte relative au cas *général*, il en déduit habilement non-seulement les lois de la précession, mais celles de la nutation, récemment révélées par les observations de Bradley.

En 1747, d'Alembert avait présenté à l'Académie des Sciences de Paris un mémoire sur le problème des trois corps dont l'apparition marque pour la mécanique céleste le commencement d'une période nouvelle de découvertes et de progrès. La théorie de la

gravitation, qui, depuis la publication du livre des *Principes*, n'avait subi aucun perfectionnement sérieux, était reprise pour la première fois après cinquante ans, à l'aide de méthodes nouvelles et plus puissantes. Par une coïncidence singulière, Clairaut, dans la même séance, présentait un mémoire sur le même sujet, dont Euler, alors à Berlin, s'occupait activement, sans en avoir toutefois rien communiqué au public.

La lune est attirée non-seulement par la terre, mais encore par le soleil, dont l'action détermine les irrégularités de son cours. Il faut bien remarquer cependant que le soleil attire la terre en même temps que la lune, et que, s'il exerçait sur toutes deux des forces parfaitement égales, l'influence sur leur mouvement relatif en serait insensible, et ce mouvement est le seul que l'on ait besoin de connaître, et dont la recherche constitue la *théorie de la lune*. Les irrégularités qu'il faut déterminer proviennent de l'inégalité des deux attractions et de leur direction différente. Ces attractions sont connues à chaque instant, et les principes de la statique permettent d'en déduire la force, dont il faut seul tenir compte.

Cette considération, on le pense bien, ne pouvait échapper à Newton. Il a déterminé la force perturbatrice en en déduisant avec beaucoup d'habileté l'explication des principales inégalités de la lune, et Laplace n'hésite pas à considérer le chapitre consacré à cette question comme l'un des plus profonds du livre admirable des *Principes*. Les difficultés du problème, non encore surmontées aujourd'hui après deux siècles d'efforts, justifient cette appréciation malgré les immenses lacunes qui subsistent et les licences tout à fait insolites en géométrie que se permet l'immortel auteur. C'est ainsi que dans le calcul de l'inégalité nommée variation, et du mouvement rétrograde de la *ligne des nœuds*, suivant laquelle le plan de l'orbite coupe celui de l'écliptique, Newton néglige, sans en donner de raison plausible, l'excentricité de l'orbite lunaire, qu'il remplace par un cercle, alors même qu'il n'est pas bien évident qu'après les perturbations qu'elle a subies on ait le droit d'en faire une ellipse.

En réalité, l'illustre auteur du livre des *Principes* n'avait fait, suivant d'Alembert, qu'ébaucher les premiers traits de la matière. Quelque lumière qu'il ait portée dans l'ordre de l'univers, il n'a pu manquer, ajoute-t-il, de sentir qu'il laisserait beaucoup à faire à ceux qui le suivraient, et c'est le sort des pensées des grands hommes d'être fécondes non-seulement dans leurs mains, mais dans celles des autres. L'analyse mathématique a heureusement acquis depuis Newton, — c'est toujours d'Alembert qui parle, — différens degrés d'accroissement; elle est devenue d'un usage plus

étendu et plus commode, et nous met en état de perfectionner l'ouvrage commencé par ce grand philosophe. Il suffit à sa gloire que plus d'un demi-siècle se soit écoulé sans qu'on ait presque rien ajouté à sa théorie de la lune, et il y a peut-être plus loin du point d'où il est parti à celui où il est parvenu que du point où il est resté à celui auquel nous pouvons maintenant atteindre.

Le point où l'on peut atteindre est placé sans nul doute par d'Alembert lui-même beaucoup plus loin encore que celui où il est parvenu et que les résultats obtenus par ses illustres émules Clairaut et Euler. S'il l'entendait autrement, la part qu'il fait à Newton ne serait pas assez grande, et aujourd'hui encore, après tant de travaux minutieux et d'approximations successives, celui-là seul qui trouverait la théorie exacte et mathématique du mouvement de la lune pourrait être équitablement placé à côté de l'auteur des *Principes*.

D'Alembert obtient par une méthode élégante l'équation différentielle de l'orbite réellement décrite par la lune autour de la terre; mais, cette équation étant trouvée, on n'a surmonté encore qu'une faible partie des obstacles. Les conclusions à en déduire en présentent de nouveaux : il faut trouver le moyen de l'intégrer par approximations et de distinguer les termes qui doivent être conservés dans cette approximation.

L'importance et le détail des calculs de d'Alembert ne peuvent être, comme il le dit très justement, connus que de ceux qui les ont entrepris ou au moins tentés, et l'on n'en peut donner aux autres qu'une idée légère. Ils le conduisent à une formule qui exprime le lieu de la lune en un temps donné, et d'après laquelle il construit de nouvelles tables de ses mouvemens. Parmi les nombreuses conséquences de la théorie de d'Alembert, il en est une restée plus particulièrement célèbre à cause des discussions géométriques et philosophiques auxquelles elle a donné lieu : c'est le calcul du mouvement de l'apogée.

L'apogée de la lune, c'est-à-dire le point où elle est le plus éloignée de la terre, n'est pas fixe dans le ciel; il répond successivement à différens degrés du zodiaque, et sa révolution, suivant l'ordre des signes, s'achève dans l'espace d'environ neuf ans, au bout desquels il revient à peu près au même point d'où il était parti. Si la lune était sollicitée par la seule attraction de la terre, l'apogée serait immobile, et la lune décrirait une ellipse invariable de grandeur comme de position; mais cette attraction est altérée par l'influence du soleil, et il n'est pas étonnant qu'il en résulte un mouvement dans l'apogée de la lune.

Newton, dans la première édition du livre des *Principes*, dit

qu'ayant calculé, d'après les lois de l'attraction, le mouvement de l'apogée, il l'a trouvé assez conforme aux observations; cependant il ne donne pas la méthode, il avoue même qu'elle est peu exacte. Dans la seconde édition, ce passage est remplacé par un autre dans lequel il est encore question du mouvement de l'apogée lunaire, mais déduit cette fois de l'observation. D'Alembert, Clairaut et Euler, qui s'occupaient ensemble et à l'insu les uns des autres de la théorie de la lune, trouvèrent tous trois, par des méthodes différentes, que le mouvement de l'apogée, déterminé par le calcul, est moitié plus lent que les astronomes ne l'ont établi. D'Alembert et Euler donnent leur résultat sans commentaire, Clairaut seul ose y voir une preuve de l'inexactitude de la théorie de Newton. L'illustre Buffon, peu connu alors et trop peu géomètre pour suivre la discussion sur son véritable terrain, s'éleva hardiment contre cette conclusion en se fondant sur cette raison, fort peu géométrique, que, les lois primordiales devant être simples, leur expression ne doit renfermer qu'un seul terme. Il avait raison toutefois, et les trois géomètres, en poussant plus loin leurs calculs et reprenant les termes négligés à tort dans un premier essai, amenèrent la théorie à représenter suffisamment les observations.

II.

D'Alembert, âgé de trente-deux ans et membre des académies de Paris et de Berlin, ne s'était fait connaître que comme géomètre; il trouvait sous le toit de celle qui lui servait de mère toute la tranquillité nécessaire à ses profondes recherches. Ces années de travail et de douces émotions furent les plus heureuses de sa vie. En se réveillant dans sa petite et pauvre chambre, il songeait, dit-il avec un sentiment de joie, à la recherche commencée la veille et qui allait remplir la matinée, au plaisir qu'il allait goûter le soir au spectacle, et, dans les entr'actes des pièces, au plaisir plus grand encore que lui promettait le travail du lendemain. — Le monde, je veux dire les sociétés brillantes dans lesquelles d'Alembert devait être bientôt recherché et admiré, était alors pour lui sans attrait; il ne le connaissait ni ne le désirait. Quelques amis dévoués, dont quelques-uns devinrent illustres, formaient sa société habituelle, et le profond géomètre était cité comme le plus gai, le plus plaisant et le plus aimable de tous.

L'un d'eux, écrivain fort oublié aujourd'hui, a mêlé le nom de d'Alembert à l'histoire assez peu intéressante de ses changeantes amours, et le rôle de consolateur sensible et dévoué qu'il lui fait jouer s'accorde trop bien avec d'autres documens irrécusables pour

ne pas être accepté comme véritable. Chabanon, dans un jour de grande tristesse, entre chez d'Alembert, qui, du premier coup d'œil le voyant malheureux, l'accable de questions pleines d'intérêt sur la cause de son chagrin. Chabanon était amoureux et trahi. « Comment peindre, dit-il, la sensibilité de d'Alembert et la fougueuse précipitation de ses mouvemens? Fermer la porte aux deux verrous, ouvrir un petit escalier qui répondait à la boutique du vitrier, y crier : « Madame Rousseau, je n'y suis pour personne! » revenir à moi et me serrer dans ses bras, ce ne fut pour lui que l'affaire d'un instant. »

Dans les premiers mots de d'Alembert reparaît cependant l'insensibilité affectée du sceptique railleur, sous lequel quelques contemporains ont méconnu l'homme tendre et bon. « Que voulez-vous? dit-il à Chabanon. Vous avez commencé par être heureux! » Et il ajoute de la voix de fausset qui lui était particulière : « C'est toujours la fiche de consolation. » Mais, ému par le désespoir de son ami, il prend aussitôt un autre ton. « Mon ami, lui dit-il, il faut éviter de rester avec vous-même. Jetez là les livres, voyez vos amis, courez, distrayez-vous. Toutes les fois que je vous serai nécessaire, je quitterai avec plaisir mon travail, et nous irons nous promener ensemble. »

Un autre ami de d'Alembert, Diderot, exerça sur lui une très grande influence, et leurs noms, attachés ensemble à une œuvre célèbre et grandiose, sont pour bien des gens devenus inséparables. Diderot et d'Alembert, avec une grande différence de caractère et de talent, avaient un fonds d'idées communes qui pouvait les rapprocher sans peine et maintenir leur union. Libres tous deux de toute ambition, avec la même ardeur pour l'étude et pour les travaux de l'esprit, ils étaient également curieux de science, d'art, de littérature et de philosophie, en enveloppant dans un même scepticisme toutes les questions qui de près ou de loin appartiennent à la théologie. L'exemple de leur vie et de leur noble caractère peut servir d'argument sans réplique à qui voudra convaincre les esprits les plus prévenus que la bonté, le dévouement, le désintéressement et la vertu ne sont l'apanage d'aucune secte, le privilége d'aucune croyance.

Le discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, écrit en entier par d'Alembert, contient, dit-il, la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires acquises par vingt années d'études. Il fut reçu avec de grands applaudissemens et considéré lors de son apparition comme une œuvre de premier ordre. L'admiration de Voltaire et de Montesquieu, les louanges sans restrictions du roi Frédéric, celles enfin de Condorcet ne permettent pas de

traiter légèrement cette célèbre préface, aujourd'hui pourtant bien oubliée. D'Alembert s'élève dans un de ses écrits contre le géomètre (on n'a jamais dit lequel) qui, en présence d'une belle œuvre de l'esprit, demandait : Qu'est-ce que cela prouve? « Je me contenterais, ajoute-t-il, de demander : Qu'est-ce que cela apprend? » Cette question, adressée au sujet du discours préliminaire de l'*Encyclopédie*, semble cependant devoir rester sans réponse. La classification des connaissances humaines, par laquelle il débute, est en effet très incomplète et très arbitraire, et la manière plus ingénieuse que naturelle de les enchaîner, en les faisant naître les unes des autres, semble singulièrement choisie comme introduction à un dictionnaire où l'ordre alphabétique règle seul la succession des articles.

D'Alembert, peu de temps après la publication de son discours, fut nommé membre de l'Académie française. Vers la même époque, la réputation croissante du philosophe géomètre décida celle qui l'avait abandonné lors de sa naissance à réclamer les droits dont elle était devenue fière. Mme de Tencin, célèbre par son esprit et fort influente dans la société lettrée, lui fit savoir qu'elle était sa mère; mais d'Alembert, la repoussant à son tour, n'en voulut jamais reconnaître d'autre que la pauvre vitrière, dont il resta jusqu'au dernier jour le fils affectueux et dévoué.

Le roi de Prusse Frédéric, porté par une inclination naturelle vers les hommes illustres en tout genre, et jaloux surtout de s'attacher les philosophes de tous les pays, fit proposer à d'Alembert la survivance de la place de président de l'Académie de Berlin, occupée alors par Maupertuis. Malgré son refus, il lui offrit une pension de 1,200 livres qui fut acceptée avec reconnaissance et toujours régulièrement payée. Frédéric, qui voulait, suivant l'expression de Voltaire, transporter Athènes dans son cabinet, renouvela plusieurs fois ses instances pour attirer d'Alembert à Berlin. Désespérant d'y réussir, il n'en continua pas moins à entretenir avec lui une active correspondance, en lui témoignant, pendant plus de trente ans et jusqu'à sa mort, la plus amicale déférence. Les lettres de d'Alembert à Frédéric sont celles d'un ami à un ami, et le ton de courtisan qu'il y prend quelquefois ne nuit ni à la franchise de ses opinions, ni à la liberté avec laquelle il dit son sentiment sur toutes choses. D'Alembert, sans quitter Paris, devint bientôt le chef et le directeur véritable de toutes les œuvres scientifiques accomplies sous le patronage de Frédéric et comme son ambassadeur permanent auprès de la république des lettres. Chaque fois qu'une place était vacante, d'Alembert cherchait le savant le plus digne de la remplir, et, lui servant spontanément de médiateur, n'épargnait rien pour lui concilier la bienveillance de Frédéric en le recommandant, souvent même sans l'en informer, à sa générosité, toujours prête.

Assuré de l'amitié du roi, d'Alembert n'en voulait tirer pour lui-même aucun avantage; c'est pour les intérêts d'autrui qu'il réserve tout son zèle. Il presse et sollicite par exemple jusqu'à l'importunité, quand il s'agit de faire appeler Lagrange à Berlin en lui assurant une situation digne de son génie. Non content de le proclamer son égal, il annonce, avec une chaleur dont la perspicacité fait le moindre mérite, que ce jeune homme un jour sera plus grand que lui. « C'est, dit-il, un homme d'un mérite rare, génie supérieur, vrai philosophe, supérieur aux préjugés et aux superstitions des hommes, sans ambition, sans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus sociable. » Parmi tant de traits de généreuse loyauté qui abondent dans la vie de d'Alembert, il n'en est pas de plus caractéristique peut-être que cet hommage spontanément rendu à un jeune homme presqu'inconnu, dont le premier travail contenait la critique respectueuse, mais très nette et très fondée, d'un important mémoire de d'Alembert sur les cordes vibrantes.

Voltaire eut beaucoup de part à la publication de l'*Encyclopédie;* il devint bientôt le lien véritable des collaborateurs. L'autorité de sa gloire et de son génie contribuait puissamment à enflammer leur zèle en maintenant entre eux la concorde et l'unité. Son amitié pour d'Alembert fut constante et sans nuage, et malgré la différence d'âge et de renommée l'illustre vieillard montra toujours autant de déférence que de confiance pour son judicieux et sincère ami. C'est dans la correspondance de d'Alembert avec Voltaire et avec Frédéric que l'on peut étudier surtout les véritables opinions du prudent encyclopédiste. S'associant presqu'à chaque page aux sentimens d'opposition et de répugnance de Voltaire pour toute doctrine théologique, il ne se montre pas moins disposé que lui à rire des choses sacrées, et, croyant comme lui que sur toute matière il est permis de penser et de douter, il le dépasse de beaucoup dans la voie du scepticisme et de la résignation à l'ignorance. Hors du sentier étroit des mathématiques, il n'aperçoit aucune vérité solidement assurée. Affirmer ou nier quelque chose lui semble une inexcusable et présomptueuse audace. Persuadé que nous sommes aveugles, il ne s'effraie pas des ténèbres; mais, sans espoir d'en faire sortir la lumière, il n'a pas l'inutile et vaine curiosité de tourner les yeux vers les régions inaccessibles dont l'esprit humain est exclu pour jamais et l'obstination de sonder des mystères dont le fond lui semble entièrement impénétrable. Son ignorance, qu'il aime à proclamer, ne l'afflige d'ailleurs ni ne l'étonne. Qu'en savons-nous? est, suivant lui, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques, et la réflexion qu'il y joint est que, puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir

davantage. Frédéric et Voltaire apportent en vain quelques restrictions à une déclaration aussi absolue; ils prétendent que, quoiqu'on ne sache pas tout, on n'ignore pas tout non plus : d'Alembert se montre inflexible.

On peut s'étonner qu'avec un esprit aussi peu disposé à percer les nuages, d'Alembert ait osé écrire un traité de philosophie; mais, sans s'engager dans de téméraires recherches, ce traité, né des études et des conversations préparatoires de l'*Encyclopédie*, forme bien plus de doutes qu'il ne prononce de décisions. « Une nouvelle lumière sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs a été, dit-il, dans ce siècle, le fruit ou la suite de l'effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux et du reflux de l'océan est d'apporter sur le rivage quelques matières et d'en éloigner d'autres. Rien ne serait plus utile, ajoute d'Alembert, qu'un ouvrage qui contiendrait, non ce qu'on a pensé dans tous les siècles, mais seulement ce qu'on a pensé de vrai. »

L'histoire de la philosophie, qui par là se trouve réduite à bien peu de chose, n'occupe en effet aucune place dans son livre. La métaphysique s'y trouve elle-même singulièrement réduite. « La génération des idées appartient, dit-il, à la métaphysique. C'est un des objets principaux, et peut-être devrait-elle s'y borner; toutes les autres questions qu'elle se propose sont insolubles ou frivoles, elles sont l'aliment des esprits téméraires ou des esprits faux. » — « Il ne faut pas s'étonner, dit-il encore, si tant de questions subtiles, toujours agitées et jamais résolues, ont fait mépriser par les bons esprits cette science vide et contentieuse qu'on appelle communément métaphysique; elle eût été à l'abri de ce mépris, si elle eût su se contenir dans de justes bornes et ne toucher qu'à ce qui lui est permis d'atteindre. Or ce qu'elle peut atteindre est bien peu de chose. »

La question de l'existence de la matière est la première que se pose d'Alembert. Nous concluons de nos sensations à l'existence des objets qui les occasionnent. « Cette conclusion, dit-il, est une opération de l'esprit dont les philosophes seuls s'étonnent, et le peuple, qui rit de leur surprise, la partage bientôt, pour peu qu'il réfléchisse. » Notre penchant à juger la réalité des corps est invincible; mais la conclusion est-elle pour cela démonstrative? D'Alembert, qui ne le pense pas, place dans la bouche d'un pyrrhonien décidé les argumens les plus forts, qui, malgré le témoignage des sens et de la raison, permettent de nier que les corps existent effectivement et véritablement; « mais, ajoute-t-il avec beaucoup de bon sens, la meilleure réponse à ce pyrrhonien est celle de Diogène à Zénon : « il faut l'abandonner à sa bonne foi, ou le laisser vivre et raisonner avec des fantômes. » — « La seule réponse raisonnable

qu'on puisse, ajoute-t-il, opposer aux objections des sceptiques est celle-ci : les mêmes effets naissent des mêmes causes. En supposant pour un moment l'existence des corps, les sensations qu'ils nous feraient éprouver ne pourraient être ni plus vives, ni plus constantes, ni plus uniformes que celles que nous avons; donc nous devons supposer que les corps existent. Voilà jusqu'où le raisonnement peut aller en cette matière et où il doit s'arrêter. »

Les autres problèmes métaphysiques sont résolus d'une manière moins dogmatique encore. Nous devons, suivant d'Alembert, les laisser à résoudre à notre postérité, qui les léguera de même à la sienne. « Les idées innées sont une chimère que l'expérience repousse; mais la manière dont nous acquérons des sensations et des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'est pas moins incompréhensible. Sur tous ces objets, l'intelligence suprême a mis au-devant de notre faible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. » Il rapporte les preuves directes de l'existence de Dieu sans en bien apercevoir la rigueur. Les révélations et les lumières de la religion, qu'il salue avec respect, sont le seul guide et le seul flambeau qui puissent les montrer aux âmes pieuses avec une entière certitude. Abordant enfin la question de l'immortalité de l'âme, « nous avons, dit-il, de très fortes raisons de croire que notre âme subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourrait la détruire sans l'anéantir, et que l'anéantissement de ce qu'il produit une fois ne paraît pas être dans les vues de sa sagesse. »

Le principe de la morale est, suivant lui, dans nos inclinations naturelles, qui nous montrent, lorsqu'elles ne sont pas perverties, les véritables devoirs de la vie humaine. La nature, qui a voulu que les hommes vécussent unis, les a dispensés de chercher par le raisonnement les lois immuables de la vérité et de la justice suivant lesquelles leur conduite doit être réglée; chacun les entend dans le secret de son cœur et les connaît par une espèce d'inspiration et par le plaisir qu'il éprouve à les suivre (1). La vertu est en quelque sorte un instinct qui prévient la raison, mais n'y contredit jamais. « Le sage, ajoute d'Alembert, cherche et aperçoit l'union intime des sentimens d'équité naturelle avec leur intérêt propre; il la découvre à ceux qui ne la voyaient pas et affermit par là les liens qui les unissent. » Ces doctrines, quelque sceptiques qu'elles soient, ne sont que l'expression affaiblie du doute raisonné et convaincu qui forme le trait saillant de l'esprit de d'Alembert.

D'autres écrits, ceux surtout qui furent composés pour l'Acadé-

(1) Montaigne avait dit : « Serait-il vrai que, pour être bon tout à fait, il nous le faille être par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loi, sans raison, sans exemple? »

mie, dissimulent sur bien des points ses sentimens et ses pensées, et ne pourraient choquer même les oreilles les plus sévères. C'est ainsi que l'archevêque de Toulouse, assistant à une séance dans laquelle d'Alembert prononça l'éloge de Bossuet, l'avait vivement applaudi, et d'Alembert, qui le racontait en riant, en tirait gaîment la preuve de sa parfaite orthodoxie.

Quoique ce double visage soit peu digne du caractère noble et franc qu'il montra en tant d'occasions, il y aurait injustice à lui reprocher une condescendance que de récens et terribles exemples rendaient absolument nécessaire. « Il est bien cruel, lui écrivait Voltaire, d'imprimer le contraire de ce qu'on pense. » — « Songez donc, répond d'Alembert, que le bon sens est en prison dans le pays que j'habite. On vient de publier une déclaration qui inflige la peine de mort à tous ceux qui auront publié des écrits *tendant* à attaquer la religion. Vous me reprochez ma tiédeur, la crainte des fagots est très rafraîchissante... Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé de ce que nous avons dit. Je crois que le seul parti à prendre pour un philosophe ne pouvant s'expatrier est de céder en partie à cet abominable torrent, de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire tout entière. Ce quart sera toujours dit; il fructifiera sans nuire à l'auteur. » Et ailleurs : « Il faut attaquer la superstition indirectement, avec finesse et patience; il ne faut pas braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fusil; il faut petit à petit élever à côté une autre maison plus habitable : tout le monde y viendra, et la maison pleine de léopards sera désertée. »

D'Alembert cependant est un apôtre fort tiède; malgré la violence de ses paroles, son cœur est au fond paisible et sans fiel : l'esprit de force lui manque pour soutenir un long combat. Sans rechercher la faveur, il craint la persécution, et voudrait bien renverser et ruiner le temple, mais sans être, comme Samson, écrasé dans sa chute.

Voltaire parlant de Frédéric, qui désavouait et tronquait ses propres écrits : « Cela est bien plat, disait-il, quand on a cent mille hommes; » mais il comprenait la prudence de d'Alembert et l'approuvait. « Tout brûlable que vous êtes, lui écrivait-il, vous êtes plus sage que moi. » Et une autre fois : « Vous êtes aussi sage qu'intrépide. » Il l'engage cependant à se mettre plus à l'aise, comme lui-même le faisait souvent en cachant soigneusement l'origine de ses écrits. « Dites hardiment et fortement, lui écrivait-il un jour, ce que vous avez sur le cœur; frappez et cachez votre main. » D'Alembert suivit une fois ce conseil : dans son ouvrage sur la *Destruction*

des Jésuites, imprimé à Genève sans nom d'auteur, il laisse voir toute sa pensée, et, comme il le dit lui-même, distribue sans se contraindre des coups de bâton à tous ses ennemis: jansénistes et jésuites y sont traités avec le même dédain. Indifférent à ce qui les sépare, leur commune croyance est le véritable ennemi qu'il poursuit. « Il m'a paru plus utile, écrit-il à Frédéric, surtout pour le bien de la France, de faire ce que personne n'avait encore osé, de rendre également odieux et ridicules les deux partis, et surtout les jansénistes, que la destruction des jésuites avait déjà rendus insolens et qu'elle rendrait dangereux, si la raison ne se pressait de les remettre à leur place. »

Son esprit toutefois résiste à la passion, il ne connaît pas l'amertume. Avec ce fonds de loyauté et de franchise qui ne le quitte jamais, lors même qu'il est injuste, d'Alembert ne cherche nullement à dissimuler son parti-pris, et s'il approuve les mesures qui ont dispersé la célèbre société, il n'accepte, pour les justifier, aucun grief calomnieux, il ne se fait l'écho d'aucune des accusations lancées contre elle avec tant de légèreté et de fureur. Il trompe même complétement l'attente de ceux qui voudraient pénétrer les doctrines de la société de Jésus et les ressorts secrets qui la font mouvoir. Y avait-il justice à la punir? C'est encore là un point qui n'est pas bien éclairci pour lui; mais, sans assigner et discuter les causes, il les tient, quelles qu'elles soient, pour raisonnables et bien fondées. Toute société religieuse et remuante mérite, par cela seul, c'est d'Alembert qui parle, que l'état en soit purgé : c'est un crime pour elle d'être redoutable.

Le style de cet écrit, beaucoup trop vanté par Voltaire, reste bien au-dessous de celui du maître. Les traits d'esprit, qui rendaient la conversation de d'Alembert si piquante et si fine, ne sont point toujours lancés par lui avec assez d'art, et laissent même parfois le lecteur indécis sur l'impression qu'il en doit recevoir. « Deux fautes capitales, dit-il par exemple, que firent alors les jésuites, commencèrent à ébranler leur crédit et à préparer de loin leur désastre. Ils refusèrent, à ce qu'on assure, par des motifs de respect humain, de recevoir sous leur direction des personnes puissantes qui n'avaient pas lieu d'attendre d'eux une sévérité si singulière à tant d'égards..... » Ainsi ces hommes, qu'on avait tant accusés de morale relâchée et qui ne s'étaient soutenus à la cour que par cette morale même, ont été perdus dès qu'ils ont voulu, même à leur grand regret, professer le rigorisme : matière abondante de réflexions, et preuve évidente que les jésuites, depuis leur naissance jusqu'à cette époque, avaient pris le bon chemin pour se soutenir, puisqu'ils ont cessé d'être du moment qu'ils s'en

sont écartés! Comme il s'agit, après tout, d'un refus qui honore les jésuites, l'occasion est mal choisie pour leur faire un reproche que Pascal d'ailleurs a pour toujours rendu banal. Personne ne fut trompé sur le véritable auteur du livre anonyme. La conversation de d'Alembert, non moins que ses amitiés bien connues, indiquait assez d'ailleurs à quel parti il appartenait, et on lui faisait même l'honneur, auquel il n'aspirait pas, de l'en considérer comme un des chefs. Quoique Voltaire lui ait reproché de n'être libre qu'avec ses amis et quand les portes étaient fermées, son influence, qui était grande, surtout dans les académies, s'exerçait ouvertement en faveur de ceux qu'une trop grande liberté d'opinions désignait aux rigueurs du parti opposé. Il excitait ainsi, en même temps que bien des colères, d'artificieuses et d'implacables inimitiés. « Je suis excédé, écrivait-il à Voltaire après la publication du septième volume de l'*Encyclopédie*, je suis excédé des avanies et des vexations de toute sorte que cet ouvrage nous attire. Des satires odieuses et même infâmes que l'on publie contre nous sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main. »

Ceux qui avaient l'autorité en main se souciaient peu au fond des opinions plus ou moins hardies d'un philosophe; mais d'Alembert avait d'autres torts à leurs yeux. Non-seulement son esprit, maladroit sur ce point, ne sut jamais flatter un ministre ni s'empresser près de lui, mais ses lettres à Voltaire, qui étaient ouvertes à la poste, marquent souvent un grand dédain pour les hommes les plus haut placés. « Les ministres, lui écrivait-il une fois, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés...» Et peu de temps après : « La France ressemble à une vipère; tout en est bon, hors la tête. » D'Alembert était donc fort mal noté de bien des manières, et lorsque la mort de Clairaut laissa vacante une des pensions destinées à l'Académie des Sciences, on eut grand'peine à obtenir du ministre qu'il la reportât sur son illustre rival. C'était un acte de justice. Depuis longtemps, d'Alembert était hors rang dans l'Académie, et sa réputation ne souffrait aucune comparaison. La résistance du ministre choquait l'opinion de tous les savans, mais leurs vives et pressantes instances mirent plus d'une année à la vaincre.

Le roi de Prusse, à cette époque, offrit de nouveau à d'Alembert la présidence de l'Académie de Berlin. Cette fois encore il refusa. « Il est étonnant, j'en conviens, écrivait-il à son royal ami, que les philosophes méprisés ou persécutés chez eux ne cherchent pas d'asile auprès d'un prince fait pour les consoler, les protéger, et pour les instruire... C'est qu'ils pensent pour leur patrie comme la femme du *Médecin malgré lui*, qui aime son mari, quoiqu'elle en

soit battue, et qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui : « Je veux qu'il me batte. »

Frédéric fut plus heureux dans ses instances pour l'attirer quelque temps à Berlin. Il le logea près de lui dans son palais, l'admit tous les jours à sa table en le comblant de marques d'estime, de bonté et même de confiance. « Connaissez-vous le roi de France? lui demanda-t-il un jour. — Je l'ai vu une seule fois, répondit d'Alembert, le jour où j'ai été admis à lui présenter mon discours de réception à l'Académie. — Et que vous a-t-il dit? reprit Frédéric. — Il ne m'a pas parlé. — A qui donc parle-t-il? »

Des propositions plus brillantes encore que celles de Frédéric furent faites à d'Alembert par l'impératrice de Russie, Catherine, qui le priait de se charger de l'éducation de son fils en lui offrant 100,000 livres de rente. Sur le refus de d'Alembert, l'impératrice le pressa de nouveau par une lettre écrite de sa main. « Monsieur d'Alembert, lui dit-elle, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeur et honneurs dans ce monde; à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range à votre avis. . . . . . .
Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, de faire le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité. Je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié; mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis, je vous promets et à eux aussi tous les agrémens et facilités qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez plus de repos et de liberté que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a pas de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort au cœur et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

« CATHERINE. »

« *P. S.* Dans toute cette lettre, je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvés dans vos ouvrages. Vous ne voudriez pas vous contredire. »

Ces instances flatteuses échouèrent aussi bien que les plus magnifiques promesses, et d'Alembert refusa de quitter ses amis. Il resta à Paris, membre le plus influent de l'Académie des Sciences et secrétaire perpétuel de l'Académie française. La meilleure partie de son temps et de son application était employée à la composition des discours, constamment applaudis, qu'il lisait presque régulièrement aux séances solennelles des deux académies. Remarquables par l'ordre, la netteté et la précision, ces discours sont faits de main de géomètre, et l'on s'en aperçoit peut-être un peu trop. Les succès qu'ils lui valurent furent une des joies de sa vie, et pourtant, presque oubliés aujourd'hui, ils ne contribuent que pour une bien faible part à la gloire de d'Alembert. « Vous êtes, lui écrivait cependant Voltaire à l'occasion d'une de ces lectures, le seul écrivain qui n'aille jamais ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il veut dire. Je vous regarde comme le premier écrivain du siècle. »

Malgré ses occupations littéraires, d'Alembert ne cessa jamais d'accorder une grande place dans ses travaux à la haute géométrie. Également attiré par la recherche des vérités utiles et par le plaisir de vaincre les difficultés de la science, il publia, de 1761 à 1782, huit volumes d'opuscules mathématiques, contenant de nombreux mémoires relatifs aux sujets les plus élevés et les plus difficiles de la mécanique céleste, de l'analyse pure et de la physique. La division des forces de d'Alembert ne semble pas les avoir affaiblies, et ces écrits suffiraient pour placer l'auteur au nombre des grands géomètres. Il serait malaisé d'en faire ici le dénombrement. Parmi les questions traitées par d'Alembert, il en est une cependant sur laquelle il est revenu à plusieurs reprises, après en avoir fait le sujet de l'une de ces lectures écoutées avec tant d'empressement par les gens du monde.

Malgré les travaux de Pascal, d'Huyghens et de Jacques Bernouilli, d'Alembert refuse d'accepter leurs principes sur la théorie des chances, et de voir dans le calcul des probabilités une branche légitime des mathématiques. Le problème qui fut le point de départ de ses doutes et l'occasion de ses critiques est resté célèbre dans l'histoire de la science sous le nom de « problème de Saint-Pétersbourg. » On suppose qu'un joueur, Pierre, jette une pièce en l'air autant de fois qu'il faut pour amener face. Le jeu s'arrête alors, et il paie à son adversaire, Paul, un franc s'il a suffi de jeter la pièce une fois, deux francs s'il a fallu la jeter deux fois, quatre francs s'il y a eu trois coups, puis huit francs, et ainsi de suite en doublant la somme chaque fois que l'arrivée de face est retardée d'un coup. On demande combien Paul doit payer équitablement en échange d'un tel engagement?

Le calcul fait par Daniel Bernouilli, qui avait proposé le problème, et conforme aux principes admis par tous les géomètres, à l'exception du seul d'Alembert, exige que l'enjeu de Paul soit infini. Quelque somme qu'il paie à Pierre avant de commencer le jeu, l'avantage sera de son côté; tel est dans ce cas le sens du mot infini. Ce résultat, quoique très véritable, semble étrange et difficile à concilier avec les indications du bon sens, d'après lesquelles aucun homme raisonnable ne voudrait risquer à un tel jeu une somme un peu forte, 1,000 francs par exemple.

L'esprit de d'Alembert, embarrassé dans ce paradoxe, ne craignit pas de condamner les principes, indubitables pourtant, qui y conduisent, en proposant, pour en nier la rigueur et en contester l'évidence, les raisonnemens les moins fondés et les plus singulières objections. Il refuse, par exemple, aux géomètres le droit d'assimiler dans leurs déductions cent épreuves faites successivement avec la même pièce à cent autres faites simultanément avec cent pièces différentes. Les chances, dit-il, ne sont pas les mêmes dans les deux cas, et la raison qu'il en donne est fondée sur un singulier sophisme. « Il est très possible, dit-il, et même facile de produire le même événement en un seul coup autant de fois qu'on le voudra, et il est au contraire très difficile de le produire en plusieurs coups successifs, et peut-être impossible, si le nombre des coups est très grand. » — « Si j'ai, ajoute d'Alembert, deux cents pièces dans la main et que je les jette en l'air à la fois, il est certain que l'un des coups croix ou pile se trouvera au moins cent fois dans les pièces jetées, au lieu que, si l'on jetait une pièce successivement en l'air cent fois, on jouerait peut-être toute l'éternité avant de produire croix ou pile cent fois de suite. » Est-il nécessaire de faire remarquer que les deux cas assimilés sont entièrement distincts, et que jeter deux cents pièces en l'air pour choisir les cent qui tournent la même face, c'est absolument comme si l'on jetait en l'air une pièce deux cents fois de suite, en choisissant après, pour les compter seules, les épreuves qui ont fourni le résultat désiré? Dans cette discussion, qui d'ailleurs n'occupe qu'une bien faible place parmi ses opuscules, d'Alembert se trompe complétement, et sur tous les points. Son esprit, toujours prêt à s'arrêter, en déclarant impénétrable tout ce qui lui semble obscur, était plus qu'un autre exposé au péril de condamner légèrement les raisonnemens si glissans et si fins du calcul des chances.

Quant au paradoxe du problème de Saint-Pétersbourg, il disparaît entièrement lorsqu'on interprète exactement le sens du résultat fourni par le calcul : une convention équitable n'est pas une convention indifférente pour les parties; cette distinction éclaircit tout.

Un jeu peut être à la fois très juste et très déraisonnable pour les joueurs. Supposons, pour mettre cette vérité dans tout son jour, que l'on propose à mille personnes possédant chacune un million de former en commun un capital d'un milliard, qui sera abandonné à l'une d'elles désignée par le sort, toutes les autres restant ruinées. Le jeu sera équitable, et pourtant aucun homme sensé n'y voudra prendre part. En termes plus simples et plus évidens encore, le jeu, lors même qu'il n'est pas inique, devient imprudent et insensé pour le joueur dont la mise est trop considérable. Le problème de Saint-Pétersbourg offre, sous l'apparence d'un jeu très modéré, dans lequel on doit vraisemblablement payer quelques francs seulement, des conventions qui peuvent, dans des cas qui n'ont rien d'impossible, forcer l'un des joueurs à payer une somme immense, et la répugnance instinctive qu'un homme de bon sens éprouve à admettre les conditions fournies par le calcul n'est autre chose au fond que la crainte très fondée d'exposer à un jeu de hasard, même équitable, une somme de grande importance avec la presque certitude de la perdre.

D'Alembert, aimé et recherché par les personnages les plus illustres, prenait part à tous les divertissemens de la société. Sa conversation, gaie, spirituelle et variée, était admirée dans les salons les plus célèbres. Chez Mme Geoffrin d'abord, puis chez Mme Du Deffant, d'Alembert était un des causeurs les plus assidus et les plus brillans. Persuadé, quoi qu'en dise l'*Ecclésiaste*, que le rire n'est pas une erreur, il le tenait au contraire pour une douce et excellente chose, dont il aimait, lors même que son cœur était triste, à donner la joie à ses amis. Une circonstance, bien des fois racontée, qui l'éloigna de Mme Du Deffant, exerça en même temps une influence profonde sur les dernières années de sa vie.

Mme Du Deffant, femme spirituelle et sensée, mais d'un caractère un peu tyrannique, avait pour demoiselle de compagnie Mlle de Lespinasse, fille naturelle de l'un de ses parens. Par les grâces de son esprit, le charme et la vivacité de son intelligence, cette jeune fille avait su conquérir, malgré son humble situation, un rôle presque égal à celui de la maîtresse de la maison. Les amis de Mme Du Deffant, devenus les siens, vinrent bientôt pour elle seule à l'heure où sa vieille maîtresse n'était pas visible. Dès que Mme Du Deffant s'en aperçut, elle congédia Mlle de Lespinasse, en rompant avec elle sans retour et demandant impérieusement à ses amis de punir par leur abandon un tort dont ils étaient seuls coupables. D'Alembert, sans hésiter, se déclara pour Mlle de Lespinasse, et continua de la voir tous les jours. S'apercevant bientôt après pour la première fois, à l'âge de quarante-sept ans, que son logement chez Mme Rous-

seau était incommode et malsain, il alla, par ordre du médecin, s'établir, rue Bellechasse, dans un appartement que son amie consentit à partager.

Une vie nouvelle commença pour d'Alembert. Son affection pour Mlle de Lespinasse fut profonde, passionnée, inébranlable, et celui que l'on croyait incapable de vives émotions, que ses ennemis nommaient le sec et froid d'Alembert, dont la jeunesse tout entière, consacrée à la science, avait échappé au souffle des passions, devint à l'âge de cinquante ans l'amoureux tendre et exalté d'une jeune femme restée célèbre surtout par l'excès de sa passion pour un autre.

Le bonheur de d'Alembert fut mêlé de bien des angoisses. Il n'ignorait pas qu'émue quelquefois, mais non captivée par son affection si profonde et si tendre, celle qui tenait si fortement à son âme n'était pas à lui sans partage. Au bas de son portrait, qu'il lui avait offert, étaient écrits des vers qui finissent ainsi :

Et dites quelquefois en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui?

C'est sous le toit même de d'Alembert que furent écrites ces lettres brûlantes adressées par Mlle de Lespinasse à M. de Guibert, et dans lesquelles l'amour qui la tue, et qui seul pourtant la fait vivre, se peint et se répète, sans se fatiguer ni s'éteindre, devant la froideur avouée de celui qui en est l'objet. Mais si elle était changée pour lui, d'Alembert ne le fut jamais pour elle. Il regardait son affection comme endormie, et en espérant de jour en jour le réveil, c'est par les empressemens de la tendresse la plus dévouée et de la plus affectueuse bonté qu'il combattait, sans jamais se plaindre, l'indifférence et les rebuts de cette âme troublée et inquiète. Un jour enfin Mlle de Lespinasse, épuisée d'amour et de souffrance, lui révéla toute la vérité. Trois semaines après, elle mourait dans ses bras en murmurant le nom de M. de Guibert.

On n'a pas d'élégie plus touchante que le cri de douleur adressé par d'Alembert aux mânes de Mlle de Lespinasse et retrouvé plus tard dans ses papiers. « O vous, qui ne pouvez plus m'entendre, vous que j'ai si tendrement et si constamment aimée, vous dont j'ai cru être aimé quelques momens, vous que j'ai préférée à tout, vous qui m'eussiez tenu lieu de tout, si vous l'aviez voulu...

« Par quel motif, que je ne puis ni comprendre ni soupçonner, ce sentiment si doux pour moi, que vous éprouviez peut-être encore dans le dernier moment où vous m'en avez assuré, s'est-il changé tout à coup en éloignement et en aversion?...

« Que ne vous plaigniez-vous à moi, si vous aviez à vous plaindre!... Ou plutôt, ma chère Julie, — car je ne pouvais avoir de tort envers vous, — aviez-vous avec moi quelque tort que j'ignorais, et que j'aurais eu tant de douceur à vous pardonner, si je l'avais su? »

La profonde blessure de d'Alembert déchira l'enveloppe de froideur et d'insensibilité affectée qui cachait aux yeux du plus grand nombre ses trésors de dévouement et de bonté. Le monde philosophique et lettré, touché par ce désespoir que nul n'avait prévu, l'entoura de sympathie et d'affection. Frédéric et Voltaire surtout, sans essayer de lutter avec sa douleur, firent pour l'adoucir de constans et affectueux efforts; mais la vie de d'Alembert resta décolorée et sans but : la source du bonheur était tarie pour lui. La géométrie, à laquelle il revint, lui rendait seule l'existence tolérable. Le respect et l'admiration qui l'entourèrent jusqu'à son dernier jour pouvaient le distraire, mais non le consoler de vieillir sans famille, sans espérance, et sans tenir à rien ici-bas. Une maladie douloureuse vint bientôt briser sa santé constamment chancelante, et il mourut le 25 octobre 1782, à l'âge de soixante-six ans, en trouvant que la vie ne vaut pas un regret.

Honnête homme et homme de bien, d'Alembert fut aimé et estimé de tous ceux qui l'ont connu. Ses contemporains ont exalté à l'envi sa bonté et sa générosité, toujours prête, sans ostentation de vertu. Admiré et vanté, jeune encore, par les juges les plus illustres, il n'excita l'envie de personne. Il s'exerça dans les genres les plus divers, et, sans avoir produit dans tous d'immortels chefs-d'œuvre, il fut placé par l'opinion au premier rang des savans, des littérateurs et des philosophes. Sans fortune, sans dignités, malgré le malheur de sa naissance et l'humble simplicité de sa vie, il fut grand entre ses contemporains par l'étendue de son influence. L'élévation de son caractère égala celle de son esprit. Dans son commerce familier et intime avec les plus grands personnages de son siècle, il sut conserver sans froideur toute la dignité de ses manières, et obtenir sans l'exiger autant de déférence au moins qu'il en accordait; mais, quoique sensible à la gloire et aux satisfactions de l'amour-propre, il ne cessa jamais, au milieu de ses succès, si nombreux et si constans, de chercher en vain le bonheur, qu'il n'entrevit qu'un instant, celui d'une affection profonde, dévouée, exclusive, et, pour tout dire enfin, égale à celle dont il se sentait capable.

J. BERTRAND.

LA RÉPUBLIQUE

ET

LA CONVENTION

I. — LA CONSTITUTION DE 1793. — IDÉES SOCIALES DE LA CONVENTION. — LA PROPRIÉTÉ (1).

Rien, au premier coup d'œil, ne semble plus aisé que de définir les opinions de la convention sur l'ordre social après le 31 mai, puisqu'elle les a promulguées dans la constitution de 1793. Pourtant diverses causes ont voilé à cet égard l'évidence. Une des tâches difficiles de l'historien est de rétablir la vérité sur un des points qui souffrent le moins de doute. Les passions extrêmes, dans un sens ou dans un autre, révolutionnaires ou contre-révolutionnaires, se sont entendues pour jeter à plaisir les ténèbres où était la lumière.

D'où vient cette nuit artificielle à la place du jour de l'histoire? La principale cause, c'est qu'on a jugé du but de la convention par ses moyens. En voyant des efforts gigantesques, inouis, la plupart des hommes ont conclu que cette dépense prodigieuse de forces cachait des intentions également immodérées, qui ne devaient rien laisser subsister du passé. On ne s'est pas demandé si les moyens employés ne dépassaient pas le but. Tout occupés de ce drame, de

(1) Ces pages sont tirées d'un ouvrage en deux volumes qui paraîtront prochainement et qui composent une histoire critique de la révolution française. Ce livre, fruit d'un long travail, a pour introduction la *Philosophie de l'histoire de France* et pour conclusion *la Campagne de 1815*, qui ont paru l'une et l'autre dans la *Revue*. L'auteur a eu sous les yeux ce qu'il y a aujourd'hui de plus rare dans une histoire de la révolution, des mémoires et des documens inédits véritablement authentiques. Son but a été de dire la vérité en dehors des idolâtries comme des vindictes de parti.

cette immense clameur, de cette longue avenue d'échafauds, les écrivains et les lecteurs ont oublié les textes, les déclarations, les lois, les constitutions écrites, et ils ont conclu que ce chemin était fait pour aboutir au renversement complet de tous les principes connus dans les sociétés antérieures.

Deux sortes d'hommes ont été entraînés ainsi à substituer une image de bouleversement absolu à la réalité historique, les uns parce qu'ils découvraient dans cette idée un premier fondement à leurs visions, les autres parce qu'ils saisissaient dans ce chaos imaginaire un aliment et un prétexte de haine contre la révolution. Des deux côtés, on la jugeait sur ses passions plus que sur ses principes, tous y trouvant leur compte pour l'adorer ou la maudire. A force de concentrer ses regards sur les échafauds, on finissait par se convaincre qu'il s'agissait de l'anéantissement de la civilisation, ou bien, si l'on jetait les yeux sur quelques textes de lois ou de discours, on en tordait le sens jusqu'à ce qu'on en eût tiré le monstre désiré. C'est ainsi que l'on s'est fait une convention socialiste, une montagne communiste, et je trouve ces anachronismes non pas seulement, ce qui est compréhensible, chez les écrivains français jetés dans la mêlée des partis, mais chez de graves historiens étrangers que l'éloignement aurait dû préserver de l'idolâtrie ou de la fureur de maudire.

Une circonstance a aidé à cette transformation de l'histoire. La montagne n'avait pas écrit de mémoires comme les autres partis. Elle est morte en emportant son secret. Soit que la postérité eût été trop dure pour elle et lui eût imposé l'oubli, soit qu'elle l'eût elle-même cherché, la montagne n'avait laissé aucun de ces écrits posthumes où un parti donne à la postérité le commentaire de ses actions. Point de confidences en dehors des actes publics, point de déclarations authentiques et pourtant intimes sur ses intentions, ses vues, ses promesses; le silence de la tombe, et de là les hésitations de l'histoire, la facilité d'attribuer à la montagne toutes les vues que l'intérêt ou la haine peut suggérer aux descendans : un nouveau testament de César inconnu, dérobé à tous les yeux, dont on ne connaît ni le texte ni l'esprit, et auquel chaque génération peut ajouter un codicille avec toutes les chances que donnent l'espérance, l'imagination ou la crédulité.

Je n'ai point la prétention de fermer ici d'un trait de plume cet héritage ouvert. De telles énigmes ne se tranchent pas en un instant. Seulement je dois dire que la volonté d'un mort a mis entre mes mains ce qui manquait le plus à l'histoire, les mémoires ou le testament politique de l'un des hommes de la montagne resté le plus fidèle à son esprit, qui a joint aux témérités de ce temps-là une intelligence perçante, éloigné de toute déclamation, observa-

teur au milieu des supplices et des batailles, non pas impartial assurément, mais vrai, pénétrant, qui écrivait, sans souci des contemporains, en vue de la génération prochaine. Je lui emprunterai quelques déclarations qui ne pourront manquer de jeter un peu de lumière dans le débat.

N'est-il pas frappant, en effet, qu'un homme d'un esprit aussi acéré ait pu vivre, pendant toute la convention, sur la crête de la montagne, sans y avoir jamais ouï parler par qui que ce soit, dantoniste ou robespierriste, d'abolition de la propriété, d'état propriétaire, niveleur, producteur, consommateur, ni de loi agraire, ni d'égalité des biens, ni de tendance aux doctrines de Babeuf, ni d'aucun de ces vastes projets que la postérité crédule, soit en France, soit à l'étranger, a si souvent attribués à la convention de 1793? N'est-ce pas la preuve la plus certaine que ces projets n'existaient pas dans les têtes même de Robespierre et de Saint-Just, qu'ils n'avaient sur ces points que des vues vagues, mobiles, changeantes, plutôt littéraires et morales qu'économiques, mais aucun système formel autre que celui de la propriété individuelle? — sans quoi, il leur eût été impossible de faire à la montagne un secret de pareilles intentions : il eût été déraisonnable de le tenter.

« La convention, dit Baudot, n'avait pas sur la propriété une autre opinion que celle du code civil : elle a toujours regardé la propriété comme la base fondamentale de l'ordre social. Je n'ai jamais entendu aucun membre de cette assemblée prononcer ni faire aucune proposition contraire à ce principe. Elle a été souvent accusée d'avoir professé des principes subversifs de toute propriété. A ma connaissance parfaite, il serait impossible de citer un mot, une phrase qui pût donner quelque poids à cette accusation. » Ce ne sont point là des aperçus vagues, exagérés pour le besoin d'une cause; c'est l'impression immédiate d'un homme mêlé aux secrets de son parti, et qui n'eût pu fermer les yeux sur une chose aussi capitale que le projet d'engloutir la propriété individuelle. Autant vaudrait ignorer le Vésuve en habitant près du cratère.

Les idées de la convention en 1793, c'est-à-dire de la montagne, conduisaient si peu à la doctrine de l'égalité des biens, que les conventionnels, sans exception, furent mis en suspicion par Babeuf lorsqu'il dévoila son système. Il avait résolu d'abord de n'en admettre aucun dans ses conciliabules. D'autre part, quand la conspiration éclata, les montagnards les plus hardis, les plus aventureux, furent si surpris de cette explosion d'utopies qu'ils refusèrent de croire à la sincérité de ce qu'ils entendaient pour la première fois. Ils s'obstinaient à penser qu'une tentative si extravagante à leurs yeux ne pouvait être qu'un piége tendu par le directoire.

C'est à lui qu'ils attribuèrent l'invention de la doctrine des égaux, en laquelle ils ne virent qu'une conception de police. Telle fut leur incrédulité à cet égard, qu'ils ne reconnurent l'existence des projets et des idées de Babeuf qu'après que Buonarotti eut levé tous les voiles dans ses mémoires, ce qui n'arriva que vingt ans plus tard, sous la restauration.

Il est donc certain que les montagnards conventionnels n'inclinaient en aucune sorte vers le système communiste ni vers l'égalité des biens. Si l'on arrive à Robespierre, il n'est pas difficile de voir qu'il n'y penchait pas davantage. A cet égard, ses déclarations sont si fortes qu'elles lui liaient absolument les mains. « Vous devez savoir, dit-il le 24 avril 1793, que cette loi agraire, dont vous avez tant parlé, n'est qu'un fantôme créé par les fripons pour épouvanter les imbéciles. Il ne fallait pas une révolution pour apprendre à l'univers que l'extrême disproportion des fortunes est la source de bien des maux et de bien des crimes; mais nous n'en sommes pas moins convaincus que l'égalité des biens est une chimère. Il s'agit bien plus de rendre la pauvreté honorable que de proscrire l'opulence. » Il est vrai que, dans la discussion de la constitution des girondins, Robespierre était allé plus loin. Il avait voulu prendre une avance extrême sur eux, et, sans nier la propriété, il avait demandé, le 21 avril, que le peuple fût dispensé de contribuer aux dépenses publiques, lesquelles seraient supportées uniquement par les riches. Au moment de la crise contre les girondins, il avait mis dans la balance cette puissante amorce à la démocratie, et il jetait par là le défi à ses adversaires de le suivre dans cet enjeu de popularité.

On a vu de nos jours des hommes reprendre pour leur compte le manifeste des droits du chef des jacobins et s'en faire un nouveau *credo*, ne se doutant pas qu'ils se faisaient ainsi plus robespierristes que Robespierre, car à peine les girondins eurent-ils disparu, Robespierre renia la partie de son manifeste qui devait le mieux allécher la foule. Il n'avait plus besoin de cette amorce. La victoire l'avait éclairé, et le 17 juin 1793 il rétracte solennellement ce qu'il a réclamé avec tant de hauteur des girondins le 21 avril comme un droit impérieux. Il est si rare de voir Robespierre faire amende honorable, et le sujet est si grave, qu'il est nécessaire de rapporter ses paroles. « J'ai partagé un moment l'erreur de Ducos, je crois même l'avoir écrite quelque part; mais j'en reviens aux principes, et je suis éclairé par le bon sens du peuple, qui sent que l'espèce de faveur qu'on veut lui faire n'est qu'une injure... Il s'établirait une classe de prolétaires, une classe d'ilotes, et l'égalité et la liberté périraient pour jamais. »

Assurément il est étrange d'entendre Robespierre dire qu'*il croit avoir écrit quelque part* le droit pour le peuple de ne pas suppor-

ter l'impôt. Ce *quelque part* est la déclaration solennelle qu'il a fait adopter le 21 avril aux jacobins et exposé le 24 à la convention. Deux mois après, ce droit ne lui semble plus qu'une *distinction odieuse*. De cette contradiction violente concluez que le manifeste d'avril n'était pour lui qu'une arme de combat, il la rejette dès qu'il n'en a plus besoin, ou bien, ce qui est plus évident encore, ses idées sur l'économie sociale n'étaient que des ébauches irréfléchies, sans suite. Il en sortait comme d'une citadelle ou il y rentrait au hasard, suivant qu'elles paraissaient utiles ou défavorables à sa politique du moment. Après cette excursion dans un ordre de choses qu'il ne connaissait pas, il les quitte pour se jeter dans le vague de la morale politique, son vrai domaine. Jamais il ne sut résumer sa politique dans une loi précise, faite pour passionner les masses à la manière d'un tribun antique. Sans doute les promesses vagues ont une puissance incommensurable sur l'imagination, mais à la condition pourtant de se concentrer en un objet qui parle aux yeux de tous. Sans cela, l'imagination du peuple finit par s'user à vide comme celle du tribun (1).

Si Robespierre eût repoussé la propriété individuelle, il aurait dû être l'ennemi le plus déclaré de la constitution de 1793. Examinez cette constitution et la déclaration des droits qui la précède, vous verrez que la définition qu'elle donne de la propriété est la même que celle du code de l'an XII. Sur ce chapitre, nulle discussion, nul amendement. La montagne vote comme la plaine. Le comité de salut public de juin 1793 transmet directement et presque dans les mêmes termes sa conception de l'idée de propriété aux rédacteurs et aux tribuns du consulat. Ainsi Danton, Couthon, Saint-Just même, Cambon, Barère, Guyton-Morveau, Treilhard, Lacroix, Berlier, Hérault-Séchelles, Ramel, tendent, du fond de 1793, la main aux conseillers et aux tribuns d'état de l'an XII, à Portalis, Faure, Grenier, Savoie-Rollin, Jaubert, Duveyrier, Siméon.

Que pense Robespierre de cette constitution de 1793, « sortie en huit jours du sein des orages? » Fait-il une seule réclamation sur le point capital? Se plaint-il de ce que la déclaration des droits n'a emprunté à la sienne que des mots sans suite, satisfaction donnée au moraliste, à l'écrivain, et jamais à l'économiste? Non, ses vues sont si incertaines, qu'il ne les soutient ni ne les regrette. Lui, si absolu en tout le reste, il admire, il élève aux nues cette constitution qui porte dans ses flancs l'ancienne civilisation avec la pro-

(1) « J'étais opposé à Robespierre, parce que je n'ai jamais vu en lui un but déterminé. Il parlait sans cesse de vertu et de bonheur du peuple; mais ce sont là des mots d'une bien grande étendue. On ne voyait pas où il voulait venir. Après tout, il pouvait les appliquer à son pouvoir et les faire servir à son usage. » (Mémoires inédits de Baudot.)

priété selon le droit romain. Il la donne comme son œuvre, puisqu'elle est celle de la montagne. Qui ne voit par là que Robespierre ne conduit pas à Babeuf, qu'il y a entre eux un manque de continuité, qu'on a eu tort de les identifier souvent dans le même jugement? S'ils s'étaient rencontrés, ils auraient été ennemis. Ne confondons pas les types historiques, pas plus que les naturalistes ne confondent les espèces. Laissons la convention ce qu'elle est, n'en faisons pas un babouvisme héroïque.

Je veux chercher ce qui a donné à Robespierre et à Saint-Just une si grande autorité dans la tempête, et en quoi ils diffèrent des autres hommes de la révolution. Je crois pouvoir le dire. Les démagogues de l'antiquité ont toujours présenté au peuple une proie à saisir; ils ont éveillé en lui l'instinct des jouissances, ils ont excité les appétits. Toute leur imagination se tournait de ce côté; au fond de leur politique était un matérialisme insatiable : ils offraient à leurs partisans le monde à dévorer.

Tout au contraire Robespierre et Saint-Just! Qui vit jamais de plus austères hommes de proie? Et que l'on se trompe, si l'on croit qu'ils s'entendaient à créer un nouveau monde de jouissances! Qui voudrait aujourd'hui se contenter du brouet noir de Saint-Just? Que cet idéal lacédémonien cadre mal avec les désirs matériels qui se sont éveillés dans les hommes! A cet égard, Saint-Just rentre dans le monde de Lycurgue, il tourne le dos à la société nouvelle: il éteint les désirs bien plus qu'il ne les éveille. Le dernier terme de félicité qu'il accorde est la volupté d'une cabane : « allons bercer nos enfans au bord des fleuves. » D'ailleurs, ni industrie, ni manufactures, ni commerce : une charrue et la frugalité, rien de plus. Au milieu de cette pastorale, parmi les toits de chaume, brille au loin sous les fleurs la hache du bourreau, qui décrète la vertu. Sous cette églogue terrible, la menace est partout : visions de tombeaux, urnes funéraires, cercueils, cimetières. Le songe de cette bucolique s'accomplit au pied de l'échafaud; la mort hâtive, tragique, jette son ombre sur les félicités de la chaumière.

Qui a jamais appelé les hommes au bonheur par cette voie? Qui a mêlé tant de paroles sinistres, d'avertissemens funèbres aux moindres promesses de satisfaction matérielle? C'est la première fois que la démocratie a parlé la langue du stoïcisme, et je pense que c'est là ce qui explique le mieux la puissance exercée par ce jeune homme de vingt-six ans et par Robespierre. Tous deux parlaient au peuple de ses intérêts au nom de l'abnégation et de la vertu, ce qui faisait que chacun embrassait sa propre félicité et sa cause particulière comme une religion. L'homme du peuple était ainsi enveloppé de tous côtés; il était attiré vers le bien-être par une nécessité naturelle. Ce but se trouvait en même temps associé à ce

qu'il y a de plus noble sur la terre : le mépris des richesses, le retour à la morale, le bonheur impassible du dieu des stoïciens. Avantages matériels, exaltations de l'âme, ces deux choses opposées produisaient par leur contraste un effet qu'on n'avait vu encore dans aucune démocratie. On était à la fois intéressé et fanatique, égoïste et dévoué, matérialiste et idéaliste. C'était plus qu'il n'en fallait pour prendre tout entier le jacobin, qui se sentait emporté par les instincts les plus opposés de la nature humaine, le bien-être et l'héroïsme confondus dans une même religion politique.

Ceux qui ne partageaient pas le double élan vers les biens matériels et la vertu stoïque, — par exemple les dantonistes, qui avaient fait leur choix, — furent d'abord étonnés et confondus par cette étrange conception. Ils ne tardèrent pas à en faire la critique, d'abord détournée, bientôt moqueuse, répétant incessamment qu'après tout, « ils n'étaient pas dans un troisième ciel (1). » L'exaltation ne pardonne pas à l'ironie. Voilà le principe de la haine et bientôt de la guerre à mort entre ces deux partis.

Quant aux hommes de la plaine et du marais, ils laissèrent passer devant eux les divisions de Robespierre et de Saint-Just, sans les attaquer ou s'en inquiéter, comme des ombres morales qu'ils ajournaient au lendemain. Par cette complaisance envers des fantômes qu'ils savaient n'avoir qu'une heure de vie, ils obtinrent de survivre à tous.

Assouvissement matériel, exaltation morale : reste à voir à laquelle de ces deux idées contraires Robespierre et Saint-Just se sont livrés davantage. Véritablement ils n'étaient pas de la race des hommes qui savent mettre une main hardie sur les biens de la terre et les distribuer à leurs amis ou à leurs partisans. Je ne vois rien en eux de cette furie par laquelle César enracina sa cause dans le sol en le partageant à ses soldats et à ses créatures. Robespierre et Saint-Just croyaient que l'on s'attache les hommes par des idées morales plus que par des bienfaits matériels, immédiats. Cette pensée a beaucoup contribué à perdre leur mémoire, car les hommes en peu de mois ont oublié leur morale, ils ont cherché quels biens ils avaient reçus et n'ont plus rien vu que l'échafaud.

On peut considérer les biens nationaux dans la révolution comme chez les Romains les terres conquises, l'*ager publicus*. Ces terres furent les causes incessantes des révolutions sociales de Rome, car il se trouva toujours des tribuns pour demander qu'elles fussent partagées au peuple. Il semble donc que la lutte aurait dû s'engager chez nous de la même manière, et que les biens confisqués

(1) Mémoires inédits de Baudot.

des émigrés et de l'église auraient dû conduire de nouveaux Gracques à quelque loi agraire ; mais il n'en a pas été ainsi. Le peuple n'avait qu'à étendre la main sur cette vaste proie pour la saisir : il l'a respectée. Ses chefs les plus hardis, Robespierre et Saint-Just, n'ont fait aucune proposition de distribution de terres ; ils n'ont eu aucune des idées qui se présentaient si naturellement à l'esprit d'un tribun antique, ou, s'ils en eurent de telles, ce ne fut qu'une pensée sans suite. — C'était, dira-t-on, le gage des assignats! Voilà une objection qui n'eût guère embarrassé des tribuns uniquement occupés de s'attirer l'amour du peuple par l'appât d'un grand butin. De malhonnêtes gens n'auraient guère songé à respecter ce gage, qui d'ailleurs cessa bientôt d'en être un quand les assignats s'élevèrent à 40 milliards.

Ainsi Robespierre et Saint-Just n'ont jamais imaginé de distribuer les terres des riches, pas même celles des émigrés. En cela, ils sont restés fort au-dessous de la conception du tsar de Russie, que nous voyons aujourd'hui partager aux paysans les terres des nobles de Russie et de Pologne au milieu du consentement ou au moins du silence de ses quarante millions de sujets. Ce consentement et cette résignation sont sans nul doute aidés par la terreur séculaire qui à la crainte éprouvée par les contemporains ajoute la crainte subie par les ancêtres, d'où se forme une longue et solide chaîne d'épouvante, sous laquelle périt jusqu'à l'idée de contredire le souverain, lorsqu'il lui plaît de changer ce que nous regardons comme la base de la société humaine. Et admirez le triomphe de la peur! tout le monde voit ce renversement colossal, personne n'en parle. Interrogez ceux qu'on a dépouillés; ils n'oseront avouer qu'il leur ait été fait aucun tort. Demandez-leur qui les a spoliés, ils se tairont. Insistez, ils loueront le déprédateur.

Robespierre et Saint-Just avaient aussi une terreur à leurs ordres; mais, comme elle était de fraîche date, ils n'ont osé s'en servir que pour tuer, ou plutôt, s'ils n'ont pas ordonné de partager les terres, c'est qu'ils n'en ont pas eu l'idée. Par là il est arrivé que la terreur a outrepassé son but. De la même manière que la terreur n'était pas nécessaire pour maintenir l'ancienne religion par le principe de la liberté des cultes, la terreur n'était pas plus nécessaire pour maintenir le fondement de l'ancienne civilisation dans le principe de la propriété définie par le droit romain : conclusion à laquelle je suis ramené par toutes les voies.

Osez donc reconnaître que les idées, les systèmes de Robespierre et de Saint-Just étaient sans aucune proportion avec les moyens qu'ils employaient. Ils n'ont pas livré aux jacobins, comme César à ses vétérans, comme le tsar aux paysans, les biens ni les revenus de la terre. Après le règne de Robespierre et de Saint-Just, les jaco-

bins de leur école se sont trouvés en général aussi nus, aussi misérables qu'auparavant. Ce n'est point aux robespierristes qu'ont été aboutir les biens nationaux; c'est à leurs ennemis, dantonistes ou thermidoriens. Robespierre et Saint-Just, dans les temps qui suivent, jusqu'en thermidor, perdent de plus en plus terre sous leurs pieds; ils reposent sur un nuage sanglant. Vers la fin, il ne leur reste plus que leur morale, qu'ils sont forcés de raffiner jusqu'à la rendre impossible. La plupart de leurs adversaires sont morts guillotinés. Et qu'importe aux deux chefs jacobins? Qu'y ont-ils gagné? Ils n'ont su ou pu assurer, par une loi agraire, la puissance avec la terre à leurs amis, soit que la hardiesse des grands chefs plébéiens leur ait manqué, soit plutôt, comme je le pense, que l'idée du partage des terres répugne profondément à notre race. Cette idée n'a jamais pu former chez nous une base de parti, mais seulement un spectre qui apparaît de loin en loin pour notre ruine. Il s'en est suivi que cette proie des biens nationaux a passé au-dessus des robespierristes pour enrichir leurs ennemis de toutes les nuances. Ainsi ce sont les plus hardis, les plus aventureux dans la révolution qui en ont le moins profité. Ils ont fait la terreur, ils en sont responsables, elle pèse sur eux; d'autres en ont reçu le salaire. Robespierre avait « peur de l'argent pour lui; » il en eut peur aussi pour le peuple. Lui distribuer gratuitement des terres! Il eût appelé cela corrompre.

On n'a jamais vu une démocratie faire invasion sur les biens et la fortune des classes supérieures avec de telles maximes; cela me fait penser qu'il y avait une contradiction absolue au fond de l'esprit de Robespierre. Pour faire passer en un moment les biens des riches dans les mains des pauvres, il aurait eu besoin d'une morale relâchée; au contraire, il avait la sévérité terrible des maximes qui en tout temps ont conservé les vieilles aristocraties terriennes. Presque toujours les partisans des lois agraires innovent dans la morale; lui au contraire se retranchait dans l'ancienne. En un mot, il n'avait pas la morale de sa politique ni la politique de sa morale; elles se détruisaient et s'annihilaient l'une l'autre.

Aussi essayez de déduire des discours de Robespierre un système arrêté sur une nouvelle distribution des richesses; vous n'y réussirez pas, à moins de substituer vos systèmes aux siens. Voilà pourquoi la terreur en ses mains finit sitôt par étonner et lasser ses partisans les plus aveugles. Ils ne savaient vers quel but ce chemin conduisait; ils trouvaient « qu'il y avait trop de supplices dans ses préliminaires (1). » Cette avenue d'échafauds ne menait qu'au désert.

(1) Mémoires inédits de Baudot.

Ce qui achève de montrer que Robespierre n'avait aucun système nouveau sur la répartition des biens, c'est la pensée qu'on lui attribue d'avoir voulu abréger la terreur. Pour appliquer un système de ce genre, il eût fallu au contraire la perpétuer.

Je voudrais ne choquer personne; mais quand je vois combien l'histoire se dénature entre nos mains, sous nos yeux, comme elle peut se changer en fléau au gré des passions de chacun, je m'arme contre les idoles agrandies le lendemain; je tâche de retenir la seule chose vivante qui nous reste encore du passé, l'expérience. Tout est perdu dans un peuple quand les types mêmes de son histoire sont transformés, changés au point de signifier le contraire de ce qu'ils furent. C'est la trame même de son existence qui se fausse ou se déchire.

II. — LE CODE CIVIL DE LA CONVENTION.

Si l'on me demandait quelle a été la journée la plus extraordinaire, la plus imprévue de la convention, je dirais que c'est celle du 9 août 1793. Ce jour-là, vous auriez cru entrer dans une assemblée séparée de la première par un long intervalle de paix profonde. La peur, la menace, la colère, le soupçon, le ressentiment même, cessèrent tout à coup. A leur place, la raison impartiale, la justice suprême, telle qu'elle a tant de peine à paraître au milieu des hommes dans les époques les plus prospères, descendirent dans les cœurs, apaisèrent les orages. Ce fut pour la première fois, au lieu du silence de la peur, un silence d'adhésion, de consentement, non pas dans une seule partie de l'assemblée, mais sur tous les bancs : accord que personne n'eût pu espérer la veille, que personne n'avait la pensée de troubler; unanimité de la conscience humaine, qui, au milieu des plus terribles orages, se révèle par le rayonnement intérieur des esprits, étonnés de pouvoir encore se rapprocher et s'unir dans une même pensée fondamentale. Il n'y avait plus ni montagnards, ni girondins, ni vainqueurs, ni vaincus, ni plaine, ni marais. Il ne resta ce jour-là que la sagesse écrite. Elle s'imposa tranquillement à tous par sa seule présence. Et comment se fit ce miracle? Un homme peu mêlé aux luttes politiques, qui semblait étranger à ce qui l'entourait, monta à la tribune. Cambacérès y déposa le code civil (1).

La convention avait donné trois mois pour préparer ce code. L'œuvre fut faite deux mois avant le terme fixé. Il y avait aussi de l'héroïsme chez les jurisconsultes.

(1) *Moniteur* de 1793, 1794, 1795. — Projet de code civil présenté à la convention nationale le 9 août 1793, au nom du comité de législation, par Cambacérès.

De quel aveuglement faudrait-il être frappé pour ne pas reconnaître l'étonnante grandeur de ce moment! C'est celui où s'inaugure la terreur. Tous les Français sont mis en réquisition pour courir aux armées. Valenciennes, Condé, Mayence, annoncent l'approche de l'ennemi. On le sent déjà qui a passé la frontière. Vous diriez que ce peuple n'a plus qu'un moment à vivre. Soudain tout se calme par enchantement. On s'arrête. Les plus furieux oublient leur frénésie. Et quel usage fait-on de cet instant de répit? C'est pour recevoir le monument des lois civiles qui dompte les consciences comme autant de mathématiques morales. L'enceinte qui retentissait hier encore de cris, de malédictions, de prières, de sanglots repoussés, n'est plus que l'écho impassible du droit, comme le siége du préteur. Ce peuple qui n'a plus, ce semble, qu'un jour à vivre le passe à se donner les lois qui régissent aujourd'hui le monde : tables de la loi, rapportées véritablement au milieu des éclairs et des foudres. Si ce n'est pas là le sublime de l'histoire, où est-il?

Pour achever le contraste, voulez-vous savoir qui préside la convention pendant que le modèle du code civil est donné à la France et à l'Europe? Regardez, c'est Maximilien Robespierre! Il est là, à la tête de la convention, son organe, son représentant, pendant que sont votées, dans le titre III, les conventions matrimoniales, les rapports entre les pères et les enfans, c'est-à-dire les principales dispositions qui règlent la société française. C'est Maximilien Robespierre qui met aux voix ces formules par lesquelles sont garanties chez nous pour tous les temps la propriété et la famille. Remarquez-vous avec quelle solennité Robespierre pose la question, comme elle est vite tranchée, comme tous se lèvent pour approuver, comme Robespierre proclame l'unanimité de la convention sur chacun de ces principes par lesquels notre existence et nos biens, et nos relations sociales, et notre vie, et notre mort, sont encore réglés, ordonnés, consacrés aujourd'hui ! Cambacérès propose, la montagne vote, Robespierre proclame. Notre code civil se fonde, sans lutte, sans opposition, par une sorte de nécessité créatrice sous laquelle tous les fronts comme toutes les passions s'inclinent.

Comment donc arrivera-t-il un jour que la montagne, Robespierre, la convention en masse, passeront pour avoir voulu détruire cet ordre social qu'ils ont au contraire fait de leur vote? C'est que l'oubli aura été jeté sur leurs œuvres. On attribuera à d'autres les fondemens qu'ils ont jetés. Par cet oubli systématique, une nation ne saura plus à qui elle doit le principe de son organisation sociale. Son histoire, dépouillée des faits les plus importans (et qu'y a-t-il de plus important qu'un code civil?) ne contiendra plus que des

passions et des batailles. Les choses mêmes disparaîtront dans cette fumée.

Rien au monde ne fait plus d'honneur aux Français que d'avoir été capables de se donner froidement, impassiblement leur code civil au milieu du délire même de 1793. C'est ce qui montre le mieux les énergies indomptables de cette race. Il n'est aucun peuple qui ait fait paraître cette puissance de raison civile dans l'extrême danger de mort, la tête sous le couteau. Je ne vois pas que les Romains aient rien fait qui en approche. On parle encore de ce champ qu'ils ont acheté pendant qu'il était occupé par Annibal. Qu'est-ce que cela auprès de ce champ des lois civiles acquis et donné au monde par les Français pendant que le monde les occupait et les tenait presque sous ses pieds? Il y a donc pour eux une importance extrême à bien marquer en quel temps ils ont posé d'abord le principe de leurs lois civiles, et c'est vraiment une calamité qu'une nation si délicate en matière d'honneur se soit laissé si aveuglément dépouiller de sa gloire principale pour en revêtir, à son immense préjudice, d'autres temps, d'autres hommes, ou plutôt un seul, qui sut se substituer à tous. C'était perdre à la fois et la liberté et la gloire la plus solide.

Il est certain en effet que ce qui constitue un code civil, ce sont les principes fondamentaux, les formules générales d'où dépend son caractère. Voilà l'œuvre vraiment créatrice. Lorsque ces grandes lignes ont été tracées, des hommes et des temps même médiocres peuvent remplir les vides, achever ce qui est incomplet, terminer la figure dessinée dans le marbre. A ce point de vue, comparez le code civil de 1793 à celui de 1803. Vous verrez que toutes les grandes formules, celles qui déterminent une législation, ont passé presque littéralement du code de la convention dans le code de l'an XII. La substance de la loi est la même. Et pouvait-il en être autrement, quand c'étaient les jurisconsultes de la convention, Cambacérès, Treilhard, Berlier, Merlin de Douai, Thibeaudeau, qui reproduisaient leur œuvre sous le masque du premier consul?

Mais, chose incroyable, s'il n'était si aisé de la vérifier, l'ordre avait été donné d'oublier. Il fut exécuté par ceux-là mêmes qui y perdaient leur meilleur titre d'honneur. Relisez les discours des conseillers d'état, des tribuns qui, sous le premier consul, exposent les bases du code civil : jamais ou presque jamais ils ne rappellent le premier code de 1793, dont ils empruntent la substance et l'âme. Qui aurait osé en 1803 invoquer l'autorité, le témoignage, la science, la sagesse du législateur de 1793? On aima mieux effacer une nation pour ne laisser subsister qu'un homme.

De là un vide qui frappe surtout les jurisconsultes étrangers. Le code civil de 1803 apparaît sans tradition, sans passé, sans nulle

base historique; il semble être une abstraction pure, surgie de terre au commandement militaire d'un grand capitaine. Les travaux collectifs de la constituante, de la législative, surtout ceux de la convention, modifiés sans doute, corrigés, complétés dans les détails, allèrent s'engloutir dans la gloire unique du premier consul. Aujourd'hui notre œuvre doit être de retrouver, de reproduire le code primitif, sans lequel la copie ne paraît qu'une statue sans base. Ne souffrez pas davantage que la nation française perde son plus beau titre, restituez-lui ce qui lui a été dérobé. Il n'est pas permis à une nation de pousser l'oubli jusqu'à s'oublier elle-même.

Sous le code de Justinien se retrouve l'âme des grands jurisconsultes des temps antérieurs; on n'avait pas songé à effacer leur œuvre et leur mémoire. La science du pouvoir d'un seul a été portée plus loin sous le consulat. Dans le code de 1803, Napoléon a systématiquement effacé la convention.

L'œuvre du code civil a été continuée toujours dans le même esprit, à travers les époques les plus diverses de la révolution. C'est là un fil que rien n'a pu rompre; il sert à se reconnaître dans le labyrinthe. Les partis changent, se succèdent; ils se transmettent l'un à l'autre le fil d'Ariane, toujours le même, toujours égal, depuis les feuillans jusqu'aux thermidoriens. Les actes de l'état civil sont dus à la législative (20 septembre 1792), le principe des successions à la constituante; mais c'est sous la présidence de Couthon que la convention décrète irrévocablement l'égalité des partages entre les héritiers. L'adoption, consacrée le 18 janvier 1792, est décrétée en août 1793 et le 16 frimaire an III. Les principes sur la paternité, la tutelle, les contrats, les obligations, sont du 23 fructidor, du 5 brumaire, du 17 nivôse an II. Ainsi les bouleversemens des partis ne changent en rien le plan, l'idée, l'esprit de ce droit privé, qui semble se graver lui-même comme la nécessité dans les consciences. L'œuvre avance tranquillement, obstinément. Ni échafauds ni factions ne combattent pour le code, personne ne s'en inquiète, et il se trouve à la fin que c'est lui qui survit, quand tout le reste est abattu.

Dans cet ordre d'idées, point d'hésitations, de luttes, de fatigue, de défaillance. Quand les partis sont épuisés, sitôt qu'il y a un moment de silence, le code, ce travail interrompu, reparaît. Il rallie aussitôt toutes les intelligences; elles reprennent haleine dans cette géométrie civile. La convention lui donne soixante séances à des intervalles plus ou moins éloignés. Un titre s'ajoute à ceux qui précèdent, et le monument de paix s'élève au milieu des colères assoupies. Comme une mer furieuse dépose au fond de son lit de tranquilles stratifications de marbre, ainsi la révolution française,

dans ses temps les plus terribles, dépose au fond de son lit les assises parallèles, symétriques, harmonieuses de ses lois privées.

Pourtant, il faut tout dire, quand le code civil de la convention fut presque achevé, il arriva une chose étrange : au moment de mettre le dernier sceau, la convention hésite; elle s'arrête, elle demande une nouvelle rédaction plus philosophique. Par là elle se frustre de l'honneur de donner son nom à la législation civile de la France. D'où vient cette facilité d'ajournement? En voici, je pense, la raison, qui confirme avec éclat ce que j'ai établi plus haut.

Les lois civiles n'avaient présenté aucune difficulté aux partis; elles s'étaient comme offertes d'elles-mêmes au législateur. C'était le fruit mûr qui se détachait lui-même de l'arbre; les hommes de la révolution sentaient qu'elles ne pouvaient leur échapper. Une si grande sûreté leur ôta toute impatience de les graver en formules irrévocables. C'est le contraire de ce qui arrivait pour les lois politiques; celles-ci fuyaient pour ainsi dire à mesure qu'on pensait les saisir : nouveau supplice de Tantale! d'où une impatience fiévreuse de s'en emparer, de les rédiger, de les fixer, de les lier à des constitutions écrites que l'on croyait rendre irrévocables par le serment. On était sûr de jouir des lois civiles; l'expression définitive en fut ajournée. On ne sentait aucune sûreté dans le droit politique : tous se hâtèrent, on ne voulut pas perdre une heure pour le fixer.

Il fallut d'abord un esprit héroïque, *mens heroica*, pour porter la main sur l'échafaudage de toutes les lois civiles qui se disputaient la France. En des temps ordinaires, qui eût osé jamais trancher avec tant d'autorité entre le droit romain et le droit coutumier par exemple dans les conventions matrimoniales? A chacune des grandes audaces juridiques on pourrait assigner une date de la convention; ses jurisconsultes lui empruntèrent son intrépidité; c'est par là qu'ils purent décider en maîtres et sans réplique au milieu du chaos de tant de législations discordantes : témérité presque inconcevable en une époque ordinaire. Ces premières vues ont décidé de l'esprit de nos lois; rien n'a pu effacer cette vigoureuse empreinte. Examinez tous les principes généraux qui ont survécu dans notre législation, le premier plan a servi pour tout l'édifice.

Au moment de la promulgation du code, personne n'avait songé qu'on pût faire disparaître le nom de la nation à laquelle il appartenait. Il fut promulgué sous le titre de « code civil des Français. » Bientôt ce nom de Français fut effacé comme un adjectif superflu. Miracle d'obéissance! une nation oublia son titre le meilleur à la reconnaissance des hommes pour en revêtir son maître. Le bas-empire avait montré moins d'abnégation.

Quand on ne peut s'empêcher de citer le code de la convention,

« modèle de précision et de méthode, » l'habileté est d'en parler sans le nommer (1). Ce n'est plus le code commandé par la grande assemblée et rédigé en août 1793 par le comité de législation, c'est le « code du consul Cambacérès, » comme si son consulat remontait à 1793 !

Autre singularité! les jurisconsultes de la convention sont devenus ceux du consulat; ils donnent les premiers l'exemple de l'oubli ordonné. Tout doit dater de Napoléon : ils se conforment à cette règle en oubliant eux-mêmes leur gloire acquise, comme si rien ne comptait de ce qui avait été fait sans lui. En revanche, tous les conventionnels qui établirent chez nous par le code l'égalité sociale reçurent pour récompense un titre féodal de comte, par exemple Treilhard, Berlier, Thibeaudeau, sans parler du prince Cambacérès. Étrange manière de confirmer le principe par son contraire! Qui se figure aujourd'hui, en voyant le code civil, que les principes de ces lois ont été votés, sous la présidence de Hérault-Séchelles, Robespierre, Billaud-Varennes, par Couthon, Saint-Just et le reste de la montagne? Il fut enjoint de dire que l'on déshonorerait la justice en laissant voir qui l'avait d'abord promulguée.

Par cet art de dissimuler les origines du code se trouva atteint un double but : la nation crut qu'elle avait été impuissante, excepté à verser le sang, et que, dans l'universel naufrage, abandonnée à elle-même, elle avait été sauvée par un seul homme, qui créait de rien ses lois civiles, car nous avons gardé des vieilles sociétés le besoin d'avoir, comme l'Égypte des Ptolémées, un Sôter, un sauveur.

Je pourrais remarquer aussi que les discours préliminaires, exposés des motifs du code de 1803, sont un perpétuel hommage à la « journée réparatrice du 18 brumaire, » seule date qui soit célébrée comme le préambule de toute justice. Le péristyle du code se trouve être ainsi un monument élevé à la force contre le droit, et ce n'est pas la moindre des contradictions humaines; mais je crois en avoir assez dit sur ce sujet : revenons.

III. — ESPRIT CIVILISATEUR DE LA CONVENTION. — UBIQUITÉ. — UNIVERSALITÉ.

L'homme sait d'hier seulement qu'il est sur la terre depuis une centaine de milliers d'années, que, contemporain des races d'animaux perdues, une éternité visible pèse sur sa tête; il le sait à n'en plus pouvoir douter. Que va-t-il conclure de cette prodigieuse antiquité? Se confirmera-t-il par là dans son inertie en voyant

(1) Code Napoléon, suivi de l'exposé des motifs.

combien de siècles de siècles ont travaillé pour lui? Se dira-t-il qu'il a besoin de temps infinis pour avancer d'un pas, qu'il a fallu des immensités d'années pour s'élever de la hache de pierre à la hache de bronze, qu'il lui en faut au moins autant aujourd'hui pour s'élever d'un degré vers la justice? Ou bien pensera-t-il qu'après tant d'ébauches, de tâtonnemens infinis, il est temps d'être homme et de l'être tout à fait? Sans rien savoir sur ce point de ce que nous savons aujourd'hui, la révolution française a voulu achever l'homme d'un seul coup, en un moment. C'est là sa gloire.

En se soumettant à la foule, la convention avait perdu le respect; elle le regagna par la crainte, surtout par ses travaux. Elle combat, elle délibère, elle menace, elle médite, elle frappe au même moment. C'est elle qui tient la truelle et l'épée. Toute au présent, elle est aussi toute à l'avenir qu'elle fonde, elle est même dans le passé qu'elle extermine. Rien dans aucune histoire ne donne l'idée de cette omniscience et de cette omniprésence; l'âme entière d'une nation fourmille de vie dans la fournaise. Les événemens y viennent retentir comme sur une enclume, mêlés aux motions, aux projets de lois, aux décrets de chaque heure; atelier gigantesque où tout se forge à la fois, les armées, les codes, la terreur, les écoles, la science, les idées, les actions, la guerre, et, qui le croirait? même la paix. Les incidens se succèdent avec le pêle-mêle de la nature déchaînée. Danton préside. Au froncement de sourcil de ce Jupiter, l'uniformité des poids et mesures est proclamée. Le 15 août, Cambon apporte le grand-livre « pour inscrire et consolider la dette publique. » Monument de sagesse, d'économie, de probité, qui survivra à tout! — Surviennent des lettres de Saint-Just et de Lebas à Robespierre. Écoutez! « Les aristocrates ont été guillotinés, à commencer par les banquiers du roi de Prusse. » Lettres de Fouché et de Collot-d'Herbois; ils parlent de Lyon. « L'explosion de la mine sera seule capable de renverser assez tôt l'infâme cité, son nom lui sera enlevé. » Maintenant à d'autres soins: un opéra sur la révolution du 10 août sera décrété. Voici Chénier qui, au nom du comité, lit le projet de substituer Marat à Mirabeau dans le Panthéon : accepté sans délibérer. Danton propose un plan de nouveaux jeux olympiques; on y donnera l'instruction publique, « le pain de la raison. » Place à Merlin de Douai! Il fait son rapport sur la loi des suspects, les ordonnances de Louis XIV pour les dragonnades servent de modèle: admis sans discussion. N'oubliez pas le desséchement des étangs, rien de plus urgent que de délivrer le peuple de la fièvre des marais. — Mais silence! Robespierre est à la tribune; il lit la réponse de la convention « aux rois ligués contre la république. » Cette réponse est digne et fière, elle est dans le cœur de

tous. Qui d'ailleurs oserait contredire un pareil orateur? Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, l'a osé! Il a été écrasé, perdu, anéanti sous l'indignation publique; sa voix ne s'entendra plus : exemple de docilité pour les autres! On revient à l'instruction publique. Romme, Fourcroy, Bouquier, Chénier, se succèdent. Les enfans préoccupent la convention plus que les hommes, seul point qu'elle ne se lasse pas de corriger, de revoir, de refaire; sa patience à ce sujet est infinie : spectacle unique que l'enfant ainsi protégé par les rudes mains qui s'appuient à l'échafaud! L'évêque Grégoire est le Fénelon de ce nouveau Télémaque.

Mais que dit-on de la guerre? Voici justement des lettres de Masséna, de Hoche, de Pichegru, de Moncey. Qu'on les lise : victoires sur le Rhin, combats incertains aux Pyrénées, marche en avant sur les Alpes, massacres, incendies en Vendée, alternatives accoutumées; on fera face de toutes parts. Carnot arrive du comité; on lit sur son front la victoire. Dépêches de Carrier : il fusille, il brûle, il noie, et ceux qui tout à l'heure avaient le ton de Télémaque approuvent d'un signe de tête; ils ont pris le cœur de Carrier. Écoutez! voici Barère. Il faut entendre sa carmagnole à l'armée de la république sous les murs de Toulon : « Soldats, vous êtes Français, vous êtes libres. Voilà des Espagnols et des Anglais, des esclaves! La liberté vous observe. » Un long applaudissement a suivi.

La guerre fera-t-elle oublier les beaux-arts? Tant s'en faut! Aussi bien la commission pour la conservation des monumens des arts est prête depuis plusieurs jours. Qu'elle fasse son rapport. On prend pitié des statues et des tableaux; ils seront mis en sûreté, quand les hommes ne savent plus où reposer leur tête. Sergent, de la même main qui a signé les circulaires du 2 septembre, trace le plan du musée. Merlin de Thionville, au retour des armées de Mayence et de Vendée, organise l'artillerie légère et fait des projets de musique populaire. David a juré qu'il immortalisera de son pinceau le divin Marat; il immortalisera aussi Barra, le jeune soldat de l'armée de l'ouest.

Après les acclamations, les gémissemens, les sanglots. Des citoyennes en pleurs « viennent en foule à la barre » demander la mise en liberté de leurs parens détenus et menacés de mort. Que va-t-il arriver? Les cœurs de bronze s'amolliront-ils à ces cris des suppliantes? Le président leur oppose les lois de Solon, l'exemple de Cicéron : elles répliquent par leurs larmes. Robespierre se lève, il repousse « ces femmes méprisables, que l'aristocratie lâche devant nous. » Il a parlé, elles se taisent. Qu'elles aillent enterrer leurs morts!

A cette scène succède le travail du code civil. Les têtes sont calmes. C'est le moment d'écouter l'exposition d'un nouveau système sur les assignats. N'est-ce pas encore Cambon, toujours infatigable? Oui, c'est lui; il propose de démonétiser les assignats à l'effigie royale, qui offusque les patriotes. Les chiffres sont pesés, confrontés; les opérations sont étudiées, vérifiées comme dans le cabinet retiré d'un financier. — Nouvel incident qui appelle l'attention. Un orateur de Lyon apporte à la barre la tête de Châlier, qu'une femme a déterrée de ses mains pieuses dans la nuit. Il fait hommage à la convention de cette tête coupée du tribun, il raconte les vertus de cet émule de Marat; Châlier les possédait toutes, excepté la divine fureur. La convention regarde cette tête de mort, elle accepte l'augure et reprend son ouvrage. Télégraphes, instructions sur le salpêtre, écoles normales, école centrale, d'où sortira l'école polytechnique, liberté des cultes, arrestation des soixante-treize, Lyon remplacé par Commune-Affranchie, Toulon par Port-de-la-Montagne, savans en réquisition pour les calculs sur la théorie des projectiles, musée, Muséum d'histoire naturelle, victoire de Hondschoote, victoire de Wattignies, remportée en personne par Carnot, victoire de Savenay, liberté des nègres, nouveau maximum, nouvelle ère universelle, tout sort à la fois de la tête de la convention, par une explosion de la nature, sous les coups redoublés de la nécessité!

A quoi comparerai-je cette création furieuse et calculée, où tous les contrastes se réunissent? Y a-t-il dans la nature un objet qui y ressemble? On dit qu'Eschyle avait fait une tragédie d'*Etna*. Je m'imagine qu'on entendait au faîte le travail régulier des cyclopes qui forgeaient avec un bruit d'airain, sous leurs marteaux innombrables, les armes, les glaives, les flèches, les boucliers des dieux. On devait y surprendre aussi la longue respiration haletante, immense, entrecoupée, du géant Encelade, qui s'exhalait à travers les gorges embrasées de la montagne. Sur les flancs croissaient de vastes forêts de chênes, — au sommet la neige, au pied les oliviers. Des enfans jouaient sur les genoux du cyclope, à l'extrémité du promontoire. Le roi des morts, Pluton, apparaissait échevelé, sur son char d'ébène, dans les gouffres ouverts. Il remplissait les champs de terreur. Tout tremblait au loin, les villes, les tours, les peuples, les rois, les hommes, les dieux. — Mais qu'est-ce que cette image en comparaison de la terreur attachée à la convention aux sept cents têtes? La nature est ici dépassée de beaucoup par les hommes.

Quand j'ai voulu m'éclairer sur le caractère de la convention, j'ai vu un travail incessant de civilisation au milieu d'une bataille soutenue contre le monde entier : grandeur unique entre toutes les

assemblées humaines! Il n'y avait là personne qui ne se crût à son dernier moment. Un conventionnel ayant parlé à ses amis d'un projet qui supposait pour lui un avenir d'un mois parut aussi risible que s'il se fût attribué l'éternité. Tous avaient fait, comme Bazire, un pacte avec la mort; chacun voulait laisser une pensée, un acte, une création, qui fût son testament auprès des générations futures. Ceci explique la fécondité incroyable des premiers mois de la terreur. Les esprits n'avaient pas encore été glacés. Ils produisirent alors tous les germes qui se sont développés dans les derniers mois de la convention. Ce qui avait été inspiré par la mort, envisagée face à face en 1793, fut ensuite mûri et décrété, le danger passé, en 1795, par ceux qui survécurent.

Autre phénomène, non moins extraordinaire : l'homme grandit tout à coup de vingt coudées. Il reprit les proportions antiques. Ce qui en effet le rapetisse chez les modernes, c'est la spécialité. Il y est enfermé. Il est attaché à un métier, à une profession, à un ordre d'idées d'où il ne lui est pas permis de sortir. Dans les temps réguliers, nous n'admettons guère en France que l'homme qui a fait la pointe d'une épingle en puisse faire aussi la tête. Cette ambition nous paraît exorbitante. Si un téméraire s'abuse à ce point-là, qu'il l'expie! Nous ne souffrons guère que le philosophe soit poète, ni que le poète soit législateur, ni le législateur capitaine, ni le capitaine artiste. Tout cela fut changé en un moment. Le moule étroit de l'humanité moderne fut brisé. Chaque homme donna tout ce qu'il renfermait en lui d'aptitudes diverses. Un chirurgien de village réprima des armées; Danton s'occupait de l'école primaire, — Hercule qui tient d'une main un nourrisson et de l'autre la massue de Némée! Hérault-Séchelles, le légiste du parlement, est pontife de la nature au 10 août : il fait passer la coupe aux sept cent quarante-neuf membres; il se tourne vers le soleil et tend la main à Zoroastre!

Combien de fois des hommes de loi, petits praticiens, passèrent en un jour du cabinet à l'administration des armées et au champ de bataille! Merlin de Thionville soutenait des siéges. Il était compagnon de ce général Meunier que Gouvion Saint-Cyr proclamait l'égal de Napoléon. Le prédicateur protestant Jean Bon Saint-André s'est fait amiral. Il organise la flotte. On n'avait que vingt-deux vaisseaux, il promet d'en doubler le nombre. Il établit des croisières, prépare une expédition navale à Cherbourg et à l'île Cotentin. Par ses soins, les matelots gabiers deviendront d'excellens instituteurs des novices. Et Saint-Just, que n'était-il pas! Accusateur, inquisiteur, écrivain, administrateur, financier, utopiste, tête froide, tête de feu, orateur, général, soldat! Le civil achevait

le militaire, et le militaire achevait le civil. Cela ne s'était pas vu depuis les Romains.

Dans cette assemblée d'hommes, le plus obscur a son jour d'immortalité. Quel est celui qui le 25 nivôse ouvre la séance? Il paraît rarement à la tribune : c'est le plus jeune de l'assemblée, il n'a guère que vingt-six ans; mais il sait agir et commander. C'est le médecin Baudot, presque toujours en mission là où il faut un cœur énergique, un œil d'aigle. Voyez comme il est encore couvert de la poussière du champ de bataille. Il en arrive le jour même, et il n'a pas encore quitté son costume demi-militaire de représentant aux armées. C'est à lui qu'a été réservé l'honneur de raconter la victoire de Geisberg; aussi bien il y a eu sa part en prenant sur lui de donner le commandement en chef des deux armées à Hoche malgré Saint-Just, qui désignait Pichegru. Avec quelle rapidité héroïque il décrit cette bataille, d'où il sort: l'action sur un front de onze lieues; les lignes de Wissembourg forcées, Spire enlevé, Landau repris, Lauterbourg, Kayserslautern, Frankenthal occupés, le Palatinat assuré, le Rhin conquis! Grande date! La révolution s'est donné sa frontière. « Mettez, dit Baudot, à profit le grand caractère de l'armée du Rhin et de Moselle. Vous la verrez commander la victoire. Notre première lettre annoncera de nouveau la défaite des rois et la grandeur de la république. » Pour tant de combats et de travaux, quelle a été la récompense de cette armée? Baudot lit la proclamation qu'il lui a adressée; la voici : « Républicains, vous avez fait votre devoir. » Quoi! rien de plus? Non. L'assemblée applaudit, les tribunes acclament ce langage de Spartiate; le jeune représentant est déjà reparti.

A cette même tribune, encore retentissante des échos de Geisberg, David le peintre apporte le 27 nivôse ses conclusions sur le conservatoire du Muséum et le rentoilage des tableaux. Les vierges de Raphaël, du Corrége, défilent processionnellement après les bataillons du Rhin et de Moselle. Les paysages du Poussin, de Claude Lorrain, prennent la place des paysages ensanglantés du Hartz.

Enfin paraît Saint-Just. Il présidait en pluviôse pendant que l'on décrétait la loi sur le roulage et les transports. Aujourd'hui 23 ventôse il ouvre, il proclame la grande terreur. « Vous n'avez vu encore que les roses! » Saint-Just promène l'épouvante sur tous les partis. Comme l'épervier qui paraît immobile et n'a pas encore trouvé la proie sur laquelle il veut fondre, il tient pendant deux heures la convention sous sa vague menace. Il ne conclut pas. Il met chacun en présence de lui-même, car il sait que la terreur, pour être un bon instrument de règne, doit d'abord entrer dans toutes les âmes. Personne n'excelle mieux que lui à tenir ainsi le

glaive suspendu sur toutes les têtes avant de frapper. Quand il a fini, nul n'ose l'interroger. Chacun se demande en secret : De qui veut-il parler? Quel est le coupable aujourd'hui? Ai-je mérité sa haine? Est-ce moi? Il regardait du côté de Danton tout à l'heure; mais qui oserait s'en prendre à Danton? Il est donc vrai qu'il y a des traîtres autour de moi! Et si l'on rencontre Saint-Just, on essaie de sourire à l'exterminateur, car, même parmi les héros, il a su faire pénétrer la peur. Celui-là même qui tout à l'heure racontait la victoire de Geisberg écrira de Saint-Just quarante ans après : « Son souvenir me fait encore frissonner. »

De ce moment, l'épouvante que l'on inspirait aux autres, on commence à la ressentir soi-même. On tutoie le génie de la mort. Depuis nivôse, les listes funèbres s'entassent dans *le Moniteur* immédiatement au-dessus de l'affiche des spectacles. La parole de Saint-Just a glacé. Cette ardeur de civilisation qui se mêlait à tout s'arrête. C'est comme un grand fleuve qui gèle en une nuit. Pendant trois mois, il ne reste plus que l'officiel de la terreur. Le silence s'est fait sur tous les bancs, plaine, montagne, marais. Vous entendriez le ronflement des Euménides.

Ainsi, dans la convention, chacun à son tour sort de son horizon ordinaire, de son tempérament, de sa spécialité. Un seul homme ne sort jamais de la sienne, un seul ne se prodigue pas en fonctions diverses. Pendant que les autres parcourent incessamment la circonférence, il se concentre de plus en plus. Il n'a qu'une fonction, toujours la même, le soupçon, l'accusation; les autres s'agitent autour de la ruche bourdonnante; ils vont, ils viennent, ils s'écartent. Robespierre seul est immobile. Toujours au même poste, immuable dans l'agitation universelle, il est l'œil fixe de 1793 qui veille sur la terreur même. Cela est pour beaucoup dans la fascination qu'il exerce.

Où s'est-il vu jamais une assemblée d'hommes ainsi présens partout, occupés de tout, de ce qui est loin et de ce qui est près, de l'ensemble et du détail, de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, d'armées et de médailles antiques, de peuples et de bibliothèques, d'échafauds et de vases étrusques? Ubiquité, universalité, c'est le nom de la convention.

Avec tant d'audaces, pourquoi n'aurait-elle pas osé fonder une ère nouvelle? Elle l'osa. Fabre d'Églantine apporte à la fin de 1793 le nouveau calendrier; Romme le commente. Les Français avaient tant besoin d'oublier leur passé! Ils cherchèrent à oublier jusqu'aux noms antiques des jours, des mois, des saisons; ils crurent un moment être arrachés à leurs gothiques fondemens. Jamais dans le monde moderne nation ne fit effort plus grand pour effacer

ses souvenirs. Rien au reste ne semblait mieux calculé, plus réfléchi, que cette révolte contre l'ère vulgaire. Les temps se partagent d'eux-mêmes : après la création, le Christ; après le Christ, la révolution. Tout était conforme à la science; l'égalité des jours et des nuits à l'équinoxe d'automne ouvrait au 22 septembre l'ère de l'égalité civile. Ainsi on reflétait dans la loi les pensées constellées de l'univers. La grande république se trouve, comme une portion du firmament, inscrite dans la sphère céleste; elle s'ordonne comme l'équation de la géométrie des mondes. Quelle garantie pour l'édifice nouveau! Qui pourra le renverser, puisqu'il a pour lui l'armée des étoiles?

Qui eût cru que cette géométrie humaine si profondément calculée s'écrivait sur le sable, et qu'après si peu d'années il n'en resterait plus de traces? Les olympiades, les années des consuls, ont duré pendant des siècles; l'hégire subsiste. L'ère de l'an I a passé avant la génération qui l'a fondée. Où sont les mois qui promettaient la moisson, germinal, messidor, fructidor? Ils ont passé comme ceux qui annonçaient les tempêtes, brumaire, frimaire, nivôse. Rien n'est resté, ni le printemps, ni l'hiver. Où sont les fêtes du *génie*, des *récompenses*, de l'*opinion?* Les cieux ont continué de graviter; ils ont ramené l'égalité des jours et des nuits, mais ils ont laissé périr l'égalité et la liberté promises, météores dissipés dans le vide. La sphère poursuit sa course sans s'apercevoir qu'au 22 septembre elle ne ramène plus avec elle l'ordre politique qui la prenait à témoin. Les astres n'ont point épousé la république de l'an I; ils ont mieux aimé leurs espaces déserts que les cieux sanglans de l'esprit humain. Les sans-culottides n'ont pu se populariser dans la plèbe des étoiles.

D'autre part, les peuples ont répudié l'ère nouvelle; ils sont revenus à l'ancienne. Pourquoi? Parce que les hommes de la révolution ont cru prématurément que l'âge de la science est arrivé, et qu'il servira désormais de base unique à toutes les conceptions. Une croyance antique qu'ils avaient négligée, soit crainte, soit mépris, s'est retrouvée; un fantôme est apparu : un souffle grêle, comme celui de Samuel, s'est fait sentir; l'édifice si savamment construit, appuyé sur les mondes, s'est évanoui.

Pourtant la chimère de l'ère nouvelle a existé douze ans; les peuples s'y étaient accoutumés déjà. Qui serait assez hardi pour affirmer que dans les siècles des siècles cet édifice ou un autre semblable ne se relèvera jamais?

EDGAR QUINET.

LE CHEVAL [1]

Je l'avais saisi par la bride,
Je tirais, les poings dans les nœuds,
Ayant dans les sourcils la ride
De cet effort vertigineux.

C'était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l'Aurore donne à boire
Dans les urnes de la clarté;

L'alérion aux bonds sublimes,
Qui se cabre, immense, indompté,
Plein du hennissement des cimes,
Dans la bleue immortalité.

Tout génie, élevant sa coupe,
Dressant sa torche, au fond des cieux,
Superbe, a passé sur la croupe
De ce monstre mystérieux.

Les poètes et les prophètes,
O Terre, tu les reconnais
Aux brûlures que leur ont faites
Les étoiles de son harnais.

(1) Un nouveau recueil lyrique de M. Victor Hugo, *les Chansons des Rues et des Bois*, paraîtra prochainement. Le poème que nous publions précède cet ensemble d'inspirations diverses; c'est un prologue où se révèle la double physionomie de l'œuvre tout entière.

Il souffle l'ode, l'épopée,
Le drame, les puissans effrois,
Hors des fourreaux les coups d'épée,
Les forfaits hors du cœur des rois.

Père de la source sereine,
Il fait du rocher ténébreux
Jaillir pour les Grecs Hippocrène
Et Raphidim pour les Hébreux.

Il traverse l'Apocalypse;
Pâle, il a la mort sur son dos.
Sa grande aile brumeuse éclipse
La lune devant Ténédos.

Le cri d'Amos, l'humeur d'Achille
Gonfle sa narine et lui sied.
La mesure du vers d'Eschyle,
C'est le battement de son pied.

Sur le fruit mort il penche l'arbre,
Les mères sur l'enfant tombé.
Lugubre, il fait Rachel de marbre,
Il fait de pierre Niobé.

Quand il part, l'idée est sa cible;
Quand il se dresse, crins au vent,
L'ouverture de l'impossible
Luit sous ses deux pieds de devant.

Il défie Éclair à la course;
Il a le Pinde, il aime Endor;
Fauve, il pourrait relayer l'Ourse
Qui traîne le Chariot d'or.

Il plonge au noir zénith, il joue
Avec tout ce qu'on peut oser.
Le zodiaque, énorme roue,
A failli parfois l'écraser.

Dieu fit le gouffre à son usage.
Il lui faut les cieux non frayés,
L'essor fou, l'ombre, et le passage
Au-dessus des pics foudroyés.

Dans les vastes brumes funèbres,
Il vole, il plane; il a l'amour
De se ruer dans les ténèbres
Jusqu'à ce qu'il trouve le jour.

Sa prunelle sauvage et forte
Fixe sur l'homme, atome nu,
L'effrayant regard qu'on rapporte
De ces courses dans l'inconnu.

Il n'est docile, il n'est propice
Qu'à celui qui, la lyre en main,
Le pousse dans le précipice,
Au-delà de l'esprit humain.

Son écurie, où vit la fée,
Veut un divin palefrenier;
Le premier s'appelait Orphée,
Et le dernier..., André Chénier.

Il domine notre âme entière;
Ézéchiel sous le palmier
L'attend, et c'est dans sa litière
Que Job prend son tas de fumier.

Malheur à celui qu'il étonne
Ou qui veut jouer avec lui!
Il ressemble au couchant d'automne
Dans son inexorable ennui.

Plus d'un sur son dos se déforme;
Il hait le joug et le collier;
Sa fonction est d'être énorme
Sans s'occuper du cavalier.

Sans patience et sans clémence,
Il laisse en son vol effréné,
Derrière sa ruade immense,
Malebranche désarçonné.

Son flanc ruisselant d'étincelles
Porte le reste du lien
Qu'ont tâché de lui mettre aux ailes
Despréaux et Quintilien.

Pensif, j'entraînais loin des crimes,
Des dieux, des rois, de la douleur,
Ce sombre cheval des abîmes
Vers le pré de l'idylle en fleur.

Je le tirais vers la prairie
Où l'aube, qui vient s'y poser,
Fait naître l'églogue attendrie
Entre le rire et le baiser.

C'est là que croît, dans la ravine
Où fuit Plaute, où Racan se plaît,
L'épigramme, cette aubépine,
Et ce trèfle, le triolet.

C'est là que l'abbé Chaulieu prêche,
Et que verdit sous les buissons
Toute cette herbe tendre et fraîche
Où Segrais cueille ses chansons.

Le cheval luttait; ses prunelles,
Comme le glaive et l'yatagan,
Brillaient. Il secouait ses ailes
Avec des souffles d'ouragan.

Il voulait retourner au gouffre;
Il reculait, prodigieux,
Ayant dans ses naseaux le soufre
Et l'âme du monde en ses yeux.

Il hennissait vers l'invisible,
Il appelait l'ombre au secours.
A ses appels, le ciel terrible
Remuait des tonnerres sourds.

Les bacchantes heurtaient leurs cistres,
Les sphinx ouvraient leurs yeux profonds;
On voyait, à leurs doigts sinistres,
S'allonger l'ongle des griffons.

Les constellations en flamme
Frissonnaient à son cri vivant,
Comme dans la main d'une femme
Une lampe se courbe au vent.

Chaque fois que son aile sombre
Battait le vaste azur terni,
Tous les groupes d'astres de l'ombre
S'effarouchaient dans l'infini.

Moi, sans quitter la plate-longe,
Sans le lâcher, je lui montrais
Le pré charmant, couleur de songe,
Où le vers rit sous l'antre frais.

Je lui montrais le champ, l'ombrage,
Les gazons par juin attiédis;
Je lui montrais le pâturage
Que nous appelons paradis.

— Que fais-tu là? me dit Virgile.
Et je répondis, tout couvert
De l'écume du monstre agile :
— Maître, je mets Pégase au vert.

Victor Hugo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre 1865.

La saison politique va commencer partout, et cependant on ne démêle point encore le tour que pourront prendre prochainement les événemens et les préoccupations publiques. Voilà par exemple l'empereur revenu à Paris. M. de Bismark a pu le voir encore à Biarritz. La conjonction du chef de l'état et du ministre prussien a plus donné à réfléchir à nos astrologues politiques, il faut bien le reconnaître, que les visites des têtes couronnées de la péninsule ibérique, comme on dit en langage noble. Le suprême pilote et l'homme d'état qui tient aujourd'hui en Europe les outres d'Éole se sont rencontrés : il est naturel de se demander vers quelle corne de l'étoile des vents la barque va être gouvernée; mais poser la question est tout ce qui nous est permis; les moyens d'y répondre nous font défaut, et nous sommes obligés de rester tous là, le nez en l'air, plantés en badauds comme des points d'interrogation.

Les alertes, les furets, ceux qui ont l'ouïe assez fine pour entendre pousser l'herbe, prétendent qu'ils démêlent, à travers les légers bruissemens qui accompagnent le retour à la vie officielle, l'intention où l'on serait de nous chercher de l'occupation intellectuelle au dehors pour nous distraire des petites agitations intérieures. Il ne s'agit, remarquez-le, que d'occupation intellectuelle et d'amusement d'esprit. On conviendra en effet qu'il faudrait des événemens doués d'une rare puissance de nécessité pour décider à l'action une politique qui n'a pu être dégourdie ni par la longue tractation des affaires de Pologne, ni par l'aventure des duchés de l'Elbe, ni par la piquante conclusion des récentes affaires d'Allemagne. Au fait, les agitations intérieures sont maussades et ne donnent lieu entre le gouvernement et l'opinion libérale qu'à un échange d'agaçantes taquineries. Ce pays commence à comprendre sur bien des points l'utilité pratique de l'autonomie municipale. Il aimerait à voir ses maires élus au sein des conseils

municipaux; il commence à dresser l'oreille à propos de l'*haussmanisation* de la France; il voudrait voir accroître par une libre et franche publicité la vie de ses assemblées locales. Voilà d'importuns désirs que le gouvernement accueille d'un air chagrin, ne pensant point qu'il soit juste et sage de les satisfaire encore. De là des contrariétés mutuelles qui petit à petit grossissent l'actif de l'opposition libérale, comme on s'en aperçoit à l'occasion des élections partielles, comme on s'en apercevrait bien plus encore un jour d'élections générales. Un autre sujet d'ennui, c'est la malheureuse presse. Juste ciel! comment la presse pourrait-elle être aujourd'hui une cause de soucis et d'alarme? Elle est attachée par mille fils, elle bat des ailes dans une volière. Sa condition, pour ceux qui considèrent les choses de haut, est digne de pitié et fait subir à l'esprit français une humiliation douloureuse. Ses timides bourdonnemens ont pourtant encore la vertu de fâcher le pouvoir. Nous avions cru devoir accueillir comme un symptôme d'indulgence l'extension donnée au système des communiqués officiels. Voilà les avertissemens qui pleuvent de plus belle et la *Gazette de France* avertie une seconde fois pour avoir osé exprimer quelques réflexions touchant la première sévérité administrative qui l'avait frappée. Nous qui observons ces choses-là en curieux, nous noterons que ces avertissemens répétés donnés à la *Gazette de France* ont produit dans le monde impartial le moins suspect de tendresse envers la presse un effet d'étonnement. Que l'on aille un peu plus loin dans cette voie, et l'on ne tardera point à rappeler vers les journaux un intérêt et des sympathies publiques qui les avaient depuis longtemps délaissés.

Le ministre de l'intérieur a émis à ce propos une doctrine qui paraîtrait exorbitante, si elle pouvait s'établir sans contestation. Il assimile les avertissemens, ces mesures que M. de Persigny avait la franchise d'appeler des actes de pouvoir discrétionnaire, à des jugemens qu'il faudrait subir purement et simplement, et qu'il serait interdit d'apprécier et de discuter. C'est réclamer pour l'autorité administrative un privilége que n'a point et que ne voudrait point exiger la justice civile du pays. A-t-on jamais vu dans un pays civilisé qu'un arrêt pût être soustrait à la discussion et à la critique polie et modérée? Que les arrêts soient exécutés et respectés, voilà ce qui est prescrit; mais il n'est pas de jurisconsulte ou de magistrat qui ait jamais songé à pousser les effets légaux des décisions judiciaires jusqu'à interdire absolument l'appréciation contradictoire des principes et des motifs de ces décisions. Le pouvoir administratif montre déjà une bien grande ambition quand il place ses arrêts sur les journaux au rang des actes de la justice ordinaire, mais il ne peut raisonnablement aller au-delà et prétendre à des immunités que la justice ordinaire ne possède point et ne voudrait point revendiquer. Il faut donc féliciter la *Gazette de France* de l'intention qu'elle annonce de se pourvoir devant le conseil d'état contre le dernier avertissement qu'elle a reçu. Il est bon que la plus

haute juridiction administrative du pays soit appelée à se prononcer sur la prétention si nouvelle, si peu conforme à l'esprit de nos lois, qui voudrait placer les avertissemens au-dessus de toute appréciation critique. L'exemple du *Courrier du Dimanche*, qui a fait établir une jurisprudence précise sur les suspensions, démontre que ce n'est point en vain que l'on fait appel aux lumières et à l'équité de notre premier corps administratif. Nous espérons que les efforts de la *Gazette* ne seront pas moins heureux.

On voit à quelles conséquences désagréables aboutissent les petites tracasseries de la politique intérieure dans un système qui n'a point pris encore le parti de s'accommoder d'un outillage suffisant de liberté. A notre sens, nous le répétons, un redoublement de sévérité envers les journaux ne serait point politique dans les circonstances présentes. Beaucoup de bons esprits très modérés, fort conservateurs, guidés ordinairement par un sens pratique exercé, commencent à être frappés des inconvéniens graves qui résultent du régime actuel de la presse. Ils s'aperçoivent que ce n'est pas seulement la vie politique qui souffre du trop rigide enchaînement des journaux, que ce système restrictif peut être exploité à l'avantage d'intérêts qu'aucun gouvernement ne doit encourager, tandis que des intérêts sains, solides, respectables, se trouvent exposés à être privés des moyens de publicité qui leur sont nécessaires. Il y a là une démonstration pratique de l'utilité et de la nécessité de la liberté de la presse qui se fait d'une façon insensible, mais sans relâche, dans le domaine des affaires publiques. Cette démonstration est déjà bien avancée. Les rigueurs contre la presse seraient donc en ce moment très inopportunes; elles ne seraient pas accueillies favorablement par la portion prudente et réfléchie du public : elles produiraient un résultat contraire à celui qu'on aurait en vue.

Il serait puéril de dissimuler que parmi nos préoccupations intérieures la plus fâcheuse est en ce moment le choléra. Nous avons assisté, depuis 1832, à plus d'une épidémie cholérique; jamais, ce nous semble, la terrible maladie n'avait aussi vivement frappé que cette année l'imagination des populations. En 1849, en 1854, les ravages du choléra furent longs et cruels. Le public en paraissait moins ému qu'aujourd'hui. Nous avions alors, il est vrai, de graves diversions politiques : en 1849 l'ardente lutte des partis, en 1854 les commencemens de la guerre d'Orient. Peut-être aussi, accoutumés depuis lors à un long repos, au progrès des choses qui rendent la vie plus comfortable et plus aisée, sommes-nous plus touchés de la perspective d'une de ces grandes calamités publiques que les esprits religieux appellent des visitations de la Providence. Tout semble annoncer cependant que cette fois la visite du choléra sera moins longue et moins désastreuse que ses apparitions antérieures. Le fléau semble abandonner les villes du midi, Marseille, Toulon notamment, qu'il a douloureusement éprouvées. Cette invasion du choléra et les émotions qu'elle a inspirées au public ont fait naître des questions administratives et des questions poli-

tiques, une question intérieure et une question extérieure. La question intérieure est très importante. La marche de la maladie a prouvé cette année que l'infection cholérique voyage avec ceux qui fuient les foyers où cette infection s'est déclarée. L'on a vu le choléra partir de La Mecque avec les pèlerins, s'établir en Égypte, et de l'Égypte se répandre avec les émigrans d'Alexandrie dans tous les ports de la Méditerranée qui n'ont pas su se protéger par des précautions sanitaires efficaces. C'est ainsi qu'il a atteint la France. Cette expérience toute récente est décisive. Il n'y a plus à disserter sur le caractère contagieux du choléra : il ne faut pas s'arrêter à de vaines querelles sur le sens littéral du mot contagieux; la contagion signifie transmission, et la transmission s'accomplit manifestement par le déplacement des personnes. On ne saurait trop déplorer que l'on ait attendu cette expérience pour arriver à la conviction qui prévaut aujourd'hui sur le mode de transmission du choléra. Si cette conviction avait été imposée à l'administration dans les premiers mois de cette année, on n'eût point hésité à prendre à Marseille les précautions sanitaires que l'opinion publique de cette ville réclamait à l'égard des arrivages d'Alexandrie. Il est maintenant incontestable que ce sont des émigrans d'Alexandrie qui ont introduit le choléra à Marseille, et par conséquent en France. Ce fait, si profondément regrettable, donne une grande force aux réclamations des Marseillais demandant qu'on leur rende leur vieille institution de l'intendance de santé. Voilà un cas qui prouve bien éloquemment l'utilité des institutions vivant d'une initiative municipale et l'insuffisance souvent fâcheuse de la centralisation administrative. Si l'initiative des mesures sanitaires fût demeurée à une intendance marseillaise au lieu d'être reportée au ministère du commerce, il est permis de croire que l'accès de la France par le littoral de la Méditerranée eût pu être fermé à l'invasion cholérique. Des hommes très éminens dans la pratique médicale ou dans la science générale, un médecin marseillais par exemple, M. Bertulus, et notre illustre collaborateur M. Littré, croient à l'efficacité des quarantaines. D'autres médecins, qui ont le tort, suivant nous, de trop jouer sur le sens littéral du mot contagion, méprisent ce système de précautions; mais dans le doute ce serait encore le système le plus prudent qui aurait dû et qui devrait l'emporter dans l'esprit du gouvernement. On s'est beaucoup récrié contre l'ancienne organisation des quarantaines, qui était accompagnée, il est vrai, de vexations odieuses et ridicules; mais l'on est allé trop loin dans la réaction. Il est certain qu'il est des cas où, pour défendre la santé publique, il ne faut point hésiter à prendre à temps des mesures vigoureuses; devant un tel intérêt, il est inhumain et absurde de négliger, même quand elle serait problématique, une chance de salut.

En fait de quarantaines, on est passé d'un préjugé excessif au préjugé opposé, et c'est ce mouvement contradictoire qui a entraîné les omissions funestes dont on a aujourd'hui lieu de se plaindre. Chose curieuse, pour

une maladie bien moins connue que le choléra, qui frappe des animaux et non des hommes, pour le *rinderpest,* pour la peste de la race bovine, on n'a point éprouvé les mêmes hésitations; on a cru à la contagion, on a prohibé l'exportation, on a ordonné la destruction des animaux affectés, on a tracé au public ses devoirs avec toute l'assurance d'une autorité qui ne connaît point le doute. On n'a pu qu'approuver à cette occasion la décision et la promptitude du ministre du commerce. La santé des hommes, grâce aux incertitudes auxquelles elle se livre elle-même dans le choc des controverses médicales, a été protégée avec moins de bonheur. Les Marseillais disent que ce n'est point au ministère du commerce que devrait appartenir la direction des établissemens et des mesures sanitaires. Ils voient là une contradiction entre l'intérêt et la fonction. Les ministres du commerce, prétendent-ils, sont les adversaires-nés des quarantaines, parce qu'ils y voient un obstacle aux mouvemens et aux intérêts commerciaux. Cette défiance des Marseillais nous paraît injuste. Il n'y a pas de ministre, quel que soit le titre de son portefeuille, qui puisse mettre un intérêt commercial quelconque en balance avec l'intérêt supérieur de la conservation de la santé générale d'une ville ou d'un pays. L'intérêt commercial n'est-il pas d'ailleurs profondément atteint à l'instant même où la santé générale est compromise? Qu'on voie ce qui est arrivé pour Marseille. Son commerce eût été à peine gêné par des quarantaines qui eussent mis sa population à l'abri des provenances suspectes, tandis que son commerce a été gravement paralysé dès que le choléra a éclaté dans ses murs. Sans parler de l'émigration d'une grande partie de ses habitans, partout dans la Méditerranée et, chose piquante, à Alexandrie même, ses propres navires ont eu à subir la quarantaine. Au surplus, l'enseignement de l'épidémie actuelle a parlé très haut à l'esprit du gouvernement, et l'on peut être sûr qu'à l'avenir des mesures efficaces seront prises dans nos ports de mer, car notre prévoyance, aiguisée par une expérience funeste, s'étend désormais sur le foyer originel de l'infection cholérique, et veut imposer l'organisation de précautions sanitaires en Égypte et en Arabie, à Suez et à Djeddah. L'épidémie vagabonde de 1865 aura ce double honneur de faire entrer le choléra parmi les élémens de la question d'Orient et de faire du choléra l'objet d'une conférence diplomatique et le lien d'un nouveau concert européen. Le choléra est endémique parmi les populations centrales de l'Arabie; nous en sommes informés par le beau livre que vient de publier sur ce pays un intrépide voyageur anglais, M. Palgrave, le seul Européen qui ait parcouru et visité à loisir l'intérieur de la péninsule arabique. Les diplomaties de la chrétienté vont se croiser pour atteindre le monstre dans son antre, auprès du tombeau de Mahomet, dans ces lieux où les *hadjis* font une si grande boucherie de bêtes de toute sorte, et renouvellent chaque année ces affreux et pestilentiels charniers qui engraissent le choléra, plus vorace et plus cruel qu'Allah. Nous souhaitons beaucoup

de succès à cette honnête et courageuse entreprise de la diplomatie; nous lui souhaitons de ne point s'arrêter trop longtemps en route, à Londres par exemple ou à Constantinople. Quant à nous, moins glorieux dans nos visées, plus modestes dans notre ambition, nous nous bornons à demander que si dans l'avenir le choléra arrivant d'Orient avait encore une fois le caprice de se présenter à Marseille, il trouvât dans cette bonne ville une honnête, vigilante, énergique intendance sanitaire bien résolue à refuser la libre pratique à cet hôte épouvantable.

Il est une question que nous sommes destinés à voir renaître à peu près chaque année à la saison où nous sommes, et qui vient en effet de reparaître : c'est la question des banques. En France, en Angleterre, sur le continent, à l'automne, les transactions commerciales qui s'opèrent à propos des récoltes déterminent tous les ans des besoins particuliers d'espèces ou de moyens de circulation monétaire. C'est aux banques qu'on va demander l'argent ou les billets dont on a besoin : aussi en temps ordinaire, à ce moment-là, voit-on diminuer les encaisses métalliques et le taux de l'escompte s'élever dans la proportion des besoins extraordinaires d'argent qui se révèlent. Tel est le mouvement naturel des choses, et l'on a observé par exemple qu'en France chaque année la Banque, de septembre à novembre, voit sortir de ses caisses une centaine de millions qui lui reviennent dans le courant de l'hiver par les mille canaux entre-croisés de la circulation. Si ce phénomène périodique vient à coïncider avec quelque accident économique particulier qui entraîne des mouvemens de crédit et de numéraire, avec une mauvaise récolte, un engorgement de spéculation, des imprudences de l'esprit d'entreprise, la situation du marché monétaire se tend, et l'on assiste à ces crises passagères dont nous avons vu de fréquens exemples. Il y a donc chaque année, au moment de la sortie des espèces et du renchérissement du crédit, à considérer si l'on n'a affaire qu'au mouvement naturel des choses, ou si la situation normale se complique de quelque difficulté accidentelle. Cette année, rien n'indique jusqu'à présent qu'il y ait à redouter des difficultés semblables à celles de l'année dernière. La Banque d'Angleterre a eu à donner au public plus d'or et de billets qu'elle ne le fait habituellement en septembre et octobre. Quant à la Banque de France, elle reste dans les conditions habituelles de ses mouvemens d'automne. En Angleterre, la Banque a été obligée d'élever le taux de l'escompte par des motifs qui sont les effets directs d'une situation commerciale active et prospère : toutes les branches de l'industrie travaillent avec profit; les prix des marchandises sont en voie de hausse; les salaires sont plus élevés qu'on ne les a jamais vus. Cet état de choses crée un besoin plus grand de moyens de circulation en or ou en billets, et la Banque, se voyant demander plus d'or et de billets, a dû, pour rester dans la vérité commerciale, élever ses prix. En France, la Banque, beaucoup plus riche cette fois que sa voisine de l'autre côté de la Manche en ressources métalli-

ques, n'a pas eu besoin de serrer l'écrou aussi fort, et a fixé l'escompte au taux très raisonnable et très modéré de 5 pour 100. Elle ne pouvait, tandis que l'argent se paie 7 pour 100 en Angleterre, 5 et 6 en Allemagne, ne le donner qu'à 3 pour 100. Une telle libéralité eût été une faute contre toutes les règles commerciales; elle eût favorisé une sortie artificielle d'espèces; elle eût commencé par tromper le commerce français sur l'état vrai des choses, et eût fini par lui susciter de fâcheux embarras. Quoique la situation ne présente aucun sujet d'alarme, quoique les conditions d'escompte fixées par la Banque soient modérées, les adversaires, nous ne dirons pas de la Banque, mais des lois élémentaires qui régissent le commerce des capitaux et de l'argent, les ennemis déclarés du sens commun, n'ont point laissé échapper l'occasion de renouveler leurs accusations déclamatoires contre la politique de notre premier établissement de crédit. Ces gens-là se figurent que la Banque est investie d'une faculté créatrice de crédit dont elle doit distribuer gratuitement les magiques produits. C'est une troupe de fanatiques qui veulent introduire les mystères et le surnaturel dans une chose aussi réelle et aussi prosaïque que le commerce, qui échauffent les préjugés populaires au bénéfice d'une école de spéculation très froide, point dupe du tout, et dont toute la conduite semble dire : Que mes opérations réussissent, et après moi le déluge! Les vrais principes et les saines pratiques en matière de banque ont été cependant amplement et nettement exposés depuis la controverse de l'année dernière. Plusieurs de nos collaborateurs, MM. Bonnet, de Laveleye, Wolowski, les ont développés ici avec un grand succès. Des hommes compétens et pratiques ont présenté d'une façon complète et décisive ce qu'on pourrait appeler les conditions techniques du métier de la banque et la philosophie positive du crédit. Au point de vue professionnel, M. Coullet, à qui l'on doit aussi la publication d'intéressans extraits des enquêtes anglaises, a donné un traité qui épuise la question. Au point de vue théorique, M. Cernuschi, dans sa mécanique de l'échange, a tracé une œuvre magistrale où sont saisies et rendues avec une inflexible logique la nature et l'action du capital, du crédit, de la monnaie. Après toutes ces publications, on ne peut plus voir dans les écrivains qui ne se fatiguent point à répéter les mêmes objections ineptes contre les variations de l'escompte que d'incorrigibles fanfarons d'ignorance. Ce qui nous révolte surtout, c'est que de pareilles erreurs soient placées sous l'invocation d'un faux esprit démocratique. Étranges démocrates! il y en a eu de semblables en Angleterre, et il faut voir, dans les écrits de M. Stuart Mill, avec quel austère dédain ils ont été désavoués par le plus grand économiste vivant de la démocratie.

Malgré notre dénûment en matière de libertés politiques, la vérité et l'honneur ne permettent point aux libéraux français de chercher des moyens détournés d'opposition dans de fausses manœuvres économiques. Nous le savons, dans les pays où l'esprit politique ne peut ou n'ose encore

se faire voir, on place volontiers la lutte sur les questions de finance et d'industrie. La presse russe offre à ce point de vue un intéressant spectacle. Quant à nous, nous aimerions à voir l'esprit politique libéral se développer en Russie, puisque, sur les questions extérieures qui nous séparent, il a été impossible de rien obtenir des passions nationales de ce grand empire. La diplomatie russe, quand elle s'applique à des questions qui ne nous émeuvent point douloureusement comme la question polonaise, nous intéresse assurément beaucoup. Conduite par un homme d'esprit, le prince Gortchakof, elle a toujours la même persévérance habile, la même hardiesse, et nous fait d'ailleurs l'honneur de parler un joli français. Eh bien! quand même le prince Gortchakof en personne voudrait nous réciter le conte des mille et une nuits que la politique russe exécute en Asie et nous conduire en imagination à Samarcande, lors même que ce fin ministre daignerait nous déployer en confidence quelques-uns de ses projets occidentaux et nous entretenir des douces violences qu'il fait à M. de Bismark pour amener la Prusse à accepter la rive gauche de la Vistule, un nouveau morceau de la Pologne dont l'aliénation consommerait le démembrement de cet infortuné pays, à ces communications piquantes nous préférerions encore des manifestations de la presse russe qui nous montreraient les aspirations de ce peuple à gouverner lui-même ses propres affaires. Il faut bien qu'il y ait en Russie des aspirations semblables, puisque la presse de Pétersbourg s'échauffe sur les questions économiques, et semble chercher un terrain d'opposition sur l'institution de la banque foncière dont nous avons récemment annoncé la création. Cette banque est une grande conception qui peut être utile de plusieurs façons à la Russie. Elle est destinée à convertir la dette hypothécaire de l'empire, à influer sur la consolidation de la dette publique, à mobiliser les ressources du vaste et riche domaine de l'état et à relever le crédit national. L'opposition russe ne semble point sensible à ces avantages; on dirait qu'elle n'attend le bien que de l'excès du mal, qu'elle rêve une de ces crises financières d'où sont nées presque partout les gouvernemens représentatifs, et qui obligent l'absolutisme à capituler devant la liberté. On croirait que tel est le sens de la polémique passionnée qui s'est engagée à propos de la banque foncière. La presse libérale poursuit un but légitime et a tous nos applaudissemens lorsqu'elle voudrait voir son gouvernement devenir parlementaire et la gestion des finances publiques contrôlée par une représentation nationale; mais elle fait fausse route quand elle combat l'institution de la banque foncière comme un établissement qui mettra le pouvoir hors de page, et lui permettra d'ajourner les concessions libérales en l'affranchissant de ses embarras financiers. Certes elle apporte dans cette lutte une chaleur que l'on n'oserait guère montrer à Paris contre un projet gouvernemental, et en ce sens elle nous fournit une preuve encourageante des progrès que la liberté d'écrire a faits en Russie. Malheureusement l'excès

du pessimisme jette les écrivains russes auxquels nous faisons allusion dans des erreurs économiques qui ne peuvent manquer de nuire à la noble cause qu'ils voudraient servir. Une des plus utiles opérations de la banque foncière doit être de procurer les ressources nécessaires pour mettre en valeur les immenses domaines de l'état. Amenant les ressources du crédit sur ces domaines, il est naturel que la banque y puise une garantie hypothécaire. C'est cette attribution d'hypothèque que combattent les opposans russes. Ils prétendent que le gouvernement n'a pas le droit de faire un pareil emploi de son domaine, lequel serait le gage inaliénable des billets de crédit qui servent à la circulation monétaire de la Russie. L'objection n'a en vérité aucun fondement économique. Que les Russes en soient convaincus : des terres ne peuvent être la garantie d'une circulation fiduciaire saine et solide. La vertu qu'ils attribuent au domaine comme garantie de leurs billets de crédit est une fiction; c'est l'histoire de nos assignats révolutionnaires gagés par nos biens nationaux. Les prêts que la banque foncière fera sur des portions du domaine fourniront à l'état le moyen d'améliorer la condition de ces propriétés publiques, de les mettre en valeur, d'en obtenir par des aliénations avantageuses des ressources croissantes. Le domaine restera, si l'on veut, le gage de la circulation du papier; mais, grâce à l'intervention de la banque, la valeur du gage aura augmenté, et les porteurs de billets, au lieu d'être lésés dans leurs intérêts, verront au contraire s'accroître, se fortifier et devenir plus facile à réaliser et plus disponible la garantie sur laquelle se fonde leur sécurité. Si, grâce à la banque foncière, l'état parvient à mobiliser une portion seulement d'un domaine dont la valeur s'estime par milliards, il y aura là de vastes capitaux disponibles qui pourront être employés à la construction des chemins de fer et à des travaux publics qui multiplieront la richesse de l'empire. La mise en valeur des ressources économiques de la Russie profitera au progrès de la civilisation nationale et à l'émancipation politique du pays. De tels avantages sont bien préférables à l'illusion d'une monnaie de papier reposant sur un gage inerte et stérile. Les opposans russes ont donc grand tort de compromettre par des argumens économiques rétrogrades et faux des aspirations politiques libérales auxquelles applaudit tout ce qu'il y a d'esprits élevés en Europe,

Les mystères de la curieuse conspiration des *fenians* continuent à se dévoiler devant les tribunaux d'instruction d'Irlande. Il y a dans cette conspiration des phénomènes bizarres de crédulité et de naïveté qui étonnent. Y a-t-il rien de plus singulier par exemple que l'existence d'une société politique organisée dans deux pays différens, qui est nécessairement une société secrète dans le pays où elle se propose d'agir révolutionnairement, tandis qu'elle est une société publique, réunissant des *meetings*, donnant des bals, recueillant des souscriptions populaires, dans le pays où elle amasse ses moyens d'action? En Irlande, on se rencontre la nuit, on

prend des noms supposés; les enrôlemens sont secrets. Aux États-Unis, ce n'est plus une conspiration, c'est une agitation en pleine lumière. Puis, des deux côtés de l'Atlantique, ces conspirateurs, qui découvrent là ce qu'ils cachent ici, se figurent qu'avec quelques milliers d'hommes et quelques milliers de livres sterling ils pourront, au nom de l'Irlande, faire la guerre à l'Angleterre. On est confondu d'une pareille stupidité. Il plane aussi sur cet égarement d'un patriotisme inculte et d'une inquiétude ignorante on ne sait quelles vapeurs légendaires. Ce sont des traditions ossianiques, des poésies de race qui ont ouvert les oreilles et le cœur de tous ces pauvres Irlandais aux excitations des meneurs fenians. Ces Irlandais continuent à s'appeler des Celtes; on dirait qu'ils n'ont point la mesure des temps écoulés; ils croient presque vivre à l'époque où la conquête saxonne brisa les résistances celtiques. Il y eut alors des héros celtes du nom de *fenïon*, qui étaient païens et qui résistaient avec la même énergie aux prêtres chrétiens et aux Saxons. Mille contes sont bâtis sur ces brumeux souvenirs historiques, et les fenians d'aujourd'hui, qui en ont été bercés dans leur enfance, se glorifient d'être des païens, *pagans*, et ne sont point étonnés d'être conviés à détester les prêtres autant que les Anglais. Quelques-uns des obscurs meneurs de cette conspiration ont écarté la sympathie qui aurait pu s'attacher encore à leur erreur par de sauvages doctrines qui ne sont que de tristes plagiats. Un de ces chefs, dans une lettre interceptée, révélait sa pensée: « Il faut détruire la religion et l'aristocratie; il faut imiter la révolution française. Voltaire avait détruit les préjugés; les *sans-culottes* ont supprimé les aristocrates. » Le Voltaire fenian est resté inconnu, et grâce à Dieu les sans-culottes fenians se sont trompés eux-mêmes s'ils ont cru qu'ils pourraient atteindre à l'horrible énergie de nos septembriseurs. En vérité, cette démence enfantine désarme la colère, et nous ne doutons point que les Anglais, une fois la conspiration réprimée, ne prennent en considération l'incroyable état moral dans lequel, on vient de le voir sous la morne lueur de cet éclair, les populations inférieures de l'Irlande demeurent plongées. Les mesures de répression prises par le gouvernement anglais contre le fenianisme étaient connues aux États-Unis au départ du dernier paquebot arrivé en Europe. Les principaux journaux de New-York n'hésitent point à traiter comme une extravagance cet effort bizarre de la plèbe irlandaise.

L'Italie désormais attire l'attention particulière des observateurs. On touche là à d'importantes échéances politiques. Voici d'abord les élections générales qui auront lieu dans quelques jours. Le résultat des élections peut être envisagé à deux points de vue. Comme tendance générale, il n'y a pas le moindre doute que l'immense majorité de l'assemblée nouvelle appartiendra aux opinions modérées, dociles dans les questions décisives aux inspirations de la politique habile et prudente; mais, au point de vue des combinaisons ministérielles possibles, comment se grouperont les diverses fractions du parti modéré? C'est ce qu'il est absolument impossible

de prédire à l'heure qu'il est. Le cabinet actuel a présenté avec sévérité au corps électoral les difficultés de la situation financière. Nous croyons qu'il a honnêtement agi en cela et habilement. Pour surmonter les difficultés financières, deux systèmes se proposent : l'un consisterait à augmenter les impôts, l'autre chercherait des ressources extraordinaires dans une appropriation complète des biens du clergé à l'état. Le système sérieux et viril serait celui que préfère le ministre des finances actuel, l'augmentation des impôts; mais il ne faut point se dissimuler que c'est aussi le plus impopulaire. Un inconvénient grave de l'appropriation des biens du clergé, c'est qu'elle élèverait un grand et nouvel obstacle à tout rapprochement entre le pape et le gouvernement italien. Cependant une autre échéance approche, celle de l'exécution du traité du 15 septembre par la France. Déjà nous annonçons notre mouvement d'évacuation de Rome, et il serait d'un éminent intérêt que les relations fussent rétablies entre le cabinet de Florence et la cour pontificale avant que la France ait retiré des états romains son dernier soldat.

E. FORCADE.

THÉATRE-ITALIEN.

Le Théâtre-Italien, qui a depuis quelques années déjà pris l'habitude de ne plus attendre le retour de sa clientèle traditionnelle pour commencer sa campagne d'hiver, a fait sa réouverture le 2 octobre. L'œuvre choisie pour cette occasion était *Crispino e la Comare*, cet opéra bouffe des frères Ricci qui a si heureusement couronné la saison précédente et a été pour tout le monde une si gracieuse surprise.

Oui, vraiment une surprise, puisqu'il nous a ramenés à l'improviste à des spectacles dont nous étions déshabitués et à un genre musical que la plupart d'entre nous croyaient trépassé. Qui donc songeait encore au genre bouffe? La transformation opérée dans la musique italienne par le *maestro* Verdi, la domination exclusive et puissante qu'il exerce depuis déjà vingt ans sur les théâtres lyriques, — vingt ans, un peu plus que la portion du temps appelée par l'historien ancien un grand espace de la vie humaine, — avaient peu à peu chassé de notre esprit toute croyance à l'existence actuelle ou au retour possible de ce genre, la fleur la plus gaie qui soit éclose de l'âme lumineuse de l'Italie. Pour les nouvelles générations, l'opéra bouffe n'était déjà plus qu'une sorte de produit archaïque dont elles allaient écouter les échantillons consacrés par l'admiration des générations précédentes, comme on va en toute confiance admirer dans un musée des morceaux de peinture et de sculpture dont la réputation est désormais immuable. Depuis longues années déjà, n'est-il pas vrai qu'on allait entendre *le Mariage secret* ou même *le Barbier de Séville* comme on lit un chant de l'Arioste ou du Tasse, bien plus dans le désir d'amuser

son imagination des sentimens du passé que dans l'espoir d'y rencontrer des émotions vivantes et en quelque sorte contemporaines de notre propre cœur, bien plus pour y chercher ce qui a été que pour y chercher ce qui est? Cette vie morale, si légère, si à fleur d'âme, qui flotte au-dessus de la musique de Cimarosa comme une nacelle sur une mer sans flux ni reflux, cette vie sensuelle si brillamment frivole, si indolente et à la fois si pétulante, qui éclate dans la musique bouffe de Rossini, que nous représentaient-elles, sinon des images d'une Italie que nous ne connaissons que par tradition, d'une Italie ignorante de son esclavage ou le supportant avec une gaie patience, et se préservant des rigueurs extrêmes de sa condition en communiquant à ses maîtres la contagion de sa facile bonne humeur? Mais qu'y avait-il là qui nous ramenât aux émotions du présent et qui ressemblât aux sentimens de cette Italie contemporaine dont nous nous étions habitués à chercher justement l'expression dans la musique de Verdi? *Nabucco*, *il Trovatore, la Traviata, Rigoletto,* voilà le présent. N'est-il pas vrai que cette musique traduit bien exactement, quoi qu'en disent ses détracteurs, les sentimens de cette situation fiévreuse dans laquelle nous avons vu l'Italie plongée pendant ces dernières vingt-cinq années? Voix souterraines du carbonarisme et des sociétés secrètes, sourds conciliabules, rumeurs de la marée de la démocratie ascendante, angoisses d'âmes oppressées par une atmosphère trop chargée d'électricité et qui attendent avec un halètement pénible un orage qui ne veut pas éclater, prostration frémissante, désespoir énergique, bref de l'Alfieri en musique, et çà et là les accens d'un Leopardi qui n'aurait pas puisé dans l'étude classique de l'antiquité les secrets consolateurs du stoïcisme, voilà ce qu'exprime la musique de Verdi et ce qui lui a valu son succès et sa popularité. Ses accens trouvent un écho immédiat dans notre cœur précisément par ce qu'ils expriment de tout à fait transitoire. Que certains *dilettanti* désolés parlent, s'ils veulent, avec tristesse de violence, de brutalité, de vulgarité musicales; cette violence, cette brutalité, cette vulgarité, ont au moins le mérite d'être singulièrement vivantes, car il n'est pas un homme approchant du méridien de l'existence qui, en écoutant *Rigoletto* ou le *Trovatore,* n'y reconnaisse la traduction exacte des sentimens qu'il a connus, aperçus, traversés ou partagés. Grande a donc été la surprise de ce public parisien à qui Verdi fait déguster depuis vingt ans les sombres plaisirs des cœurs désespérés, lorsque *Crispino e la Comare* est venu éclater devant lui comme un paquet de pétards d'un feu d'artifice romain, et assaillir joyeusement ses oreilles comme une pluie de *confetti* de l'ancien carnaval vénitien.

La représentation de ce charmant petit ouvrage est mieux qu'une heureuse inspiration de la direction actuelle des Italiens, c'est presque un service rendu à la cause de la tradition musicale italienne. *Don Pasquale* est, si je ne me trompe, le dernier opéra bouffe que le public parisien ait eu le privilége d'applaudir. C'est ce privilége que la représentation de *Crispino*

e la Comare vient de restituer à une génération qui ne l'avait jamais exercé; vrai privilége en effet, car on ne connait jamais aussi bien la valeur d'un genre dramatique ou musical que lorsqu'on a partagé le plaisir d'applaudir pour la première fois quelqu'une des œuvres célèbres qui s'y rattachent. A coup sûr, les nouvelles générations n'avaient pas besoin de l'opéra des frères Ricci pour se faire une idée exacte de la valeur propre au genre bouffe : depuis le *Matrimonio segreto* jusqu'à *Don Pasquale,* le répertoire italien est riche en œuvres de musique joyeuse, et il ne se passe pas d'hiver qu'on n'exécute plusieurs de ces œuvres; mais autre chose est d'applaudir ce que d'autres ont applaudi avant nous, ou d'applaudir pour la première fois ce qui n'a été encore applaudi par personne. L'admiration a, comme l'amour, ses mystères de virginité et de candeur, et rien ne vaut, pour pénétrer dans l'intimité d'une œuvre, les joyeux étonnemens de la découverte. Croyez bien que les spectateurs parisiens de 1865 qui ont eu la surprise d'applaudir pour la première fois cet opéra encore inconnu pour eux de *Crispino e la Comare* ont un sentiment plus juste du genre bouffe que s'ils avaient vu représenter cinquante fois *le Mariage secret.* Désormais, quand on leur dira que l'opéra bouffe est un genre tombé en désuétude et qui n'a plus sa raison d'être, ils pourront répondre par expérience qu'il n'en est rien, puisque *Crispino e la Comare* les a divertis comme s'ils étaient des Italiens du temps de Cimarosa ou des Français de la restauration, et que la meilleure preuve à donner de la vitalité de ce genre, c'est que cet opéra, vieux de vingt-cinq ans déjà, leur a semblé comme s'il avait été fait de la veille et tout exprès pour eux.

Il y a vingt-cinq ans en effet que cet opéra amuse l'Italie, et ce n'est que d'hier qu'il est connu parmi nous; pourquoi ce long retard, lorsque tant d'œuvres qui ne le valent pas ont obtenu près de nous un accueil empressé? Les directeurs qui se sont succédé à la salle Ventadour pensaient-ils donc que cette production était trop semblable à ce vin d'Orvieto qui ne peut se transporter, et qu'il faut consommer sur place, ou n'obéissaient-ils pas plutôt à cette prévention que nous avons signalée, et ne pensaient-ils pas avec le public que l'opéra bouffe avait fait son temps, et que le vent était désormais à la musique mélodramatique?

Pendant que j'écoutais ce gai *Crispino,* je ne pouvais me défendre de cette réflexion, que de toutes les expressions de l'âme humaine le rire est celle qui conserve le plus longtemps sa jeunesse, même celle qui est la plus assurée de l'immortalité. Cette particularité constitue certainement la plus piquante satire des prétentions de notre nature. Le plus beau don que les dieux aient fait aux hommes est le don de se railler d'eux-mêmes et de se mettre ainsi à leur vraie place dans l'ordre universel. Ce qu'il y a de plus éphémère en nous est peut-être cette partie de nous-mêmes que nous estimons la plus noble, et que les genres sérieux de la tragédie et du drame lyrique s'attachent à reproduire. On dirait que les immortels voient sans complaisance et même avec un certain mépris ces aspirations de notre

nature, car rien ne devient si vite suranné que les expressions de nos passions et de nos douleurs. Chose curieuse, la mode gouverne nos douleurs et ne gouverne pas nos joies: elle règle le ton de nos sanglots, elle compte le nombre exact des larmes que nous devons verser; mais aucune de ses réglementations n'a jamais rien pu contre cette chose indisciplinée et libre par excellence qui s'appelle le rire, en sorte que l'élément bouffon de notre nature présente cette particularité d'être le seul qui échappe au ridicule, tout en ne vivant que du ridicule. Ces priviléges qui ont été accordés au rire ne sont en vérité que justice, si nous savons bien juger de la moralité et de l'importance du rôle qu'il remplit en ce monde. Comme le génie du rire ramène l'humanité à la réalité de sa condition et la rappelle gracieusement à la modestie et au bon sens! Comme le rire guérit l'âme de ses folies et l'émancipe de la tyrannie des folies d'autrui! Comme, en nous préservant de nos propres prétentions, il nous garantit des prétentions du voisin! Comme, en nous faisant sentir que nous sommes petits, il nous laisse mâles et sains! Oui, le rire est la lumière et le sel de l'âme; c'est lui qui l'empêche de se refroidir et de se corrompre, qui dissipe les brouillards et détruit les charançons et les limaces que nos facultés prétendues plus nobles ne manqueraient pas d'y engendrer, et de cette vérité l'histoire même du génie italien est la preuve irrécusable. Je ne sais quelles destinées l'avenir réserve à l'Italie; mais qu'elle aurait tort de renoncer jamais à cette faculté du rire par laquelle plus que par toute autre elle s'est conservée au milieu des plus dures calamités qui puissent affliger un peuple, par laquelle plus que par toute autre elle a usé et vaincu ses dominateurs et ses tyrans! Oh! qu'il y a longtemps qu'elle ne serait plus de ce monde, si elle n'avait eu recours pour la protéger qu'à sa véhémence pathétique!

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement,

a dit notre vieux régent du Parnasse, et cet axiome est vrai en musique comme en littérature. On chante à merveille ce que l'on sent vivement et avec vérité. L'opéra bouffe est tellement dans le tempérament de l'Italie qu'il sera toujours bien chanté par des artistes italiens, même quand ils n'auront pas un talent extraordinaire, même quand leurs instincts auront été longtemps dénaturés par une musique moins conforme au génie de leur pays. J'ai souvent vu des exécutions pitoyables de tragédies lyriques au théâtre Ventadour, je n'y ai jamais vu d'exécution par trop insuffisante d'un opéra bouffe. Un *Don Giovanni* a pu y échouer souvent, même avec des chanteurs consommés; mais un *Mariage secret* ou un *Barbier de Séville* y arrive toujours à bon port sans trop d'avaries. De toutes les pièces du Théâtre-Italien, celle qui a été jamais exécutée avec le plus de perfection est peut-être l'opéra bouffe de *Don Pasquale*. Qui donc, ayant assisté à une de ces représentations, oubliera jamais ce que devenait cette œuvre légère chantée par Mario, Giulia Grisi, Ronconi et l'admirable Lablache? Quel

entrain! quelle verve! quel naturel! Comme ils respiraient mélodieusement cette musique, car je n'ose dire qu'ils la chantaient, tant ils semblaient, en s'acquittant de leur tâche, accomplir une des fonctions de la vie! Comme ils étaient à l'aise et se sentaient chez eux! Cette exécution serrait vraiment l'idéal de l'œuvre d'aussi près que possible. L'exécution de *Crispino e la Comare* n'atteint pas sans doute à ce rare degré de perfection, mais elle est assez satisfaisante pour que le plaisir des spectateurs ne soit troublé à aucun moment. L'ensemble est excellent, et le plus petit rôle est tenu sans faiblesse. Il n'y a dans cette exécution aucune de ces irrégularités qui établissent des distances si choquantes entre les interprètes d'une même œuvre, et qui font ressembler certaines représentations dramatiques au spectacle d'un régiment dont les soldats ne pourraient suivre le pas de leurs officiers : irrégularités qui ne déplaisent pas d'ordinaire aux premiers chanteurs, mais qui sont désagréables au plus haut degré pour le spectateur. Zucchini est un bouffon excellent à qui il ne manque, pour être parfait dans certains rôles, qu'un peu plus d'embonpoint, car le génie bouffe n'aime pas d'ordinaire l'embonpoint modéré; mais dans ce rôle de savetier enrichi par *la Comare* son tempérament ne nuit pas du tout à l'illusion du rôle, comme dans le rôle de Geronimo du *Mariage secret* par exemple, et il a bien le degré d'embonpoint d'un homme engraissé par six mois de bon régime, et qui a opéré sur lui-même son miracle médical le plus sérieux. J'ai à peine besoin de dire qu'il a chanté son rôle en chanteur qui sait son métier, et de manière à mériter les applaudissemens du public, applaudissemens qu'il a dû partager avec son confrère Mercuriali, qui, dans le trio des médecins, au second acte, a très vaillamment lutté avec lui *con la voce e con la mano*, c'est-à-dire par le chant et la pantomime. Mlle Vitali, qui s'était déjà fait connaître pendant la dernière saison précisément dans cet opéra de *Crispino e la Comare*, ne nous a point paru, nous ne savons trop pourquoi, bien guérie de la timidité des débutantes. Il nous a semblé qu'à cette première représentation elle manquait quelque peu d'assurance, défaut dont les applaudissemens qui ce soir-là recommençaient pour elle ne peuvent manquer de guérir bien vite une jolie personne qui possède une jolie voix.

Huit jours après *Crispino e la Comare*, le Théâtre-Italien a donné la première reprise de *Lucrezia Borgia*, pour la rentrée de Fraschini et de Mme Penco et les débuts de Mlle Grossi. *Lucrezia Borgia*, sans être précisément une mauvaise œuvre, est une de ces nombreuses productions hâtives dans lesquelles Donizetti a gaspillé ses dons heureux. L'audition de cet opéra laisse chez le spectateur, pour peu qu'il soit sensible, un sentiment de *non-satisfaction* qui est des plus pénibles : c'est quelque chose comme une soif qui est irritée et qui n'est pas étanchée, un supplice de Tantale musical. A chaque instant, l'oreille est séduite par des phrases d'une réelle beauté qui tournent court tout à coup, comme une période éloquente qui serait subitement interrompue, et vous laissent retomber à froid; à chaque

instant, l'imagination est excitée par des situations singulièrement fortes dont le musicien ne sait pas soutenir l'énergie et traduire le pathétique, et dont les promesses aboutissent à de véritables mystifications. Peut-être cela tient-il au désaccord marqué qui existe entre le caractère de cette musique et le caractère du sujet qu'elle est chargée d'exprimer. Donizetti, dans cet opéra, ne s'est pas plus inspiré de la sombre histoire de Lucrèce Borgia que de toute autre, et sa musique n'aurait rien perdu à s'appliquer à un mélodrame d'un ordre moins violent et moins monstrueux. A vrai dire, le sujet n'était pas de ceux que son génie musical excellait à traduire. Il lui fallait des sujets qui lui permissent d'exprimer des sentimens d'une sensualité aiguë et nerveuse ou d'une mélancolie cruellement pénétrante: *la Favorite, Lucia di Lammermoor, Anna Bolena.* Aussi peut-on dire que, malgré le nombre assez considérable de beaux morceaux qui se remarquent dans cette pièce, ce sujet de *Lucrezia Borgia,* un des mieux faits que je connaisse pour le drame lyrique, est encore à traiter. Qui le voudra prendre le peut sans scrupule. Et pourquoi ne serait-ce pas le *maestro* Verdi? C'est un sujet qui convient à merveille à sa verve âpre et violente, et qui serait un thème excellent pour l'expression de ces sentimens de tristesse noire qu'il affectionne particulièrement.

Lucrezia Borgia a d'autres défauts encore. Ainsi c'est un de ces opéras où Donizetti, qui reprenait son bien, comme Molière, là où il le trouvait, lorsque l'inspiration marchait moins vite que les nécessités du travail, s'est le plus pillé lui-même. Cependant, en dépit de tous ces défauts, et quand on veut oublier sur quel sujet cette musique est adaptée, on est obligé de convenir que l'ouvrage contient un certain nombre de morceaux remarquables. Le finale du premier acte, — le meilleur des trois à notre avis, — a une grandeur véritable qui saisit fortement l'imagination de l'auditeur et la laisse dans l'attente d'émotions dramatiques et lyriques que le reste de l'ouvrage n'apporte pas. Le trio du second acte, peut-être trop vanté, est beau, mais il n'a pas assez de vigueur pour soutenir l'énergie de la situation. Le morceau le plus réussi de la partition, c'est peut-être le *brindisi* du troisième acte, chanson pleine d'une étincelante furie juvénile, respirant une sorte de bravoure voluptueuse, vraiment faite pour monter à l'assaut de l'ivresse et du plaisir, avec un je ne sais quoi de douloureux qui la traverse rapide comme un éclair ou un pressentiment, et fait songer au squelette voilé des antiques banquets épicuriens. Enfin, si l'on exerce assez d'empire sur sa force d'attention pour n'accorder à la scène qu'une de ses deux oreilles, on surprendra dans l'orchestration une foule de détails d'une suavité et d'une douceur délicieuses. Un beau finale une admirable chanson à boire et de charmans détails d'orchestration, certes en voilà bien assez pour faire passer agréablement deux heures ou trois; mais est-ce assez pour constituer un opéra sérieux?

Fraschini, qui faisait sa rentrée dans le rôle de Gennaro, nous a rapporté sa belle voix, facile, limpide et sonore, qu'il gouverne avec d'autant plus

d'aisance qu'il ne rencontre en elle que docilité et bon vouloir. Le rôle de Lucrezia était tenu par Mme Penco. Sa beauté substantielle et ses traits, qui ont de la noblesse sans rien d'âpre ni de dur, lui permettent de représenter sans trop d'invraisemblance le personnage de *madonna* Lucrezia, que ses images nous représentent avec un visage tranquille, où l'on n'aperçoit pas ombre de férocité, et de beaux yeux intelligens, spirituels, et qui ne sont point sans douceur. Mme Penco a composé et chanté son rôle avec un mélange d'énergie et de dignité qu'elle a soutenu jusqu'au bout, non sans lutte, mais avec une vaillance qui est restée triomphante. Le jeune Maffio Orsini, dont les gracieuses rotondités, fort différentes des sèches maigreurs de l'adolescence masculine, ne pouvaient permettre d'illusion sur le sexe véritable, est une débutante qui se nomme Mlle Grossi; elle a chanté son *brindisi* avec un *brio* et un entrain qui lui ont valu les honneurs du *bis*. Un autre débutant, M. Selva, remplissait le rôle du duc Alphonse. Il nous a semblé qu'il aurait pu donner à ce personnage un peu plus de dignité; mais après cela les membres de cette famille d'Este se sont si mal conduits envers le Tasse, et même envers l'Arioste, qu'il nous serait égal qu'on les calomniât un peu.

Maintenant mon rôle de critique musical est terminé, et il ne me reste plus qu'à m'excuser auprès des lecteurs de la *Revue* de les avoir pour un instant entretenus de choses sur lesquelles je n'ai d'autres droits de parler que ceux que me donnent le plaisir qu'elles me font et l'absence momentanée d'un collaborateur dont tous connaissent l'esprit et le savoir.

ÉMILE MONTÉGUT.

ESSAIS ET NOTICES.

LA MÉDECINE, HISTOIRE ET DOCTRINES, par CH. DAREMBERG.

M. Daremberg publie sous ce titre quelques-uns des articles écrits par lui pour le *Journal des Débats*. En les disposant d'une manière heureuse, il a fait de ces pages détachées un livre véritable. Un journaliste, surtout un journaliste scientifique, met dans ses travaux plus d'unité qu'on ne pense. Le lien qui les rattache l'un à l'autre, le public ne l'aperçoit point toujours, l'auteur même l'oublie parfois; mais il n'en est pas moins réel et se retrouve à l'occasion. La nécessité, le respect, la fantaisie, la complaisance, amènent souvent à écrire; mais, quelque divers que soient les motifs, le résultat est le même, la pensée ne dévie point du chemin qu'elle s'est tracé, et chaque article est le commencement ou la suite d'un autre, si, comme il arrive parfois, il n'en est pas la répétition. Ce dernier cas n'est point à craindre dans un livre comme celui-ci, dont le sujet est trop vaste pour être tout à fait rempli. L'histoire de la médecine, celle de toute science, rend nécessaire une œuvre considérable,

et nous espérons qu'un jour M. Daremberg la donnera tout entière. Ici nous n'en trouvons qu'un abrégé. Chaque fragment ou chaque chapitre est une peinture de l'état de la médecine à une époque différente. Qu'importe que chacun de ces chapitres soit fait tantôt à propos d'un livre nouveau, tantôt d'une réimpression, tantôt d'un personnage historique? La diversité n'a pour effet que de varier le ton et le point de vue; les procédés et les opinions sont partout les mêmes. Au lieu de s'y instruire seulement de la succession des systèmes médicaux, le lecteur apprend à connaître les auteurs et les livres.

Quelles sont les opinions de M. Daremberg touchant les théories médicales de notre temps ou, pour mieux dire, de tous les temps, car, quoique M. Claude Bernard rajeunisse la science, les querelles de Cos et de Cnide divisent encore aujourd'hui les écoles? Il s'agit toujours de savoir si l'organisme est malade ou si un organe est physiquement altéré, si la maladie peut être conçue comme un être particulier qui attaque le corps humain, ou si ce corps est un composé de principes immédiats qui changent de composition. On peut dire en ce cas qu'il n'y a point de médecine proprement dite, qu'il y a seulement une pathologie médicale. M. Daremberg partage ce dernier avis sans se montrer absolu. On doit convenir en effet, fût-on un médecin de Montpellier, que l'organisation n'est pas affectée si aucun organe n'est malade, et réciproquement que l'économie entière se ressent d'une maladie locale. Ces discussions, qui ont tant agité et irrité, n'ont du reste nul inconvénient lorsqu'elles ne se compliquent pas de métaphysique et de religion. Alors non-seulement le problème est moins clair, mais des médecins timorés n'osent prendre un parti que d'autres médecins plus timorés, ou au contraire trop hardis, ont déclaré matérialiste, immoral, athée ou rationaliste. Ainsi les homœopathes sont dévots, et les vrais élèves de l'école de Paris n'ont pas si bonne réputation. M. Daremberg blâme ces distinctions, et, tout spiritualiste qu'il soit, trouve qu'en médecine il faut seulement observer et déduire sans s'inquiéter de l'âme immortelle plus que ne le ferait un vétérinaire, car c'est le corps qu'on doit guérir. Il est de l'école de M. Rostan, l'un des maîtres de l'art moderne. La médecine doit être *positive,* et sur ce point la révolution tentée par Auguste Comte n'est pas attaquable. Ce savant ne se trompe que lorsque, cessant d'être positif, il est systématique. Il a tenté de faire une philosophie, et la conclusion de ses principes était précisément d'exclure toute philosophie. Pour la médecine, le positivisme est excellent comme pour la chimie, la physique ou la physiologie; il représente ce que, moins scientifiquement, on appellerait le sens commun.

Les opinions de M. Daremberg, éparses dans tout le volume, sont exposées dans l'introduction à propos des ouvrages de M. Chauffard et de M. Rostan. Le chapitre suivant traite de l'ouvrage de M. Ménière, et il en résulte une exposition de l'état de la médecine sous la république romaine. C'est dans les poètes latins que M. Ménière a cherché des observations

cliniques, et il en a trouvé plus qu'on ne penserait. On savait peu de chose autrefois, mais ce peu, personne ne l'ignorait. Les poètes modernes, excepté Molière, sont moins techniques. Le perfectionnement des sciences les a rendues moins populaires, et comme il est plus difficile de savoir très bien, on renonce même à savoir à peu près. Trois chapitres sur Galien, dont M. Daremberg achève la traduction, puis sur l'édition de Paul d'Égine donnée par M. Brian, sur l'état de la chirurgie au VIIe siècle, sont la suite naturelle du précédent. L'histoire de l'école de Salerne par M. Renzi et la publication de la *Collectio Salernitana* offrent l'occasion de parler des origines obscures et des principes médicaux de cette école pendant la première période du moyen âge. Les erreurs et les hypothèses sont ici mieux réfutées que la question n'est éclaircie. L'école de Salerne n'a pas été fondée par les Arabes, qui ne sont venus que deux siècles plus tard. La même raison, assez péremptoire, empêche d'attribuer l'origine de cette école aux princes lombards du Bénévent, aux bénédictins, à Constantin, etc. Peut-être est-il permis de supposer qu'elle est née toute seule et lentement, comme il est arrivé de bien des écoles et des universités. Peu d'entre elles cependant ont duré, comme celle-ci, plus de mille ans. Elle n'avait pas encore disparu au dernier siècle, et la Faculté de Paris la consultait en 1748 au sujet de la querelle des médecins et des chirurgiens.

Nous ne pouvons examiner avec détail chacun des chapitres de ce livre, mais il est impossible de ne point parler de l'un des plus intéressans, et qu'un médecin instruit dans l'histoire des sciences et l'histoire proprement dite pouvait seul écrire. Il s'agit de ce livre étrange que le roi Louis XIV faisait tenir sous ses yeux tant des médicamens qu'il prenait que des effets de ces médicamens. Quelle singulière comptabilité! que d'ignorance chez les médecins! combien de faiblesses chez le malade! Eux et lui sont dignes de Molière. Si quelques rares personnes ont trouvé dans cet exposé de la santé du roi quelques motifs d'admirer son courage au milieu des maladies et des médecins, sa constance à supporter ce que Valot appelle des remèdes héroïques, d'autres ont été froissés, je n'ose dire un autre mot. Le courage dépasse un peu celui de M. de Pourceaugnac, et voilà tout; mais la grandeur de ce grand roi n'est vraiment trop ici qu'une apparence. On ne doit pas reprocher à un homme d'être malade, mais on peut blâmer un souverain d'être sans cesse atteint de maladies ridicules, dues aux moins nobles passions, et d'en faire un tel étalage. Ces personnes charmantes ou touchantes qui passent pour avoir aimé un monarque aimable et brillant sont elles-mêmes atteintes par de telles révélations. Les souverains ne doivent pas rendre trop difficiles les illusions de l'amour, de l'admiration et du respect. C'est un devoir envers leurs courtisans et leurs maîtresses. Une chose d'ailleurs est plus choquante que le livre lui-même, c'est le plaisir que prenait Louis XIV à s'en faire lire de temps à autre quelques passages. Peu de contemporains de Racine étaient plus dénués de délicatesse et de goût.

Les derniers chapitres du livre de M. Daremberg traitent de sujets plus modernes, de l'histoire de la circulation, des causes finales, de la physiologie et de l'anatomie, ou de la médecine actuelle, de l'hygiène, c'est-à-dire de la meilleure médecine de tous les temps, enfin de la mort, qui est comme la conclusion naturelle de l'œuvre d'un médecin. PAUL DE RÉMUSAT.

L'Hygiène publique chez les Juifs, son importance et sa signification dans l'histoire générale de la civilisation, par M. le docteur Marc Borchard (1).

L'auteur de cet écrit, préparé à sa tâche par de savantes recherches sur l'antique législation des Hébreux, a pris comme point de départ les dispositions du Pentateuque concernant l'hygiène pour tracer un intéressant programme d'histoire à la fois médicale, religieuse, politique et morale. La place importante réservée dans les lois juives à l'hygiène lui paraît tout d'abord n'être rien moins qu'une preuve de l'origine divine de ces lois : elles seules, à son gré, bien autrement sages que les législations tout humaines, ont su reconnaître la double nature de l'homme et traiter la civilisation naissante comme la mère traite l'enfant, c'est-à-dire qu'elles se sont bien gardées de négliger les soins du corps, et que par là elles ont rendu possible entre les hommes la formation des premières associations dignes du beau nom de cités. Ce don de prévoyance sociale paraîtrait inconciliable avec l'institution de l'esclavage et avec la haine de l'étranger; aussi l'auteur n'accepte-t-il ni l'un ni l'autre de ces deux reproches à la charge de l'ancien peuple hébreu. Pour la haine de l'étranger, il invoque les curieux commentaires de M. Ewald sur le Deutéronome, et, quant à l'esclavage, il montre que, si les Hébreux, l'ayant trouvé établi dans le monde et ayant été eux-mêmes esclaves en Égypte, n'ont pas tout d'abord aboli la servitude, ils en ont du moins énergiquement préparé la disparition. Pour la première fois dans le monde, des prescriptions générales ont été publiées par la législation juive en faveur des esclaves, sans distinction de nationalité; la loi a déclaré leur entière égalité devant Dieu, elle les a armés de droits importans vis-à-vis du maître, elle les a protégés fugitifs; elle a ordonné, pour de certaines époques régulièrement fixées, leur émancipation après six ans de service. « Celui qui m'a créé dans le sein de ma mère, dit Job, n'a-t-il pas aussi créé celui qui me sert? Et n'est-ce pas le même Dieu qui nous a formés tous deux? »

La position respectée de la femme, la procédure pénale fondée sur l'expertise médicale, l'assistance publique organisée à côté de la bienfaisance privée, de manière à éviter le paupérisme chez un peuple qui compta, non pas huit mille citoyens, comme Sparte, mais quatre millions d'hommes à peu près égaux, ce sont autant de points que M. le docteur Borchard fait

(1) Paris 1865, in-8°. A la Librairie Internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Ce, boulevard Montmartre, 15, au coin de la rue Vivienne.

dépendre plus ou moins directement de la science de l'hygiène et auxquels il consacre un examen particulier. Ce n'est pas assez toutefois d'avoir, en invoquant les derniers travaux de l'Allemagne, fait à nouveau le panégyrique de l'ancienne législation juive; l'auteur poursuit l'examen de son sujet à travers le moyen âge et voit jusqu'aux temps modernes de féconds emprunts aux codes hébraïques se mêler aux civilisations diverses et les vivifier. J'ai dit en commençant que l'auteur avait tracé un vaste programme plutôt qu'il n'avait écrit un livre ou même une dissertation spéciale. Or c'est ici principalement que cette critique peut être rappelée. Quelques développemens précis manquent pour que le lecteur sache bien si c'est une influence lointaine ou une imitation directe de plusieurs dispositions hébraïques que l'auteur distingue dans le recueil des *capitulaires carlovingiens*. M. le docteur Borchard parle aussi du *Livre des Métiers* d'Étienne Boileau sans s'exprimer avec clarté sur une pareille influence, qu'il paraît admettre. En revanche, il a un passage fort curieux sur les institutions hygiéniques de cet illustre empereur d'Allemagne Frédéric II, qui s'entourait, comme on sait, de Juifs et « d'autres mécréans; » mais, tout en paraissant peu éloigné de croire que les établissemens de Frédéric ont exercé une influence directe sur les législations contemporaines, par exemple sur celle de saint Louis, l'auteur ne donne pas ses preuves et se contente d'allégations vagues. Il est plus explicite quand il examine la curieuse question de savoir en quelle mesure le moyen âge est redevable à la civilisation arabe, et l'on s'attend bien à ce qu'il revendique au nom de l'élément hébraïque une bonne partie des bienfaits attribués à cette civilisation.

C'est à la fois, on peut le dire, le défaut et le mérite de l'écrit de M. le docteur Borchard de soulever beaucoup de graves problèmes et de ne pas les soumettre à une assez complète discussion : problèmes de science médicale, au sujet desquels il semble avoir craint d'abuser de ses connaissances spéciales; problèmes religieux, qui rencontrent sous sa plume des affirmations chaleureuses et sincères, mais pour beaucoup d'esprits sans doute contestables; problèmes d'histoire politique et morale, qu'il était fort intéressant et utile de poser, et qui méritent l'attention, mais qui exigeraient de plus longs développemens. Ce n'en est pas moins un sérieux mérite que d'apercevoir toujours et invinciblement, dans quelque avenue de la science qu'on s'engage, ces grandes questions de morale sociale et religieuse vers lesquelles on voit que l'auteur est entraîné. Ce qui n'est encore sous la plume de M. le docteur Borchard qu'un brillant programme, des études patientes pourront l'achever et le transformer. A. GEFFROY.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVe ANNÉE.

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1865.

Livraison du 1er Septembre.

Le Roman d'une honnête Femme, seconde partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 5

Mahomet et le Mahométisme a propos d'une nouvelle étude sur le Coran, de M. B. Saint-Hilaire, par M. Ch. de RÉMUSAT, de l'Académie Française.. 48

Huit mois en Amérique a la fin de la guerre. — Lettres et Notes de voyage. — II. La vie des eaux et les lacs du nord, par M. E. DUVERGIER de HAURANNE.......... 87

Les Catacombes de Rome et les Fouilles de M. de Rossi, par M. Gaston BOISSIER.......... 142

Des récens Progrès de la Chimie organique, par M. Alfred MAURY, de l'Institut.......... 176

Les Crises du Libéralisme en Espagne, simple histoire d'une situation politique, par M. Ch. de MAZADE.......... 207

Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire.......... 245

Essais et Notices. — Une Statistique anglaise de la chambre des communes, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut.......... 255

La Sœur de Henri IV d'après une biographie nouvelle, par M. Imbert de SAINT-AMAND.......... 266

Livraison du 15 Septembre.

L'Angleterre et la Vie anglaise. — XXVII. — Le Presbytère, l'Église et l'École, par M. Alphonse ESQUIROS.......... 273

L'Aviation et les Aviateurs, leurs travaux et leurs expériences, par M. Edgar SAVENEY.......... 318

Gustave III et la cour de France d'après des papiers inédits. — VI. — Marie-Antoinette et les Suédois a Versailles, par M. A. GEFFROY.......... 346

Le Roman d'une honnête Femme, troisième partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 386
Huit mois en Amérique. — Lettres et Notes de voyage. — 1864-1865. — III. — La Convention de Chicago, le Haut-Mississipi et une Lutte électorale a Saint-Louis, par M. Ernest DUVERGIER de HAURANNE......... 423
Un Romancier satirique anglais. — Alfred Austin, par M. E.-D. FORGUES.. 460
Juillet, Chansons et Poèmes, par M. Édouard PAILLERON.................. 494
Les Courses de Chevaux en France, par M. J. CLAVÉ...................... 502
Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire.............. 522
Théâtres. — Les Comédies nouvelles, par M. Saint-René TAILLANDIER.... 533

Livraison du 1er Octobre.

Le Roman d'une honnête Femme, quatrième partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 545
La Sculpture florentine avant Michel-Ange d'après de nouvelles recherches (*Tuscan Sculptors*, de M. Perkins), par M. Henri DELABORDE......... 580
Le Christ païen du IIIe siècle et la cour des Sévères. — Apollonius de Tyane a propos des récens travaux de la critique allemande, par M. Albert RÉVILLE.. 620
Gustave III et la cour de France d'après des papiers inédits. — VII. — Le roi Gustave et la Révolution française, par M. A. GEFFROY........... 655
La Contre-Guérilla française au Mexique, souvenirs des terres chaudes. — I. — La Guerre de partisans dans l'état de Vera-Cruz, par M. Émile de KÉRATRY.. 691
Le Cas de conscience, Proverbe, par M. Octave FEUILLET, de l'Académie Française.. 738
Milan et Venise depuis la guerre de 1859, par M. J.-W. PROBYN...... ... 758
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire.............. 778
Essais et Notices. — De quelques travaux récens sur l'antiquité, par M. Gaston BOISSIER.. 789

Livraison du 15 Octobre.

Le Roman d'une honnête Femme, dernière partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 801
La Philosophie de Goethe. — I. — Histoire de son esprit. — Goethe et Spinoza, par M. E. CARO.. 846
Huit mois en Amérique. — Lettres et Notes de voyage. — 1864-1865. — IV. — Une Visite au Kentucky, la Caverne du Mammouth et la Lutte électorale a New-York, par M. Ernest DUVERGIER de HAURANNE.... 881
Du Génie grec au temps d'Alexandre. — Épicure et Praxitèle, par M. Charles LÉVÊQUE, de l'Institut.. 925
Une Station navale au Japon en 1863-1864. — II. — La Guerre civile au Japon et les opérations des flottes alliées dans la Mer-Intérieure, par M. A. ROUSSIN...... 948
D'Alembert, sa Vie et ses Travaux, par M. J. BERTRAND, de l'Académie des Sciences.. 984
La République et la Convention, par M. Edgar QUINET..................... 1007
Poésie. — Le Cheval, par M. Victor HUGO................................ 1029
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire.............. 1034
Esquisse musicale a propos de la réouverture du Théatre-Italien, par M. Émile MONTÉGUT.. 1044

Revue du 1er septembre, dans l'étude sur *Mahomet et le Mahométisme* de M. de Rémusat, page 77, ligne 18, au lieu de « ces *sunnyites* de l'Arabie-Pétrée, » lisez « ces scenites. »

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.

